

[2 vols reliés en 1 :

"Gustave ou le mauvais sujet" 18.
+ "Petits tableaux de mœurs..." 18.

OEUVRES

DE

PAUL DE KOCK.

II.

GUSTAVE.

ŒUVRES

PAUL DE KOCK.

II

GUSTAVE

PARIS. — IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
rue du Cadran, n° 46.

PQ

2318

•G93

1835

SMRS



Raffet del.

A. Dubouche sc.

UNE SCÈNE À LA COURTILLE.

GUSTAVE,

OU

LE MAUVAIS SUJET,

PAR

CH. PAUL DE ROCK.

La jeunesse est une ivresse continuelle,
c'est la fièvre de la raison.

Pensées de Laroche-foucault.



PARIS.

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE FIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE ROCK,

RUE MAZARINE, 34.

1835.

CESTAVE

LE MONTAIS STREET

ON P. 1. DE 1. 1. 1.

183

PARIS

CESTAVE BARDY, MONTAIS

183

GUSTAVE,

OU

LE MAUVAIS SUJET.

CHAPITRE PREMIER.

FRAYEUR , TERREUR , MALHEUR .

« Hue!... hue donc, Zéphire!... du courage, mon » gros; trotte encore une petite lieue, et nous serons » cheux nous... Ah!... v'là que tu te mets en train... » c'est ben heureux!... Tu commences à sentir l'écu- » rie, j'vois ça. »

Le père Lucas s'entretenait ainsi avec son bidet, et, tout en cheminant sur la route de Louvres à Ermenonville, s'efforçait, par ses discours, accompagnés souvent de gestes expressifs, de donner du cœur à Zéphire qui n'en trottait pas plus vite pour cela.

Tout à coup, un poids nouveau tombant sur la croupe du pauvre animal, il fait un saut et prend un

temps de galop (ce qui ne lui arrivait pas deux fois l'an), mais la violence de la secousse semble lui avoir donné des ailes. Lucas veut crier... deux bras vigoureux l'entourent et le serrent fortement : le pauvre villageois, frappé de terreur, croit avoir le diable en croupe ; il n'a plus la force de parler ; il s'abandonne à son destin, lâche la bride au bidet, et ferme les yeux pour ne pas voir son compagnon de voyage.

Cependant Zéphire n'était ni de force ni d'humeur à galoper long-temps ; d'ailleurs le terrain devenait sablonneux, et cela amortit sa vigueur ; il reprit donc son pas ordinaire. Les bras qui entouraient Lucas se détachèrent et lui laissèrent la respiration plus libre. Un éclat de rire partit derrière le dos du pauvre paysan. Il commença à reprendre ses sens, il rappela son courage, et réfléchissant que, sans être un esprit malfaisant, on pouvait très-bien avoir sauté sur la croupe de Zéphire, il tourna un peu la tête... risqua un œil... et vit, au lieu de Béalzébuth ou d'Asmodée, un jeune homme d'une figure agréable, dont la mise était un peu en désordre, mais qui, malgré cela, n'avait rien d'effrayant.

« Morgué, monsieur, il faut avouer que vous m'avez fait une fière peur!... — N'est-ce pas, mon gros père?... Aussi vous avez fait presque un quart de lieue sans bouger, et je crois même sans respirer!... — Ça vous fait rire, ça, monsieur ; m'est avis qu'i' gnia pas de quoi!... Qu'aurait dit not' femme, si all' m'avait vu revenir mort à la maison?... — Parbleu ! elle se serait consolée. — Oh !

» ça, c'est possible... mais moi, je ne serais pas conso-
» lé... et ma fille, et ma petite Suzon, qui aime tant
» son papa Lucas!...—Allons, papa Lucas, vous n'êtes
» pas mort, et j'espère que votre frayeur est calmée ;
» ainsi ne parlons plus de cela. Vous voyez que je ne
» suis ni un diable ni un voleur.... — Je n'en som-
» mes pas encore ben sûr... Un homme qui tombe
» derrière moi comme un accident!...—Depuis quel-
» ques momens je vous appelais, mais vous ne m'en-
» tendiez pas..... J'ai pris ma course..... et comme
» j'ai eu des leçons de Franconi, je suis monté à
» cheval sans vous arrêter. — Oh! ça, vous êtes
» leste!... c'est vrai. Mais est-ce que vous croyez
» que je vais vous mener comme ça long-temps?...
» — Parbleu! jusque chez vous, je pense. —
» Cheux moi? et pourquoi faire? — Pour me loger
» cette nuit. — Vous loger... un homme tombé
» des nues!... — Qu'importe d'où je tombe, si
» je vous paie bien? Père Lucas, aimez-vous l'argent?
» —Oui-dà... quand il est gagné honnêtement, s'en-
» tend. — Eh bien! comme il n'y a aucun mal à don-
» ner à souper et à coucher à un voyageur, vous me
» recevrez ce soir chez vous. Tenez, voilà vingt francs
» d'avance pour ma dépense. Maintenant serrons les
» genoux, piquez Zéphire; et hâtons-nous d'aller
» rassurer madame Lucas. »

Le jeune homme avait un ton si persuasif, si décidé, des manières si rondes et si gaies, que le paysan ne vit rien à répliquer à sa proposition. De plus, Lucas aimait l'argent, et vingt francs! c'est une somme au village! On presse donc le bidet, et l'on continue à trotter.

Chemin faisant, Lucas adresse de nouvelles questions à son compagnon : « Ah çà ! vous venez donc » des environs, car vous vous promeniez sans cha- » peau ? — Parbleu ! je n'ai pas eu le temps de le » prendre ; c'est bien heureux que j'aie pu passer un » pantalon et un habit !... — Diable !... est-ce que » vous étiez à vous baigner dans un endroit où ? que » c'est défendu ? — Je ne me baignais pas précisé- » ment, mais j'étais en effet dans un endroit où il » est défendu d'aller. — J'vois c'que c'est !... vous » étiez à chasser sans permission ! — Comme vous » dites, père Lucas ; je chassais sur un terrain qui » ne m'appartient pas. — V'là c' que c'est... ces jeu- » nes gens... ça ne doute de rien. Ah çà, vous chas- » siez donc sans habit et sans culotte ? — Ah ! c'est » que c'est beaucoup plus commode pour attraper » l'oiseau que je chassais. — Ah ! c'est un oiseau !... » Hue donc, Zéphire !... Morgué, v'là une drôle de » chasse ! il faudra que vous^{me} l'appreniez, car je » n'en avons jamais entendu parler. — Mais, père » Lucas, il me semble que Zéphire ne va plus ! — » Ah ! dam' ! il n'est pas habitué à porter deux char- » ges. — J'ai une faim dévorante : où demeurez- » vous ? — A Ermenonville. — Est-ce ce village que » j'aperçois ? — Non, ce n'est que Morfontaine ; » nous avons encore une lieue et demie à faire. C'qui » me chiffonne, c'est que v'là la nuit... et j'ons peur » des voleurs et des loups. — Ne craignez rien, je » vous défendrai. »

Comme nos voyageurs achevaient cette conversa-
tion, ils entendirent le galop de chevaux qui venaient
derrière eux. Il faisait déjà très-sombre ; on ne pou-

vait se reconnaître de loin. Le bruit approchait ; les personnes qui galopaient n'étaient plus éloignées de nos voyageurs. Tout à coup le jeune compagnon de Lucas semble saisi d'une crainte subite. « Morbleu ! » s'écrie-t-il, « c'est moi que l'on poursuit !... et vite , » mon brave homme, il faut leur échapper !... — » Vous que l'on poursuit !... comment ! pour c't' oiseau que vous chassiez en chemise ?... — N'importe pour quoi ; je vous conterai cela... Allons , il faut absolument gagner du terrain ; ensuite la nuit nous » protégera. »

Sans attendre l'avis du paysan , le jeune homme pousse, presse, bourre de coups le pauvre cheval, et le force à prendre le galop. En vain Lucas se lamenté, jure, crie qu'on va crever sa monture ; son compagnon n'écoute rien que le bruit des chevaux qui le poursuivent et qui sont sur le point de l'atteindre. On traverse ainsi Morfontaine. Zéphire ne se possède plus : n'étant pas habitué à un pareil traitement, il se livre à une noble fureur ; il regimbe, gambade, rue, brise son mors, et emporte ses cavaliers vers une mare où barbotaient tranquillement une douzaine de canards. Lucas crie : « Arrête, arrête ! » On crie derrière nos voyageurs : « Arrêtez ! arrêtez ! » Notre jeune homme rit et jure en même temps. Enfin Zéphire entre dans la mare ; il s'embourbe, tombe de côté ; les cavaliers en font autant, on roule sur les canards, on en écrase quatre ; on se mouille, on se crotte, on crie, on ne s'entend plus.

CHAPITRE II.

L'ONCLE ET LE NEVEU.

« Mille escadrons ! toujours de nouvelles fredaines !
» encore un billet de six cents francs qu'il faut que je
» paie pour monsieur !... — C'est une dette d'honneur,
» mon oncle. — Morbleu ! monsieur, toutes les dettes
» sont des engagemens sacrés ; mais ce n'est point une
» raison pour en faire , lorsque je sais prévenir tous
» vos besoins. Savez-vous, mon neveu, que vous êtes
» un bien mauvais sujet ? . — Moi, mon cher oncle ?
» mais je ne vois pas en quoi j'ai mérité..... — Ah !
» vous ne voyez pas... eh bien ! je vais vous le faire
» voir, moi, monsieur ! Asseyez-vous là , Gustave ,
» devant moi ; restez tranquille , si vous pouvez ;
» mais, morbleu ! ne m'interrompez pas !... — Mon
» cher oncle, je sais trop ce que je vous dois..... —
» Silence ! Hortense Moranval , votre mère et ma
» sœur , était une bonne femme , aimable , rangée ,

» économe.... — Elle avait toutes les qualités.... —
» Taisez-vous, monsieur; je sais ce qu'était ma sœur;
» je sais aussi, qu'aveuglée par son amour pour son
» cher fils, elle ne voyait pas qu'il était emporté,
» impatient, menteur, joueur... — Ah! mon oncle!
» — Morbleu! vous tairez-vous!... Votre père était
» un homme d'esprit; ses talens, son mérite, son ca-
» ractère agréable, le faisaient rechercher dans tou-
» tes les sociétés. Il se serait fait un nom dans la pro-
» fession d'avocat, qu'il exerçait avec honneur.....
» mais la mort l'enleva brusquement à son épouse,
» à ses amis!... Vous étiez trop jeune encore pour
» apprécier cette perte; vous ne pouvez vous souve-
» nir de ce cher Saint-Réal!.... — Du moins, mon
» oncle, je saurai toujours chérir et révéler sa mé-
» moire. — Si vous la rêveriez, monsieur, vous ne
» feriez pas tant de sottises!.... Mais revenons : j'ai
» passé une partie de ma vie à l'armée; lorsque dans
» les rares voyages que je faisais à Paris j'allais voir
» ma sœur, vous preniez mon épée et la mettiez à la
» place de la broche; mon plumet devenait la proie
» du chat, mon chapeau changeait de forme, mes
» épaulettes n'avaient plus de grains, et je trouvais à
» mes pistolets du fromage de Gruyère pour pierre et
» de la cendre dans le bassinet : tout cela n'était que
» bagatelles; mais je m'apercevais que vous n'appre-
» niez rien. Votre mère vous avait donné des maîtres
» que vous n'écoutez point; vous dansiez avec votre
» maître de latin et d'histoire; vous tiriez des pétards
» au nez de votre maître de violon; vous mettiez des
» bouts de chandelles dans les poches de votre maître

» de dessin ; vous faisiez le diable enfin !... Je disais à
» ma sœur de vous corriger , mais elle croyait que
» l'âge suffirait pour mûrir votre raison. Pauvre Hor-
» tense !.... elle vous trouvait charmant !.... — Ah !
» mon oncle , toutes les dames étaient de l'avis de ma
» mère !... — Oui !... c'est donc cela que vous les ai-
» mez toutes généralement !... — C'est par reconnais-
» sance, mon oncle... — Est-ce aussi par reconnais-
» sance que vous les trompez ? que vous séduisez les
» petites filles , débauchez les femmes honnêtes et fai-
» tes les maris cocus ?... Mais poursuivons : votre
» mère... ma pauvre sœur est morte... cette perte
» vous a vivement affligé !... j'en conviens , vous ai-
» miez votre mère ; c'est tout naturel : en la pleurant,
» vous n'avez fait que votre devoir. Hortense , en
» mourant , me recommanda son fils ; j'ai juré de veil-
» ler sur vous , et Dieu sait aussi le mal que vous m'a-
» vez donné depuis ce moment ! Je vous ai mis en
» pension : vous aviez alors douze ans. Pendant quel-
» ques années , vous avez été assez raisonnable. On
» m'écrivait que vous faisiez de rapides progrès ; j'é-
» tais enchanté ! Enfin , je me rends à Paris... vous
» veniez d'avoir seize ans. Je vais à votre collège ; je
» me fais une fête de voir mon cher neveu !... je de-
» mande Gustave Saint-Réal... les visages s'allongent ,
» les physionomies se rembrunissent.... on hésite....
» on balbutie... je m'impatiente , je crie , je me fâ-
» che... on m'apprend enfin que mon drôle a disparu
» depuis huit jours , ainsi qu'une petite demoiselle de
» quinze ans , blanchisseuse de fin de messieurs les
» élèves , et qui demeurait en face de votre pension.

» — Ah! mon oncle, est-ce ma faute si l'amour?...
» — Mille cartouches! monsieur, un enlèvement à
» seize ans... — Lise était si jolie.... si espiègle.... —
» Et vous si libertin.... Enfin, j'ai déniché M. Gus-
» tave et sa dulcinée au fond d'une petite chambre,
» au quatrième, rue du Fauconnier. J'ai ramené la
» jeune personne chez sa mère.... je ne sais trop dans
» quel état.... mais cela regarde les parens, qui n'ont
» pas su garder leur fille. Pour vous, depuis ce temps,
» vous ne m'avez pas laissé respirer un moment.... —
» Ah! mon oncle..... pour quelques folies..... — Si
» je vous laisse à la ville, vous courez les bals, vous
» vous liez avec des mauvais sujets, vous les amenez
» chez moi, vous buvez mon meilleur vin, vous cre-
» vez mes chevaux!... vous cassez mon cabriolet, et,
» qui pis est, vous faites des dettes... Si je vous fais
» rester à ma maison de campagne, vous dévastez
» mon jardin, vous tuez mes lapins, vous blessez mes
» chiens de chasse, vous vous battez avec les paysans,
» et faites des enfans à leurs femmes. Que diable!
» monsieur, il faut que cela finisse. Vous ne voulez
» pas être militaire, je le conçois, vous ne savez pas
» obéir, et je n'insiste pas là-dessus, car je craindrais
» de vous voir, au bout de quelque temps, condamné
» à être fusillé, pour avoir manqué à vos supérieurs.
» D'ailleurs, nous sommes en paix, et il n'est pas né-
» cessaire que vous passiez votre jeunesse en garnison.
» Mais enfin, vous avez vingt ans; moi je commence
» à devenir vieux; l'occupation que vous me donnez
» est trop fatigante : je suis bien aise de me reposer,
» mais je veux vous forcer à devenir sage; et pour cela,

» monsieur, je vais vous marier. — Me marier, mon
» oncle ! — Oui, Gustave, oui, vous marier. — Et
» c'est pour me rendre sage ? — Est-ce que vous ne
» pourrez pas vous contenter de votre femme ? —
» C'est selon, mon oncle ; il faut d'abord qu'elle me
» plaise, il faut ensuite qu'elle m'aime... — Me pre-
» nez-vous pour un imbécille, mon neveu ? croyez-
» vous que je n'ai point songé à tout cela ?.. La de-
» moiselle vous plaira, parce qu'elle est charmante ;
» vous lui plairez, parce qu'une fille bien élevée aime
» l'époux qu'on lui destine ; que d'ailleurs vous êtes
» joli garçon, et qu'en général les femmes n'ont que
» trop de penchant pour les mauvais sujets. Enfin,
» ce mariage me fera grand plaisir, et j'espère que
» vous compterez cela pour quelque chose. — Ah !
» mon oncle ! mon plus grand désir est de vous prou-
» ver mon attachement... — En ce cas, Gustave, tu
» vas partir pour la terre de M. de Berly, qui est si-
» tuée à huit lieues d'ici, entre Louvres et Senlis :
» c'est là que tu verras sa nièce, la jeune Aurélie,
» celle que je te destine. — Mais, mon oncle, je ne
» connais ni M. de Berly ni sa nièce. — Tu feras con-
» naissance : de Berly est un bon homme tout rond,
» que j'ai connu jadis lorsqu'il était fournisseur de
» nos armées.... D'ailleurs, tu es attendu ; parbleu !
» tu seras bien reçu. — Mais vous, mon oncle ?... —
» Moi ? tu vois bien que je ne puis pas remuer main-
» tenant ; ma maudite goutte me retient à Paris ; mais
» dès qu'elle me laissera en repos, je partirai, j'irai
» vous rejoindre. En attendant, on se passera de moi :
» vous vous amuserez, vous chasserez ; car de Berly

» est fou de la chasse!... — Allons, mon oncle, puis-
» que vous le voulez, je vais partir; je vais voir cette
» demoiselle Aurélie!... — Tu n'en seras pas fâché...
» fripon!... Tiens, puisque tu deviens raisonnable,
» je veux oublier tes folies passées : voilà cent louis
» pour ton voyage et pour t'amuser au château de
» Berly... — Ah! mon cher oncle, que de bonté! —
» Mais, mon neveu, plus d'étourderies, de duels, d'en-
» lèvemens, de déguisemens!... Rompez entièrement
» avec les marchandes de modes et les danseuses de
» l'Opéra... surtout ne voyez plus cette petite Lise...
» objet de vos premières amours... c'est elle qui vous
» engage à me désobéir. — Non, mon cher oncle! oh!
» je vous jure... — Enfin, monsieur, devenez sage, ou
» je vous avertis que je me fâche sérieusement, et
» que j'emploierai la rigueur pour vous faire chan-
» ger. — C'est fini, mon oncle, je suis corrigé.

» — Prends mon cheval gris. Il est dix heures;
» tu arriveras au château avant le dîner. J'ai dit à
» Benoît de préparer ton porte-manteau. Il te suivra,
» pour être ton valet à la place de ce mauvais sujet
» de Dubois, que je viens de chasser. — Quoi, mon
» oncle, Benoît, le fils de votre portier? mais ce
» garçon-là est bête comme une oie!... — Tant mieux,
» cela fait que tu ne lui donneras pas d'intrigues à
» conduire. Allons, pars, et fais ce que je te dis. »

Gustave embrasse son oncle, monte le cheval gris, et, suivi de Benoît, part pour la terre de M. de Berly.

CHAPITRE III.

LA TANTE ET LA NIÉE.

Tout en traversant la Villette, le Bourget et Vauderland, chemin qui, par parenthèse, n'offre au voyageur rien de bien récréatif, Gustave faisait ses réflexions : il pensait qu'avant d'épouser il faut bien se connaître, se convenir (pour un étourdi cette réflexion était fort sage). Il était bien décidé à ne prendre mademoiselle Aurélie que dans le cas où ce serait une femme jolie, aimable, douce, modeste, sensible et constante ; enfin une femme comme il n'en avait pas encore rencontré ; et, à vingt ans, Gustave avoit l'expérience d'un homme mûr, par la raison qu'il avait commencé ses fredaines de très-bonne heure, ce qui a son bon et son mauvais côté : son bon, parce que cela donne quelque connaissance du cœur féminin ; son mauvais, parce qu'on croit le connaître tout-à-fait, et que l'on est souvent plus trompé lorsqu'on pense ne plus pouvoir l'être.

Gustave avait un fonds de gaieté inépuisable, et quand, avec cela, sa bourse était bien garnie, il voyait tout en rose. Dans cette heureuse disposition d'esprit, notre héros (car vous devinez, lecteur, que monsieur Gustave est le mauvais sujet dont nous allons nous occuper), notre héros, dis-je, passa Louvres, et tourna vers Senlis, dont la terre de Berly n'était point éloignée. Plus il approchait cependant, plus il était curieux de connaître ce M. de Berly et sa nièce. Il ne se rappelait pas les avoir vus chez son oncle, ce qui n'était point extraordinaire : il avait pour habitude d'être toujours dehors, et pour éviter les sermons du colonel Moranval, il se trouvait rarement en société avec lui.

Gustave réfléchit que son nouveau domestique, Benoît, étant fils du portier de la maison, et chargé quelquefois de servir à table, pouvait connaître le personnage chez lequel il se rendait; il se décida donc à interroger Benoît.

Le nouveau jockey de Gustave était un garçon de dix-huit ans, grand comme une perche, fort comme un Turc, frais comme une rose, rouge comme une cerise, gauche comme une Champenoise, bête comme un âne, et entêté comme ces derniers le sont ordinairement.

Gustave partit d'un éclat de rire en regardant Benoît, qu'il avait oublié depuis qu'ils étaient en route. La tournure du jockey était bien faite pour provoquer la gaieté. Benoît n'avait jamais monté à cheval, mais n'ayant point osé dire cela devant le colonel Moranval, qu'il craignait comme le feu, il

avait pris bravement son parti, et avait enfourché le cheval le plus petit, sur lequel il se tenait raide comme un piquet, et sérieux comme un Suisse.

Gustave arrête son cheval pour que Benoît puisse le rejoindre; mais le nouveau valet, qui s'est fait donner par son *papa* une leçon détaillée touchant les devoirs d'un serviteur envers son maître, et qui a juré de ne jamais s'en écarter, a bien retenu qu'il fallait être toujours à une distance respectueuse de M. Gustave. Ferme sur ses principes, il s'arrête dès qu'il voit son maître s'arrêter.

« Avance donc! » crie Gustave impatienté. —
« Non, monsieur!... pas si bête!... — Comment, pas
» si bête! je te dis d'approcher!... — Je connais trop
» mes devoirs, monsieur; je n'en ferai rien!... — Mais,
» butor, puisque je te l'ordonne!... — C'est égal, ça,
» monsieur, je sais le respect qu'un valet doit à son
» maître... et je n'avancerai point!... — Maudit im-
» bécille!... il faudra que ce soit moi qui aille le cher-
» cher!... »

Gustave pique son cheval, et court sur Benoît, dont la monture effrayée fait un saut de mouton, qui jette son cavalier dans le ruisseau. Le grand garçon se relève en pleurant, fort mécontent des suites de son respect pour ses devoirs. Gustave lui tire l'oreille pour qu'il remonte à cheval, et le force enfin à rester près de lui.

« Allons, Benoît, tu m'écouteras maintenant, j'es-
» père? — Oui, monsieur... oui... hi! hi! hi!...
» — Comment, grand nigaud! tu pleures?... — Mon-
» sieur... c'est que je crois que je suis blessé... —

» Où donc ? — Monsieur... c'est... c'est... — Mais
» où donc?... parleras-tu?... — Monsieur... c'est
» entre le haut des cuisses et la chute des reins... —
» Imbécille ! tu ne peux pas dire au derrière?... —
» Monsieur... je sais mon respect et mon devoir...
» — Ce coquin-là me fera damner avec ses de-
» voirs. Allons, tu te bassineras les fesses à la mai-
» son de campagne où nous allons. A présent ré-
» ponds-moi ; connais-tu ce M. de Berly?... l'as-tu
» vu chez mon oncle ? — Mais, oui, monsieur. —
» Quel homme est-ce ? — Dam', monsieur... c'est
» un homme... ni grand ni petit... ni beau ni
» laid... — Son âge ? — Ni jeune ni vieux, mon-
» sieur. — Me voilà bien instruit !... et sa nièce ?
» quel âge, quelle tournure ? — Mais, monsieur,
» quant à ce qui est de ça... je ne me rappelle pas
» d'avoir vu de nièce !... — Allons... je vois que tu
» n'es bon à rien. Mais j'aperçois une maison de
» belle apparence ; ce doit être celle de M. de Berly...
» avançons. »

Les voyageurs étaient en effet arrivés au but de leur course. Gustave s'informe à un villageois, et, apprenant qu'il ne s'est pas trompé, il entre avec Benoît dans une grande cour, descend de cheval et demande M. de Berly. Le concierge l'engage à se rendre dans les jardins, où il trouvera son maître, s'il n'aime mieux l'attendre au salon. Gustave, impatient de connaître son hôte, préfère le premier parti ; il laisse Benoît qu'il recommande au concierge, et, traversant une terrasse, entre dans les jardins.

Notre jeune homme parcourt plusieurs allées de lilas et de chèvre-feuille ; il admire la tenue du jardin et le goût qui a présidé à sa distribution ; des bosquets touffus , dont l'entrée est presque cachée par des buissons de roses , semblent inviter au repos ou à l'amour. Des statues ornent ces aimables lieux ; mais ce ne sont point les tristes Danaïdes , le malheureux Tantale , l'affreux Polyphème , le hideux Centaure , le dégoûtant Philoctète , qui s'offrent aux regards des promeneurs ; ce sont Vénus détachant sa ceinture , l'Amour aiguisant ses flèches , les Graces folâtrant autour de Cupidon ; et si , dans le fond d'une grotte , Vulcain vient frapper vos yeux , c'est que l'image du pauvre boiteux ne rappelle rien de triste à l'imagination.

Gustave admirait tout , et pensait que le maître de la maison devait être un homme d'esprit et de goût , lorsqu'au détour d'une allée , il aperçoit , sous un bosquet , une jeune femme assise et lisant ; ne doutant point que ce ne soit la nièce de M. de Berly , cette demoiselle Aurélie qu'on lui destine , il s'arrête pour la regarder : heureux Gustave ! avec quel plaisir il admire une bouche charmante , un teint rosé , un nez bien fait , un front gracieux , qu'ombragent de beaux cheveux blonds , une taille élégante , des formes arrondies , un petit pied qui semble effleurer la terre , et un sein dont chaque mouvement fait battre violemment le cœur de notre héros ? Quant aux yeux , il ne peut les voir , puisqu'ils sont baissés sur le livre ; mais il les devine , il pressent d'avance leur expression , leur douceur , leur volupté. Ne pou-

vant plus long-temps résister à son agitation, Gustave approche... la jeune femme l'entend, elle quitte son livre et le regarde... « J'en étais sûr, » pense Gustave, « les plus beaux yeux du monde ! »

» Que demande monsieur ? » dit une voix qui retentit jusqu'au cœur du jeune homme (lequel d'ailleurs avait, comme vous le savez, un cœur très-prompt à s'enflammer). « — Pardon... mademoiselle... je voulais... je venais... mais en vérité, je ne cherche plus rien depuis que je vous ai trouvée. »

La jeune personne, qui avait souri au nom de mademoiselle, parut flattée de l'effet que sa vue produisait sur un joli garçon qui, malgré son émotion, ne paraissait ni gauche ni emprunté. On a beau dire, le cœur, les qualités, le caractère, voilà l'essentiel : une jolie figure, une tournure agréable et de la grace, négatent rien à l'affaire. Demandez aux demoiselles, aux dames même, si ce n'est pas d'abord par-là qu'on se laisse séduire... Je sais bien que si l'on n'a que les avantages physiques, on cesse bientôt de plaire ; cela doit être ; c'est une compensation pour les gens aimables qui ne sont pas beaux.

« Eh ! mais, monsieur, » dit la jeune dame après avoir regardé Gustave, « seriez-vous par hasard le jeune homme que nous attendons, monsieur Gustave Saint-Réal ? — C'est moi-même, mademoiselle ; et je vois en vous mademoiselle Aurélie, la nièce de M. de Berly?... — Non, monsieur, je suis l'épouse de M. de Berly. — Son épouse!.. Com-

» ment ! M. de Berly est marié, et vous êtes... — Sa
» femme; oui, monsieur ! »

Gustave n'en revenait pas : il ignorait que M. de Berly fût marié, et marié à une femme qui n'a pas vingt ans ! Cette jolie personne était donc la tante de mademoiselle Aurélie ? Comment une nièce pouvait-elle plaire à côté d'une tante comme madame de Berly ? « Allons, » se dit Gustave, « attends avant de prononcer ; cette maison me paraît » le séjour des Graces ; je vais sans doute voir une » autre merveille. »

Madame de Berly proposa à Gustave de le conduire près de son mari, qui attendait son arrivée avec impatience. « Il sera, » dit-elle, « enchanté de vous » voir... ainsi que ma nièce, mademoiselle Aurélie. »

Ces derniers mots furent prononcés en souriant : on regardait Gustave, et celui-ci cherchait aussi à lire dans les yeux de son aimable conductrice ; on fit ainsi un peu de chemin ; on paraissait préoccupé, on se regardait, on soupirait et on se taisait. Ces mots : « Voilà mon mari, » tirèrent Gustave de ses pensées. « Voyons donc ce mari, » dit-il en lui-même, « cet heureux mortel, possesseur de tant de » charmes !... Parbleu ! il faut qu'il ait bien du mérite, bien de l'esprit, bien des avantages naturels, » pour captiver une aussi aimable femme ! »

Gustave lève les yeux, et se trouve en face d'un petit homme de cinquante ans, gros, rouge, bourgeonné, ayant de petits yeux bêtes, et une bouche jusqu'aux oreilles.

« Encore une surprise ! » se dit notre jeune

homme, en retenant un éclat de rire qu'avait fait naître la vue de M. de Berly. Celle-ci, quoique moins agréable, lui causa cependant une secrète joie, dont le lecteur intelligent devinera facilement la cause.

« Mon ami, » dit la jeune dame, « voilà M. Gustave Saint-Réal que je te présente.

» — Eh ! arrivez donc, jeune homme ; je vous attends depuis quinze jours !... Je suis enchanté de vous voir... embrassons-nous. Votre oncle est mon ami... il m'a souvent parlé de vous ! il dit que vous êtes un mauvais sujet !... Eh parbleu, je l'ai été aussi !... On est jeune ! on a des passions !... on fait des folies ! c'est tout naturel ! mon ami, voici ma femme, qui, je m'en flatte, en vaut bien une autre : vous ferez connaissance !... »

Gustave s'était laissé secouer la main, embrasser... presser... Il n'avait pas encore trouvé le temps de répondre aux politesses de M. de Berly ; il n'y avait pas moyen de placer un mot avec cet homme-là lorsqu'il se mettait en train (ce qui lui arrivait souvent). Gustave le vit ; il se contenta de saluer, de sourire et de regarder madame, qui souriait aussi.

« Dis donc, ma femme, a-t-on prévenu Aurélie de l'arrivée de notre jeune homme ?... — Mon ami, j'ignore si... — Bon ! bon ! elle n'en sait rien : tant mieux, nous allons la surprendre ; elle ne s'attend pas à vous voir aujourd'hui... Peste ! elle sera contente. Je ne m'étonne pas que vous fassiez des vôtres à Paris !... c'est comme moi !... J'ai été fort bien !... j'ai été la coqueluche des belles ;

» mais maintenant je suis sage!... demandez plutôt
» à ma femme. Ah çà! chassez-vous?... c'est que je
» suis grand chasseur, moi? Oh! c'est encore une
» passion! je passe des journées dans les bois à la
» piste du chevreuil ou du lièvre... mais aussi je
» tire!... Ah! je tire joliment!... demandez plutôt à
» ma femme! — Monsieur, pour moi, je ne chasse
» que... — Vous chassez? bravo! nous ferons de fa-
» meuses battues!... vous admirerez mes bois: ils
» sont fournis en gibier; j'ai une meute excellente!...
» et des fusils qui ne ratent jamais... mais il me sem-
» ble que l'heure du dîner est venue: mon estomac
» ne me trompe point. Allons nous mettre à table,
» et là nous ferons plus ample connaissance, et nous
» causerons, mon ami, nous jaserons le verre à la
» main; c'est la bonne manière!... Je vois que vous
» êtes un garçon d'esprit; j'aurai beaucoup de plaisir
» à causer avec vous. »

On arrive à la maison. Pendant que M. de Berly donne ses ordres aux domestiques, et va, suivant l'usage, jeter un coup d'œil à la cuisine, Gustave donne la main à madame, et passe avec elle au salon. Une jeune personne était assise à un piano. « Voilà, » dit madame de Berly, « mademoiselle Aurélie. »

Ciel!... quelle différence entre la tante et la nièce! Et les yeux de Gustave attestèrent à madame de Berly ce que son cœur sentait déjà. On feignit de ne pas s'apercevoir de cet aveu tacite; mais le jeune homme remarqua qu'on ne paraissait nullement fâchée de cette préférence.

Mademoiselle Aurélie était grande, raide et em-

pesée ; sa figure n'avait rien de mal , mais rien non plus qui fût agréable : ses yeux étaient grands , mais à fleur de tête ; sa bouche pincée , son nez long et aquilin , sa peau plutôt jaune que blanche : un air de pruderie répandu sur toute sa personne donnait aux manières de mademoiselle Aurélie une sécheresse qui ne provoquait ni l'amour ni l'amitié.

La demoiselle se leva à la voix de madame de Berly , salua Gustave avec gravité , et reprit place devant le piano.

« Et voilà , » se dit Gustave , « la femme que l'on veut que j'épouse !... Vraiment , mon cher oncle a trop de bonté. Au reste , je suis enchanté d'être venu dans cette maison : je n'épouserai certainement pas la nièce ; mais si la tante est sensible !.. »

Madame de Berly engagea Gustave à se regarder dans la maison comme chez lui. « Vous voyez , » lui dit-elle , « que mon mari est un homme sans façon ; veuillez agir de même ; je tâcherai de vous rendre ce séjour le moins ennuyeux possible. — Ah ! madame , près de vous on doit le trouver charmant. »

Et le jeune homme qui avait pris la main de la jeune tante , la baisa avec transport , tandis que la nièce promenait les siennes sur les touches du piano. La tante retira vivement sa main ; mais le regard qu'elle lança à Gustave n'exprimait pas un grand courroux.

« A table !... à table ! » s'écrie M. de Berly en entrant dans le salon : « que diable faites-vous donc ici , vous autres , au lieu de venir dans la salle à

» manger ? Ah ! je devine !... les jeunes gens s'exami-
» naient, se lorgnaient, soupiraient !... Ah ! ah !...
» n'est-ce pas, ma femme, qu'on soupirait déjà ?...
» — Mon ami, je ne puis pas dire... — Oui, oui,
» c'est juste !... tu ne veux pas parler de cela !... toi,
» qui as un cœur froid et sévère, tu ne penses pas
» qu'on puisse s'enflammer comme cela tout de
» suite !... Ah ! ah ! Gustave ! c'est que ma femme est
» singulière ! elle rit, elle plaisante quand je lui parle
» des passions que j'ai inspirées jadis !... Allons, le
» dîner sera froid... Donnez la main à Aurélie, mon
» ami, et vous, ma nièce, souriez donc un peu...
» Oh ! c'est qu'elle est d'une timidité !... (*Bas à*
» *Gustave.*) L'innocence même !... mais le diable
» n'y perd rien !... »

On se rend dans la salle à manger ; Gustave est placé entre madame de Berly et mademoiselle Aurélie : « Du moins, » dit-il en lui-même, « si le côté gauche m'ennuie, le côté droit m'en dédommagera. »

Pendant le premier service, M. de Berly, qui est aussi grand mangeur que grand chasseur, laisse un peu de repos à ses auditeurs. Sa femme peut alors causer avec Gustave, qui est enchanté de son esprit, de sa gaiété, de son amabilité. La nièce parle peu, mais lorsqu'elle dit quelque chose, c'est avec une afféterie, une affectation, une recherche qui décèlent les prétentions cachées sous le voile d'une fausse modestie.

« A propos, » dit M. de Berly pendant que sa femme découpait une superbe volaille, « mon ami,

» c'est sans doute à vous un grand garçon que je
» viens d'apercevoir cueillant de l'oseille à l'entrée
» du potager?... — Oui, monsieur; j'avais oublié de
» vous en parler; mais je suis étonné qu'il se soit
» permis... — Parbleu! il n'y a pas de mal à cueillir
» de l'oseille!... j'espère qu'il saura se faire donner
» ce qu'il lui faut par mes gens... — Je crains, mon-
» sieur, qu'il ne fasse ici quelque sottise; c'est un
» garçon très-niais dont mon oncle s'est engoué. —
» Bon! bon!... il se dérouillera!... tous mes gens ont
» de l'esprit ici!... j'aime cela; et puis, comme on
» dit, tel maître, tel valet. »

Gustave rit en lui-même de la gaucherie de M. de Berly, qui ne s'apercevait pas qu'en se faisant un compliment il lui adressait une sottise. Il était déjà décidé à trouver toujours parfait ce que ferait et dirait son hôte. Sans parler, il s'entendait avec le côté droit : il avait avancé un genou... un pied... D'abord on s'était reculée... puis on avait cédé à la nécessité... on ne regardait plus Gustave, mais on paraissait vivement agitée... le cœur palpitait avec force... et rien de tout cela ne paraissait annoncer l'indifférence ou la colère.

Quoi! dira-t-on, déjà des entreprises téméraires; déjà des genoux, des pieds, des mains qui vont leur train! Que voulez-vous! ces mauvais sujets vont vite en besogne; et, en cela, ont-ils grand tort? pourquoi ne pas s'assurer de suite si l'on plaît, si l'on est aimé?... — Mais la pudeur, me direz-vous, doit-on l'effaroucher ainsi!... — Oh!... vous avez raison!... on doit respecter la pudeur... Mais examinez que tout ceci se passe

sous la table et ne peut être vu. Ah! lecteur, si vous pouviez un jour ou un soir vous glisser sous une table où siègent de jolies femmes et des hommes aimables, vous verriez des choses fort drôles : sortez ensuite votre tête; regardez ces yeux baissés, ce front candide, cet air ingénu... Vous voyez bien que ce qui est caché n'alarme pas la pudeur. Le dessert remettait M. de Berly en train : il fallut entendre le récit de sa chasse de la veille, de l'adresse avec laquelle il avait tué un chevreuil qu'il avait blessé huit jours auparavant, et du courage qu'il avait déployé en tirant, presque à bout portant, sur un loup aveugle qui, depuis quelques jours, désolait les environs.

On se leva de table, on passa au salon. Bientôt arrivèrent quelques habitans du voisinage qui faisaient la partie de M. de Berly, lequel aimait beaucoup le trictrac, auquel il se croyait de la première force. Madame de Berly chantait avec un goût exquis, et s'accompagnait avec grace; mademoiselle Aurélie frappait sur le piano comme un cheval sur le pavé, et l'oncle s'écriait tout en jouant : « Hein! entendez-vous ma nièce?... Peste! quel nerf! quelle vigueur! » Si ce n'est pas là de la première force, je ne m'y connais pas!... »


On se sépara de bonne heure. Madame de Berly avait mis notre jeune homme au fait des habitudes de la maison. On l'engagea à ne pas faire de cérémonie, à se regarder enfin comme chez lui.

Gustave ne put retenir un soupir en voyant madame de Berly s'éloigner avec son époux... Il se rappela Vénus et Vulcain; et le souvenir des statues qui

décoraient le jardin se présentant à son imagination, il ne douta pas que madame de Berly n'eût présidé au choix des dieux. Cette idée lui donnant une secrète espérance, il fit une grande salutation à la superbe Aurélie, et suivit un valet qui le conduisit à son appartement.

Notre héros rencontra sur son chemin Benoît, qui se présenta à lui clopin-clopant. « Te voilà donc, » imbécille, » lui dit Gustave; « pourquoi ne t'ai-je » pas revu?... — Ah, monsieur! vous voyez bien que » je puis à peine me tenir... depuis que j'ai fait usage » du spécifique que la cuisinière m'a indiqué... — » Est-ce que par hasard tu aurais mis de l'oseille » sur tes fesses?... — Justement, monsieur; ils me » disaient tous, là-bas, qu'il n'y avait rien de meilleur pour guérir les écorchures... Moi, j'ai été en » cueillir... on me l'a hachée, et puis dam'... je me » suis mis ça en cataplasme... mais ça me cuit joliment, toujours!... et je commence à croire que » c'est une farce qu'on m'a faite. — Mon pauvre Benoît! je vois que les gens de M. de Berly sont en effet très-espiègles : tant mieux, le séjour que nous » ferons dans cette maison te formera. — Ah, monsieur!... si on me forme souvent comme ça... je » n'en sortirai pas!... — Allons, couche-toi, nigaud, » et, une autre fois, tâche de ne point te laisser attraper. — Oui, monsieur... V'là mon cabinet... » si monsieur a besoin de moi, il n'aura qu'à m'appeler. — Oh! tu peux dormir! ce n'est pas toi » que je consulterai pour la réussite de mes projets. »

Gustave se déshabilla en songeant à la jeune tante, dont il était éperdûment amoureux ; Benoît se mit au lit en jurant contre l'oseille et la cuisinière ; le maître soupirait d'amour et d'espérance ; le valet gémissait et faisait des grimaces. Notre héros vit en songe madame de Berly plus aimable , plus belle , plus séduisante que jamais ; il était avec elle sous un bosquet de myrtes et de roses ; loin des regards curieux , il pressait sa taille élégante , ses formes voluptueuses ; il cueillait sur ses lèvres un baiser brûlant , qui portait l'ivresse , le délire dans ses sens !... Benoît rêva qu'il prenait un lavement.



CHAPITRE IV.

LA PARTIE DE BILLARD.

Le lendemain, dès le point du jour, Gustave était dans les jardins. Je ne sais par quel hasard madame de Berly s'y trouva aussi; on se rencontra, on s'aborda.

« Quoi, madame, déjà levée!... — Oh! monsieur, » à la campagne, c'est un plaisir d'être matinal. — » Que je suis heureux de vous avoir rencontrée! — » Mais il est probable que, demeurant ici, nous nous » rencontrerons souvent. — Ah! madame!... que » ne puis-je... — Mon mari est à la chasse. Il voulait » vous réveiller pour vous emmener; mais je lui ai » fait observer qu'il fallait au moins vous laisser re- » poser aujourd'hui. C'est peut-être un plaisir dont » je vous ai privé?... — Ah! vous ne le pensez pas, » madame!... Puis-je en trouver où vous ne serez » point?... — En vérité, monsieur Saint-Réal, vous

» êtes d'une galanterie... — Non , madame , je ne
» suis pas galant !... je dis ce que je sens ! — Quelle
» folie !... mais vous vous méprenez , c'est à ma nièce
» qu'il faut adresser vos hommages ; songez donc
» que vous devez l'épouser. — L'épouser ?... Jamais ,
» madame !... — Quoi ! vous ne remplirez pas les
» intentions de votre oncle ? — Non , madame , je
» n'épouserai point une femme que je n'aimerais
» jamais !... — Qu'en savez-vous ? peut-être , en
» connaissant mieux Aurélie , que vous ne pouvez
» encore juger que bien imparfaitement , peut-être
» changerez-vous de sentimens. La nièce de M. de
» Berly a des qualités , des vertus... — Il me paraît ,
» madame , que vous voudriez bien me la faire
» adorer ? — Mais , monsieur , je le dois. Cet hymen
» satisferait un oncle qui vous aime... — Et mon
» bonheur , madame , vous le comptez pour rien ?
» — Mais vous-même , monsieur Saint-Réal , où
» l'avez-vous placé jusqu'à présent ? Si je crois tout
» ce que... l'on dit de vous , l'inconstance est votre
» bonheur !... la séduction , la perfidie , sont vos plus
» doux passe-temps... — Ah ! madame !... — Je sais
» bien que les hommes sont presque tous volages ,
» que les jeunes gens surtout n'aiment que le change-
» ment... — Je suis revenu de toutes ces folies... —
» Vous êtes corrigé... à vingt ans ! — Mais vous-
» même , qui me prêchez si bien , madame , vous ne
» les avez pas ?... — Moi , monsieur , je suis mariée...
» — Hélas ! oui , madame. — Ainsi , monsieur , vous
» allez nous quitter ? — Pourquoi donc , madame ?
» — Puisque vous n'aimez pas Aurélie , ce séjour ne

» pourra vous plaire long-temps. — Ah!... ma-
» dame. . je ne m'éloignerai de vous que lorsque
» vous me chasserez!... — Quelle idée! nous serons
» enchantés, monsieur, de vous posséder ici; votre
» présence fera plaisir... à... tout le monde. Je me
» flatte d'ailleurs qu'en voyant souvent Aurélie...
» — Ah! de grace, madame, ne parlons plus de cela.
» — Allons, soit, pour aujourd'hui. Je veux main-
» tenant vous faire connaître les agrémens de ce
» jardin. »

Gustave offre son bras; on l'accepte. On parcourt tous les détours d'un jardin qui a près de trois arpens. On visite un petit bois bien sombre, bien touffu, où l'ardeur du soleil ne pénètre jamais; on entre dans une grotte tapissée de mousse, où madame de Berly va presque tous les jours lire ou travailler; on monte sur un rocher d'où l'on découvre une grande étendue de terrain; on passe ensuite devant d'épaisses charmilles. « Madame, » dit Gustave, « quel est donc cet endroit que nous ne visitons pas?... — Ah! c'est un labyrinthe. — Un labyrinthe? Oh! voyons, j'aime beaucoup les lieux où l'on peut s'égarer!... — Mais, monsieur, je ne sais pas si je dois... Allons! puisque vous le désirez. »

La jeune femme réfléchit que refuser d'entrer dans le labyrinthe serait déjà montrer de la crainte, et que la crainte est une preuve de faiblesse. Ne voulant point laisser deviner à Gustave ce que peut-être elle craignait de s'avouer à elle-même, elle céda à son désir. D'ailleurs ce jeune homme ne lui a dit que de

ces choses qu'on dit à toutes les femmes; il ne lui point fait d'aveu qui puisse l'alarmer : à la vérité, ses yeux sont bien expressifs ! ils cherchent sans cesse les siens; ils sont tendres, ardens, éloquens; mais peut-être M. Saint-Réal a-t-il toujours les yeux ainsi ! et puis ce jeune homme n'est arrivé que la veille, et on semblerait déjà craindre des tentatives?... Allons ! décidément, il faut le conduire au labyrinthe.

N'allez pas croire, lecteur, qu'il s'y soit passé des choses que je n'ose point vous raconter ! Non ; on se promena, voilà tout. Gustave prit une main qu'il voulut baiser... mais qu'on retira bien vite ; il fit semblant de s'égarer, mais on le ramena toujours dans le bon chemin ; et il fallut sortir du labyrinthe tout aussi amoureux, mais pas plus avancé.

« A propos, » dit madame de Berly, « j'allais oublier » de vous faire voir notre salle de billard. Comme » nous ne passons ici que la belle saison, c'est dans » le jardin que nous jouons. »

Cette salle était près du salon du rez-de-chaussée ; quelques arbres seulement l'en séparaient. Entourée de charmilles, de chèvre-feuilles et de lilas, elle ne recevait de jour que du haut ; elle était, à l'intérieur, ornée d'arbustes charmans ; les bancs de gazon, placés tout autour, semblaient des bosquets formés par la nature.

« Que cet endroit est délicieux ! » dit Gustave.
« — Jouez-vous au billard, monsieur ? — Oui, ma-
» dame. — En ce cas, je compte sur votre complai-
» sance pour me l'apprendre. Mon mari y joue fort
» peu !... il n'aime que son trictrac ! D'ailleurs un

«...poux a si rarement la patience d'apprendre quel-
» que chose à sa femme! — Madame, je serai en-
» chanté de pouvoir vous être agréable: si vous vou-
» lez, nous pouvons commencer... — Non, il est trop
» tard à présent; songez qu'on nous attend pour dé-
» jeuner... Ce soir je vous rappellerai votre pro-
» messe. »

On quitta la salle de billard et l'on rentra dans la mai-
son. Qu'il est doux d'être chez une jolie femme dont
le mari aime la chasse! toute la journée on est seul
avec elle. « Ah! mon cher oncle! » disait Gustave
en lui-même, « que vous êtes aimable de m'avoir en-
» voyé tenir compagnie à madame de Berly. »

Pour mieux tromper le colonel Moranval, il lui
écrivit qu'il se plaisait beaucoup chez madame de
Berly, que tout le monde y était aimable, et qu'il y
resterait aussi long-temps que l'on voudrait le garder.

Quoiqu'il ne se fût point expliqué à l'égard d'Au-
rèlie, sa lettre enchantait le colonel, qui ne douta plus
de l'amour de son neveu pour celle qu'il lui destinait.
Rassuré sur le compte de Gustave, qui paraissait dis-
posé à faire les volontés de son oncle, le colonel écri-
vit à M. de Berly une lettre par laquelle il lui mar-
quait que tout allait suivant leurs désirs, et envoya
pour récompense à son neveu une nouvelle somme
d'argent.

Pendant que cette correspondance s'établissait, le
neveu avançait ses affaires. Julie (c'est le nom de
madame de Berly) ne pouvait se défendre de trou-
ver Gustave bien aimable. A la campagne, on bannit
le ton froid et composé de la ville, la confiance s'é-

tablit plus facilement ; tout en causant , notre jeune homme apprit que Julie , mariée par des parens sévères qui n'avaient pas même daigné consulter son goût , n'avait vu son futur qu'au moment de signer le contrat. A la vérité, on ne se plaignait pas de M. de Berly , qui était complaisant et laissait sa femme libre de faire ce qu'elle voulait ; mais l'amour pouvait-il naître d'une union si disproportionnée ? M. de Berly avait plus du double de l'âge de sa femme ; il était sot et bavard , Julie était tendre , spirituelle ; il était laid , elle était charmante ; il appelait amour le besoin des sens , Julie avait une ame faite pour connaître toute la délicatesse de ce sentiment : de bonne foi , elle ne pouvait qu'estimer son mari. Ainsi des parens qui donnent leur fille à un homme qu'elle n'aime pas , la condamnent à ne jamais se livrer au plus doux sentiment de la nature !... Pauvres femmes !... il faut bien de la vertu ! et c'est le sexe le plus faible , celui qui est sans cesse l'objet de nos hommages , de nos séductions , qui doit montrer le plus de force , d'insensibilité , de fermeté !... En vérité , tout cela est fort mal arrangé , et ces messieurs , qui ont fait le Code civil , auraient bien dû consulter davantage le code de la nature.

C'est ce mauvais sujet de Gustave qui faisait toutes ces réflexions en regardant Julie assise devant son métier à broder , tandis que mademoiselle Aurélie leur tapait sur le piano l'air de *Beniousky* , qu'elle chantait comme un chantre de cathédrale. L'après-dînée , on allait au billard , où Julie recevait des leçons de Gustave : quel plaisir de former à ce jeu une

charmante écolière ! Le jeune homme plaçait toujours les billes au milieu du tapis , afin d'obliger madame de Berly à s'étendre un peu sur le billard ; il admirait alors des formes ravissantes , qu'une légère robe de mousseline couvrait sans les cacher . Pour diriger la main de son écolière , il entourait de son bras une taille bien prise ; il effleurait quelquefois une gorged'albâtre ; ses yeux s'égaraiient alors sur un sein qu'il brûlait de baiser ! Julie se plaignait de ce qu'il lui faisait souvent recommencer le même coup , mais Gustave enseignait avec tant de douceur qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher .

Mademoiselle Aurélie ne jouait point au billard ; elle aurait cru compromettre sa dignité en apprenant un exercice qu'elle trouvait trop *masculin* . Ses yeux exprimaient un étonnement mêlé de dépit toutes les fois que Julie et Gustave se rendaient au jardin , mais elle n'osait se permettre des observations sur ce qu'elle appelait tout bas la folie de sa tante .

M. de Berly voulait tous les matins emmener Gustave à la chasse ; mais celui-ci , feignant de s'être blessé au genou et de boiter légèrement , avait jusqu'alors évité la compagnie de son hôte . La lettre du colonel Moranval avait fait grand plaisir à M. de Berly qui , fort peu connaisseur en amour et en galanterie , était persuadé que Gustave adorait sa nièce ; il attribuait même à cette passion et au désir de rester près d'Aurélie , les refus du jeune homme de l'accompagner à la poursuite des lièvres .

Un monsieur Desjardins était arrivé chez M. de Berly trois jours après Gustave . C'était un grand

homme sec, d'une cinquantaine d'années, grand mangeur, grand joueur et grand menteur. N'ayant qu'un revenu médiocre, il trouvait moyen de ne pas toucher à ses rentes en vivant habituellement chez les autres. Il avait les qualités nécessaires dans un parasite : il était complaisant, flatteur et médisant, lorsque cela était agréable à ses hôtes. Il faisait un peu de tout : il jouait du violon assez pour accompagner une sonate de Pleyel ; il dessinait passablement, et faisait des portraits à la silhouette ; il dansait lorsque cela était nécessaire, et il jouait à tous les jeux. Chaque soir, M. de Berly et lui se mettaient au trictrac, où M. Desjardins trouvait, en jouant, le moment d'adresser des complimens à madame de Berly, des éloges à mademoiselle Aurélie sur sa manière de chanter, des caresses au chat et des gimbelles au chien.

Depuis quinze jours Gustave était près de madame de Berly, toujours plus amoureux, mais n'obtenant rien de Julie. Il avait fait l'aveu de son amour, qu'on avait écouté en plaisantant ; on voulait bien plaire, mais on ne voulait pas manquer à ses devoirs. Cependant les leçons de billard continuaient ; elles devenaient bien dangereuses ; on y était toujours seuls ; les charmilles épaisses qui entouraient ce lieu empêchaient d'être vu du dehors ; le maître était tendre, aimable, entreprenant ; l'écolière, trop sensible, sentit que son courage diminuait... elle refusa de continuer à prendre des leçons.

« Allons, elle ne m'aime pas, » dit Gustave ; « décidément c'est une coquette qui ne veut que s'a-

» muser de mes tourmens ; je suis un fou de soupirer
» pour elle !... mais c'est fini , je ne lui parlerai plus...
» je ne veux même plus la regarder. »

Cette résolution prise , Gustave veut essayer de faire la cour à Aurélie ; mais la tâche est trop pénible. Les journées ne sont plus les mêmes : madame de Berly , fixée près de son métier , ne sort pas du salon , et le soir elle regarde jouer au trictrac ou écoute chanter l'infatigable Aurélie. Elle est triste , rêveuse , mais toujours douce , complaisante pour ceux qui viennent chez son époux ; elle ne paraît pas s'apercevoir de l'humeur de Gustave , de ses prévenances affectées pour la grande nièce , de ses épiigrammes sur la coquetterie des femmes. Le jeune homme se dépite , il ne sait plus que faire ; dans son désespoir il accompagne M. de Berly à la chasse ; il tire sur les chiens au lieu de tirer sur les lièvres ; il prend des pies pour des bécasses , et un gros cochon pour un sanglier. Le soir , il veut jouer au trictrac : il fait école sur école , jette les dés par terre , laisse tomber son cornet. Il veut chanter et n'a plus de voix ; il veut jouer du violon : sa main tremble , il joue faux , il ne va pas en mesure , il ne sait plus ce qu'il fait... M. de Berly le raille , M. Desjardins rit , mademoiselle Aurélie ouvre de grands yeux , Julie soupire.

« Allons , » pensait M. de Berly ; « le jeune homme » est amoureux fou de ma nièce !... j'espère que cela » est visible !... »

Le cher oncle en causait avec Desjardins qui , par principe , était toujours de son avis , et avec sa

femme, qui se contentait de répondre qu'elle le désirait.

« Tiens, ma femme, regarde donc Gustave, assis
» là-bas tout seul dans un coin... vois-tu cet air
» boudeur, ce front soucieux et mélancolique?... Eh
» bien ! c'est l'amour qui fait tout cela. Oh ! je m'y
» connais !... D'ailleurs, rappelle-toi les premiers
» jours de son arrivée ici, il était tout différent ; il
» riait, causait, chantait, faisait mille folies !... au-
» jourd'hui, il n'ouvre la bouche que pour soupi-
» rer... il lève les yeux au ciel !... et à la chasse, si
» tu savais toutes les étourderies qu'il a commises !...
» c'est à mourir de rire !... Parbleu ! celui-là en
» tient, et joliment !... je vais écrire à son oncle, le
» colonel, pour qu'il presse la conclusion, car enfin
» il ne faut pas laisser ce pauvre garçon se dessé-
» cher !... N'est-ce pas, Desjardins ? — Vous avez
» parfaitement raison, car... — Quant à ma nièce,
» elle ne dit rien, mais je suis sûr que la friponne
» n'en pense pas moins. Ah ! si le colonel n'avait pas
» sa maudite goutte, il serait déjà ici !... qu'il me
» tarde de lui montrer son neveu converti !... —
» Mais mon ami, êtes-vous bien certain... — Oui,
» madame, oui, je suis certain que ce mariage sera
» aussi heureux que le nôtre... Mais à propos, pour-
» quoi donc ne jouez-vous plus au billard ?... — Mon
» ami, c'est que... — Cela amusait notre amoureux.
» Que diable ! il faut un peu l'égayer ; il aura le temps
» de faire des réflexions quand il sera marié !... Gus-
» tave !... ma femme se plaint de ce que vous ne
» voulez plus lui donner des leçons de billard... —

» Moi, mon ami ! je n'ai pas dit cela... — Chut !...
» laissez-moi donc faire !...

» — Quand madame voudra , » dit Gustave en se levant ; « je suis toujours à ses ordres. — A la bonne heure... Allons , sortez un peu de vos rêveries , » jeune homme ! je vais faire un trictrac avec Des- » jardins ; faites éclairer le billard ; vous aurez le » temps de jouer jusqu'au souper... Allons, madame » de Berly... allez donc... Vous voyez bien que mon- » sieur vous attend... »

Il n'y avait pas moyen de s'en défendre ; M. de Berly le voulait. Gustave présenta la main à Julie ; il sentit que celle qu'on lui donnait tremblait beaucoup ; un sentiment vague d'espérance et de plaisir vint ranimer son cœur.

Ils arrivent à la salle de billard ; le domestique s'éloigne , après avoir allumé les quinquets. Il restent seuls. Madame de Berly est silencieuse , mais elle paraît agitée ; Gustave est si triste , qu'il faudrait avoir le cœur bien dur pour ne pas avoir pitié de lui. « Qu'avez-vous donc depuis quelques jours , mon- » sieur ? » dit enfin d'une voix faible madame de Berly , « vous ne daignez plus me parler... — Ce que » j'ai?... ah ! madame ! ai-je besoin de vous le dire » encore ? Je vous adore , et vous me détestez ! — Je » vous déteste !... quelle injustice !... si cela était , » craindrais-je d'écouter vos sermens... vos dis- » cours ? »

Julie en avait trop dit. Gustave saisit sa main , qu'il posa sur son cœur... « Laissez - moi , » dit

madame de Berly , « vous ferez mon malheur... » Ah ! Gustave !... n'abusez pas de ma faiblesse. »

Mais un amant qui apprend qu'il est aimé n'écoute plus que son ardeur. Julie pleurait ; Gustave la presse contre son sein , il couvre de baisers les larmes qu'elle répand... Elle veut se défendre... mais une flamme inconnue circule déjà dans ses veines... elle ne peut que rendre transport pour transport, amour pour amour.

« Ma femme ! ma femme ! » s'écrie M. de Berly , qui , comme on sait , n'était séparé du billard que par quelques arbres et une charmille qui empêchaient de se voir, mais non de s'entendre, « je viens » d'être fait *grande bredouille* ; c'est la première fois » que cela m'arrive !... Et vous autres , allez-vous » bien ? — Mais oui , monsieur , » répond Gustave , car sa compagne n'avait plus la force de parler ; » nous jouons très-bien ce soir... madame votre » épouse fait des progrès sensibles... — Tant mieux ! » tant mieux ! au moins, quand je jouerai avec elle , » elle sera de force ; mais apprenez-lui le doubler » surtout ; c'est cela qui est joli... — C'est ce que je » fais dans ce moment, monsieur. »

La partie fut sans doute longue , car Gustave et Julie ne rentrèrent au salon qu'au moment de se mettre à table pour souper. Madame de Berly avait les yeux très-rouges, Gustave était rayonnant ; le plaisir, le bonheur brillaient dans ses regards.

« Eh bien ! » dit M. de Berly , « vous êtes-vous » escrimés ? Qui est-ce qui a gagné le plus de parties ? »

» — Mais je crois que c'est madame... — Bah ! al-
» lons, vous aurez fait cela par galanterie !... Elle ne
» peut pas être encore aussi forte que vous, qui avez
» un coup de queue superbe , et qui bloquez pres-
» que aussi bien que moi !... n'est-ce pas, ma femme,
» que je bloque joliment quand je m'y mets ?... —
» Oui, mon ami, mais pas si bien que M. Gustave..
» — Allons, tu veux flatter ton maître... Mais tu parais
» bien fatiguée... Au fait, le billard est un jeu très-
» fatigant ; être toujours debout... aller... venir...
» — Eh bien ! moi, » dit Desjardins, « j'y ai joué une
» fois trois jours de suite... nous étions deux enra-
» gés ! on nous apportait à manger, et... — Allons,
» Desjardins, vous nous conterez cela en soupant ;
» d'ailleurs, je suis fâché avec vous .. j'ai votre
» *grande bredouille* sur le cœur !... — J'en ai donné
» une fois huit de suite à un homme qui certes était
» pour le moins... »

Mais on était déjà dans la salle à manger, et M. Desjardins fut obligé de remettre son anecdote à un autre moment.

Pendant le souper, madame de Berly parla peu et tint constamment ses yeux baissés. Mademoiselle Aurélie ne cessait de promener les siens sur Gustave et sa tante : ces prudes sont quelquefois très-clairvoyantes !... M. Desjardins se contenta de manger et d'applaudir indistinctement aux discours de tout le monde. M. de Berly ne cessa de parler de sa force au billard et des coups charmans que l'on pouvait y faire. Quant à Gustave, il fut gai, aimable, et d'une complaisance extrême avec M. de Berly, dont il vanta

l'adresse à la chasse, l'amabilité près des dames, et le courage dans le danger.

Le pauvre époux était enchanté du jeune homme : en se levant de table il lui serra la main avec force, et lui promit que son oncle serait instruit de sa bonne conduite.

Qu'on dise après cela qu'on a des pressentimens !



CHAPITRE V.

CATASTROPHE.

Les larmes de Julie se tarirent. L'amour d'une femme augmente par les sacrifices qu'elle fait à son amant ; plus elle donne, plus elle s'attache. Chez les hommes il n'en est pas de même : le plaisir les fatigue, et la continuité du bonheur les ennuie. Le désir les enflamme, la jouissance les refroidit, et la volupté dénoue les nœuds formés par l'amour.

Que faudrait-il donc faire ? vivre ensemble suivant la doctrine de Platon ?... Oh ! alors l'amour durerait beaucoup plus long-temps, mais il finirait aussi par se lasser d'attendre. D'ailleurs cette manière d'aimer deviendrait funeste à la population ; ensuite elle n'est pas dans la nature ni dans l'Évangile, puisqu'on nous a dit : « Croissez et multipliez. »

Il faut donc prendre philosophiquement les choses comme elles sont, et c'est surtout en amour qu'il

est bon d'être philosophe. Faut-il se désoler lorsqu'une maîtresse nous trompe... lorsqu'un amant est infidèle?... D'abord, c'est un mal sans remède ! et puis, pourquoi une infidélité prouverait-elle l'indifférence ? On peut avoir un moment d'oubli, de faiblesse... on peut faillir !...

Errare humanum est.

Si l'on se faisait franchement l'aveu de ses faiblesses, alors la confiance ramènerait l'amour, la jalousie tourmenterait moins les cœurs, et la discorde cesserait d'agiter ses torches et ses serpens sur les esclaves de l'amour et de l'hymen.

Mais je ne vois pas trop pourquoi j'ai dit tout cela, ni le rapport que cela peut avoir avec les amours de Gustave et de madame de Berly. Prenez donc, lecteur, que je n'ai rien dit.

Gustave, à force d'amour, avait calmé les craintes, les soupirs, les pleurs, les remords de Julie. Ils jouaient tous les jours au billard ; ils y jouaient le matin, le soir, et je crois même dans le petit bois, dans la grotte, dans le labyrinthe.

Ce n'est point un crime de jouer au billard ; mais lorsqu'on veut le faire en cachette, encore faut-il prendre ses précautions. Voilà ce qu'ils ne faisaient pas.

Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.

Un soir que la partie de trictrac avait fini plus tôt que de coutume, M. de Berly était descendu au jar-

din pour voir sa femme et Gustave jouer au billard , où ils étaient allés.

Le cher époux approche des charmilles... mais il est fort surpris de ne pas voir de lumière. « Il paraît , » dit-il en lui-même, « qu'ils auront changé d'idée ! ils sont sans doute au salon de musique. »

Il va retourner sur ses pas... mais une voix qui lui est bien connue prononce alors ces mots : « Ah ! » Dieu !... que je suis heureuse ! quel plaisir !...

« Eh ! mais, parbleu ; c'est ma femme ! » dit notre homme ; et il entre dans la salle de jeu , où l'on ne voyait pas clair.

« Comment diable ! vous jouez sans lumière, vous autres?... » Le cher époux ne voyait rien ; il s'embarrasse les pieds dans quelque chose... il tombe... roule... et se trouve sur Gustave, qui, je ne sais pourquoi, était alors à genoux près d'un banc de verdure.

« Quoi ! c'est vous, monsieur ? j'allais au-devant de vous... Permettez que je vous aide à vous relever...

« — Comment, c'est toi, mon ami ? » dit madame de Berly en s'éloignant très-vite du banc de gazon.
« — Sans doute, c'est moi... Peste soit de votre idée de jouer sans lumière !... Je crois que je me suis fait une bosse au front... — Mais, monsieur, il ne fait nuit que depuis un moment... nous allions faire allumer... — Parbleu ! vous êtes bien habiles de jouer comme cela !... Vous ne deviez pas trouver les trous... — Pardonnez-moi, monsieur. — Sans la voix de ma femme, je ne serais pas entré !... mais je l'ai entendue qui poussait une exclamation

» de joie... — Ah! c'est que madame venait de mettre dedans. — Allons, je vais voir votre force...
» Ma femme, dis qu'on allume... Je veux vous faire
» la chouette. »

Madame de Berly fit allumer. On joua. M. de Berly fit la chouette comme il l'avait désiré; Gustave eut soin de jouer tout de travers; Julie n'avait pas la main sûre; le mari gagna toutes les parties; il fut enchanté!... C'est toujours une compensation.

Mademoiselle Aurélie ne partageait pas la joie de son oncle. Les manières de Gustave avec Julie lui semblaient d'une familiarité choquante: la froideur du jeune homme lorsqu'elle chantait *Mon cœur soupire* lui paraissait bien extraordinaire. Elle n'osait rien dire à son oncle, mais elle commençait à épier Julie et Gustave, et, sans trop savoir pourquoi, désirait découvrir quelque chose.

Le derrière de Benoît était guéri, mais le pauvre garçon n'en était pas plus déluré; seulement, pour éviter en voyage que pareil événement lui arrivât encore, il s'exerçait tous les matins à monter à cheval, et commençait à s'y tenir un peu mieux.

M. de Berly avait écrit au colonel Moranval une longue lettre dans laquelle il lui détaillait la manière édifiante dont son neveu se conduisait, son amour vertueux pour mademoiselle Aurélie, sa complaisance pour sa femme, et son amitié pour lui.

Le colonel Moranval répondit à M. de Berly qu'il était charmé que Gustave fût corrigé; que sa goutte le laissant un peu tranquille, il allait partir pour aller les retrouver et conclure le mariage, mais qu'il

n'en fallait rien dire à son neveu, parce qu'il voulait le surprendre par son arrivée inattendue.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin on vient annoncer à M. de Berly qu'on croit avoir découvert les traces d'une louve à trois lieues de là, du côté de Montaigny. Cette nouvelle pique l'amour-propre de notre chasseur. Quelle gloire pour lui s'il tuait une bête qui peut désoler les environs !... Cependant il ne paraît pas décidé à se mesurer avec une louve, mais Gustave l'anime, l'excite... le nomme d'avance le libérateur du pays. Desjardins se vante d'en avoir jadis tué quatre le même jour. « En ce cas, » dit M. de Berly, « vous m'accompagnerez cette fois; je veux » voir si vous êtes encore en état d'en tuer une. »

Desjardins s'est trop avancé pour oser reculer; il se cuirasse de la tête aux pieds. Quant à Gustave, il s'est laissé tomber la veille en courant dans le petit bois avec madame; il souffre beaucoup au côté; il n'est donc pas en état de suivre ces messieurs. D'ailleurs, il se reconnaît trop mauvais chasseur pour lutter avec eux.

« Mais, » dit M. de Berly, « il est possible que » nous ne puissions pas aujourd'hui même découvrir » la retraite de l'animal; je ne veux pas aller si loin » pour rien. J'ai justement une petite ferme près de » Montaigny, nous y coucherons cette nuit, Desjar- » dins et moi; par ce moyen, demain, dès la pointe » du jour, nous serons sur les lieux !. . Je te déclare, » ma femme, que je ne reviens pas sans te rapporter » quelque chose de la bête. »

Madame de Berly applaudit à cette idée de son

mari. Gustave trouve dans ce projet un dévouement noble et héroïque. Il est donc arrêté que M. de Berly ne reviendra pas coucher : cela arrange tout le monde.

Nos chasseurs sont armés de pied en cap; les chiens sont détachés, les chevaux sellés, les fusils chargés, et les adieux terminés.

Tout au bonheur d'être ensemble, Gustave et Julie veulent en jouir entièrement. Mademoiselle Aurélie est incommodée et garde la chambre : cette circonstance augmente la sécurité. Madame de Berly déclare qu'elle ne se sent pas bien non plus; elle va s'enfermer dans son appartement, et ordonne aux domestiques de renvoyer toutes les personnes qui pourraient venir.

Les choses ainsi arrangées, dès six heures du soir, madame est rentrée dans sa chambre à coucher, dont l'entrée est interdite aux profanes. Quant à Gustave, sans doute il se trouve aussi indisposé, car il a défendu à Benoît de venir le troubler dans son appartement.

On était dans les plus grands jours de l'été, où la nuit ne vient qu'à près de neuf heures. Il n'en était que huit, lorsqu'un étranger se présente chez M. de Berly : les domestiques lui annoncent qu'il ne trouvera personne à qui parler, que madame est malade, et que monsieur est à la chasse pour deux jours.

« Eh ! mille cartouches, » s'écrie le colonel Morranval (car c'était lui-même), « je ne suis pas venu » pour m'en aller : si de Berly n'y est pas, je l'atten-

» drai ; je m'installe dans la maison sans cérémo-
» nie. »

Le colonel avait un ton qui n'admettait pas d'observations : les domestiques le laissent entrer : il aperçoit Benoît dans la cour : « Tiens ! c'est... c'est » vous, monsieur le colonel ? — Oui, mon garçon ; » on ne m'attendait pas ici ?... — Ma foi non, monsieur. — Où est mon neveu ? — Monsieur le colonel, il est malade, à ce qu'il m'a dit ce matin ; il » est chez lui... où il dort sans doute, car il m'a défendu d'aller le déranger. — Et madame de Berly ? » — Elle est indisposée... elle a bien ordonné qu'on » n'allât pas dans sa chambre... — Mais mademoiselle » Aurélie, il faut espérer que je pourrai la voir... » elle n'est ni à la chasse, ni malade, je pense ? — » Au contraire, monsieur, elle a la fièvre... elle est » couchée depuis ce matin.

» — Morbleu ! c'est donc un hôpital que cette » maison ! Allons... j'attendrai seul, puisqu'il le » faut !... »

Comme le colonel disait ces mots, un grand bruit de chevaux se fit entendre ; on courut à la porte regarder qui arrivait... on aperçut M. de Berly et Desjardins, dont la chasse était déjà terminée.

Le colonel embrasse son ami. « Comment, te » voilà !... tes gens me disaient que tu serais deux » jours absent !... — Je le croyais aussi, mon cher » colonel, mais le sort en a décidé autrement. On » m'avait parlé d'une louve dont on croyait décou- » vrir le gîte : quand nous sommes arrivés, Desjar- » dins et moi, on venait de tuer la bête. J'en ai été

» vraiment désespéré; je me sentais un courage...
» une ardeur!.. Eh bien! as-tu vu ton neveu? —
» Non; j'arrive à l'instant... Mais tout le monde est
» malade chez toi : ta femme et mon neveu sont
» rentrés pour se reposer... — Bah!... et ce matin il
» n'y paraissait pas! ce ne sera rien... Mon ami, je
» te fais compliment de ton neveu : c'est un char-
» mant garçon. Comment, tu écrivais que je verrais
» un mauvais sujet! c'est au contraire un jeune
» homme très-sage, très-rangé... Tout son plaisir
» est de jouer au billard avec ma femme!... il ne sort
» pas de la maison!... il est d'une complaisance...
» d'une douceur!... — En vérité? parbleu! l'air de ce
» pays fait des prodiges. Je suis impatient de l'em-
» brasser... — Va le trouver... il sera bien surpris
» de te voir... il ne t'attend pas : oh! je n'ai rien dit,
» je suis discret!... — Allons, Benoît, conduis-moi
» près de ton maître. — Mais, monsieur, il m'a dé-
» fendu... — Morbleu! il n'y a pas de défense pour
» son oncle, imbécille! allons, marche devant!... »

Le colonel suit Benoît, qui ne le conduit qu'en tremblant; de son côté, M. de Berly se prépare à surprendre sa femme, qui ne l'attend que le lendemain. On lui dit que madame est couchée, qu'elle est malade, mais rien ne l'arrête; quand il a quelque chose en tête on ne peut le faire changer de dessein, et, persuadé qu'il va causer une surprise agréable à son épouse, il monte avec vivacité à son appartement.

La chambre à coucher de madame de Berly était au premier et donnait sur le jardin; M. de Berly


entre dans le cabinet qui la précède. . il veut aller plus loin , la porte est fermée en dedans ; mais M. de Berly , qui ne fait pas chambre commune , a une double clef , afin de pouvoir , la nuit , lorsque l'amour l'éveille , venir partager la couche de sa femme.

C'est une chose terrible qu'une double clef !... cela expose à bien des dangers. Il y avait pourtant un verrou à la porte , mais on n'avait pas songé à le mettre : on était si tranquille !... on croyait le mari si loin !... Funeste imprévoyance !...

M. de Berly va droit au lit de madame... il tire un rideau... et baise le derrière de Gustave en croyant baiser le sein de sa moitié. La tête de Méduse , d'Euriade , de Scylla , les yeux du Basilic , du Sphinx , les dents de Cerbère , les griffes d'Astaroth , auraient produit moins d'effet sur le pauvre époux que le derrière de Gustave. Il demeure immobile... les yeux fixes... la bouche ouverte... les bras tendus. Julie s'est fourrée sous la couverture ; mais Gustave , qui ne perd pas la tête , se lève , prend au hasard quelques vêtemens , ouvre la fenêtre et saute dans le jardin : il tombe juste sur le dos de son oncle qui , après l'avoir inutilement cherché dans sa chambre , parcourait les jardins avec Benoît , dans l'espoir de l'y rencontrer.

Le colonel tombe sur le nez ; Gustave reconnaît son oncle , et n'en court que plus vite ; l'oncle reconnaît son neveu , il se relève et court après lui ; Benoît reste ébahi en voyant son maître en chemise ; celui-ci gagne du terrain ; il passe alors son pantalon

et son habit, puis, franchissant les murs, les haies et les fossés, se met à courir dans la campagne, où il aperçut Lucas et Zéphire, ainsi que j'ai eu l'avantage de vous le raconter au commencement de ce volume.



CHAPITRE VI.

LE DIABLE ET LA VACHE NOIRE.

« Comment ! c'est toi, Benoît ? » dit Gustave en sortant sa tête de la mare et en regardant le cavalier qui le poursuivait depuis quelque temps et venait enfin de l'atteindre , lorsque Zéphire s'était embourbé.

« Mon Dieu, oui, monsieur ; c'est moi qui galope »
» après vous avec cet autre cheval que j'ai emmené »
» aussi par précaution. Ah ! dam' ! c'est qu'il ne fait »
» pas bon là-bas : votre oncle est d'une colère !... il »
» jure , il crie encore plus fort que de coutume. Moi, »
» quand j'ai vu cela... — C'est bon , tu me raconte- »
» ras tout cela dans un autre moment : tu vois bien »
» qu'il faut d'abord me débarrasser de ces maudits »
» canards... et relever ce brave homme qui, j'espère, »
» n'est pas blessé. »

Le père Lucas avait eu plus de peur que de mal.

Gustave ne parvint qu'avec beaucoup de peine à lui faire voir qu'il n'avait rien de fracturé. On le plaça sur Zéphire dont la fougue était calmée. Le jeune homme monta sur le cheval que Benoît tenait en laisse, et l'on se remit de nouveau en route.

Gustave riait de la peur que Benoît lui avait faite, car il l'avait pris pour son oncle. Cependant, lorsqu'il se reportait à l'événement de la soirée, lorsqu'il pensait à Julie, qu'il avait laissée dans une position si critique; il devenait sérieux et pensif. « Comment » aura-t-elle fait?... » Voilà où ses réflexions le ramenaient sans cesse. Il était bien persuadé que les femmes, qui ont toujours l'esprit du moment, savent se tirer des circonstances les plus difficiles; mais il est des cas où tout l'esprit féminin ne peut rien, et madame de Berly se trouvait précisément dans cette fâcheuse position.

Cependant, comme notre héros n'était pas d'un caractère à s'affliger long-temps, il prend son parti, et, réfléchissant que ses soupirs ne changeraient rien à ce qui était arrivé, il s'en remet à sa bonne étoile du soin d'arranger les événemens.

Enfin on arrive à Ermenonville; on passe plusieurs petits ponts (il y a beaucoup d'eau dans ce pays-là,) on arrive devant une maison villageoise... ce qui, à Paris, s'appelle une bicoque. Lucas retrouve la parole en revoyant sa demeure, et Zéphire des jambes en approchant de l'écurie.

« Nous y v'là... morgué ! ça n'est pas sans peine » que j'sommes arrivés. — Eh bien ! père Lucas, » nous réveillerons tout le monde. »

On descend de cheval ; Gustave et Benoît frappent comme des sourds, pendant que Lucas appelle à tue tête : « Marie-Jeanne !... Suzon !... Nicolas Tou- » pet !... »

« Et votre femme, » dit Gustave , « vous ne l'ap- » pelez pas?... »

» — Oh ! pass si bête!... je n'veulons pas la réveil- » ler ; alle m'en voudrait !... Holà ! Marie-Jeanne ! » Nicolas !... »

On ouvre enfin une lucarne sur les toits. « Est-ce » que c'est vous? » demande une grosse voix enrouée. « — Eh oui, Nicolas, viens m'ouvrir, mon garçon ; » mais prends garde de réveiller not' femme. »

Au bout de dix minutes (car les paysans sont les-tes comme des poules mouillées), Nicolas ouvrit la porte de la cour. Il pousse une grande exclamation en apercevant Gustave et Benoît. « Ce sont des bour- » geois de la ville qu'il faut que nous logions, » dit le père Lucas en conduisant Zéphire à l'écurie, « tu » vas les mener dans la chambre où couche not' cou- » sin-germain Pierre-Ledru quand il vient ici , et » demain, not' femme dira si c'est bien. »

Nicolas se disposait à obéir ; Gustave l'arrête. « Est-ce que vous comptez nous envoyer coucher » sans souper, père Lucas ? Quant à moi, qui n'ai pas » mangé depuis trois heures après midi, et qui de- » puis ce temps ai gagné beaucoup d'appétit , je » vous préviens que si vous ne nous donnez pas au » moins une omelette, je mets la maison sens dessus » dessous »

Le père Lucas était fort embarrassé : sa femme

avait les clefs du buffet et du garde-manger. Pendant qu'il réfléchissait, on entendit un carillon d'enfer dans une chambre au premier ; le bonhomme reconnaissant la voix de sa femme, alla se mettre derrière de vieilles futailles ; Nicolas entra dans l'écurie, et Benoît, qui n'était pas fort tranquille, se cacha dans l'étable. Gustave seul reste pour faire tête à l'orage.

Une petite femme, grosse, rouge, et les yeux animés par la colère, descend quatre à quatre l'escalier du fond. « Que signifie ce tapage au milieu de la » nuit?... Est-ce que ce polisson de Lucas croit que » je souffrirai un tel désordre?... Pourquoi n'a-t-il » pas couché à Louvres?... L'ivrogne !... me réveil- » ler quand je dors!.... il aura encore fait quelque » sottise... »

Comme madame Lucas achevait de parler, elle aperçut Gustave qui, tranquille au milieu de la cour, attendait que la villageoise se calmât. Épouvantée à la vue d'un homme qui n'est pas du pays, et dont la mise est plus que suspecte (la vase de la mare couvrait les vêtemens de Gustave, et son visage était ensanglanté par suite des coups de pattes et de becs que les canards lui avaient administrés), madame Lucas ne doute point que des voleurs ne soient entrés dans la maison ; elle pousse aussitôt des cris perçans, jette une fourche, une pioche et un balai à la tête de Gustave ; pendant que celui-ci se détourne pour éviter d'être atteint, elle sort de la cour, et traverse le village en criant de toutes ses forces : « Au vo- » leur!... à l'assassin ! »

Les paysans dorment fort ; ceux d'Ermenonville ne répondaient pas aux cris de madame Lucas ; elle prend le parti de jeter des pierres dans les carreaux et de crier qu'on va mettre le feu au village. A ce mot de *feu* , qui regarde tout le monde (car un village est bientôt brûlé) , les paysans s'éveillent et accourent, tant il est vrai que nous entendons toujours ce qui nous intéresse personnellement , et que pour les maux des autres.... mais point de réflexions ; madame Lucas est en chemise et en camisole dans les rues d'Ermenonville ; il ne faut pas la laisser là.

« Où est le feu?... où est le feu?... » demandent les villageois à madame Lucas. « — Mes enfans, c'est » ben pis que cela !... J'crois que ce sont des Cosa- » ques qui sont entrés dans le village. — Des Cosa- » ques!... — Oui , vraiment ; ils se sont déjà em- » parés de ma maison !... et peut-être ben que ma » petite Suzon et Marie-Jeanne sont déjà !...

» Faut aller les secourir ! » disent toutes les commères , qui ne craignent point les hasards de la guerre. Mais les hommes sont beaucoup moins empressés. Ils proposent de se retrancher chez eux et d'y attendre l'ennemi. Un des plus futés de l'endroit fait observer qu'on ne parle pas de guerre depuis long-temps, et que ce ne sont pas des Cosaques que madame Lucas a vus. « Ce sont au moins des » voleurs, » reprend la paysanne, « ils ont fait un ta- » page d'enfer et enfoncé ma porte : j'croisais que » c'était mon homme qui revenait de Louvres , et je » descendais pour lui laver la tête.... quand je me » sommes trouvée nez à nez avec un grand homme

» rouge et noir...—Ah, mon Dieu ! c'est le diable, » disent les femmes... « Vous avez dû lui voir des » griffes et une queue ?... — Je n'ons pas vu posi- » vement sa queue , mais je crois ben qu'il en avait » une ! Pour ses yeux , ils brillaient ni pus ni moins » que des charbons de brasier !

» Faut voir ça ! » disent les hommes , qui craignent moins le diable que les Cosaques. « Faut éveil- » ler M. le curé , » disent les femmes , « pour qu'il » vienne chasser le démon. »

Les villageois s'arment de fourches , de pioches , de pelles , de bûches , de tout ce qu'ils trouvent ; ils forment un bataillon très-serré ; madame Lucas se met au centre, les autres femmes à la queue , et l'on se met en marche pour combattre le diable, qui est venu réveiller les habitans d'Ermenonville.

Cependant Gustave, après avoir évité le manche à balai de madame Lucas , se décide à entrer dans la maison, et à se servir lui-même à souper, sans s'embarrasser des cris de la paysanne et de la terreur du pauvre mari , qui n'ose pas sortir de dessous les futailles. Benoît s'en tenait à son étable ; il avait attrapé le pis d'une vache , et il se régalaît de lait pendant que l'alarme était partout. Quant à Nicolas, les cris de sa maîtresse l'avaient frappé de terreur, et croyant aussi que des voleurs étaient dans la maison , il n'osait plus sortir de l'écurie, et se tenait couché à plat ventre à côté de Zéphire.

Notre jeune héros monte l'escalier du fond ; il grimpe deux étages, il écoute... il entend du bruit ; il ouvre une porte qui n'était fermée qu'à peine ; on

pousse un cri... Gustave a reconnu la voix d'une femme ; il avance... il trouve un lit... il tâtonne.... il s'assure que quelqu'un est couché-là.... ce quelqu'un est une paysanne sans doute , mais cette paysanne a des appas fermes, des formes rondelettes, et elle se laisse tâter si complaisamment ! « Ma foi, » dit Gustave , « je vais essayer de l'attendrir ; peut-être obtiendrai-je ensuite qu'on me fasse une omelette. »

Et oubliant Julie , qui sans doute pleure , se déssole et le regrette , Gustave s'amuse avec Marie-Jeanne!... voilà les hommes : croyez donc à leur fidélité!

Les paysans armés arrivent devant la maison du père Lucas, au moment où il se décidait à quitter ses futailles : le cher homme , effrayé par le bruit qu'il entend, se jette tout effaré au milieu de la foule : « En v'là déjà un ! » s'écrie madame Lucas ; « tombez-moi dessus ! voyez-vous qu'il est rouge et noir ! »

En effet , Lucas , noir d'abord par la crotte qu'il avait ramassée dans le borbier , venait de se frotter contre des futailles fraîchement vidées et encore empreintes de la lie de vin : le pauvre homme n'était pas reconnaissable. On se jette sur lui à coups de bâton ; il crie et se sauve. Pendant qu'on le poursuit , sa femme entre dans la cour à la tête des plus hardis de l'endroit ; elle appelle Suzon... c'est la fille du père Lucas , et la mère craint que le diable ne l'ait déjà emportée.

Suzon ouvre sa fenêtre ; elle demande pourquoi

tout ce tapage : on lui apprend que l'esprit malin s'est glissé chez ses parens.

La jeune fille ne veut pas rester seule dans sa chambre ; elle croit déjà voir Satan sous son lit. Comme les fenêtres ne sont pas élevées , elle passe une jambe , puis l'autre , et se laisse glisser... mais un clou retient le pan de sa chemise , et le joli derrière de Suzon se trouve exposé en espalier.

« Fermez les yeux ! » crie la mère Lucas... Les rustres , au contraire , lèvent leurs flambeaux , afin de mieux distinguer les objets. « Ah ! ma mère ! » s'écrie Suzon , « je suis sûre que c'est le diable qui » retient ma chemise... Monsieur le maître d'école » dit que c'est toujours par-là qu'il agrippe les » filles. »

« — Attends, mon enfant ; il y a une échelle dans » l'étable ; j'allons te décrocher... Compère Tho- » mas, allez donc nous la chercher. »

Thomas s'avance vers l'étable , dont la porte était poussée ; il l'ouvre... aussitôt une vache noire en sort , renverse Thomas , et s'élance furieuse au milieu des villageois , en poussant des beuglemens épouvantables.

On doit se rappeler que Benoît s'était réfugié dans l'étable , et qu'aimant beaucoup le lait chaud il s'occupait à presser les pis d'une vache qui ne pouvait alors avoir beaucoup de lait , puisque Marie-Jeanne avait coutume de la traire tous les soirs. Benoît , voulant à toute force se désaltérer , pressait tant qu'il pouvait les mamelles de la pauvre bête , qui finit par se lasser de ce manège. Déjà des mugissemens sourds

annonçaient l'impatience et la colère de l'animal. Benoît ne sachant pas quelle vache mugissait, continuait à pressurer les pis de celle qu'il tenait; il allait être victime de sa gourmandise, lorsque Thomas, ouvrant la porte de l'étable, changea l'ordre des événemens.

Les paysans épouvantés, en voyant au milieu d'eux une vache furieuse au moment où ils cherchent un diable, ne doutent point que la pauvre bête ne soit possédée du démon. C'est justement une vache noire, et vous savez, ou vous ne savez pas, que les esprits malfaisans aiment beaucoup cette couleur-là. C'est avec une poule noire que l'on conjure les démons, les farfadets, les lutins. A la vérité, la maréchale d'Ancre fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune : mais nul doute que si le coq eût été noir, les diables eussent pu sauver la maréchale.

Les poètes ont adopté cette couleur pour tâcher d'avoir le diable au corps; car Voltaire a dit qu'il fallait être endiablé pour faire de bonnes pièces; il appelle même les ouvrages dramatiques des *œuvres du démon*.

Les médecins sont en noir (quelques plaisans ont dit qu'ils portaient le deuil de leurs malades), je crois, au contraire, que c'est pour se rendre le diable favorable et pour qu'il leur enseigne les moyens de guérir la peste, la gale, la lèpre, l'hydropisie, l'épilepsie, la phthisie, la manie et autres jolies maladies, qui certes ne nous viennent que de l'enfer.

Les magiciens enfin portent de longues robes noi-

res!... Vous allez peut-être me demander ce que c'est que des magiciens. Je vous répondrai que ce sont des gens qui prétendent renverser l'ordre de la nature, c'est-à-dire faire la chose impossible. A la vérité, je n'ai jamais vu de sorciers; mais il faut bien qu'il y en ait eu, puisque jadis on a vu en Europe une jurisprudence établie sur la magie, comme nous en avons aujourd'hui sur le vol et sur le meurtre; et les peuples ne pouvaient manquer de croire aux magiciens, puisque les magistrats y croyaient.

Il paraît que les sorciers aimaient se faire cuire; car, tant qu'on en a brûlé, on en a vu sortir de tous les coins de la terre. Aujourd'hui que l'on se contenterait de les mettre aux Petites-Maisons, on ne voit plus ni sorciers ni magiciens. Nous avons quelques tireuses de cartes, quelques diseurs de bonne aventure: voilà tout, et encore le métier tombe tous les jours.

Les villageois se poussent, se pressent, se renversent et laissent tomber leurs flambeaux. La vache furieuse sort de la cour et va se promener dans le village. Suzon remonte et se met à califourchon sur sa fenêtre, flottant entre la crainte du diable et de la vache noire.

Les paysans ne voient plus clair, ce qui augmente leur terreur. Cependant la mère Lucas ranime leurs esprits, leur assure que la vache est partie, que le diable a probablement pris la fuite dans le corps de l'animal, et qu'il ne s'agit plus que de rétablir la paix dans la maison.

Pour cela il faut commencer par y voir, et, pour

se procurer de la lumière, on monte à la chambre de Marie-Jeanne, qui a un briquet et de l'amadou. C'est la mère Lucas, à la tête des moins poltrons de la troupe, qui se décide à grimper à la mansarde.

On arrive devant la porte de Marie-Jeanne; on entend des plaintes, des soupirs, des gémissemens étouffés. « Ah! morguenne, » dit la mère Lucas, « v'là le diable qui s'empare de Marie-Jeanne! »

Les paysans n'osent pas ouvrir la porte; ils se serrent les uns contre les autres.

« Dis donc, Marie-Jeanne, » crie la paysanne, « est-ce que le diable est entré dans ta chambre?... » — Oui... oui... mais laissez-moi faire... j'saurai » ben le combattre toute seule... — Prends garde » qu'il n'entre dans ton corps... il prend toutes sortes de formes; retiens ben ta respiration!... — Il » est déjà entré trois fois, mais il ne reste pas!... » J'savons ben le chasser... Tenez... c'est fini... le » v'là qui sort... »

Les villageois, qui s'attendaient à voir Satan sortir de la chambre et sauter sur eux à coups de griffes, dégringolent les marches de l'escalier, et reviennent plus effrayés dans la cour, où une autre terreur leur était réservée. Les femmes, qui étaient restées près de l'étable, persuadées que le diable venait de se sauver sous la forme d'une vache, voulurent, pour s'assurer de la vérité, regarder si la vache noire était effectivement partie: le jour commençait à poindre, mais on distinguait difficilement les objets. Quelques paysannes se trompent, et vont dans l'écurie; les autres entrent bien dans l'étable; elles avancent,

marchent sans regarder à leurs pieds , et attrapent , les unes la tête de Benoît, les autres les jambes de Nicolas. Ces messieurs s'étaient endormis sur le fumier... Ils poussent des cris en se sentant marcher sur le corps.

Les villageoises se sauvent en criant plus fort ; elles croient avoir marché sur des lutins. C'est dans ce moment que les paysans, effrayés par les discours de Marie-Jeanne , descendaient l'escalier quatre à quatre. « La maison est pleine de sorciers, » disent les femmes. « Le diable est entré trois fois dans le corps » de Marie-Jeanne , » disent les hommes. « Ne res- » tons pas ici!... sauvons-nous!... sauvons-nous! » tel est le cri général.

Suzon remet ses deux jambes en dehors de la fenêtré; elle saute et cette fois, arrive à terre: elle pousse Thomas; Thomas pousse la mère Lucas, qui pousse le tonnelier; celui-ci pousse la fruitière, qui pousse l'épicier, et ainsi de suite. En se poussant les uns sur les autres, ils arrivèrent devant le château : là ils cessèrent de se pousser, et ils firent bien, car ils seraient tombés dans l'eau dont cet endroit est entouré.

CHAPITRE VII

ERMENONVILLE. — MARIE-JEANNE. — SUZON.

Si l'on raisonnait avant de s'abandonner à une terreur panique, si l'on s'écoutait avant de se disputer, si l'on réfléchissait avant de faire une sottise, si l'on se connaissait bien avant de se marier, alors les enfans n'auraient plus peur de Croque-Mitaine, les jeunes filles ne trembleraient plus en descendant à la cave, les villageois passeraient, la nuit, devant un cimetière sans serrer les fesses et fermer les yeux; les jolies femmes liraient le soir, sans frémir, les romans de lord Byron et d'Anne Radcliff; les Sarmates, les Hongrois et les Moldaves ne croiraient plus aux vampires, les Écossais à la double vue, les nourrices aux loups-garous, et tous les esprits faibles aux revenans, aux fantômes et aux apparitions. Alors on verrait moins de guerres, parce que les souverains auraient des ambassadeurs qui ne s'occuperaient pas

à se dépasser dans les promenades (ce qui jadis fit couler bien du sang); et que, si cela leur arrivait, il tâcheraient d'en rendre leurs cochers responsables, et non une populace entière, qui est obligée de prendre les armes parce qu'un cheval en a passé un autre. Les gens qui ont dîné et passé la soirée ensemble, ne ressembleraient pas tout à coup à des coqs furieux, parce que la politique deviendrait le sujet de la conversation; deux jeunes gens n'iraient pas se couper la gorge ou se brûler la cervelle, parce que l'un aurait marché sur le pied de l'autre; alors un jeune homme ne chercherait pas à séduire une fille honnête qu'il ne voudrait pas épouser; un homme marié n'irait pas avec des courtisanes qui peuvent lui donner des galanteries qu'il rapportera à sa femme; on n'irait pas à la roulette compromettre son honneur et vider sa bourse en faveur de messieurs les fermiers des tripots; on ne mettrait pas à la loterie pour faire plaisir au gouvernement, et on ne fréquenterait pas les grandes réunions où l'on prodigue le punch, les glaces et les sorbets, que vous payez cent fois en un tour de creps ou d'écarté. Alors un vieillard n'épouserait pas une jeune fille; un jaloux une coquette; une femme sensible un libertin; une femme rangée un ivrogne; une femme aimable un sot; et un homme d'esprit une dévote. Alors il y aurait quelques bons ménages, et les enfans ne ressembleraient pas si souvent aux amis de la maison,

Enfin, si madame Lucas était descendue tranquillement, alors son mari ne se serait pas caché

derrière les futailles, Benoît dans l'étable, Nicolas à l'écurie; elle n'aurait pas pris Gustave pour un voleur ou un diable, et tous les habitans d'Ermenonville auraient passé la nuit dans leur lit.

Lorsque les paysans furent éloignés, Gustave descendit avec Marie-Jeanne (à qui il avait fort bien fait voir ce qu'il était, et qui n'avait nullement peur de lui). Il trouva dans la cour Benoît et Nicolas, qui sortaient de leur chambre à coucher. On se raconta mutuellement ce qu'on savait. La grosse Marie-Jeanne rit beaucoup de la frayeur de sa maîtresse; Gustave se débarbouilla le visage pendant que Benoît nettoyait son habit; Nicolas Toupet était fort inquiet de son maître et de mademoiselle Suzon. Bientôt on entendit un grand bruit dans la rue : c'étaient les villageois qui revenaient; mais comme il faisait alors grand jour et que Marie-Jeanne assura à Gustave qu'il était trop gentil pour faire reculer les commères de l'endroit, notre héros attendit tranquillement l'arrivée de ceux qu'il avait tant effrayés.

Les villageois devinrent courageux avec le jour; ils étaient déjà décidés à retourner visiter la maison ensorcelée, lorsqu'en rentrant dans la grande rue ils aperçurent un paysan conduisant une vache noire.

« V'là la bête noire! » disent les paysannes. —
« C'est mon mari! » s'écrie madame Lucas.

C'était en effet le père Lucas, qui, après s'être débarbouillé et lavé dans un des fossés du château, afin de ne plus être pris pour un voleur, retournait chez lui avec sa vache noire, qu'il avait rencontrée

se promenant toute seule dans les rues d'Ermenonville.

On s'aborda, et on s'expliqua. Le père Lucas se plaignit des coups de bâton qu'il avait reçus ; il raconta sa rencontre avec le jeune étranger, sa chute dans la mare et son arrivée au village au milieu de la nuit. On commença à comprendre que le diable n'était pour rien dans tout cela. La mère Lucas gronda son mari de lui avoir amené un jeune homme qui mettait tout le monde en ruine ; mais lorsqu'elle sut que ce jeune homme était riche , puisqu'il avait un valet et puis deux chevaux, lorsqu'elle apprit surtout qu'il paraissait généreux et disposé à bien payer ses hôtes , sa colère se calma ; elle devint d'une humeur charmante, et elle permit à son mari de l'embrasser en dédommagement des coups qu'il avait reçus.

On arriva à la maison , théâtre des événemens de la nuit. Le ton , la mine et les manières de Gustave achevèrent de dérider madame Lucas (notre jeune homme était en fonds) ; Benoît avait apporté une partie des vêtemens de son maître, et dans un gilet se trouva fort heureusement la bourse renfermant les deux cents louis que le colonel avait envoyés à son neveu et que celui-ci n'avait pas eu occasion de dépenser chez madame de Berly.

Notre héros , qui vit bien qu'il fallait plaire à madame Lucas avant tout , lui mit un louis dans la main pour lui faire oublier la peur qu'il lui avait causée bien involontairement.

Alors tout fut en l'air dans la maison pour bien

traiter celui qu'on avait manqué tuer à coups de pelle et de balai. On l'installa dans la plus belle chambre, on lui prépara un déjeuner, et on offrit à Benoît de traire lui-même les vaches, et de boire du lait depuis le matin jusqu'au soir si cela pouvait lui faire plaisir.

Une seule chose tourmentait encore un peu les paysannes, et même madame Lucas : que voulait dire Marie-Jeanne avec son combat et son diable qui lui était entré trois fois dans le corps ? il y avait donc eu quelque chose d'extraordinaire dans la maison. On fait venir la servante et on l'interroge.

« Pardine !... » répond Marie-Jeanne, « je me » souviens ben à présent que j'faisions un mauvais » rêve et que j'avions un cauchemar qui m'étouffait, » quand vous êtes montés et que vous m'avez réveillée » en sursaut !... Ma fine !... alors, j'crois que c'est » tout bonnement mon rêve que j'vous avons » conté. »

Les villageois rient à se tenir les côtes de leur frayeur, et du rêve de Marie-Jeanne, qui rit aussi de ce qu'elle a dit et peut-être de ce qu'elle a fait. Enfin le calme est rétabli, et chacun retourne à sa besogne journalière.

Gustave, après avoir bien déjeuné se retire dans sa chambre avec Benoît, et ordonne à son domestique de lui raconter le mieux qu'il pourra ce qui s'est passé chez madame de Berly après sa fuite.

« Dam', monsieur, » répond Benoît ; « je vais vous » dire ce que j'ai vu et entendu. D'abord votre oncle, » que vous aviez jeté à terre en tombant par une fe-

» nêtre , s'est relevé pour courir après vous ; mais ,
» bah ! vous alliez si vite qu'il a bien vu qu'il ne
» pourrait pas vous atteindre ; alors , revenant vers
» moi , il m'a demandé depuis quand vous étiez de-
» venu fou , car en vous voyant sauter , en chemise ,
» les haies et les fossés , il pensait que vous aviez
» perdu la raison. Dans ce moment-là M. de Berly
» est accouru d'un air tout effaré et a crié à M. vo-
» tre oncle , du plus loin qu'il l'a aperçu : Votre ne-
» veu m'a fait cocu ! je viens de le trouver couché
» avec ma femme !... — J'en étais sûr , a dit tout de
» suite M. le colonel ; j'aurais parié que le drôle se
» moquait de vous , de votre nièce et de moi !...
» Alors M. votre oncle a juré , dam' !... comme il
» jure quand il est en colère. M. de Berly faisait de
» grandes exclamations , dans lesquelles il mêlait sa
» femme , le mariage et la salle de billard. Moi , je
» m'en retournais vers la maison , lorsque j'ai ren-
» contré la cuisinière. ,. vous savez , monsieur , celle
» qui m'a fait mettre de l'oseille sur... mon écor-
» chure : c'est une bonne femme au fond , et qui
» vous aime beaucoup , monsieur , car elle m'a dit
» en m'apercevant : Eh bien ! imbécille , est-ce que
» tu vas laisser ton maître courir sans vêtemens dans
» la campagne ? Monte de suite à sa chambre , prends
» ses effets , son argent , va ensuite à l'écurie , monte
» ton cheval , tiens celui de ton maître en laisse , et
» galope après lui ; on t'indiquera facilement la
» route qu'il a prise : un homme nu , ça se remarque.
» J'ai fait ce que la cuisinière m'a dit , monsieur , et
» vous savez où je vous ai rattrapé.

» — C'est bon , Benoît ; maintenant laisse-moi ,
» mais tant que nous resterons dans cette demeure ,
» ne t'avise plus de traire les vaches sans ma permis-
» sion. — Soyez tranquille , monsieur , j'ai eu trop
» peur !... Je ne voudrais pas seulement traire un
» mouton... »

Gustave, resté seul, réfléchit sur ce qu'il doit faire : il n'y avait pas moyen d'entretenir une correspondance avec Julie , qui d'ailleurs était gardée à vue. Cependant il brûlait de lui faire savoir qu'il l'adorait toujours : cette assurance devait être une consolation pour celle qui lui avait sacrifié son repos et sa réputation.

« Il faut écrire, » dit Gustave ; « peut-être ensuite,
» par l'entremise de cette bonne cuisinière , trouve-
» rai-je le moyen de lui faire tenir une lettre. Mais
» je ne puis charger Benoît de cette commission...
» il est trop gauche , il ferait quelque bêtise... les
» paysans ne s'entendent guère à servir une intri-
» gue... Eh ! parbleu ! j'irai moi-même , en ayant la
» précaution de me déguiser. Mais il faut attendre
» que les premiers momens soient passés ; alors la
» vigilance du mari se ralentira , et je réussirai plus
» aisément. Passons huit jours à Ermenonville ..
» huit jours !... pauvre Julie ! c'est bien long...
» mais il le faut. Dans huit jours mon oncle sera re-
» tourné à Paris , et je ne craindrai plus de le ren-
» contrer. »

Ce plan arrêté, il s'agit de savoir ce qu'on fera , dans un village , pendant huit jours. Mais ce village est Ermenonville, dont le nom seul rappelle de tou-

chans souvenirs , et dont la situation enchanteresse séduirait l'homme le moins champêtre. Joseph II y a dîné dans une chaumière , Gustave III l'a visité , Jean-Jacques Rousseau y a passé les derniers instans de sa vie, M. Saint-Réal peut bien s'y plaire quelques jours. Et puis il y a une certaine Marie-Jeanne qui se bat très-bien avec le diable, et une petite Suzon, dont la jolie mine distrait des souvenirs d'un amour contrarié. Allons, notre jeune homme ne s'ennuiera pas à Ermenonville.

« Commençons par faire connaissance avec ce » pays, » dit Gustave... Il trouve madame Lucas qui plumait des pigeons tandis que son mari donnait à manger aux poules.

« Madame Lucas, je voudrais parcourir le village » et ses environs... — Est-ce que monsieur ne connaît pas cet endroit ? — Non, madame Lucas ; je » suis venu exprès pour faire connaissance avec lui, et » j'ai préféré le séjour d'une maison tranquille à celui » d'une auberge où l'on est souvent fort mal. — Vous » avez ben fait, monsieur ; oh ! vous pouvez demeurer » chez nous tant qu'il vous plaira ; ça ne nous gênera pas, au contraire. — Je vous remercie, madame Lucas. — Vous serez enchanté du pays... oh ! » vous verrez de belles choses !... — Celles que j'ai » déjà vues m'ont semblé bien. — Bah ! vous êtes arrivé la nuit !... vous n'avez rien pu voir. C'est le » parc du château qu'est joli ! — Pourrai-je y entrer ? — Oui-dà !... ma fille vous conduira... le » château n'est habité , pour le moment , que par le » concierge... Suzon , Suzon !...

» J'allons conduire monsieur , » dit Marie-Jeanne en s'avancant. — « Non, non !... faut que tu fasses » du beurre et du fromage ; Suzon ira. »

Marie-Jeanne n'est pas satisfaite de la préférence donnée à Suzon ; elle se remet au fromage avec humeur.

La petite fille met son joli bonnet , son tablier des dimanches , et se dispose avec joie à conduire le beau monsieur ; mais la maman , qui pense qu'elle fera plaisir à son hôte en l'accompagnant , ordonne à son mari de plumer les pigeons , de veiller sur le dîner , et se dispose à suivre sa fille ; la petite d'ailleurs pourrait ne pas être en sûreté avec un jeune monsieur de la ville , qui paraît bien honnête à la vérité , mais qui a l'air bien éveillé près des jolies filles. Et puis , que dirait Nicolas Toupet , si , à son retour des champs , il apprenait que Suzon est allée se promener seule avec l'étranger ? Et vous saurez que Nicolas Toupet est le prétendu de mademoiselle Lucas.

Il fallut donc avoir la compagnie de la maman. Suzon aurait préféré être seule avec le jeune homme , sans trop savoir pour quelle raison , et Marie-Jeanne , au contraire , fut contente de ce nouvel arrangement. Quant à Gustave , il regardait Suzon , qui avait seize ans , des yeux bleus , de jolies dents , une bouche bien fraîche et des cheveux très-noirs. Il soupirait en regardant madame Lucas mettre son tablier ; il aurait soupiré bien davantage s'il eût vu la veille Suzon accrochée par la chemise , et montrant des appas près desquels toutes les Marie-Jeanne devaient pâlir !

On part , on traverse une partie du village , et che-

min faisant , Gustave remarque que tous les habitans ont des dents charmantes , ce qu'il est permis d'attribuer à la salubrité de l'eau.

On entre dans le parc du château. Quel séjour enchanteur !... des ombrages frais, des gazons superbes, des ruisseaux qui serpentent et se croisent , des cascades , des grottes solitaires, des prairies émaillées de fleurs, un lac qui baigne les murs du château, et sur les bords duquel s'élève une tour antique entourée de lierre et de buissons de chèvrefeuille. D'une rotonde en avant de la tour dite *Tour de Gabrielle* , on découvre un délicieux paysage ; une vieille armure est placée sur le devant de la rotonde : tout en ces lieux rappelle les anciens paladins et le temps des tournois et de la chevalerie? Quel dommage que ce monument menace de s'écrouler !

Au bas de la tour , un bac fixé à deux cordes qui vont de l'une à l'autre rive, et qui coulent sur de petites roulettes de cuivre, vous offre la facilité de passer et de repasser en tirant vous-même une des cordes qui retient le bac.

Dans la partie appelée *le Désert* , vous apercevez la maisonnette de Jean-Jacques, située sur une éminence d'où la vue découvre tout le pays. Cette maisonnette tombe aussi en ruines. Ne devrait-on pas conserver ce qui peut rappeler le souvenir d'un grand homme ?

Sous une grotte , qu'un ruisseau environne , Gustave copie les vers suivans :

O limpide fontaine ! ô fontaine chérie !

Puisse la sotte vanité

Ne jamais habiter ta rive humble et fleurie !
 Que ton simple sentier ne soit point fréquenté
 Par aucun tourment de la vie ,
 Tels que l'Ambition , l'Envie ,
 L'Avarice et la Fausseté.

Un bocage si frais , un séjour si tranquille
 Aux tendres sentimens doit seul servir d'asile.
 Ces rameaux amoteux , entrelacés exprès ,
 Aux Muses , aux Amours offrent leur voile épais ,
 Et le cristal d'une onde pure
 A jamais ne doit refléchir
 Que les graces de la nature
 Et les images du plaisir.

2
 « Si Julie était avec moi , » pensait Gustave , « alors
 » je renverrais Suzon et sa mère , je m'assiérais sur
 » ce banc de mousse... où tant d'autres ont été heu-
 » reux , à en juger du moins par les inscriptions dont
 » la pierre est couverte !... Les amans sont bien in-
 » discrets !... Est-il nécessaire que les étrangers , que
 » tous ceux qui se promènent enfin , sachent que
 » monsieur et madame *** sont venus là se faire
 » l'amour ?... Au moins ne mettez que vos noms de
 » baptême. »

On sort du parc , on passe de l'autre côté du châ-
 teau : c'est là qu'est l'île des Peupliers où repose Jean-
 Jacques. Pour arriver à cette partie du lac , il faut
 traverser un vieux bâtiment qui fut jadis un moulin
 à eau , et qui maintenant n'est plus habitable. On se
 trouve sur un chemin bordé de saules et entouré d'eau
 de tous côtés ; on trouve devant l'île un batelet qui
 vous donne la facilité d'aller visiter le tombeau de
l'homme de la nature : c'est ainsi du moins qu'il est
 nommé sur le simple monument qui renferme ses

cendres. Une petite inscription, attachée à un pieu, invite ceux qui visitent l'île des Peupliers à ne rien écrire sur le tombeau de Jean-Jacques. Cette inscription n'a point été respectée, car la manie de mettre son nom sur les monumens curieux devient une chose nécessaire, indispensable : on a bien soin d'emporter un couteau ou un canif lorsqu'on va visiter les Catacombes, les Augustins, les tombeaux de Saint-Denis, etc... Passe encore pour les grottes, les bosquets; mais quel charme peut-on trouver à lire Philippe, François, Justine, à côté de Jean-Jacques Rousseau!

Il y a en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, dans les auberges situées près d'un site remarquable, des carnets destinés à recevoir les pensées en vers ou en prose des voyageurs : ces carnets, sur lesquels on vous engage à écrire quelque chose, sont rarement renouvelés : c'est qu'il est plus facile d'écrire son nom qu'une pensée.

Après s'être promenés quelque temps sur l'eau, Gustave et ses conductrices reprirent le chemin de la maisonnette, où les attendait un bon dîner. On se met à table : là, point de cérémonie, d'étiquette, de contrainte : Suzon, ses parens, Gustave, Marie-Jeanne et Nicolas Toupet se placent à la même table. Pour Benoît, toujours pénétré de ses devoirs, il veut rester derrière son maître pour le servir, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que Gustave le fait consentir à s'asseoir dans un coin, sur un bout de table, où on lui donne à dîner.

La mère Lucas, qui est un peu médisante, raconte à Gustave, pendant le repas, toutes les aventures du

pays et l'histoire de ses voisins : elle ne s'interrompt que pour ordonner à son mari de verser à boire et à Suzon de se tenir droite. La petite se trouvait placée à côté du monsieur, qui la regardait en souriant; ce qui la faisait rougir; car à la campagne on a moins l'habitude de ces choses-là qu'à la ville.

La mère Lucas en était à l'histoire de la menuisière qui avait placé sa fille à Paris pour en faire une grande dame. « Pour vous achever, monsieur, » dit-elle après avoir rempli l'assiette de Gustave, qui déjà ne pouvait plus avaler, « vous saurez donc que c'te » fille a trouvé à Paris la pie au nid!... Buvez donc, » monsieur... A vot'santé, si vous voulez ben per- » mettre.... V'là, sans qu'on sache trop comment, » qu'elle a une voiture à deux chevaux..... Lucas, » donne donc à boire, au lieu de rester là sans rien » faire.... Vous ne mangez pas, monsieur... Mais, ce » ce qu'il y a de plus drôle, pour vous finir, c'est que » c'te belle demoiselle... Lève donc ta tête, Suzon... » Eh ben! elle est venue en calèche visiter le pays... » Verse donc, Lucas... Encore un morceau, mon- » sieur... Et croiriez-vous qu'elle n'a pas été loger » chez ses parens? ah ben oui.... elle avait un ton de » princesse!... Vous ne mangez pas, monsieur... » Lucas, qu'est-ce que tu fais donc? au lieu de faire » boire monsieur... Aussi, quand on a vu ça dans le » pays, dam! on s'est moqué des parens qui ont voulu » faire une dame de leur fille... A vot' santé, à celle » de madame vot' mère, de monsieur vot' père, de » vos amis et connaissances.... Et vous conviendrez

» qu'on avait raison, car, comme dit c't'autre : C'ti-
» là qui veut péter, sauf vot' respect, plus haut que
» le cul, c'ti-là dis-je... »

La mère Lucas fut interrompue par Nicolas, qui jeta un cri et poussa un gros jurement en disant qu'on lui avait marché sur son oignon. Le père Lucas qui était en train de verser à boire, laissa tomber la bouteille sur la table; le vin coula dans un plat de gibelotte; Marie-Jeanne se mordit la langue pour ne pas rire, Benoît avala de travers.

On quitta la table; madame Lucas fit une scène à son mari sur sa maladresse. Gustave causait avec Suzon, mais Marie-Jeanne ne les perdait pas de vue. Une paysanne a des passions comme une dame de la ville; les passions donnent quelquefois de l'esprit aux sots, et rendent des gens d'esprit bien bêtes.

L'après-dînée, Gustave alla se promener seul dans les bois : il pensa à Julie et au moyen qu'il emploierait pour lui faire remettre une lettre. La vue des ombrages, des tapis de verdure, lui rappelle la jolie salle de billard et les douces leçons que son élève recevait si bien; il maudit les maris et les oncles; il maudit surtout son imprévoyance. Ah! si le verrou eût été mis!..

En revenant au village, il pense à Suzon, à son air timide, à son maintien innocent. « Allons, » dit-il, « j'ai eu tort de lui pousser le genou et de lui » marcher sur le pied... Cette petite est la pudeur » même, et je vais lui donner des idées!... je la fais » rougir!... ah! c'est mal!... J'aime les femmes, » c'est fort bien; je suis inconstant!... ce n'est pas ma

» faute ; je fais un mari cocu ; si je ne le faisais point ,
» un autre le ferait pour moi !... C'est même rendre
» service aux époux que mettre leurs femmes à l'é-
» preuve : celle qui n'est sage que faute d'occasion
» n'a pas grand mérite ; mais il ne faut pas séduire
» une fille innocente et risquer de faire le malheur
» de sa vie. Quoiqu'on me nomme mauvais sujet ,
» je n'ai point à me reprocher de pareils travers.
» Quant aux demoiselles qui ne demandent qu'à être
» séduites , et qui , en sortant de leur pension , ont
» en théorie ce qui leur manque en pratique , pour
» celles-là il est permis de les attaquer ; elles savent
» ce que désire un amant , et ce qu'elles ont à faire. »

Gustave revient donc chez Lucas avec la ferme résolution de ne plus faire rougir Suzon , ce qui d'ailleurs pouvait donner de l'ombrage à Nicolas Toupet , auquel c'était assez d'avoir marché sur le pied.

On attendait le jeune monsieur pour souper. Chez les villageois , on ne connaît , dans la semaine , que trois choses : travailler , manger et dormir. Gustave mange , il n'a rien de mieux à faire ; puis il monte à sa chambre pour réparer par le sommeil la fatigue des journées précédentes. Marie-Jeanne le regarde monter l'escalier de sa chambre ; elle cherche à lire dans ses yeux ; mais le jeune homme , qui a besoin de repos , ne fait point attention aux œillades de la grosse fille ; il entre et s'enferme chez lui.

On envoie Benoît dans une chambre sur les toits , près de celle où couche Nicolas Toupet , et chacun va chercher le sommeil que les événemens de la nuit précédente n'ont pas permis de goûter.

Marie-Jeanne seule ne se sent aucune envie de dor-

mir : elle se couche cependant , mais elle écoute elle attend elle espère. La grosse fille était de force à se battre chaque nuit avec le diable, et puis elle n'avait pas , comme Gustave, couru plusieurs lieues à cheval, sauté par une fenêtre, tombé dans une mare, etc.

Mais la nuit s'écoule , et personne ne vient !... Vous le savez , lecteur ,

Désir de fille est un feu qui dévore.

Or , comme on ne peut pas dormir lorsqu'on brûle , Marie-Jeanne saute à bas de son lit ; elle se persuade que Gustave l'attend de son côté ; elle croit même qu'il lui a fait signe d'aller le retrouver ; d'ailleurs , c'est une politesse qu'elle lui doit et qui ne saurait lui déplaire. Passant alors un simple jupon , elle ouvre sa porte et descend : elle n'a pas besoin de lumière ; elle connaît tous les détours de la maison.

La grosse fille arrive devant la porte de la chambre où couche le jeune étranger ; elle frappe doucement d'abord , puis plus fort , puis encore plus fort. Gustave s'éveille enfin : « Qui est là ? » demande-t-il sans se lever. « — C'est moi , monsieur. — Qui , » vous ? — Vous savez ben... c'est moi qui... avec » qui... l'autre nuit... sans voir clair... — Ah ! c'est » toi , Marie-Jeanne ! eh ! que diable me veux-tu ?... » — Tiens , c'te question ! pardi !... je viens pour... » je viens parce... parce que vous ne veniez pas... — » Ah ! ma chère amie ! le diable ne va pas toutes les » nuits tenter les filles... les démons ne sont pas de » fer , et celui qui t'a tourmentée hier a besoin de » dormir aujourd'hui. Bonne nuit , Marie-Jeanne. »

La pauvre fille reste interdite devant la porte, qui ne doit pas s'ouvrir pour elle. La douleur, le dépit l'agitent; la jalousie ne tarde pas à se mettre de la partie, une idée en fait naître une autre; elle se rappelle la manière dont Gustave regardait Suzon, ses soins, ses attentions pour elle, la rougeur de la jeune fille et le coup de pied que Nicolas a reçu sous la table. « Allons, » dit-elle, « ils s'aiment, ils sont d'intelligence!... et puisqu'il ne veut pas m'ouvrir sa » porte, c'est que... Eh mais! quel soupçon! si elle » était maintenant avec lui!... Ah! morgué! faut que » je sache c'qui en est. »

Marie-Jeanne appuie son oreille contre la serrure; elle se baisse pour regarder sous la porte... elle se persuade entendre parler, remuer, soupirer. Afin d'être sûre de son fait, elle se décide à aller frapper à la porte de Suzon: si la jeune fille ne répond pas, nul doute alors qu'elle ne soit dans la chambre du monsieur; et, dans ce cas, Marie-Jeanne est bien déterminée à réveiller toute la maison, et Nicolas Toupet le premier, pour qu'on punisse la demoiselle qui se permet d'aller coucher avec un jeune homme, ce qui est une horreur, une chose affreuse, abominable!... ce qui empêche enfin que ce jeune homme ouvre sa porte à Marie-Jeanne.

Elle traverse un petit couloir; elle frappe à la porte de Suzon: on ne répond pas; elle frappe, et va faire vacarme. « Qui est là? » demande une petite voix douce... Marie-Jeanne reconnaît la voix de Suzon: elle avait tort; elle va s'éloigner... lors-

qu'une claque lui est appliquée vigoureusement sur la fesse : la servante jette un cri et se sauve.

Nicolas Toupet aimait mademoiselle Suzon qu'on devait lui donner en mariage, parce qu'il était bon travailleur et devait hériter d'un oncle riche. Le villageois était aussi devenu jaloux : le monsieur de la ville était si joli garçon ! il avait des manières si lestes avec les filles ! et puis mainzelle Suzon rougissait et le regardait en dessous ! Tout cela avait inquiété Nicolas, qui, soupçonnant quelque projet contraire à ses amours, ne pouvait se livrer au sommeil. Il avait entendu marcher dans l'escalier (car la grosse fille faisait du bruit même en allant doucement) ; il était descendu, et s'était caché près de la porte de mamzelle Suzon ; il avait entendu venir quelqu'un... puis ce quelqu'un avait frappé à la porte de la demoiselle... ce ne pouvait être qu'un amoureux... La colère, la jalousie ne connaissent plus de distinction de rang ; Nicolas avait tapé de toute sa force le derrière de Marie-Jeanne, croyant battre son rival.

Marie-Jeanne, en montant son escalier raboteux, fait un faux pas et tombe. Nicolas la poursuivait ; il l'atteint, la saisit à un endroit... « Morgué ! ça n'est » pas l'monsieur ! » s'écrie-t-il avec surprise. — « Comment ! c'est toi, Nicolas ? » dit la servante en se relevant. « — Tiens ! c'est Marie-Jeanne !... Ah » ben ! si j'avions su ça, je n'aurions pas tapé si » fort... j'tavions prise pour un voleux. Mais que » faisais-tu donc à la porte de Suzon ? — Dam' ! j'é- » tais descendue croyant que not' maîtresse m'avait

» appelée ; et toi , Nicolas ? — Moi !... Ah ! j'avions
» entendu du bruit , et j'étais sorti pour voir...
» mais puisque ça n'est rien , j'vas me coucher . Bonne
» nuit , Marie-Jeanne . — Bonsoir , Nicolas . »

Chacun d'eux rentre dans sa chambre , bien tranquille . Nicolas sait que Suzon est chez elle , et Marie-Jeanne est convaincue que le beau monsieur est seul dans sa chambre : tous deux se couchent , bien contents de s'être trompés .

Pauvres jaloux !... vous veniez de faire naître l'événement que vous redoutiez , et qui sans vous peut-être n'eût jamais eu lieu !

Suzon , comme vous savez , s'est éveillée au second coup frappé à sa porte ; elle a demandé : Qui est là ? on ne lui a pas répondu ; on a jeté un cri ; la jeune fille a reconnu la voix de Marie-Jeanne . Elle se lève inquiète de ce que ce peut être , et craignant que ses parens ou le jeune monsieur ne soient indisposés .

De son côté , Gustave , qui , lorsqu'il était éveillé , avait de la peine à se rendormir , réfléchit qu'il y avait de la dureté à renvoyer ainsi cette pauvre fille qui venait le trouver , et qu'il fallait au moins lui donner une légère consolation . Marie-Jeanne n'était pas aussi jolie que Suzon , mais elle avait son prix ; et , voulant passer quelques jours chez les villageois , il était prudent de la ménager .

Notre héros cède à la tentation , au hasard , au destin , à tout ce que vous voudrez . Il se lève , ouvre sa porte , fait quelques pas dans le couloir , se trouve nez à nez avec Suzon , qu'il prend pour Ma-

rie-Jeanne; il l'attire dans sa chambre; Suzon se laisse conduire; il l'embrasse, la petite se laisse embrasser; elle y trouve tant de plaisir qu'elle n'a pas la force de parler, et...

Suzon jette un cri de plaisir, Gustave un de surprise : « O ciel ! » dit-il, « ce n'est pas Marie-Jeanne !... — Non, monsieur, c'est moi... — » Suzon !... Allons, il est écrit que je ferai toujours des sottises !... Cette fois cependant ce n'est pas ma faute; le ciel m'est témoin que je ne voulais pas la séduire; mais, ma foi, puisque le hasard fait tomber cette enfant dans mes bras, rendons grâces à mon heureuse étoile. »

Gustave, fatigué pour Marie-Jeanne, retrouve toute son ardeur dans les bras de Suzon.

Les plaisirs les plus doux ont trop vite un terme. Notre jeune homme s'assied près de la petite, et on commence une explication.

« Comment se fait-il, ma chère amie, que tu te sois trouvée en chemise dans le couloir au milieu de la nuit ? — C'est qu'on est venu frapper à ma porte; cela m'a réveillée; je me suis levée pour savoir ce que c'était; je craignais que vous ne fussiez malade... — Pauvre petite ! tu pensais donc à moi ? — Oh ! oui, monsieur. — Es-tu fâchée de ce qui est arrivé ? — Dam' ! j'en suis fâchée et contente... mais vous... je vois bien que vous m'avez prise pour Marie-Jeanne.. et que vous ne pensiez guère à moi. — J'y pensais beaucoup, au contraire; je t'aimais, Suzon, mais je n'osais te le dire; je respectais ton innocence... et maintenant en-

» core, où tu m'as rendu le plus heureux des hommes,
» je maudirais mon bonheur, s'il doit te causer des
» chagrins! — Dam'!... que voulez-vous? à présent,
» c'est fini... — Mais Nicolas Toupet?... — Oh! il
» ne le saura pas. — L'aimes-tu? — Oh! non!...
» je ne l'aimais guère... à présent je ne l'aime plus
» du tout. — Cependant tu dois l'épouser? — L'é-
» pouser! oh! non, monsieur... je ne veux plus
» épouser personne... — Pourquoi donc cela, ma
» chère amie? — Parce que je ne veux tromper per-
» sonne; et puis je ne pourrais pas aimer mon mari,
» puisque c'est vous que j'aime à présent. — Ma pe-
» tite Suzon, je t'aime aussi de tout mon cœur, mais
» je ne peux t'épouser. — Oh! je l'sais ben, mon-
» sieur!... — Tu as dis tout à l'heure que Nicolas
» ne saurait rien de ce qui vient de se passer entre
» nous?... — Sans doute, mais moi je le saurai?...
» — Et tes parens, que diraient-ils, si tu refusais de
» te marier? — Je n'en sais rien... — Tu vois donc
» bien qu'il faut être raisonnable. — Oui, mon-
» sieur, mais je ne me marierai point.

» Allons, elle a du caractère!... je ne lui ferai pas
» entendre raison aujourd'hui!... mais quand je
» serai parti, elle m'oubliera et elle épousera cet im-
» bécille de Nicolas. »

Et Gustave, ayant assez moralisé la petite, qui pleurait parce qu'il ne l'embrassait plus et qu'il voulait la marier, la prit dans ses bras, la pressa sur son cœur, la consola avec toute l'éloquence qui lui restait encore. La nuit finissait, il fallut se séparer; Suzon demanda timidement à Gustave si elle pourrait

revenir le voir dans sa chambre . Il l'assura que cela comblerait tous ses désirs , et elle s'éloigna satisfaite du bonheur qu'elle venait de connaître et soupirant déjà après celui qu'elle espérait goûter encore.

Pour Gustave , il se remit au lit , décidé à dormir le jour , puisque dans la maison du père Lucas on employait si bien les nuits.

En descendant vers le milieu de la journée , Gustave rencontra Marie-Jeanne sur l'escalier : « Ma » chère amie , » lui dit-il d'un ton sévère , « je vous engage à rester désormais la nuit dans votre chambre , » et à ne plus venir faire tapage à ma porte. J'ai pu , » par suite d'une méprise , avoir un moment de faiblesse ; mais désormais je dois être sage , et mériter » par là de loger chez d'honnêtes gens. Songez que » si vous recommenciez vos folies de cette nuit , cela » me forcerait à quitter de suite cette maison. »

Marie-Jeanne , confuse , marmotta quelques excuses , et s'éloigna fort en colère contre les jeunes gens de la ville , avec lesquels on ne sait sur quoi compter.

Suzon attendait avec impatience le réveil de celui qui , pendant la nuit , lui avait appris de si jolies choses , et qui devait encore lui en apprendre d'autres la nuit suivante. Un cœur de seize ans s'attache bien vite ; mais la petite paysanne était trop sensible pour être heureuse.

Nicolas , guéri de ses soupçons , ne guettait plus sa future. Marie-Jeanne , honteuse devant Gustave , s'éloignait dès qu'elle l'apercevait. Les parens , confians et tranquilles , ne surveillaient pas leur fille ; d'ail-

leurs ils avaient bien assez d'occupation avec Benoît, qui, depuis qu'on l'avait mis à son aise, oubliant la frayeur que la vache lui avait causée, s'amusait toute la journée, soit à monter sur les ânes qu'il éreintait, soit à faire battre les coqs; à dénicher les nids, en montant sur les arbres dont il cassait les branches; à manger les œufs des poules, à traire les vaches et à renverser le lait en voulant faire du beurre; à faire fuir les poulets, et à renfermer les canards avec les pigeons.

Pendant que les villageois réparaient les bévues de M. Benoît, Gustave se promenait et s'égarait dans les champs avec Suzon; la nuit on se retrouvait encore, et toujours la petite répétait à la suite de ses entretiens avec son ami : « Ah ! jamais je n'épouserai » Nicolas ! »

Quinze jours se passèrent. Gustave ne devait en rester que huit à Ermenonville; mais les graces villageoises de Suzon avaient fait oublier les sermens prononcés à Julie. Le seizième jour cependant, Gustave, qui venait encore d'engager inutilement la petite fille à épouser Nicolas, comprit que ce n'était point en restant auprès d'elle qu'il pourrait guérir Suzon de son amour. Il se reprocha aussi l'indifférence dont il payait l'amour de madame de Berly; et comme une des qualités de notre héros était d'exécuter promptement ce qu'il voulait faire, il acheta de suite des vêtemens de paysan, et ordonna à Benoît de seller les chevaux, paya grassement madame Lucas, embrassa tendrement Suzon, mit un louis

dans la main de Marie-Jeanne, et annonça aux villageois qu'il partait pour Paris.

Suzon, qui ne s'attendait pas à ce départ, qu'elle redoutait cependant depuis long-temps, mais qu'elle se flattait être encore éloigné, parce que son cœur ne pouvait se faire à l'idée de vivre sans Gustave, Suzon jeta un cri et tomba aux pieds de sa mère. Notre héros pâlit, trembla, incertain s'il devait rester encore. Les paysans qui attribuaient l'évanouissement de leur fille à une simple indisposition, s'empressèrent de la porter à l'air : elle revint à elle, regarda Gustave, et ne prononça pas un mot ; pour lui, sentant son courage faiblir, il se hâta de monter à cheval, et s'éloigna du village sans oser retourner la tête, craignant de rencontrer encore le regard suppliant de Suzon.

CHAPITRE VIII.

UNE FEMME D'ESPRIT FERAIT CROIRE AUX MIRACLES.

Après avoir fait une lieue , Gustave entre dans un épais fourré , et ordonne à Benoît de faire le guet , parce qu'on pourrait s'imaginer que c'est quelque homme poursuivi par la gendarmerie qui se déguise ainsi au milieu d'un bois. Gustave n'a pas voulu mettre son nouveau costume chez les villageois , afin d'éviter leurs questions. Il passe un large pantalon de toile grise , met une veste bleue , se couvre la tête d'un grand chapeau rond , et revient vers Benoît qui est au moment de s'enfuir , ne reconnaissant pas son maître.

Gustave lui ordonne d'aller l'attendre à Paris chez son ami Olivier , dont l'amitié pour lui ne s'est jamais démentie , et chez lequel il est certain de trouver un gîte tant que son oncle sera irrité contre lui. « Et les chevaux , monsieur , » dit Benoît ; « vous sa-

» vez bien qu'ils sont à votre oncle... — Imbécille!...
» est-ce que ce qui est à l'oncle n'est point aussi au
» neveu; d'ailleurs le colonel me les a donnés. —
» Les mènerai-je aussi chez M. Olivier?... — Ah!
» diable!... c'est qu'il y a une difficulté!... Olivier n'a
» pas d'écurie... — S'il avait un petit cabinet au rez-
» de-chaussée?... — Eh! butor, y penses-tu?...
» Ah! parbleu! tu diras à Olivier de les vendre;
» j'aurai justement besoin d'argent dans quelque
» temps, et cela me mettra en fonds. — Com-
» ment, monsieur, il faudra donc que je vous
» suive à pied? — Te voilà bien malade!... — Quel
» dommage!... je commence à me tenir si bien à
» cheval!... Si l'on n'en vendait qu'un, monsieur,
» vous pourriez garder l'autre pour nous deux; je
» me tiendrais bien en croupe derrière vous... — Tu
» es diablement bête, mon pauvre Benoît; je ne fe-
» rai jamais rien de toi!... Allons, fais ce que je t'ai
» dit : va chez Olivier; qu'il vende mes chevaux et
» qu'il te garde jusqu'à mon arrivée... Ah! Benoît,
» si par malheur tu rencontrais mon oncle en en-
» trant à Paris, tu lui dirais... diable!... que lui
» dire?... si je pouvais l'attendrir!... ah! tu lui di-
» rais que je suis malade... — Oui, monsieur. —
» Mais il voudra savoir où je suis... — Je lui dirai
» que vous êtes mort. — Imbécille!... mon oncle
» m'aime, malgré sa brusquerie, et cette nouvelle
» ne pourrait que l'affliger. — Dam'! puisque vous
» voulez l'attendrir... — Tu lui diras que je suis al-
» lé chez un de mes amis que je ne t'ai pas nommé.
» — Oui, monsieur, c'est un de vos amis que vous

» ne connaissez pas!... — Benoît, je suis sûr que tu
» feras quelque gaucherie! — Au contraire, mon-
» sieur, vous verrez que M. le colonel sera dérouté.
» — Une fois chez Olivier, ne t'avise pas de sortir!...
» on te rencontrerait, on te suivrait, on saurait où
» je suis. — Mais pour manger, monsieur?... — On
» aura soin de toi. Va-t'en, Benoît. — Je pars,
» monsieur. »

Benoît s'éloigne et galope vers Paris. Gustave prend le chemin qui conduit à la maison de M. de Berly, et tout en marchant il pense à la manière dont il s'y prendra pour faire remettre une lettre à Julie.

Est-il assez déguisé pour être méconnaissable?... Julie est-elle entourée d'espions chargés d'intercepter les lettres qu'on pourrait lui adresser? Faudrait-il se confier à une domestique qui peut bien avoir eu pitié d'un jeune homme se sauvant en chemise, mais qui, malgré cela, ne voudra pas s'exposer à être chassée d'une bonne maison? D'ailleurs, ne serait-ce point compromettre encore madame de Berly, dont la faute n'est avérée que pour celui qui a vu, et qui peut-être a trouvé moyen de se justifier aux yeux de son mari, ce qui paraît difficile, mais ce qui pourtant n'est pas impossible, car les dames ont des moyens particuliers pour rendre douteux ce qui est évident, et les maris sont de force à n'y voir goutte en plein midi.

Après avoir long-temps réfléchi sur ce qu'il doit faire, notre héros prend le parti de s'abandonner au hasard, qui souvent lui est favorable. Il marche

sans s'arrêter ; il aperçoit enfin la maison de campagne où il a passé de si doux instans et qu'il a quittée si brusquement. Il s'arrête alors pour respirer plus librement , et pour calmer l'émotion qu'il éprouve :

Des villageois passent près de là ; Gustave se trouble ; il lui semble que tout le monde le regarde avec attention , qu'on devine qu'il n'est pas ce qu'il veut paraître ! Cependant chacun passe son chemin sans s'occuper de lui. Il se remet , il s'approche de la maison ; il voit , au travers d'une grille , les jardins qu'il a parcourus si souvent ; il cherche des yeux la salle de billard , mais il ne peut l'apercevoir. Toutes les fenêtres de la maison sont fermées ; le jardin semble désert. « Serait-on parti?... l'aurait-il em- » menée?... » Gustave double le pas et arrive devant la grande porte de la cour. Il regarde... personne... il entre... enfonce son chapeau sur ses yeux , et s'approche du concierge qu'il aperçoit à l'entrée du jardin. « Que demandez-vous ? » dit celui-ci d'un ton brusque. « — M. de Berly... — Il est à Paris. — « Et... sa nièce ? — Sa nièce aussi... — Et... sa » femme ? — Parbleu ! sa femme aussi ! — Com- » ment ! ils sont partis ?.. — Sans doute. Si vous » avez quelque chose à leur dire , allez à Paris , rue » du Sentier ; vous les trouverez.

Le concierge lui tourne le dos. Cet homme n'est pas causeur ; il est lourd , brutal et entêté ; à coup sûr Julie ne lui a rien confié. Il faut donc s'en retourner sans avoir d'autres nouvelles. Gustave reprend le chemin de la porte , lorsqu'une femme sort de là salle

du rez-de-chaussée et vient à lui. O bonheur ! c'est la cuisinière qui a causé avec Benoît. Faut-il se découvrir à elle ? Mais avant qu'il ait eu le temps de réfléchir, la domestique a passé près de lui et lui a dit tout bas : « Je vous ai reconnu, monsieur ; j'ai » quelque chose à vous remettre ; sortez, allez m'attendre derrière les acacias, de l'autre côté de la » route. »

Elle s'éloigne et va attacher du linge dans la cour. Gustave se hâte de sortir et va du côté des acacias. « Cette domestique m'a reconnu, » se dit-il, « du » fond d'une salle basse, sans m'entendre parler, » moi qu'elle n'apercevait que bien rarement ; et ce » butor de concierge, qui me voyait passer vingt » fois par jour devant lui, ne se doute de rien ! Ah ! » les femmes !... dans tous les états, dans toutes les » classes, elles ont un tact, un coup d'œil ! elles » voient en un instant ce que nous serions huit jours » à deviner. »

La domestique ne se fait pas attendre, elle accourt vers Gustave. « Il y a long-temps que je vous attends, » monsieur !... c'est pour vous que je suis restée à » la campagne. J'ai fait semblant d'être malade, pour » ne pas aller à Paris avec tout le monde. Madame » m'avait dit que ce n'était qu'à moi qu'elle voulait » confier une lettre pour vous... — Une lettre ! » donne vite, ma chère amie... — Madame pensait » que vous viendriez bien plus tôt la chercher... et » moi je commençais à m'ennuyer ici. Tenez, » la voilà... — Veux-tu te charger de celle-ci pour » ta maîtresse ? — Oui, monsieur, dès aujourd'hui.

» — Tiens, Marguerite, prends ces deux louis pour
» te dédommager de l'ennui que tu as éprouvé en
» m'attendant. — Ah ! monsieur ! je n'ai pas besoin
» d'argent pour aimer à servir madame ; elle est si
» bonne !... — C'est égal, Marguerite, je veux que tu
» les prennes. — C'est donc pour vous obéir, mon-
» sieur. — Adieu, Marguerite ; n'oublie pas ma
» lettre... — Ne craignez rien , monsieur ; madame
» l'aura ce soir. »

La bonne fille s'éloigne. « Sans elle, » dit Gustave,
« je n'aurais pas de nouvelles de Julie ; c'est une
» cuisinière qui se montre attachée à sa maîtresse ;
» et la femme de chambre, comblée de bienfaits par
» madame de Berly, eût été capable de la trahir !...
» Au fait , qu'est-ce que cela prouve ? que les bien-
» faits font souvent des ingrats, et qu'on peut avoir
» un cœur sensible et aimer à rendre service tout en
» hachant du persil et en fricassant un poulet. Li-
» sons la lettre :

« MON BON AMI,

» Je n'ai pas besoin de vous dire ce que je souf-
» fre loin de vous ; j'aime à croire que votre cœur
» partage mes peines , qu'il éprouve comme le mien
» tous les tourmens de l'absence ; mais je dois vous
» apprendre ce qui s'est passé depuis votre départ.

» M. de Berly est sorti de ma chambre peu de
» temps après que vous eûtes sauté par la fenêtre ; il
» descendit au jardin ; mais il remonta bientôt. J'a-
» vais presque perdu l'usage de mes sens. Cependant je

» désirais encore tromper M. de Berly sur ma faute.
» Ce n'est pas pour moi, c'est pour lui que je vou-
» lais faire cet effort : c'est rendre quelqu'un au
» bonheur que chasser de son esprit une idée qui
» l'afflige. Je veux bien perdre mon repos; je ne me
» consolerais point d'avoir détruit celui de M. de
» Berly. Je fis donc semblant d'être fort en colère au
» moment où M. de Berly allait lui-même se livrer à
» sa fureur. Je lui reprochai de ne pas m'avoir vengée
» d'un jeune homme qui s'était introduit dans ma
» chambre pendant mon sommeil, et allait, malgré
» ma résistance, triompher de moi, s'il n'était entré
» brusquement et ne m'avait délivrée des entreprises
» de ce jeune audacieux. M. de Berly ne savait plus
» que dire et que croire; il me regardait, se promenait
» dans la chambre et ne savait à quelle idée s'arrêter.
» Voyant son incertitude, je pleurai amèrement, et
» mes larmes n'étaient point feintes. Alors M. de
» Berly, qui ne m'avait jamais vue pleurer, ne douta
» plus de mon innocence; il se jeta à mes genoux, il
» me demanda pardon pour sa vivacité, je le lui ac-
» cordai de bien bon cœur. Il était désolé d'avoir dit
» au colonel les choses autrement qu'elles n'étaient.
» Je lui fis entendre qu'il pourrait revoir le colonel et
» lui recommander le silence sur cet événement. M. de
» Berly a juré de se venger de vous; mais je ne crains
» pas cette menace, je sais qu'il ne se bat qu'avec le
» gibier. La paix est donc faite; mais je ne vous verrai
» plus. Ah ! Gustave ! cette punition est si cruelle
» qu'elle doit me faire expier ma faute. Il faut donc
» que ma vie se termine dans les larmes. Ah ! si l'on

» savait combien il est cruel de passer ses jours avec
» quelqu'un qu'on ne peut aimer, on consulterait le
» cœur d'une jeune fille avant de la marier. Mes pa-
» rens m'ont sacrifiée. M. de Berly ne s'est jamais oc-
» cupé de me plaire!... Le pouvait-il d'ailleurs?.....
» nos âges, nos goûts, nos caractères sont tellement
» opposés!... et cependant je suis criminelle d'en ai-
» mer un autre!... Ah! mon ami! que les femmes
» sont à plaindre!

» Adieu, soyez heureux, mais pensez quelquefois
» à Julie. »

« Chère Julie!... oh! je te reverrai!... le hasard
» nous sera favorable!... » Et Gustave baisa la let-
tre de celle qu'il avait déjà trompée. Il ne put s'empê-
cher de rire en songeant à la crédulité de M. de Berly,
qui, après avoir surpris sa femme couchée avec un
jeune homme, croyait encore à son innocence. « Al-
» lons, » dit-il, « c'est pour les maris qu'est fait ce
» passage de l'Écriture :

« Oculos habent et non videbunt. »

CHAPITRE IX.

UNE NOCE A LA VILLETTE.

« Retournons à Paris, » dit Gustave; je n'ai plus
» rien qui me retienne ici. Allons chez Olivier; là je
» rêverai aux moyens de revoir Julie sans la com-
» promettre, si cela est possible : certainement j'y
» parviendrai, puisqu'on dit qu'avec de la persévé-
» rance on vient à bout de tout; ce qui n'est vrai qu'à
» demi, car j'ai essayé cent fois d'être sage et je n'ai
» pu y parvenir!... Que de gens passent leur vie sans
» attraper le but qu'ils veulent atteindre! Les alchi-
» mistes, qui veulent faire de l'or et se ruinent sur
» des fourneaux; les rentiers qui font des plans sur
» les brouillards de la Seine; les auteurs, qui espèrent
» s'enrichir; les aéronautes, qui veulent essayer de
» voltiger comme les oiseaux; les voyageurs qui
» cherchent le bout du monde; les mathématiciens,
» la quadrature du cercle; les physiciens, qui veulent

» guérir les maladies de nerfs par l'électricité; les
» mécaniciens, qui prétendent à faire rouler une voi-
» ture sans chevaux; les ames aimantes qui cherchent
» l'amitié pure, l'amour fidèle, et tant d'autres belles
» choses que je ne vous nommerai pas, parce que je
» ne m'en souviens point, tous ces gens-là courent
» risque de voir leur persévérance en défaut. »

Tout en faisant ces réflexions, Gustave cheminait vers Paris; mais il n'était encore qu'à Vauderland; il lui restait cinq lieues à faire, et il se sentait fatigué. Voulant cependant arriver à Paris le même soir, il regardait de côté et d'autre s'il ne rencontrerait pas une voiture avec une place vacante. Mais cette fois le hasard ne le servait pas; la voiture de Louvres, celle de Senlis, de Mortfontaine, toutes étaient pleines. Les petits cabriolets, appelés si improprement pots-de-chambre, n'avaient même pas une place *en lapin*.

« Allons, du courage, » dit Gustave, « j'irai à pied, » j'arriverai un peu plus tard. Mais aussi ce maudit costume me nuit: je vois bien passer quelques ca-
» lèches où l'on ferait peut-être place à l'élégant Saint-
» Réal, mais un paysan ne serait pas écouté: on me
» regarde, on me rit au nez: il est vrai que ma tour-
» nure doit être assez comique. »

Comme Gustave achevait de se consoler en tâchant de doubler le pas, il entendit le bruit d'une voiture; il se retourne: c'est une petite carriole dans laquelle est un gros bonhomme dont la mine réjouie inspire la gaiété. « Parbleu, » dit notre héros, « il faut tenter la fortune; cet homme ne me refusera peut-être

» pas une place près de lui ; et quand nous ne ferions
» qu'une lieue ensemble, ce serait toujours autant
» de chemin de fait. Allons, abordons-le, mais n'ou-
» blions pas que je suis un campagnard. »

Gustave court à la carriole : « Holà !... monsieur !...
» — Qu'est-ce qu'il y a, l'ami ? — Ma foi, il y a que
» je suis diablement fatigué : je suis parti trop tard
» d'Ermenonville, j'ai manqué la voiture de Mort-
» fontaine, et il faut que j'aille à Paris ; si cela ne
» vous gênait pas trop de me faire une petite place,
» vous m'obligeriez beaucoup. — Oh ! c'est facile !...
» montez, il y a une place pour vous ; nous serons
» encore à l'aise ; ma carriole est grande... tenez,
» asseyez-vous là, près de moi. — Grand merci ; c'est
» que je commençais à être las. »

Gustave est placé près du gros bonhomme, et la conversation s'engage :

« Vous venez d'Ermenonville ? j'y connais du
» monde, un cultivateur nommé Lucas. — C'est
» justement chez lui que je demeurais. — Bon ! en
» ce cas, vous pouvez me donner des nouvelles de la
» famille. La mère Lucas crie-t-elle toujours ? —
» Plus que jamais. — La petite Suzon commence-
» t-elle à se former ? — Oh ! elle est tout-à-fait formée
» maintenant. — Elle promettait d'être jolie !... mais,
» dam', il y a deux ans au moins que je suis allé à
» Ermenonville, et en deux ans une jeune fille pousse
» joliment. — Suzon a très-bien poussé : elle est
» bien faite, fraîche, piquante, charmante enfin !...
» — Ho ! ho ! comme vous en parlez avec feu !...
» seriez-vous par hasard celui qui doit l'épouser, ce

» Nicolas Toupet dont Lucas m'a parlé et qu'il at-
» tendait chez lui la dernière fois que j'y suis allé? —
» Justement, monsieur, c'est moi qui suis Nicolas,
» le futur de mainzelle Suzon. — Pardieu! monsieur
» Toupet, je suis bien charmé de vous avoir ren-
» contré. Vous devez avoir entendu parler de moi
» chez Lucas; je suis leur cousin-germain, Pierre
» Ledru.... — Comment! c'est vous qui êtes mon-
» sieur Ledru?... Oh! nous parlions de vous très-
» souvent!.... — Embrassons-nous, monsieur Tou-
» pet. — Bien volontiers, monsieur Ledru. »

Gustave embrasse le gros cousin, et tâche de contenir son envie de rire. Il n'y a pas grand mal à prendre pour quelques heures le nom de Nicolas Toupet; Gustave aimait à s'amuser, et il prévoyait que la méprise du cousin lui en fournirait l'occasion.

« Ah ça! monsieur Nicolas Toupet, » dit Ledru après les premiers élans de la reconnaissance, « allez-vous à Paris pour affaires pressées? — Mais » pourvu que j'y sois demain... — Tenez, c'est que » je vas vous faire une proposition... Je vais à la » Villette, à la noce d'une de mes filleules qui vient » d'épouser un gros épicier de l'endroit. Je devais » arriver ce matin pour la cérémonie, mes affaires » m'en ont empêché; mais j'arriverai pour le repas, » ce qui est le meilleur; eh ben! il faut en être; je » vous présenterai à la société, et vous ferez plaisir à » tout le monde. — Vous êtes bien honnête, mon- » sieur Ledru.... Y aura-t-il à c'te noce quelques » parens de M. Lucas?... — Non, il n'y a que moi; » mais, du reste, soyez tranquille; c'est tout beau

» monde, tous gens établis : le tanneur, le serrurier,
» le maître-maçon et l'entrepreneur des vidanges
» de la Villette!... Oh! c'est tous gens comme il faut...
» — Eh bien! tope, monsieur Ledru, je suis des vôtres.
» — Ah! voilà qui est parler!... Nous nous amu-
» serons!... nous boirons, nous mangerons, nous
» danserons!... — Nous rirons, nous trinquerons!...
» — C'est cela : vous m'avez l'air d'un bon vivant!...
» Et moi, tel que vous me voyez, je suis un farceur...
» — En vérité? — Parbleu ; on a dû vous le dire
» chez Lucas.... — C'est vrai! on m'a conté de vos
» espiègleries!... — Elles sont bonnes, hein?.... —
» Elles sont d'une jolie force! — J'espère tantôt faire
» enrager le marié... et la jarretière donc!... je n'en
» cède pas ma part!... — La mariée est-elle gen-
» tille? — Ma filleule?... oh! elle est bien!... c'est du
» chenu!... elle a les cheveux un peu rouges et le nez
» un peu gros, mais du reste c'est une belle blonde!...
» et forte?... Ah! elle vous enlève un homme comme
» un cerf-volant, et fait l'exercice du fusil comme
» un biset de la garde nationale!... — Peste! quelle
» femme!... — Son mari aura de la besogne cette
» nuit!... Ah! ah!... »

Tout en causant on arrive à la Villette. Gustave se prépare à voir quelque chose de nouveau pour lui. Personne là ne va chez Lucas ; on ne concevra aucun soupçon ; et puis, un jour de noce, tous les convives sont trop occupés pour songer à autre chose qu'au festin. « Allons, » dit Gustave, « rem-
» plissons bien mon personnage ; si ces bonnes gens
» ne m'amuse pas, je prendrai mon chapeau et

» partirai sans qu'ils s'en aperçoivent. D'ailleurs,
» sous ce costume , je ne suis pas fâché de ne ren-
» trer à Paris que la nuit ; au moins je ne risquerai
» pas d'être rencontré et reconnu par mes connais-
» sances.»

On descend de voiture devant un traiteur-resta-
rateur marchand de vin. « C'est ici, » dit Ledru ,
» au *Boisseau-Fleuri*... salon de cent couverts...
» Eh , mais ! j'entends les violons... Est-ce qu'on au-
» rait dîné ! cependant il n'est pas trois heures...

» Non, monsieur, on n'a pas dîné , » dit une fille
de cuisine , « ça n'est que pour quatre heures, mais
» la société danse en attendant le repas. — Ah ! à la
» bonne heure , mon enfant , vous me rassurez !....
» Allons , montons, monsieur Toupet.... — Je vous
» suis, monsieur Ledru. »

On monte au grand salon , on entre au milieu de
la danse : les messieurs avaient ôté leurs vestes et re-
troussé leurs chemises pour danser avec plus de
grace ; les verres de vin circulaient déjà , et plus on
se rafraîchissait, plus les visages prenaient une cou-
leur échauffée.

A l'entrée de Ledru , la danse cesse, chacun l'en-
toure, l'embrasse, le presse ; c'est une joie, des cris,
un bruit !.... « Nous avons bien peur que vous ne
» fussiez fondu en route, mon parrain , » dit d'une
petite voix flûtée une grande et grosse femme, que
Gustave reconnut pour la mariée, d'après le portrait
que le cher parrain lui en avait fait. « Viens m'embras-
» ser, Lolotte, » dit Ledru en ouvrant les bras à
sa filleule. « Eh bien ! ma petite, c'est le grand

» jour!.... Tu dances ce matin ; tu danseras ce soir...
» tu danseras c'te nuit!.... — Oh! oh! il est toujours
» farceur, mon parrain!... — Monsieur Ledru , »
dit le marié en s'avancant d'un air à prétention ,
« nous eussions été bien vexés si vous nous aviez fait
» faux-bond! — Moi , manquer votre noce , mon-
» sieur Détail? Oh! je serais plutôt venu sur mon âne.
» Mais, un moment, ce n'est pas tout; j'ai quelqu'un
» à vous présenter. »

Jusque-là on n'avait pas fait attention à Gustave , qui , placé dans un coin , examinait toutes les dames qui étaient de la noce , et voyait avec plaisir que , parmi les vingt femmes , il y en avait trois ou quatre d'assez bien dans leur genre. Il fut tiré de cette occupation par Ledru , qui le prit par la main et le présenta au marié.

« Monsieur Détail, voici un ami que je vous présente; c'est M. Nicolas Toupet , futur époux de la
» fille de mon cousin Lucas d'Ermenonville. C'est un
» garçon d'esprit!... je me flatte qu'il ne sera pas de
» trop ici. — Comment donc , parrain , mais assuré
» ment... Monsieur Toupet, c'est nous faire honneur
» que d'être des nôtres!... — Monsieur , c'est moi
» qui le reçois , assurément. »

Après cet échange de compliments , Gustave embrassa la mariée , sa mère , sa sœur , les tantes , les cousines , toutes les dames de la noce enfin ; ses manières polies furent du goût de la société , et M. Toupet fut trouvé charmant.

« Le dîner est servi , » vient dire le chef du restaurant , autrement le marchand de vin. « A table !

» à table ! » dit-on de toutes parts. On monte dans le salon aux cent couverts, où les cinquante personnes qui composent la noce ont un peu de peine à être placées, mais enfin on parvient à s'arranger. Gustave se trouve entre une grosse brune et une petite blonde, toutes deux assez bien. « J'aurai le » choix, » dit-il en lui-même. « Si toutefois ces » dames entendent la plaisanterie... En attendant, » mangeons beaucoup, pour entrer dans l'esprit de » mon rôle. »

Les potages, les bouillis, les andouilles, les côtelettes circulent ; au second service, le veau, le cochon, le lapin, le bœuf à la mode ; on ne connaît pas là les petits mets friands et légers ; on mange de la viande et puis de la viande. « Parbleu ! » se dit Gustave, « voilà un repas fortifiant ; c'est sans doute » la mariée elle-même qui l'aura commandé. »

Pendant que l'on dîne, trois ménétriers se placent dans un orchestre établi dans un coin de la salle et jouent de toute leur force : *Où peut-on être mieux ? Gai ! gai ! mariez-vous ; Il faut des époux assortis ; Tu n'auras pas, petit polisson ; la marche des Tartares*, et autres airs qu'ils présument de circonstance ou à grand effet. Le train que font les artistes force les convives à parler plus haut : pour s'entendre on crie, on fait un tintamarre infernal. Le vin commence à échauffer les esprits ; les grosses plaisanteries sont lâchées et reçues avec des transports de joie à faire péter les vitres. Le cousin Ledru a promis de faire des farces ; il se met en train : c'est un feu roulant de quolibets qu'on ne peut pas prendre à double en-

tente, car les choses sont clairement détaillées... Pendant ce temps, Gustave essaie de faire plus ample connaissance avec ses voisines; il s'adresse d'abord à la grosse brune; elle prend bien ses plaisanteries; elle aime à rire. Le faux Nicolas fait le galant; il offre souvent à boire, on accepte; il prend la carafe et croit devoir offrir de l'eau. « Oh! je ne bois » jamais d'eau, monsieur. — Ah! pardon, madame. » j'ignorais...—Mon mari me ferait un beau train si » j'en buvais!... — Ah! c'est votre mari qui ne veut » pas?... — J'vas vous dire pourquoi : c'est que » quand je bois de l'eau je pisse au lit; j'en avais bu » il y a deux jours par mégarde... demandez à mon- » sieur Ratel comme il a été trempé!... le pauvre » cher homme en a eu plein le dos! — C'est diffé- » rent; vous faites fort bien alors de n'en pas boire. » Et Gustave se tourne du côté de la blonde : la confiance de madame Ratel n'avait pas fait un bon effet.

En cinq minutes de conversation, Gustave apprend que la petite dame est veuve, cousine du marié, et marchande mercière rue aux Ours; qu'elle aime beaucoup le spectacle, qu'elle va souvent aux mélodrames, et que le dimanche elle joue la comédie bourgeoise rue du Cygne, dans une petite salle dont on a fait un théâtre, avec la permission de monsieur le commissaire, et où l'on joue presque aussi bien que chez Doyen.

« Allons, » se dit notre héros, « avec une veuve je » ne craindrai ni de brouiller un ménage ni d'être » accusé de séduction; car une femme qui joue la

» comédie bourgeoise tous les dimanches ne peut
» pas se donner pour novice en intrigue. Contons
» fleurette à la mercièrre, seulement pour passer le
» temps; d'ailleurs un jeune homme qui veut s'in-
» struire, doit faire un cours de galanterie dans toutes
» les classes. »

Madame Henri (ainsi se nommait la petite veuve) écoutait Gustave, ouvrait de grands yeux, et paraissait quelquefois surprise de ses manières. Une femme qui joue la comédie doit avoir un peu de discernement, et notre héros oubliait parfois qu'il ne devait être que Nicolas Toupet.

Madame Ratel, piquée de l'abandon de M. Nicolas, qui ne causait plus qu'avec la voisine, cherchait à se mêler à leur conversation, lorsque la mariée poussa un cri perçant : on s'occupait à lui enlever sa jarretière : le grand dadais qui s'était fourré sous la table pour s'en emparer, avait saisi le ruban, et l'avait tiré avec beaucoup de force, croyant l'enlever bien lestement; mais mademoiselle Lolotte, craignant que sa jarretière ne tombât avant l'époque de rigueur, l'avait, par précaution, nouée fortement à sa jambe; ensuite, tout entière aux agrémens de la conversation et aux douceurs qu'on lui adressait, elle avait oublié de dénouer sa jarretière.

Le mouvement du premier garçon de la noce fut si vif que Lolotte glissa de sa chaise en poussant un cri; tous les convives se lèvent; on cherche des yeux la mariée; le grand dadais se trouvait la tête sous les jupons de Lolotte. M. Détail n'était pas assez fort pour relever sa femme, le parrain l'aida, en assu-

rant que c'était une bonne farce du premier garçon de la noce, M. Cadet. La mariée ne paraissait pas trouver la plaisanterie à son goût, mais Ledru lui fit observer qu'il fait noir sous des jupons, et que par conséquent Cadet n'avait rien vu et ne voyait rien. Cette réflexion lumineuse rassura M. Détail. « Du moment qu'il n'a rien vu, » dit-il, « je n'en » demande pas davantage. »

Lolotte se remit à table sans paraître déconcertée; M. Cadet se mit à sa place, rouge comme une betterave. On distribua la fameuse jarretière coupée par petits morceaux; on apporta le dessert, le café, la liqueur; la gaiété devint encore plus bruyante; on chanta, on trinqua; on n'aurait pas entendu tirer le canon dans la pièce au-dessous.

L'instant du bal arrive enfin. On quitte la table, on court se mettre en place, on descend, on se pousse, on se presse, on tombe, on éclate de rire, les dames sont d'une gaiété folle, les danseurs peuvent tâter, pincer, presser tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains; un jour de noce ces choses-là sont permises, et à la Villette on ne se formalise pas pour des bagatelles comme cela.

Un garçon ébéniste du faubourg Saint-Antoine lorgnait depuis long-temps madame Henri et regardait avec humeur M. Nicolas. Gustave ne faisait pas attention aux regards animés du jeune ébéniste et continuait de rire avec la mercière; il la fait danser deux contre-danses; le monsieur aux œillades invite la dame pour *la suivante*; elle accepte, mais Gustave, que le bruit et la chaleur étourdissent, pro-

pose à la jolie blonde de faire un tour dans le jardin; elle y consent, et descend avec M. Nicolas Toupet, oubliant son engagement avec l'ébéniste.

On se promène bras dessus bras dessous, on cause, on se regarde, on se prend la main, on soupire; Gustave propose de s'asseoir sous un bosquet bien noir (car le jardin d'un marchand de vin n'est éclairé que les dimanches et les lundis); la petite veuve accepte; Gustave prend un baiser, on rit; il veut prendre autre chose, on se fâche, on le repousse.

La mercière a de la vertu : elle veut bien plaisanter, rire, mais elle ne veut pas que cela aille plus loin. « Où diable la rigueur va-t-elle se nicher ! » se dit Gustave : « on se rend dans les boudoirs, dans » les salons, dans les bosquets de Tivoli, et l'on me » repousse à la Villette, dans le jardin d'un marchand » de vin !... »

Gustave promet d'être plus sage; on lui pardonne, on se remet près de lui; on lui accorde un baiser, puis on reparle amour, mariage, fidélité... Pauvre femme! elle veut un mari, elle s'est bien adressée!... mais elle a donc oublié que M. Nicolas est le futur de mademoiselle Suzon d'Ermenonville? Non, mais elle est jolie. M. Nicolas soupire en la regardant; elle supplantera mademoiselle Suzon. Quelle est la femme qui ne compte pas un peu sur le pouvoir de ses charmes?

La conversation était tendre; Gustave cherchait à ramener la petite veuve à des principes moins sévères... Tout à coup le garçon ébéniste se présente

devant eux ; il est furieux ; ses yeux brillent comme ceux d'un chat auquel on vient de couper la queue ; il s'approche de Gustave , les poings fermés et la tête en arrière.

« Monsieur du Toupet, ça ne s'appelle pas de l'hon-
» nêteté que d'empêcher une particulière de danser
» avec l'individu qui a eu celui de l'engager ; et ma-
» dame, quev'là, serait maintenant sur la mesure avec
» moi si vous ne l'aviez point fait descendre dans ce
» jardin , je ne sais pas trop pour quoi faire. »

Gustave a écouté tranquillement le discours de son rival ; et, oubliant son personnage , il part d'un éclat de rire. L'ébéniste, qui voit qu'on se moque de lui , n'en est que plus irrité ; il applique un coup de poing sur le nez de Gustave ; celui-ci se lève vivement et lui saute au collet ; ces messieurs se poussent, se pressent , se frappent ; la petite blonde jette les hauts cris , pleure , appelle tous les gens de la noce.

Les garçons marchands de vin accourent , puis le maître, les servantes, puis les marmitons ; l'alarme se répand jusqu'à la salle de bal ; la danse est interrompue ; le marié qui dansait pour la première fois avec sa femme , pense que c'est à lui à mettre la paix parmi les convives ; il lâche la main de Lolotte au moment de la *poule* , et descend précipitamment ; on suit le marié , on arrive dans le jardin : Gustave tenait l'ébéniste fixé à terre ; il avait un genou sur l'estomac de son antagoniste, d'une main il lui serrait la gorge, de l'autre il lui tirait une oreille ; le pauvre vaincu étouffait, il demandait grace ; mais Gustave, irrité d'avoir été forcé de se battre à coups de poing , ne

se connaissait plus ; heureusement les danseurs arrivaient en foule ; on saisit M. Nicolas , on relève l'ébéniste à demi mort ; on cherche à réconcilier les combattans.

Gustave était satisfait ; il ne pouvait exiger d'autre réparation de gens avec lesquels il espérait bien ne plus se retrouver ; il avait un œil un peu noir , le nez légèrement écorché , mais il avait voulu être d'une noce à la Villette , et , en voulant voir de tout , il faut bien s'attendre à quelques petits désagréments.

Pour l'ébéniste , il en avait assez ; il se promet bien de ne plus se frotter à M. Toupet. La petite mercière pleurait , et se reprochait d'avoir , par son défaut de mémoire , amené ce combat ; madame Ratel faisait des commentaires et s'informait malicieusement du motif qui avait conduit madame Henri et M. Nicolas dans un petit bosquet éloigné de la maison. Chacun faisait ses réflexions ; et Gustave , qui s'était assez amusé comme cela , demanda à M. Détail où l'on avait mis son chapeau. « Quoi ! monsieur » Nicolas, vous voulez déjà nous quitter ? — Oui, monsieur le marié. J'ai des affaires à Paris ; je vais me » coucher pour me lever plus matin. — Attendez au » moins le souper. — Bien obligé : j'ai dîné de manière à n'avoir plus d'appétit. — Acceptez un » verre de vin. — Rien , absolument , monsieur Détail. — Allons , puisque vous êtes inébranlable sur » la fermeté , je vais demander à Lolotte où sont les » chapeaux. — Je vous suis. »

M. Détail monte dans la salle du bal , où il ne

trouve que les ménétriers occupés à prendre leur part des rafraîchissemens préparés pour la société. « Où donc est ma femme ? » dit le marié en entrant dans tous les salons. « Où diable est mon chapeau ? » dit Gustave en furetant dans tous les coins ; « je ne puis pas , étant en sueur , retourner à Paris sans chapeau ; c'est bien assez d'avoir un œil poché et un nez meurtri ; je ne me soucie pas de m'enrhumer. »

En passant dans un corridor, on aperçoit une petite porte ; une servante dit que c'est là que sont les chapeaux, les vestes et les habits de ces messieurs, mais on ne trouve pas la clef à la porte. « Attendez, » dit la domestique, « ma maîtresse en a une qui ouvre toutes ces portes-là. »

La fille descend, et remonte avec un trousseau de clefs ; M. Détail ouvre, et entre une chandelle à la main ; Gustave le suit, la domestique suit Gustave... le marié pousse un cri et fait deux pas en arrière... Gustave avance la tête, et voit Lolotte couchée sur un matelas, et monsieur Cadet, premier garçon de la noce, furetant auprès de la mariée (sans doute pour mieux apprendre à dénouer une jarretière).

Le marié, dans le premier moment, doute de ce qu'il voit : il avance plus près avec sa lumière, le grand Cadet se fourre sous le lit, la servante ouvre de grands yeux hébétés ; Gustave est curieux de voir si Lolotte saurait tirer de là. « C'est bien ma femme !... » s'écrie M. Détail, et dans sa douleur il laisse tomber son flambeau. La lumière roule précisément sur les objets que M. Cadet considérait ; le feu prend à cer-

tain endroit qui s'enflamme toujours facilement ; Lolotte se relève en poussant des cris épouvantables ; elle sort en relevant ses jupons , et va se plonger dans un baquet où rafraîchissait le vin du souper. Toute la société accourt : M. Cadet s'enfuit ; la servante conte ce qu'elle a vu ; les hommes consolent le marié ; M. Ledru cherche à lui faire prendre cela pour une farce qui était arrangée afin de juger de son amour pour sa femme. Les dames entourent le baquet et en retirent Lolotte , désespérée de la perte qu'elle a faite. Madame Ratel calme un peu son désespoir en lui donnant l'adresse d'un perruquier-coiffeur , faubourg du Temple près la barrière , lequel fait le *postiche* en tout genre.

Au milieu de ce désordre , Gustave prend le premier chapeau qui se trouve sous sa main , et sort du *Boisseau-Fleuri*.

. honteux et confus ,
Jurant , mais un peu tard , qu'on ne l'y prendrait plus.

CHAPITRE X.

MÉPRISE. — LA PATROUILLE. — LA PETITE BLANCHISSEUSE.

« Voilà ce que c'est ! . . » se disait Gustave en descendant le faubourg Saint-Martin ; « je veux tous
» jours agir sans réfléchir, et je fais sans cesse des
» sottises ! Avec un peu de réflexion, je ne serais point
» allé à cette noce, où j'étais fort déplacé, et alors je
» n'aurais pas mis en l'air le *Boisseau-Fleuri* !...
» madame Ratel ne m'aurait pas appris qu'elle pisse
» au lit quand elle boit de l'eau ; la petite veuve ne
» serait pas descendue au jardin, elle aurait dansé
» avec tout le monde ; ce nigaud d'ébéniste ne se se-
» rait pas battu avec moi ; je n'aurais pas l'œil en
» compote et le nez enflé ; le marié ne serait pas allé
» chercher un chapeau dans le petit cabinet noir
» où sa chère moitié s'était enfermée avec cet im-
» bécille qui aurait eu le temps de lui mettre et de
» lui ôter trois ou quatre fois ses jarretières ; et la

» pauvre Lolotte ne se serait pas mis le derrière dans
» l'eau de puits, parce que le feu n'aurait pas con-
» sumé le devant... de sa chemise. Que diable allais-
» je faire dans cette galère !

» Que dirait mon oncle, s'il me trouvait sous ce
» costume... et avec cette figure abîmée?... Diable !
» mais j'y songe... il est à peu près une heure du
» matin. Irai-je chez Olivier maintenant?... S'il
» ne fallait que m'exposer à ses sarcasmes, je serais
» le premier à rire avec lui de ma mésaventure, mais
» il y a un portier dans sa maison... ce maudit por-
» tier dort maintenant... car ces gens-là font le dés-
» espoir des jeunes gens!... il faudra frapper, ré-
» veiller tout le monde... et être vu dans cet état...
» sale... crotté... ce diable d'ébéniste m'a jeté deux
» fois à terre... ce chapeau, que j'ai pris sans voir
» clair, n'a pas forme humaine... et mon nez!...
» mon œil!... Pour qui me prendra-t-on?... Je ne
» veux pas me montrer comme cela!... Il faut donc
» coucher dans la rue!... Maudite noce!... au diable
» la Villette, les mercières et les ébénistes ! »

Gustave était arrivé à la porte Saint-Martin : il restait là, incertain s'il tournerait à droite où à gauche, ou s'il n'avancerait pas du tout. Une idée se présente ; elle le frappe , elle lui sourit ; il se met à courir vers la rue Charlot.

On se rappelle ou on ne se rappelle pas une demoiselle Lise, blanchisseuse de fin, dont le colonel Moranval a parlé au commencement de cet ouvrage, et avec laquelle notre héros s'est enfui à seize ans de son collège, pour aller se cacher dans une petite

chambre, rue du Fauconnier. Le colonel avait rattrapé son neveu et reconduit mademoiselle Lise chez sa mère; mais comme on ne tient pas un jeune homme sans cesse renfermé, et qu'une petite blanchisseuse de fin doit aller porter le linge à ses pratiques, les jeunes gens s'étaient revus, d'abord très-fréquemment et très-amoureusement, puis moins souvent et avec moins d'ardeur. Gustave avait enfin négligé tout-à-fait la petite Lise, qui, de son côté, s'était consolée, et avait bien fait.

Cependant, on conserve de l'amitié pour un joli garçon qui, quoique volage, a toujours des manières aimables. On aime à revoir une jolie femme qui nous a fait connaître toutes les douceurs de l'amour, et qui nous en inspire encore quand nous la rencontrons. Ce n'est plus, à la vérité, que le plaisir du moment que nous goûtons avec elle; mais un moment de plaisir est quelque chose. Gustave et Lise se retrouvaient toujours avec amitié, et se procuraient ensemble ces momens-là.

Quatre ans étaient écoulés depuis l'enlèvement de la petite, et il s'était passé bien des événemens. La mère de la demoiselle était morte; celle-ci travaillait pour son compte; elle avait pris sa chambre dans un autre quartier que celui où elle était née, parce que ses aventures avec M. Gustave avaient fait beaucoup de bruit dans la rue Saint-Antoine, et que les commis du *Petit Saint-Antoine* se permettaient de ricaner lorsque la petite blanchisseuse passait devant le magasin. Mademoiselle Lise était désormais sa maîtresse; elle voulait faire ce que bon lui semblait, mais

elle ne voulait pas être en butte aux propos des mauvaises langues : elle alla donc louer une chambre dans la rue Charlot ; là elle était proche des petits spectacles ; elle pouvait espérer la pratique de quelque acteur de l'Ambigu ou de la Gaîté , et cela pouvait lui procurer des billets (vous voyez que la demoiselle est prévoyante) ; du reste , elle était fort tranquille , et se conduisait aussi honnêtement que peut le faire une jeune fille qui gagne vingt sous par jour et veut porter des chapeaux. Gustave s'était rappelé Lise ; elle lui avait donné son adresse à leur dernière rencontre , et le jeune homme savait que les petites ouvrières en chambre ne se logent jamais dans les maisons à portier.

Notre héros arpente les boulevarts ; il arrive rue Charlot ; mais il a oublié le numéro : comment faire ? parbleu ! frapper à toutes les allées ; tant pis pour les personnes que cela dérangera dans leur sommeil , et qui s'en trouveront mal ; tant pis pour les malades , pour ceux qui rêvent avoir ce qu'ils n'ont point ; tant pis pour l'auteur qui rêve un succès ; tant pis pour le rentier qui se voit devant une bonne table ; tant pis pour l'amant qui obtient un aveu ; tant pis pour le poète qui se croit reçu à l'Académie ; tant pis pour la coquette qui désole vingt amans ; tant pis pour la vieille qui se croit rajeunie ; tant pis pour le joueur qui rêvait un quaterne à la loterie ; tant pis pour le malheureux qui ne sait pas comment il donnera le lendemain du pain à ses enfans : tant mieux pour la femme qui est couchée avec celui qu'elle adore , tant mieux pour celui dont le bonheur est parfait et à qui

la réalité ne présente qu'un avenir couleur de rose ! Mais, au total , il y a plus de tant pis que de tant mieux.

« Bon ! voilà une allée... frappons.... et frappons » fort... » On ouvre une fenêtre au second : une tête coiffée d'un bonnet de coton s'avance pour regarder dans la rue. « Qui est là ?... que demandez- » vous?—Voudriez-vous bien m'indiquer la demeure » de mademoiselle Lise, blanchisseuse de fin?... — » Que la peste vous étouffe , vous et votre blanchis- » seuse !... Vit-on jamais une chose pareille ! réveiller » toute une maison , à une heure du matin , pour de- » mander une adresse !.. — C'est une affaire pressée. » — Si la garde passait , je vous ferais arrêter.... — » Vraiment !... et moi , si vous ne vous taisez pas, je » vais jeter des pierres dans vos carreaux. »

Le monsieur se retira, ferma sa fenêtre en envoyant de bon cœur Gustave au diable.

Notre héros , sans se décourager, avança une quinzaine de pas, et frappa à une autre allée.

« Cette fois, » dit-il, « frappons avec plus de dou- » ceur ; tâchons de ne réveiller les habitans que par » degrés. »

Il lâche légèrement le marteau d'une petite porte verte ; on ouvre de suite une fenêtre au premier.

« Pour cette fois, » dit Gustave , « on ne dormait » pas , ou l'on a le sommeil bien léger !... — Est-ce » toi, mon ami ? » demande une jeune femme d'une petite voix douce. « — Oh ! oh !... encore une aven- » ture... Allons, voyons ce que cela deviendra ; » et

notre étourdi répond un *oui* étouffé. « — C'est bien
» mal, de te faire attendre si long-temps!... tu sais
» bien que mon mari est de garde au Château-d'Eau...
» et qu'il ne quitterait pas son poste pour venir cou-
» cher avec sa femme... attends... je vais te jeter le
» passe-partout, car je ne puis descendre, je suis en
» chemise. »

Le petite femme se retire de la fenêtre, et Gustave se gratte l'oreille, très-indécis sur ce qu'il doit faire :
» Une petite femme dont la voix est très-douce, et
» qui vous attend chez elle au milieu de la nuit pen-
» dant que son mari fait sentinelle près du Château-
» d'Eau, cela est bien séduisant...; mais enfin ce n'est
» pas Gustave que cette dame attend, et lorsqu'elle
» s'apercevra de sa méprise, elle sera confuse, dé-
» solée, puis si l'ami vient après, comme cela est
» présumable, ce sera bien une autre affaire! il fau-
» dra encore se quereller, se battre, mettre une
» maison sens dessus dessous!... Non!... ce serait
» une folie, et décidément il ne faut point accepter
» le passe-partout. »

Tel est le résultat des réflexions de Gustave. Voilà, je pense, une conduite bien sage pour un jeune homme accusé d'être mauvais sujet, mais, entre nous, je crois que le petit amour-propre de notre héros fut en partie cause de cette belle résolution. Un jeune élégant ne se sent pas le courage de se montrer pour la première fois à une femme, sous un costume qui ne lui va pas, et avec un œil poché et un nez meurtri; la première impression pourrait ne pas lui être agréable, et, quand on est habitué à faire des

conquêtes , on ne s'expose pas volontairement à se faire rire au nez.

La petite dame reparait à la fenêtre ; elle noue un mouchoir après une clef et va jeter le tout à Gustave , lorsque celui-ci fait entendre distinctement sa voix.

« Veuillez recevoir mes excuses , madame ; mais je
» crois que nous nous trompons tous deux. — Grand
» Dieu!... ce n'est pas lui!... — De grâce, madame,
» ne vous éloignez pas sans m'entendre.... — Mon-
» sieur... vous allez croire des choses... c'est mon
» frère que j'attendais... et comme il est brouillé
» avec mon mari.... voilà pourquoi j'avais choisi
» ce moment pour lui parler.... — Madame, je ne
» doute pas de ce que vous venez de dire!... vous
» pouvez d'ailleurs compter sur ma discrétion....
» Vous voyez que je mérite quelque confiance, puis-
» que je n'ai pas accepté le passe-partout que vous
» alliez me jeter , si je ne m'étais fait connaître. —
» Cela est vrai , monsieur.... — Veuillez donc me
» dire si vous connaissez dans cette rue une jeune
» fille blanchisseuse de fin.... — Une petite brune?...
» — Oui, madame. — Un peu marquée de la petite
» vérole?... — Justement. — C'est la petite Lise. —
» C'est cela même, madame... Vous la connaissez?—
» Oui , monsieur ; je suis une de ses pratiques....
» Ah!.... c'est-à-dire... non, monsieur, elle ne me
» connaît pas.... mais elle blanchit une de mes
» amies. »

» Bon , » dit Gustave , « la dame craint que je ne
» sache par Lise son nom et celui de son mari....

» Madame, pourriez-vous me dire le numéro de sa
» maison ? c'est elle que je cherche ; j'ai quelque
» chose de très-pressé à lui apprendre. — Le numéro,
» je ne le sais pas, mais je puis vous indiquer la mai-
» son... Tenez , monsieur , à droite après la rue
» Sainte-Foi.... Ah ! ciel ! une patrouille !... c'est mon
» mari !... »

Ici la dame , qui s'était penchée pour désigner à Gustave la demeure de Lise, rentre précipitamment dans sa chambre , dont elle referme bien vite la fenêtre.

Gustave se retourne ; il aperçoit en effet une patrouille de la garde nationale qui venait de détourner la rue Boucherat, et marchait droit à lui. Un des soldats de la patrouille était le mari de la petite dame , et il avait prié son caporal de faire passer la ronde rue Charlot, parce qu'on est bien aise de pouvoir dire le lendemain à ses voisins : J'ai veillé cette nuit sur vous.

Mais le mari avait aperçu de loin sa femme à la fenêtre , causant avec un homme dont la tournure était suspecte ; il quitte son rang, et court à Gustave en criant : « A moi, caporal, alerte !... »

Gustave regardait venir la patrouille , incertain s'il l'attendrait : le mari le joint , le saisit au collet , et lui ordonne de le suivre au corps-de-garde. Notre héros répond par un coup de poing qui renverse le pauvre homme sur une borne , puis il court vers l'autre bout de la rue. Le caporal ordonne à ses soldats de poursuivre le fuyard , mais Gustave va plus vite que des gens qui ont fusil , sabre et giberne , et

qui ne sont pas habitués à porter tout cela ; il ne se soucie point d'ailleurs de finir sa nuit au corps-de-garde. Il aperçoit sur son chemin une allée dont la porte n'est pas fermée ; il entre , rejette la porte sur lui , et grimpe quatre à quatre un escalier tortueux , qu'en plein jour il n'eût point monté sans regarder vingt fois à ses pieds. Pour échapper à la patrouille , il escaladerait les toits , et marcherait sur les gouttières. Lorsque la tête est montée , on fait des choses que desang-froid on n'oserait pas entreprendre .

Gustave s'arrête enfin... il était arrivé aux mansardes , et il fallait bien qu'il s'arrêtât : il n'y avait plus de marches à monter. Où ira-t-il?... il n'en sait rien lui-même... il pousse au hasard une porte devant lui : elle s'ouvre... et Gustave recule et s'éloigne , parce que , sans voir clair , il y a des endroits qu'on devine parfaitement.

La patrouille , qui poursuivait Gustave , avait remarqué la maison dans laquelle il s'était caché. Elle frappait à son tour à la porte de l'allée , et sommait les habitans d'ouvrir et de leur livrer le coupable. Mais les habitans ne se pressaient pas de répondre à l'invitation du caporal. Gustave entendait , du sixième étage le bruit qu'on faisait dans la rue ; il descend au cinquième , il va descendre encore pour parler à la porte de l'allée.... une voix bien connue frappe son oreille : « Ah ! mon Dieu ! quel bruit on » fait cette nuit dans la rue!... il n'y a pas moyen de » dormir!... — C'est elle ! » dit notre héros , « je » suis sauvé!... »

Il frappe à une porte du côté d'où partait la voix.

« Qui frappe?... — C'est moi, Lise... c'est Gustave...
» ouvre-moi vite... — Gustave!... »

La petite blanchisseuse saute à bas de son lit , et court ouvrir sa porte... Elle pousse un cri d'effroi en voyant le jeune homme , qu'elle ne reconnaît pas sous le costume qui le déguise. Celui-ci entre précipitamment , referme soigneusement la porte , et se jette sur le lit de Lise en s'écriant : « Enfin me voilà » sauvé!... Je brave ici le corps-de-garde , les maris » et les patrouilles!... »

Lise a pris sa lampe de nuit , qu'elle approche de la figure de Gustave : « Mais c'est vraiment lui!... » — Oui, parbleu , c'est moi!... Au fait, je dois être » bien méconnaissable au premier coup d'œil!... — » Ah! mon Dieu!... dans quel état!... un œil tout » noir... le visage en sang!... et ses habits!... » Ah! quelle horreur!... pour un jeune homme » comme il faut!... — Quand tu sauras tout ce qui » m'est arrivé!... Mais tiens... les entends-tu frap- » per comme des sourds à la porte de l'allée?... — » C'est donc pour vous qu'on fait ce tapage-là ? — » Oui, ma chère amie ; j'ai mis le désordre à la Vil- » lette, la jalousie dans le cœur d'un garçon ébéniste, » le désespoir dans l'ame d'un nouveau marié, et le feu » à la chemise de sa femme!... — Ah! mon Dieu!... le » mauvais sujet!... vous vous êtes donc battu?... — » Oui; et tu vois que, quoique vainqueur, on peut être » blessé... — Mais ces gens qui frappent à la porte... » — Laissons-les frapper. — Que veulent-ils donc? — » M'arrêter... c'est une ronde nocturne que j'ai mise » aux abois, parce que... Ah! à propos , dis-moi ,

» connais-tu dans cette rue , à deux cents pas d'ici ,
» une dame mariée qui demeure au premier, au-des-
» sus d'une petite porte verte ? — Oui sans doute ,
» c'est madame Dubourg. — Est-elle jolie, madame
» Dubourg ? — Fort jolie ! une figure espiègle... un
» nez retroussé... — Ah ; diable ! si j'avais su tout
» cela plus tôt... et son mari ? — C'est un monsieur
» de quarante ans , un joli cœur !... il porte des ja-
» bots... — Il porte encore autre chose , à ce que je
» crois. — Comment donc ? est-ce que vous connais-
» sez madame Dubourg ? — Nullement : je là verrais
» dans la rue , que je ne la reconnaîtrais point. Mais
» laissons cela... écoute... entends-tu encore frap-
» per ?... — Non... — Voyant qu'on ne leur répon-
» dait pas , ils ont pris le parti de s'en aller... j'en
» étais sûr. — Mais pourquoi couraient-ils après
» vous ? — Je te conterai tout cela. — Voyons...
» il faut que je bassine votre œil et votre nez... car
» vous êtes dans un état... — Tu ne m'attendais pas ,
» n'est-il pas vrai , Lise ? — Oh ! certainement... —
» C'est bien heureux pour moi que tu sois seule. —
» Comment , seule ?... est-ce que je ne demeure pas
» seule ? — Oui !... oui !... mais cela n'empêche pas..
» on reçoit quelquefois des visites qui se prolongent
» un peu tard dans la nuit. — Oh ! monsieur , je ne
» reçois point de ces visites-là... — Bah !... vrai-
» ment ?... — Voyez donc !... cet air surpris !... —
» Tu es donc bien sage à présent ? — Est-ce que je
» ne l'ai pas toujours été ? — Oh ! si fait ; mais on
» peut être fort sage , et avoir une petite connais-
» sance... — Non , non , je ne veux plus de petites
» connaissances... les hommes sont trop faux !...

» trop perfides... pour qu'on les aime. — Tu as
» bien raison, ma chère amie.... Prends garde... tu
» me mouilles tout le visage avec ton eau-de-vie et
» ton eau... — Le grand malheur!... n'êtes-vous pas
» bien heureux que l'on vous soigne, que l'on panse
» vos blessures.. quand c'est pour d'autres?... Ah, le
» mauvais sujet!... votre oncle a bien raison de vous
» gronder!... — Tu trouves!... pauvre Lise!... est-
» ce que tu ne m'aimes plus?... — Je le voudrais
» bien!... mais je vous aime toujours malgré moi...
» car vous ne méritez pas qu'on s'intéresse à vous!...
» Allons , finissez , monsieur, laissez-moi... je vais
» vous jeter tout cela au visage!... — Parbleu! mon
» visage n'a plus rien à craindre... Tu es charmante,
» comme cela... en bonnet de nuit.... — C'est bon,
» c'est bon.... ah! quel démon!... M. Gustave , je me
» fâcherai... — Tu as les yeux plus brillans qu'à l'or-
» dinaire.... — C'est de colère qu'ils brillent.... Eh
» bien! que faites-vous donc?... — Tu le vois , je me
» déshabille... — Et pourquoi faire? — Mais pour me
» coucher, apparemment.—Ah! vous allez vous cou-
» cher? eh bien ! ce serait sans gêne... — Est-ce que
» tu voudrais que je passasse la nuit levé? fatigué
» comme je le suis, je serais mort demain... — Mais
» c'est qu'il le fait comme il le dit !... et moi... où me
» mettrai-je?... — Mais, à côté de moi, je pense. —
» Ah, par exemple!... ça serait joli !.... au moins si
» vous me promettiez d'être sage !... Ah !... au fait...
» puisque monsieur est si fatigué... je ne dois rien
» craindre... Eh, mais! je crois qu'ils s'endort.... cou-
» chons-nous vite!... »

CHAPITRE XI.

ON FAIT CONNAISSANCE AVEC MADAME DUBOURG.

Après une nuit passée aussi sagement que peuvent le faire un homme de vingt ans et une femme de dix-neuf (qui ne sont pas mariés), Gustave s'éveilla ; Lise était déjà levée : elle soufflait son feu pour faire monter son lait, et pour offrir une tasse de café à Gustave.

« Ma chère amie, que fais-tu là? — Vous voyez
» bien que je fais du café pour votre déjeuner... —
» Je te remercie ; j'aime beaucoup le café ; mais
» lorsqu'on a couru, qu'on s'est battu, qu'on a eu
» la patrouille à ses trousses, et une jolie femme
» pour hôtesse, on a besoin de prendre quelque
» chose de plus restaurant que du café. Tiens,
» prends une bourse qui est dans cette grosse veste
» bleue, va chez le charcutier, chez l'épicier, chez
» le boucher ; fais apporter des côtelettes de mou-

» ton, de veau, de porc frais, des saucisses, des an-
» douilles, des cervelas, du jambon, du fromage,
» et surtout du vin, le meilleur que tu trouveras. —
» Ah, mon Dieu!... quel déjeuner!... Mais, pen-
» dant que je courrai, mon linge ne sera pas repas-
» sé, et c'est ce matin que je dois le porter à mes
» pratiques... — Tant pis pour tes pratiques!.. elles
» attendront un jour de plus... — Et cette petite
» brodeuse qui attend son bonnet pour aller danser
» ce soir au Colysée? — Elle dansera en cheveux.
» — Et cet auteur de mélodrames, qui a besoin de
» son jabot pour aller lire aujourd'hui une pièce pour
» les chevaux de Franconi?... — Les chevaux en-
» tendront sa pièce demain. — Et cette belle de-
» moiselle à cachemire français, qui attend que je
» lui rapporte sa chemise de perkale pour ôter celle
» qu'elle a sur le corps depuis huit jours?... — Elle
» portera sa chemise sale un jour de plus. Allons,
» Lise, va me chercher à déjeuner, je meurs de faim.
» — Ah! mon Dieu!... il faut faire tout ce qu'il
» veut. »

Lise sort. Gustave récapitule ce qu'il a fait et ce qu'il doit faire : d'abord il est bien décidé à ne plus remettre le pantalon de toile et la veste bleue ; mais comment avoir d'autres vêtements ?.. Parbleu ! il enverra Lise chez Olivier, qui remettra à la petite ou à Benoît ce qu'il lui faut pour paraître dans les rues de Paris. Olivier est à peu près de la taille de Gustave, ainsi un de ses habits peut aller à celui-ci. Oui, mais pourvu qu'Olivier, qui n'est pas non plus excessivement rangé, se trouve avoir deux habits à sa disposi-

tion!.. Eh! mais, Benoît doit avoir rapporté à Paris l'habit que son maître portait à Ermenonville, à moins que l'imbécille ne l'ait perdu en route. En tout cas, Gustave possède encore de l'argent; à Paris, un goujat peut en vingt minutes se faire habiller comme un marquis.

Lise revient portant un panier chargé de comestibles. Gustave se lève; il passe le premier pantalon qu'il trouve sous sa main, il endosse la camisole d'une vieille douairière de la rue des Trois-Pavillons, et se dispose à aider Lise pour la confection du déjeuner. On allume un grand feu, le gril remplace le petit réchaud sur lequel monte le lait. Les côtelettes, les saucisses sont étalées; le feu pétille, le boudin se fend; on dresse la table, on la couvre de fromages, de fruits, de gâteaux, de bouteilles; en cinq minutes tout est prêt, on se met à table : le déjeuner est trouvé excellent; Lise rit de l'appétit de Gustave, et tout en mangeant, en causant, en riant, on s'embrasse, on se chiffonne; la petite donne une tape, puis un baiser; elle se fâche quand Gustave n'est pas sage, elle le lutine quand il l'est trop long-temps.

« Ha ça, ma chère amie, » dit Gustave après avoir satisfait tous ses appétits, « voilà assez de folies; parlons raison maintenant : il faut nous occuper des moyens de me faire sortir d'ici... —
» Eh bien! qui vous empêchera de vous en aller quand vous le voudrez? — Tu as donc oublié que
» je suis arrivé sous ce costume de villageois, qui,
» par parenthèse, ne m'a pas porté bonheur, et que
» je ne remettrais pas pour tout l'or du monde? —

» C'est vrai, je n'y pensais plus ; il vous faut des ha-
» bits... Voulez-vous que j'aille chez vous en cher-
» cher ? — Chez moi !... cela t'est bien aisé à dire ;
» mais je n'ai pas de chez moi pour l'instant ; tu sais
» bien que je demeure avec mon oncle ; mais comme
» il est, dans ce moment, fâché avec moi, je veux lais-
» ser à sa colère le temps de s'apaiser. — Ce pauvre
» colonel ! vous lui donnez de l'occupation... — C'est
» lui rendre service : un militaire à la retraite a be-
» soin de dissipation. Tu vas donc aller chez Oli-
» vier... — Ah ! encore un bon sujet !... qui court
» les bals, les jeux, les filles, les cafés !... c'est lui qui
» vous a perdu !... il ne peut donner que de très-
» mauvais conseils !... — Tu crois !... En vérité,
» Lise, tu deviens forte sur la morale ! si mon oncle
» t'entendait, je suis sûr qu'il se raccommoderait
» avec toi, lui qui te croit une petite coureuse... —
» Ah ! votre oncle pense cela de moi !... cela lui va
» bien, à ce vieux singe goutteux, de mal parler des
» autres !... quand je le verrai, je lui arracherai les
» yeux !... — Un peu de respect pour mon oncle, ma-
» demoiselle Lise !... — Vieux renard sans queue !...
» ce n'est pas à la guerre qu'il a attrapé tous ses
» rhumatismes... — Mademoiselle Lise !... — Ah !
» il m'appelle coureuse !... il me le paiera !... — Au-
» ras-tu bientôt fini ? — C'est que je ne veux pas qu'on
» se permette de dire quelque chose sur ma con-
» duite !... — C'est juste, ce serait une horreur !...
» — Moi qui suis si sage ! qui ne sors pas, qui ne vois
» personne !... — C'est vrai, tu vis comme une ves-
» tale. — Et dire que je suis... — Ha ça, morbleu,

» en voilà assez!... quand on a touché l'endroit sen-
» sible d'une femme, il n'y a plus de raison pour que
» cela finisse... Tu vas donc aller chez Olivier? — Et
» où demeure-t-il maintenant votre Olivier? — Rue
» des Petites-Écuries, près le faubourg Poisson-
» nière... — Je lui demanderai des vêtemens pour
» vous? — Oui; tu lui raconteras ce qui m'est ar-
» rivé... — Ah! je ne lui dirai pas que vous avez
» passé la nuit chez moi!... à coup sûr. — Non, tu
» diras que j'y suis venu ce matin... enfin tu diras
» tout ce que tu voudras; mais songe qu'il me faut
» un habit, un chapeau, un pantalon et des bot-
» tes... — Et il faudra que je porte tout cela? — Tu
» prendras, si tu veux, un petit commissionnaire; je
» craindrais que Benoît, mon domestique, fût re-
» connu et suivi. — Allons, je vais faire vos commis-
» sions; vous, pendant mon absence, n'ouvrez à
» personne!... Cela me ferait du tort si l'on voyait
» un jeune homme chez moi, et vêtu avec un pan-
» talon et une camisole qui appartiennent à mes pra-
» tiques. — Sois tranquille; vienne qui voudra, je
» n'ouvre pas... mais que ferai-je pendant ton ab-
» sence pour me désennuyer?... — Fouillez dans
» cette armoire, vous trouverez des livres... et qui
» sont joliment amusans : *Jean Sbogar*; *Faublas*;
» *mon Oncle Thomas*; *Victor*; *l'Enfant de ma*
» *Femme*... — C'est bon, je verrai tout cela; mais
» dépêche-toi, je t'en prie. — Oui, oui, je vais me
» dépêcher, ne vous impatientez pas. »

Lise embrasse Gustave, met sa clef dans sa poche, et va rue des Petites-Écuries.

Notre jeune homme , resté seul , feuillette les romans , lit quelques pages , se promène dans la chambre , regarde à la fenêtre si la petite revient ; mais la fenêtre donne sur les toits , on ne peut apercevoir dans la rue. Gustave s'impatiente , trouve le temps long , et ne songe pas qu'il y a loin de la rue Charlot à celle des Petites-Écuries , et que d'ailleurs il faut le temps de rassembler ce qui doit compléter la toilette d'un jeune homme à la mode.

On frappe doucement à la porte... « Ne faisons » pas de bruit , » dit Gustave , « songeons à ma » signe. » On frappe encore... on appelle... « Ouvrez , mademoiselle Lise... c'est moi , c'est ma » dame Dubourg...

« — Madame Dubourg ! » s'écrie Gustave , « oh ! » ma foi , je vais la connaître : ne laissons pas échapper cette occasion. » Il court à la porte , ouvre à celle avec qui il a eu un entretien nocturne , et dont il brûle de voir la figure.

Madame Dubourg craignait les suites que pouvait avoir son aventure de la nuit , et était curieuse de savoir quel était ce monsieur assez délicat pour refuser le passe-partout d'une jeune femme , et assez original pour chercher , à une heure du matin , l'adresse d'une blanchisseuse. Pour avoir quelques renseignements sur lui , il était naturel d'aller chez la personne qu'il demandait , et qui , justement , blanchissait madame Dubourg ; entre femmes on se dit mille petites choses qu'un mari doit ignorer ; on espérait donc faire causer mademoiselle Lise , et lui recommander ensuite la plus grande discrétion , si le monsieur en

question avait parlé de sa conversation avec une dame du premier au-dessus de la petite porte verte.

Madame Dubourg fit un mouvement de surprise en apercevant Gustave, que cependant elle ne reconnut pas, par la raison qu'elle n'avait pu, la nuit, distinguer ses traits, quoiqu'il y eût un réverbère non loin de sa maison; mais les réverbères ne sont probablement pas faits pour éclairer, puisqu'on n'y met d'huile que ce qu'il faut pour empêcher qu'on n'y voie goutte.

Madame Dubourg ne pouvait présumer que le monsieur qui voulait parler à mademoiselle Lise à une heure du matin fût encore chez elle à une heure après midi; cependant elle ne savait si elle devait entrer, parce qu'une femme y regarde à deux fois avant de rester seule avec un homme en camisole. Mais Gustave, d'un ton bien poli, et déguisant sa voix le mieux possible, engage la dame à attendre un moment, en lui assurant que mademoiselle Lise va rentrer.

Madame Dubourg entre et s'assied; Gustave, après l'avoir considérée tout à son aise, reprend sa voix naturelle, et lui demande si son mari se ressent de sa chute contre une borne, et si son frère l'a fait veiller encore long-temps. Madame Dubourg se trouble, pâlit, regarde Gustave, et cache sa figure dans son mouchoir. « Ah, madame! » lui dit Gustave, « soyez persuadée que mon intention n'est pas de » vous causer de la peine; j'ai moi-même trop besoin d'indulgence pour me permettre de censurer » les actions des autres. Que devez-vous penser d'un

» jeune homme qui frappe la nuit à toutes les portes,
» qui se cache le jour chez une blanchisseuse... et dans
» un costume?... C'est à moi, madame, à réclamer
» de vous l'oubli de mes folies, et à vous prier de ne
» pas me juger sur l'apparence. »

Ce discours calma l'agitation de madame Dubourg; elle ôta son mouchoir de devant son visage, et regarda Gustave en souriant. Malgré quelques marques, suite de son combat de la veille, elle le trouva fort bien; elle vit aussi, par sa manière de s'exprimer, que ce n'était point un homme sans éducation, et un homme qui sait vivre est habitué aux aventures galantes, et n'y met que l'importance qu'elles méritent.

« Je vois bien, monsieur, » dit madame Dubourg,
« que nous devons nous connaître... Je ne pensais
» pas cependant vous retrouver sitôt... je me doute
» que vous êtes ici par suite de quelque étourderie,
» bien excusable dans un jeune homme. Je ne puis
» avoir mauvaise opinion de vous... veuillez être per-
» suadé aussi que cette nuit c'est mon frère que j'at-
» tendais.... — Je n'en doute pas, madame; mais je
» le trouve bien heureux d'avoir une sœur aussi ai-
» mable!... — Je suis fâchée que la patrouille vous
» ait poursuivi... mais mon mari est cruel pour cela..
» il voit des voleurs partout!... — Les maris sont
» tous comme cela!... — J'ai été enchantée d'ap-
» prendre qu'on ne vous avait pas arrêté! — Je le
» crois. — Je crois qu'on doit venir aujourd'hui
» s'informer dans la maison si l'on vous a vu... —
» Oh! soyez tranquille, on ne m'y trouvera plus. —

» J'ai dit à mon mari que je m'étais mise à la fenêtre
» pour prendre l'air, me sentant incommodée... et
» qu'un inconnu m'avait demandé son chemin. J'es-
» père que mademoiselle Lise ne sait pas... — Non,
» madame!... elle ne saura rien. — Alors je n'ai plus
» besoin de l'attendre, car je vous avoue franche-
» ment que c'était pour la pressentir à ce sujet que
» je suis venue chez elle. — Je m'en doutais, ma-
» dame, et c'est pour cela que je désirais vous rassu-
» rer entièrement. — Adieu, monsieur; si quelque
» jour je puis vous être bonne à quelque chose, veuil-
» lez ne pas m'oublier. — Vous oublier, madame!
» vous ne devez jamais craindre de l'être. »

Madame Dubourg fait à Gustave un salut gracieux, et va pour sortir, lorsque mademoiselle Lise rentre avec un paquet sous son bras. Elle s'arrête, regarde Gustave qui se mord les lèvres, et madame Dubourg qui rougit. « Que veut madame?... que demande
» madame? » dit la petite blanchisseuse d'un air moqueur. « — Mademoiselle, je voulais savoir... si les
» jabots de mon mari sont plissés... — Les jabots de
» votre mari?... vous savez bien, madame, que je
» ne vous les porte jamais qu'à cinq heures. — C'est
» vrai... mais il dîne en ville, et il n'en a pas de
» blancs... je vais les prendre si vous n'avez pas le
» temps... les voilà, je crois?... oui, c'est cela... »

Madame Dubourg prend trois jabots qu'elle voit sur une table, les chiffonne dans sa main, les fourre dans son sac, et se sauve bien vite, sans écouter les cris de Lise qui l'appelle dans l'escalier, en lui di-

sant qu'elle emporte les jabots d'un artiste du café d'Apollon pour ceux de son mari.

« Ah! monsieur Gustave! » dit la petite en rentrant, « je ne sais pas ce que vous faisiez avec cette » dame ; mais elle est bien troublée ; elle ne sait plus » ce qu'elle fait. — Comment peux-tu avoir de pareilles idées, Lise ? — Pardi!... ça serait bien » étonnant!... mais je vous avais défendu d'ouvrir... » — J'avais cru entendre ta voix. — menteur!... » Vous connaissez madame Dubourg, je le gagerais? » — Moi! voilà la première fois que je la vois. — » Et vos questions de cette nuit, croyez-vous donc » que je les ai oubliées?... Mais j'irai chez elle à » quatre heures; c'est l'heure où le mari y est; je » verrai s'il dîne en ville, et si elle m'a menti... — » Lise, vous parlez toujours mal des autres; vous ne » ménagez personne, et vous voulez qu'on ne dise » rien de vous!... Mais je vous préviens que, si vous » cherchez à faire de la peine à cette dame que je » crois très-honnête, je me fâche avec vous, et ne » vous reparle de ma vie!... — Le beau malheur!... » on se passera de monsieur... il faut que je le trouve » chez moi faisant l'amour avec une petite prude » qui ne vaut pas deux liards!... et que je ne dise rien » encore... ça serait commode!... Je sais bien que » vous avez des maîtresses de toutes les tailles et de » toutes les couleurs; mais je ne veux pas qu'elles » viennent vous relancer chez moi... Ces femmes » mariées! ah! elles sont d'une audace!... il semble » que tout leur soit permis; elles devraient rougir...

» et mourir de honte de tromper leurs bonasses de
» maris!... Au moins , une demoiselle est sa maî-
» tresse!... elle peut aller tête levée!... »

Pendant que mademoiselle Lise parlait , Gustave s'habillait , non sans jurer après la négligence d'Olivier et la sottise de Benoît. En effet, on lui envoyait une culotte de bal avec des bottes à l'écuyère , un gilet de drap, et l'on était en été.

« Est-ce Olivier qui a choisi ces vêtemens ? » dit enfin Gustave à Lise. « — Non , votre ami n'y était
» pas, je n'ai vu que votre domestique... Benoît.
» Ah! qu'il a l'air godiche!.. c'est lui qui m'a donné
» ce paquet. — Je ne m'étonne plus du choix des
» effets... — Ah! ah!... que vous êtes drôle!... vous
» avez l'air d'un marié de village... cet habit vous
» est trop court... — Il semble que le coquin l'ait
» fait exprès : je crois vraiment que c'est un de ses
» habits qu'il m'a envoyé... il me paiera ce tour-là..
» mais il est décidé que je sortirai d'ici déguisé!...
» Mademoiselle veut-elle bien alors m'aller chercher
» une voiture? — Oui , monsieur , et je vais voir si
» madame Dubourg vous attend à la porte. »

Lise descend , et revient bientôt avec un fiacre.
« Adieu , mademoiselle Lise » dit Gustave. « —
» Adieu , mauvais sujet... Eh bien ! il s'en irait sans
» m'embrasser!... — Je vous croyais fâchée contre
» moi!... Adieu , ma chère amie... viens me voir
» chez Olivier... tu sais l'adresse? — Ah ben , oui!
» j'irai comme cela chez des jeunes gens!... on en
» dirait de belles!... A quelle heure vous trouverai-

» je? — Parbleu ! le matin... tu sais bien que je me
» lève tard. — C'est bon, j'irai vous réveiller. »

Gustave descend les cinq étages, monte dans le
fiacre qui l'attend à la porte, et se fait conduire chez
Olivier.

CHAPITRE XII.

UN DINER DE JEUNES GENS.

Olivier était un jeune homme de l'âge de Gustave. Ayant perdu de bonne heure ses parens, il s'était trouvé trop tôt maître de ses actions. Il aimait le jeu, le vin et les femmes; il était employé dans une administration, où il allait bien régulièrement vers la fin des mois, parce qu'on approchait du jour des paiemens; mais lorsqu'il avait touché son argent, il décampait du bureau, et l'on était quelquefois huit jours sans l'y voir. Ses chefs lui faisaient souvent des réprimandes, qui le rendaient sage pendant vingt-quatre heures. Comme, lorsqu'il le vouloit, il travaillait vite et bien, on était indulgent pour lui.

Olivier était chez lui lorsque Gustave descendit de voiture : il l'aperçut de la fenêtre, et vint au devant de lui en riant aux éclats : « Me voici, » dit Gustave; « j'ai cru que je n'arriverais jamais chez toi!... —

» Ah ! ah ! ah ! — Eh bien ! qu'as-tu donc à rire ? —
» Regarde-toi dans la glace... Ah ! d'honneur, tu es
» impayable... Viens comme cela faire un tour au
» Palais-Royal... on te prendra pour un nouveau
» débarqué... Tu feras la conquête de toutes les
» nymphes des galeries de bois. — C'est ce coquin
» de Benoît qui m'a envoyé ce costume... Be-
» noît !... — Me v'là, monsieur. — Me diras-tu
» pourquoi tu m'as envoyé ton habit au lieu du
» mien ? — Ah ! monsieur... c'est une malice : en en-
» trant dans Paris, je craignais d'être vu par votre
» oncle, et j'avais mis votre habit pour ne pas être
» reconnu... — Ah ! tu as mis mon habit ! c'est très-
» agréable pour moi... — Je voulais mettre aussi un
» de vos pantalons, mais je n'ai pas pu entrer de-
» dans... il me gênait trop... — C'est dommage !...
» Ah ! ça, Benoît, je te prie de ne plus faire de ces
» malices-là ; cela ne me plaît pas du tout. Mon cher
» Olivier, il faut que tu me loges. — Tu sais bien
» que tu seras ici comme chez toi : j'ai trois pièces,
» il y en aura une pour chacun de nous. — Je veux,
» avant de reparaître devant mon oncle, qu'il ait ou-
» blié son projet de mariage.... Ah ! je te conterai
» tout ce qui m'est arrivé ; cela t'amusera. A propos,
» as-tu vendu les chevaux ? — Oui, tout de suite. —
» Bien cher ? — Mais, pas mal... Nous compterons
» cela plus tard... Habille-toi, et allons dîner... —
» Je veux dîner ici ; je ne sortirai qu'à la nuit pen-
» dant quelque temps... — Tu as donc bien peur de
» ton oncle ? — Oh ! il ne plaisante pas... et je dois
» éviter sa colère. Benoît, va chez un traiteur, et

» fais apporter à dîner avec toi... Aurais-tu l'esprit
» de commander un dîner pour deux? — Ah! pour
» ça, vous serez content, monsieur... mais si on me
» voit en route!... — Mets ce vieux carrick, ce
» grand chapeau sur tes yeux... C'est cela... Tu as
» l'air d'un vieux juif. Va chez le meilleur traiteur, et
» dépêche-toi. »

Resté seul avec son ami, Gustave lui raconta une partie de ses aventures, glissant cependant sur ce qui avait rapport à madame de Berly. Quoique étourdi, notre héros savait garder le secret d'une bonne fortune, lorsqu'il s'agissait d'une femme dont la réputation devait être ménagée. Il aimait à faire des conquêtes, mais il avait le bon esprit de ne point parler de toutes celles qu'il faisait. Bien différent en cela de ces fats, qui vont partout parler de leurs bonnes fortunes et des faveurs qu'on leur prodigue; mais il faut se défier de la véracité de ces grands séducteurs : ceux qui se vantent le plus sont presque toujours ceux qui réussissent le moins.

Pour un inconstant, Gustave avait des principes; il n'avait jamais fait aux femmes d'autres chagrins que celui de les tromper. Il passait pour mauvais sujet; mais n'était-il pas plus excusable que celui qui, sous des dehors hypocrites, cherche à triompher d'une femme, et la perd de réputation lorsqu'elle ne veut pas céder à ses désirs? De tels hommes sont trop communs dans le monde; ceux-là sont véritablement les mauvais sujets. On peut excuser l'inconstance, la légèreté, l'étourderie; mais l'hypo-

crisie, la calomnie, sont les vices des âmes lâches et corrompues.

Benoît revint, suivi d'un garçon traiteur, d'un pâtissier, d'une écaillère, d'un marchand de vin et d'un limonadier. Chacun apportait ce qu'il fournissait pour le dîner de ces messieurs. « Peste ! » dit Gustave, « il me paraît que Benoît veut se dédom- » mager de la cuisine un peu simple de madame Lu- » cas ; allons, fêtons ce dîner superbe !... mais, une » autre fois, ayons soin de lui faire la carte de ce » que nous voulons. »

Pendant le dîner, Olivier apprend à son ami qu'il a fait connaissance, dans sa maison, avec une petite dame qui *enfile des perles*, et à laquelle il donne quelques leçons de guitare, parce que la dame aime beaucoup la musique, et doit le mener incessamment dans une société bourgeoise, où l'on fait des concerts d'amateurs.

« Parbleu ! » dit Gustave, « un concert d'ama- » teurs, c'est mon affaire ; tu sais que je joue à livre » ouvert, sur le violon, un accompagnement de so- » nate ; je risque même quelquefois le trio de *Rasetti*. » tu me mèneras avec toi. Il faut d'ailleurs que j'essaie » de me distraire de mes amours malheureux. »

Après le dîner, Olivier alla courtiser la dame aux perles, et Gustave alla se promener dans la rue du Sentier. Il demanda la maison de M. de Berly ; on la lui indiqua, et il se promena quelque temps devant la porte-cochère, regardant aux fenêtres s'il apercevrait Julie ; mais il ne vit rien. « Si elle savait

» que je me promène devant sa porte , » disait-il ,
» elle trouverait quelque moyen pour sortir et me
» parler ! Si je pouvais voir cette bonne fille qui m'a
» remis son billet !... mais je ne puis entrer dans la
» maison !.. ce serait exposer Julie à de nouveaux
» désagréments. »

Gustave retourna chez Olivier. Plusieurs jours se passèrent de la sorte. Notre héros ne sortait que le soir pour se promener rue du Sentier ; Olivier allait le matin mettre son chapeau à son bureau , puis revenait en voisin faire la cour à son élève sur la guitare. Ces messieurs faisaient grande chère pour se désennuyer de leur conduite rangée. L'argent se dépensait, mais on n'en gagnait point ; Olivier ne touchait que le quart de ses appointemens ; les trois autres quarts étaient partagés entre ses créanciers. Gustave commençait à voir le fond de sa bourse, mais il comptait sur Olivier , qui devait avoir l'argent provenant des chevaux. D'ailleurs , le colonel ne pouvait être toujours fâché : déjà son neveu lui avait écrit une lettre bien respectueuse, bien soumise, dans laquelle il parlait de son amour pour madame de Berly comme d'une passion qui avait égaré sa raison , au point de le faire s'introduire dans la chambre de cette dame, qui ne partageait pas ses coupables sentimens. Gustave ne se flattait pas que son oncle fût dupe de ce mensonge, mais il devait chercher à excuser madame de Berly, et appuyer ce que celle-ci avait dit à son mari.

Gustave commençait à trouver fort monotone la vie qu'il menait , lorsqu'un matin , après le départ

d'Olivier, on frappa à la porte, et Benoît ouvrit à mademoiselle Lise.

La petite était en toilette : elle avait mis le chapeau rose, la robe garnie, le châle boiteux, et personne n'aurait deviné, à sa mise et à sa tournure, que ce n'était qu'une blanchisseuse de fin. Mais à Paris rien n'est si trompeur que l'apparence !... Vous êtes assis au spectacle entre deux hommes dont la toilette est la même ; leur fortune est donc à peu près égale ? non pas : l'un est chef de division dans un ministère, l'autre est valet de chambre et bat les habits dans un hôtel garni. La lingère porte des cachemires, l'épicière met des plumes, l'ouvrière des chapeaux, le perruquier un carrick, le garçon traiteur un jabot. Quel dommage qu'on ne puisse pas acheter un organe comme on achète un fichu ! Alors nous n'entendrions point une voix de rogomme sortir de sous une capote de velours. Patience, cela viendra peut-être ; nous avons déjà l'enseignement mutuel pour réformer les *t* et les *s*, qui se glissaient trop souvent dans la conversation de nos dames à la mode.

« Me voilà, monsieur, » dit la petite ; « je viens » vous voir ; je suis de parole. — Ma foi, ma chère » amie, tu ne pouvais arriver plus à propos ; je fais » sais des réflexions mélancoliques... Ta présence » me rend ma gaité... — Vous, réfléchir ?... ce serait » rait donc la première fois !... — Écoute donc, il y » a commencement à tout ; je deviens vieux... — Ce » vieux de vingt et un ans !... — Tu vas passer la » journée avec moi ?... — Je le veux bien. — Tu

» dîneras ici ? Olivier ne t'effraie pas ? — J'aimerais
» mieux être seule avec vous , mais puisqu'il est chez
» lui... — Et ce soir je te reconduirai : est-ce ar-
» rangé ? — Vous savez bien que je fais tout ce que
» vous voulez. — Tu es charmante ; laisse-moi
» t'embrasser.... — Finissez donc ; votre domes-
» tique qui nous regarde !... Mais il faut , avant le
» dîner , que j'aille faire une visite à ma tante. J'y
» vais de suite , afin de ne plus vous quitter. — Va ,
» et ne reviens pas trop tard. »

Lise sort , Gustave appelle Benoît : « Benoît , il faut
» aujourd'hui nous faire avoir un dîner délicieux , su-
» perfin , et surtout friand : les petites filles aiment
» beaucoup les friandises , et moi , je suis assez du
» goût des petites filles. — Monsieur... c'est que je
» ne sais pas si vous aurez seulement un petit dîner.
» — Comment cela , butor ? — Parce que le traiteur ,
» à qui on en doit déjà cinq , a dit qu'il ne fournirait
» plus rien avant d'être payé de l'ancien. — On doit
» cinq dîners ?... — Oui , monsieur , sans compter
» les déjeuners que j'ai fait venir de chez un autre...
» — Et pourquoi n'as-tu pas dit cela à Olivier ? il
» faut qu'il les paie. — Monsieur Olivier me renvoie
» toujours à vous quand il s'agit d'argent. — Il croit
» donc que ma bourse est inépuisable ?... il doit être
» en fonds ; nous n'avons pas encore touché aux
» chevaux... Mais je l'entends justement qui descend
» de chez son *enfilleuse de perles*. »

Olivier descendait en effet de chez sa voisine ; il entra dans l'appartement d'un air tout joyeux.

« Tu arrives bien , » lui dit Gustave... « mais

» qu'as-tu donc?... Quel air triomphant!.. Aurais-tu
» touché ton mois tout entier?... — Mon mois!....
» je n'en ai rien vu. Mais apprends ce qui m'en-
» chante; je viens de chez ma voisine : c'est une
» femme toute sans façon... tu sais... — Parbleu!
» une grisette!... — Laisse donc, une grisette : une
» femme dont le mari est mort capitaine de vais-
» seau!... — Oui, ou à fond de cale.... Mais enfin!
» — Enfin sa tante... cette vieille dame avec qui elle
» demeure, est allée passer la journée à Belleville,
» et j'ai fait consentir ma voisine à venir dîner au-
» jourd'hui avec nous. — Bah!... Eh bien, cela se
» trouve à merveille, Lise vient aussi; nous ferons
» partie carrée. — C'est cela... comme nous allons
» rire!... — Oui, mais pour rire, il faut d'abord
» que nous donnions à ces dames un joli dîner. —
» Oh! un dîner soigné... C'est pour cela que j'ac-
» cours te trouver... — Et moi j'allais envoyer te
» chercher à ton bureau. — Pourquoi faire? — Pour
» avoir de l'argent... Le traiteur ne veut plus four-
» nir sans être payé de l'ancien... Allons, va le sol-
» der, et commande le dîner... — Que j'aïlle le sol-
» der!... et avec quoi? — N'as-tu pas l'argent des
» chevaux? — Ah! mon pauvre Gustave!... je n'a-
» vais pas encore osé te l'apprendre.... mais.... —
» Que veux-tu dire? — J'ai mis tes chevaux sur la
» rouge et la passe! ils sont bien loin maintenant!...
» — Comment, tu as joué l'argent à la roulette!...
» — Oui, mon ami; le jour même que je les ai
» vendus, j'avais un billet à payer à mon tailleur; j'ai
» voulu doubler notre somme... J'avais imaginé une

» nouvelle martingale... — Au diable les martin-
» gales... Tu as fait une belle chose!... Tu es incor-
» rigible... Jouer, et perdre!... — Parbleu! si j'avais
» gagné, tu n'aurais pas de reproches à me faire. —
» Nous voilà bien; ma bourse est vide... — La
» mienne n'est jamais pleine!... Et nous ne sommes
» qu'au neuf du mois; encore trois semaines sans
» toucher mon quart!... — Et le traiteur qui ne
» veut plus fournir à dîner!... — Et ces dames
» que nous avons invitées pour aujourd'hui!... —
» Pauvre Lise! que je comptais régaler... — Ma
» voisine qui m'a avoué qu'elle aime beaucoup le
» champagne!... — Oui?... bien heureuse si elle a
» de la piquette!... — Mon pauvre Gustave!... j'ai
» envie de m'arracher les cheveux! — Finis tes bé-
» tises, et tâchons de trouver quelque moyen pour
» sortir d'embarras. Benoît?... — Me voilà, mon-
» sieur. — As-tu, par hasard, quelque argent en ré-
» serve? — Oui, monsieur... Oh! j'ai quelque petite
» chose de côté... — Vraiment!... Tu es un garçon
» charmant, Benoît; combien as-tu à peu près? —
» Mais, monsieur... j'ai bien... oui, j'ai environ une
» trentaine de sous... — L'imbécille!... et il appelle
» cela quelque chose!... donnerons-nous un joli di-
» ner avec tes trente sous? Au moins si tu avais du
» génie pour trouver quelque heureux expédient....
» Mais avec un valet comme toi, on peut bien mou-
» rir de faim!... »

Olivier se promenait dans la chambre en frappant du pied et en maudissant le sort et la roulette. Gustave se creusait la tête pour trouver les moyens de se

procurer à dîner, et Benoît, immobile devant les deux jeunes gens, attendait les ordres qu'il leur plairait de lui donner. Tout à coup la physionomie de Gustave s'éclaircit. « Mon ami, » dit-il à Olivier, « nous dînerons... à la vérité, je ne sais trop comment nous paierons notre repas, mais le principal maintenant, c'est de dîner. Tu sais qu'il y a six mois, pendant le séjour que mon oncle fit à la campagne, je restai seul à Paris; j'allais alors dîner quelquefois dans un restaurant tenu par une petite mignonne de soixante ans, qui a six pieds de tour, un bras d'Hercule et une figure de jubilation. Cette aimable dame aime beaucoup les jeunes gens : elle me regardait avec complaisance, souriait en me parlant, et, lorsque je passais au comptoir, elle m'offrait toujours de ne payer que plusieurs dîners à la fois. J'étais alors en argent, et je n'ai pas profité de ses offres obligeantes; mais aujourd'hui je vais mettre sa bonne volonté à l'épreuve : je cours chez elle; je feins d'arriver de la campagne, j'ai quelques amis à traiter, et je m'en rapporte à sa complaisance pour me guider en cette occasion. La bonne dame, flattée de ma confiance en elle, me donnera tout ce que je voudrai... Je vais me commander un dîner charmant, et quand il sera mangé nous aviserons aux moyens de le payer. — C'est cela!... ton idée est un coup de la Providence. Cela me rappelle la nièce d'un confiseur avec laquelle j'ai eu quelques relations amicales, tout en faisant à son oncle des devises pour ses pistaches. Je vais à la boutique du confiseur; je

» suis certain d'avoir un joli dessert en sucreries. —
» Allons , c'est à merveille ; dépêchons-nous d'aller
» commander ce qu'il nous faut pour régaler nos
» belles. Je m'expose pour ces dames ; je sors en plein
» midi , au risque d'être aperçu , reconnu par le cher
» oncle... — Bon !... tu ne vas pas précisément le
» rencontrer ce matin. — Je m'abandonne à ma des-
» tinée ! »

Les jeunes gens allaient sortir , Benoît les arrête :
« Messieurs... il me semble que pour votre dîner il
» manque encore quelque chose... — Qu'est-ce
» donc ? — Dam' ! vous n'avez pas de vin... — Oh !
» le drôle a raison ; c'est l'essentiel... Comment en
» avoir ?... Olivier , connais-tu la femme , la nièce ou
» la fille d'un marchand de vin ?... — Fi donc , mon
» ami ! j'ai toujours choisi mes conquêtes dans un
» rang plus élevé. — Ma foi , dans ce moment-ci ,
» une petite passion bourgeoise avec une marchande
» de vin nous tirerait d'embarras !... un dîner sans
» vin... cela ne serait pas trop gai... — Le limona-
» dier d'en face nous connaît , il nous donnera de la
» bière... — Jolie boisson pour mettre en belle hu-
» meur ! — Nous dirons à ces dames que c'est du vin
» de *Lacryma-Christi*. — Elles ne s'y tromperont
» pas !... — Nous pourrions même avoir un ou deux
» bols de punch. — On ne boit pas de punch avec du
» fricandeau. — Nous le ferons faire au vin. — Va
» te promener ! — Ah ! Gustave , une idée sublime...
» Nous aurons du vin... du bordeaux et du cham-
» pagne... Veux-tu me confier Benoît ? — Oh ! je te
» l'abandonne ; fais-en ce que tu pourras. »

Gustave court chez la grosse maman qui tient un restaurant ; Olivier reste avec Benoît , dont il compte se servir pour avoir du vin. Le grand garçon regarde d'un air étonné l'ami de son maître , qui se met une cravate bien roulée , un habit bien long , un gilet bien court , se peigne les cheveux bien lisses , se frotte de rouge le bout du nez , prend une cravache , met des guêtres , un petit chapeau pointu , et s'étudie dans la glace à se donner un air bête et insolent.

« Est-ce que monsieur va jouer la comédie ? » dit enfin Benoît. « — Mais à peu près ; me voici costumé. » A ton tour , Benoît.... — Comment , monsieur , » vous voulez me déguiser aussi ? — Tais-toi , et » obéis. Mets cette vieille culotte de peau , qui m'a » servi à monter à cheval dans mes momens de pros- » périté. — Monsieur , je ne pourrai jamais entrer » là-dedans... — Si fait , cela prête... prends ce gi- » let rouge... cette veste de nankin que je porte le » matin , et coiffe-toi de cette petite casquette... — » Monsieur , j'étouffe là-dedans.... — Tant mieux , » c'est ce qu'il faut ; tu en auras davantage l'air d'un » échappé des bords de la Tamise... — Vous voulez » me mettre dans un tamis , monsieur ? — Écoute » bien , Benoît ; et ne vas pas te tromper... — Je suis » tout oreilles , monsieur. — Je suis un milord , et tu » es mon jockey.... — Qu'est-ce que c'est qu'un mi- » lord , monsieur ? — C'est un Anglais qui vient à » Paris voir les monumens , les spectacles , les jeux et » les filles : on les reconnaît facilement dans les rues » à leur tournure grotesque ; dans les spectacles à

» leur mine étonnée ; au jeu, à leurs juremens ; près
» des filles, à leurs guinées. — Ah ! oui, monsieur..
» j'en ai vu l'autre jour deux, dans la rue de l'Échi-
» quier, qui pleuraient de joie en regardant deux
» coqs se battre.... Ils disaient comme ça, en voyant
» ces deux animaux se déchirer le visage, que ça leur
» rappelait leur pays. — Eh bien ! Benoît, il faut te
» donner la tournure anglaise ; tu vas me suivre
» chez un gros marchand de vin. Songe bien, si l'on
» te parle, à ne jamais répondre que *yes*. — *Yes?* —
» Oui, à tout ce qu'on pourra te dire, *yes*, et tou-
» jours *yes*. — Ça suffit, monsieur !... Oh ! c'est
» facile à retenir. — Ce n'est pas tout : quand je
» m'en irai, tu resteras chez le marchand, jusqu'à ce
» que moi ou Gustave allions t'y chercher ; si tu re-
» viens ici sans notre permission, tu recevras vingt-
» cinq coups de bâton, entends-tu ? — Je n'y revien-
» drai pas, monsieur. — Tu en recevras cinquante si
» tu donnes notre adresse.... Ainsi, souviens-toi de
» tout cela, tu ne reviendras pas ici ?... — Non,
» monsieur, et toujours *yes* quand on me parlera. —
» C'est cela même. Suis-moi, Benoît. »

Olivier sort de la maison ; Benoît le suit, pouvant à peine marcher avec sa culotte de peau, enfonçant sa casquette sur ses yeux, et repassant dans sa mémoire la leçon qu'il a reçue : le pauvre garçon était inquiet : les coups de bâton et les manières anglaises le tourmentaient beaucoup ; Olivier avait bien de la peine à garder son sérieux lorsqu'il voyait le visage contrit de son jockey.

Arrivé à une place de fiacres, Olivier monte en

voiture avec Benoît , et baragouinant l'anglais , ordonne au cocher de le conduire chez un des premiers marchands de vins de Paris. Le cocher fouette ses rosses , on part ; en route Olivier rappelle à Benoît ses instructions, dont il ne doit point s'écarter. On arrête devant un magasin de vin. Olivier descend , et entre dans la boutique en se dandinant et poussant le ventre ; Benoît le suit, marchant les jambes écartées et les yeux baissés. Notre étourdi prononce quelques mots anglais, et comme les marchands aiment beaucoup avoir affaire avec les étrangers, on s'empresse autour de milord.

« Moi , vouloir un joli panier de vin pour régaler » deux milords de mes amis , *if you please*. — Du » vin, milord ? nous en avons de toutes les qualités, » de tous les pays, de tous les âges... — Donnez-moi » du meilleur et du plus vieille , *if you please* ; je ne » regarde point le prix. — Vous serez content , milord... Combien de bouteilles ? — Nous être trois, » *I will* , neuf bouteilles : trois bordeaux , trois » beaune, trois champagne... dans un panier... — » Oui , milord,... Du champagne mousseux ? — *Yes*, » *I will* , que la bouchon saute au visage. — Il sau- » tera même au plafond, milord. — *Is-it good?* — » Non , milord, vous n'en perdrez pas une goutte. »

On s'empresse de mettre les neuf bouteilles de vin dans un panier qu'on porte dans le fiacre ; le marchand présente le mémoire à milord, qui ne fait aucune difficulté sur le prix, mais ne fouille pas à sa poche.

« Je avais laissé mon bourse à l'hôtel ; monsieur le

» marchand, faites venir un de vos jockeis avec moi
» pour toucher la petite somme, *if you please*. —
» Oui, milord, c'est très-facile. François, allez avec
» ce milord anglais ; vous toucherez soixante francs
» pour les neuf bouteilles. Milord, je vous demande
» votre pratique.... — *I will* vous acheter souvent,
» monsieur le marchand. *Good morning*. Benoît-
» son, suivez-moi.... — *Yes*. »

Benoît-son suit milord sans lever le nez ; on monte en voiture avec François, qui n'ose pas s'asseoir devant milord. Olivier avait dit au cocher de le mener du côté des Champs-Élysées. Lorsque l'on eut roulé quelque temps, milord se frappa le front comme quelqu'un qui a oublié quelque chose d'important, puis ordonna au cocher d'arrêter.

« Mon ami, » dit-il à François, « j'ai oublié l'essentiel ; il me faut six bouteilles de vin d'Espagne ; allez vite me les chercher ; mon jockey va vous accompagner ; vous reviendrez avec lui à l'hôtel des milords. Benoît-son , allez avec ce jeune marchand. — *Yes*. »

François ne fait aucune difficulté pour laisser le vin dans la voiture, ayant pour nantissement le domestique de milord. Il descend du fiacre , ainsi que le jockey , et se hâte de retourner chez son maître chercher du vin d'Espagne.

Olivier , débarrassé du garçon , se fait conduire à la porte Saint-Martin ; là, il descend de voiture, paie son cocher, prend un commissionnaire, lui fait porter son panier de vin , et revient trouver Gustave ,

auquel il présente en triomphe le beaune, le bordeaux et le champagne.

« Comment diable as-tu fait pour avoir ce pa-
» nier de vin? » demande Gustave à son ami. Olivier lui raconte le moyen qu'il vient d'employer et le succès de son déguisement; Gustave secouait la tête et ne paraissait pas fort content de l'espièglerie d'Olivier. « Sais-tu, » lui dit-il enfin, « que ce que
» tu viens de faire n'est pas délicat?... — Pourquoi
» donc? — Se déguiser pour acheter du vin qu'on
» ne veut pas payer! — Si fait, je veux bien le payer,
» et la preuve, c'est que j'ai laissé des gages. — Beau
» gage! cet imbécille de Benoît! — Mon ami, tout
» niais qu'il soit, un grand garçon de vingt ans vaut
» bien soixante francs. — Mais il nous trahira. —
» Impossible; je lui ai fait sa leçon... allons, bannis
» de vains scrupules, je te promets d'aller dégager
» Benoît dès que je toucherai quelque chose sur mon
» mois. — Alors il restera long-temps en nantisse-
» ment. — Mais toi, tu ne me parles pas de ce que
» tu as fait? — Oh! nous aurons un dîner superbe!...
» poissons, rôtis, entremets, rien n'y manquera. —
» Mon ami, ce n'est pas délicat de manger un dîner
» qu'on ne peut pas payer... — Quelle différence!...
» on me fait crédit volontairement!... La grosse
» maman m'a offert de me fournir au mois... — Au
» mois!... ah! mon ami! quelle trouvaille tu as faite
» là!... encore onze traiteurs de bonne volonté, et
» nous voilà en pension pour l'année. — Allons,
» cesse tes folies, et mettons le couvert; nos dames
» ne tarderont pas à venir... Ah! que tu es gauche!

» tu ne sais point placer une assiette... Que pense-
» ront nos belles, en ne nous voyant pas un domes-
» tique pour nous servir? — Elles penseront que nous
» avons renvoyé nos gens pour être plus libres de
» nous livrer à la gaîté et à la tendresse... elles nous
» en sauront même bon gré. — Tu vois tout cela du
» bon côté; mais je crains que ce nigaud de Benoît
» ne fasse des sottises... — Chut!... on frappe... —
» Regarde au trou de la serrure : est-ce le dîner? —
» Non, c'est ma voisine. »

La petite voisine est introduite; elle se blâme la première sur son inconséquence de venir dîner chez des garçons; mais ces messieurs lui promettent d'être discrets, et la rassurent en lui apprenant qu'elle ne sera pas la seule dame au dîner. En effet, mademoiselle Lise ne tarde point à venir; elle fait une petite moue en apercevant une femme, mais son humeur se dissipe lorsqu'elle voit que ce n'est pas pour Gustave que la voisine est descendue.

Le traiteur arrive enfin, courbé sous le poids des matelotte, fricandeau et beeftek; on s'empresse de le débarrasser des plats qu'il apporte, on en couvre la table, et on se livre sans réserve à son appétit et à sa gaîté.

Pendant que ces messieurs et ces dames sont à table, voyons un peu ce que faisait le pauvre Benoît, métamorphosé par Olivier en *Benoît-son*, jockey anglais.

François arpentait les Champs-Élysées avec son compagnon, qui n'avait garde de desserrer les dents,

mais qui maudissait tout bas Olivier, le panier de vin et la culotte de peau.

François essaie d'entamer la conversation, mais Benoît ne répond que des *yes* à tout ce qu'on lui dit, et le garçon marchand de vin cesse un entretien dont il fait seul les frais. On arrive enfin au magasin, François tout essoufflé, Benoît rouge comme un coq, parce qu'il prévoit que cela tournera mal pour lui.

« Est-ce que milord n'est pas content de son » vin? » demande le marchand en apercevant Benoît. « *Yes*, » répond celui-ci. « Ce n'est pas cela, » monsieur, » dit le garçon; « milord n'a pas encore goûté le vin, mais il s'est rappelé en chemin » qu'il lui fallait six bouteilles de vin d'Espagne, et » nous venons les chercher. — Six bouteilles de vin » d'Espagne!... mais duquel, encore?... — Milord » n'a pas dit autre chose. — Savez-vous, monsieur » le jockey, quel est celui que votre maître préfère? » — *Yes*. — Est-ce le madère, le xérès, le malaga? » — *Yes*, et toujours *yes*. — Ah j'entends, c'est le » Malaga... Voilà son affaire... Tiens, François, » prends ce panier... Tu toucheras quatre-vingt- » dix francs, au lieu de soixante... Milord demeure- » t-il loin?... — *Yes*. — A l'hôtel des Milords, » dit François en prenant le panier... « Allons, marchez, » monsieur Benoît-son; je vous suis. »

M. Benoît-son, qui ne savait plus ce qu'il devait faire, puisqu'Olivier lui avait défendu de donner son adresse et de retourner vers son maître sous peine de coups de bâton, ne répondait rien à Fran-

çois, et restait comme un therme au milieu de la cour.

« Est-ce que ce jockey a oublié son chemin? » dit le marchand impatienté : « où est l'hôtel des Milords, » mon ami? — *Yes*. — Que le diable l'emporte avec » ses *yes*!... Il paraît que ce jockey n'entend pas le » français... Comment savoir à présent où loge son » maître?... Ah!... c'est sans doute à l'hôtel Meurice où descendent les gros milords?... — *Yes*. — » Bon ; je l'ai heureusement deviné... François, va » vite à l'hôtel Meurice avec M. Benoît-son. — Oui, » monsieur. »

François se remet en marche ; on est obligé de pousser le jockey dans la rue pour le faire trotter près du garçon marchand de vin ; il cède enfin, et accompagne François en rechignant. On arrive à l'hôtel Meurice ; François fait des signes à son silencieux compagnon pour savoir s'il reconnaît l'hôtel, Benoît lâche une douzaine de *yes*. Le garçon entre et demande l'appartement de milord. Le concierge lui répond qu'il y a une vingtaine de lords dans l'hôtel et qu'il faut qu'il s'explique mieux ; François pousse Benoît devant lui et dit qu'il demande le maître de ce grand jockey-là ; le concierge examine Benoît et répond qu'il ne l'a jamais vu, que d'ailleurs on dîne parfaitement et que les lords qui l'habitent n'ont pas l'habitude d'envoyer chercher du vin dehors.

François est furieux ; il regarde Benoît entre les deux yeux, lui demande si c'est dans cet hôtel que son maître est logé ou dans un autre quartier. Le jockey ne répond que *yes* à tout ce qu'on lui de-

mande ; le concierge éclate de rire ; et François , fort ennuyé de ses promenades , pousse Benoît devant lui et ne le perd pas de vue en retournant chez son bourgeois.

Le marchand de vin s'emporte contre François en le voyant revenir avec le jockey : il commence à craindre d'avoir été dupé par un fripon et à suspecter la loyauté du milord. Il y a des voleurs en Angleterre comme ailleurs : cette idée inquiète le marchand , qui presse enfin Benoît de s'expliquer et d'indiquer la demeure de son maître. Enfin il trouve un moyen pour connaître la vérité : il se rappelle qu'un monsieur qui loge dans sa maison sait parler anglais ; par lui on saura faire répondre le jockey. François court chercher le voisin , qui vient de suite interroger Benoît.

Mais en vain on presse le jockey de questions anglaises et françaises , il ne sort pas de ses *yes* et on ne peut tirer de lui aucun renseignement sur son maître. Le marchand de vin voit qu'il a été dupe ; mais il lui faut une victime , et Benoît va être conduit en prison. Déjà François saisit au collet le faux Benoît—son lorsqu'un militaire entre dans la cour de la maison : à sa vue , Benoît recouvre la parole ; il crie , pleure , se débat , et va se jeter aux genoux du colonel Moranval.

Le colonel allait dans la maison du marchand visiter un de ses anciens camarades lorsqu'il entendit les cris de Benoît ; il lui demande où est son neveu ? Le marchand vient réclamer son argent et expliquer ce qui lui est arrivé. Le colonel , qui devine une par-

tie de la vérité , paie au marchand le prix de son vin , se rend caution du valet , donne pour boire à François pour l'engager à ne point ébruiter cette aventure , et s'éloigne en emmenant Benoît , par qui il espère savoir enfin des nouvelles de Gustave.

CHAPITRE XIII.

ENCORE UNE FOLIE.

Nos jeunes gens avaient oublié Benoît et leurs créanciers : tout au plaisir d'être à table avec deux femmes, jeunes, aimables et jolies, ils se livraient à la gaîté la plus folle que leurs belles partageaient : on chantait, on riait, on disait tout ce qu'on pensait ; on était aimable sans chercher à l'être ; on avait de l'esprit sans prétention, de la malice sans méchanceté. Par-ci par-là ces messieurs prenaient un baiser à leur voisine, mais rien de plus : les petites femmes savaient maintenir les mains trop entreprenantes des jeunes gens, et elles faisaient bien : pour qu'une fête soit gaie, il ne faut pas qu'elle dégénère en débauche.

On était au dessert ; le bouchon du champagne avait été frapper le plafond (ainsi que le marchand de vin l'avait promis à milord), le vin moussait dans les

verres , et la liqueur pétillante achevait d'échauffer les esprits déjà exaltés des convives , lorsque plusieurs coups frappés rudement à la porte interrompirent Gustave au milieu d'un couplet bachique.

Les jeunes gens se regardent , incertains s'ils doivent ouvrir ; les dames regardent ces messieurs , et cherchent à deviner dans leurs yeux le motif de leur inquiétude. On frappe de nouveau. « Eh bien ! messieurs , » dit mademoiselle Lise , « est-ce que vous n'entendez pas ? — Si fait , nous entendons , » dit Gustave ; « mais nous ne savons pas si nous devons répondre... c'est peut-être quelque visite importune... — Ah ! je devine ! quelque dame qui vient voir ces messieurs... et on craint qu'elle ne nous trouve ici.... Je vais ouvrir , moi ; je veux connaître cette beauté dont on redoute la colère.... »

Mademoiselle Lise , qui n'écoute jamais ce qu'on lui dit lorsqu'il s'agit de quelque chose qui pique sa curiosité , court dans la première pièce , et , malgré les prières de Gustave et d'Olivier , va ouvrir la porte d'entrée , lorsqu'un jurement bien prononcé se fait entendre sur le carré , et change la résolution de la petite , qui revient pâle et tremblante vers Gustave.

« Ah ! mon Dieu ! c'est ce vieux bougon de colonel !... — Qui ? mon oncle ?... — Lui-même... »
« Oh ! j'ai bien reconnu sa voix !... — Ah ! mon Dieu !... il m'aura vu passer ce matin dans la rue !... Comment faire , Olivier ?... — Parbleu ! »
« qu'il frappe tant qu'il voudra , nous n'ouvrons

» pas.—Votre oncle est donc bien méchant? » dit à son tour la petite voisine. « — Ah! madame! il n'est » qu'emporté... mais il m'en veut parce que je ne » me suis pas marié avec une jeune prude qu'il me » destinait.... Tenez, entendez-vous comme il frappe?... Écoutons; je crois qu'il parle....

» Ouvrirez-vous, mille bombes! » crie à travers la porte le colonel Moranval; « si vous n'ouvrez pas, » j'enfonce la porte!...

» Ah! mon Dieu!... il le fera comme il le dit... » s'écrie Lise en courant dans la chambre pour chercher un endroit capable de la dérober aux regards du colonel, qu'elle craint comme le feu.

Gustave se frotte le front, et cherche un moyen pour éviter son oncle; la petite voisine tremble à la voix de ce colonel qu'on paraît tant redouter, et Olivier avale plusieurs verres de champagne pour rappeler ses idées.

« Allons, il n'y a que ce moyen à tenter, » dit Gustave en ôtant son habit, son gilet et sa cravate. « Qu'allez-vous donc faire? » demandent les dames. « — Me coucher. — Vous coucher!... » devant nous!... quelle horreur! — Mesdames, » dans un cas urgent, on glisse sur ces puérités.... » D'ailleurs, je garde ma culotte, et vous ne verrez » pas ce qu'il vous plaît d'appeler maintenant une » horreur....—Finis cette dissertation, » dit Olivier; » quel est ton projet?... — Je suis au lit, malade à » la mort : depuis hier... tu me gardes.... — Bon! » je comprends... mais ces dames? — Ah, il faut les » cacher pour un moment... — Oui... mais où?...

» pas d'armoires assez grandes... Ah ! le petit cabinet
» à l'anglaise ; on y tient deux facilement.... Le co-
» lonel n'ira pas vous y chercher. — Eh bien ! joli
» dessert que vous nous donnez là ! » dit la voisine.
« — Pour moi, » dit Lise, » j'irai volontiers : l'arrivée
» du colonel m'a déjà donné la colique. — Ce ne
» sera pas pour long-temps, mesdames ; mais, de
» grace, laissez-nous apaiser le cher oncle... — Al-
» lons, puisqu'il le faut... entrons dans le cabinet à
» l'anglaise... Au moins, monsieur Olivier, donnez-
» moi votre flacon d'eau de Cologne. — Le voilà,
» madame. »

Les deux petites femmes se cachent dans le cabinet qui est derrière le lit de Gustave ; Olivier enlève, aussi vite qu'il le peut, les débris du dîner et les quatre couverts ; puis, pendant que Gustave enfonce un bonnet de coton sur ses yeux et se fourre sous la couverture, il va, un mouchoir à la main et d'un air sentimental, ouvrir la porte au colonel Moranval.

Le colonel s'impatiait ; il allait effectuer sa menace et enfoncer la porte lorsqu'Olivier parut devant lui. « Ah ! vous vous décidez donc à m'ouvrir enfin,
» monsieur ! savez-vous bien qu'il est indécent de
» laisser frapper aussi long-temps?... — Monsieur
» le colonel, vous étiez le maître de ne pas rester à la
» porte.... — Oui, vous espériez que je m'en irais,
» je m'en doute bien.... Je m'étais fait connaître,
» monsieur, et vous deviez.... — C'est pour cela,
» monsieur le colonel, que je n'ouvrais point. —
» Comment, vous osez.... — C'était pour ménager
» votre sensibilité.... — Ma sensibilité !... laissons ce

» verbiage. Où est mon neveu?... — Chut!.... —
» Qu'est-ce à dire?... — Chut!... de grace!.... —
» Qu'entendez-vous par vos chut?... je veux voir mon
» neveu!.... — Vous allez le voir, monsieur le co-
» lonel... veuillez me suivre dans la seconde pièce...
» et marchez sur la pointe des pieds, je vous en
» prie....—Vous moquez-vous de moi, monsieur Oli-
» vier!—Ah! monsieur, je n'ai pas envie de rire.... Ce
» pauvre Gustave... tenez, le voilà, monsieur le co-
» lonel; voyez dans quel état!.... »

Le colonel arrive devant le lit, dans lequel Gustave se frottait le visage avec des figes sèches (pendant que son ami amusait son oncle), afin de se rendre le teint jaune et terreux.

Le colonel examine son neveu avec étonnement; Olivier se retourne et étouffe une envie de rire que lui donne la vue du visage barbouillé de Gustave.

« Qu'a-t-il donc? » dit enfin le colonel en examinant son neveu d'un air assez incrédule. — « Ce qu'il
» a? monsieur le colonel!... une fièvre cérébrale, et
» qui semble vouloir devenir putride et maligne. —
» Une fièvre cérébrale!... depuis quand?... — De-
» puis... hier... — Et c'est pour guérir sa fièvre que
» vous avez été ce matin, déguisé en Anglais, escro-
» quer du vin chez un marchand?... — Monsieur le
» colonel, le terme est un peu fort... et si mon ami
» n'était point malade... — Morbleu! monsieur, je
» ne crois plus à vos contes... On ne guérit pas un
» malade avec du champagne. — Aussi, monsieur,
» ne l'avais-je pris que pour moi, afin de me donner
» des forces pour veiller mon ami. — Et pour cela

» vous laissez son domestique en gage?... — Nous
» n'en avons pas d'autres à offrir. — Exposer ce gar-
» çon à être mis en prison!... — Monsieur le colo-
» nel, Patrocle s'est fait tuer pour Achille; Pollux
» meurt six mois de l'année pour Castor; Orphée va
» aux enfers pour sa femme; saint Vincent de Paule
» s'est fait mettre aux galères pour des gens qui n'en
» valaient pas la peine; M. Benoît peut bien coucher
» en prison pour son maître. — Il n'est pas ques-
» tion d'Orphée et de Pollux!... mais de mon neveu,
» qui, grace à vous, monsieur Olivier, ne fait plus
» que des sottises... — Ah! monsieur le colonel, vous
» me flattez!... — Est-ce qu'il ne parle plus?... —
» C'est qu'il est dans un assoupissement momentané,
» suite de l'accès qu'il vient d'avoir... — Que diable
» a-t-il donc sur la peau?... — Rien... c'est l'effet de
» la fièvre. — Avez-vous été chercher un médecin?...
» — Pas encore, monsieur le colonel... — Quoi!
» lorsque votre ami est malade... — Monsieur le co-
» lonel, nous n'avons pas d'argent pour acheter les
» drogues qu'il ordonnera sans doute...! — Quelle con-
» duite!... pas d'argent pour vivre!... — Monsieur
» le colonel, cela arrive tous les jours à des gens fort
» honnêtes. — Cela ne devrait pas vous arriver, à
» vous qui avez un emploi.. Au reste, je veux savoir
» la vérité. Allez me chercher un médecin, monsieur
» Olivier! — Un médecin!... et pourquoi faire?...
» — Mille escadrons! la question est singulière!...
» Allez, monsieur, je veux savoir si mon neveu est
» aussi malade que vous le dites; et, dans tous les cas,
» je ne le laisserai pas ici... Quel désordre!... des vè-

» temens à terre!... des assiettes sous la table!... —
» C'est que j'ai un chat, monsieur le colonel. — Des
» bouchons... des... ah! ah!... qu'est-ce que ceci?...
» Est-ce aussi pour votre chat, monsieur Olivier, que
» vous avez mis sous cette chaise ce ridicule de fem-
» me?... — Ah!... mon Dieu!... je le trouve donc en-
» fin!... c'est le sac à ouvrage de ma femme de mé-
» nage; elle l'a cherché ce matin pendant deux heu-
» res au moins, cette pauvre Fanchette!... elle
» croyait l'avoir perdu dans la rue!... — Ah! vous
» avez une femme de ménage qui porte un sac de
» maroquin à fermeture d'acier? — Oui, mon-
» sieur le colonel; oh!... tout le monde en porte
» maintenant... cela est devenu très-commun. —
» C'est fort bien. Allons, monsieur, ne perdez pas
» de temps... Je resterai près de mon neveu pen-
» dant que vous serez dehors... — Oh! ce n'est pas
» la peine, monsieur le colonel, la portière montera
» le garder; d'ailleurs je crois qu'il dort... — Je le
» veux ainsi, monsieur, et, mille cartouches! je vous
» prouverai que j'ai du caractère. »

Le colonel se fâchait; il n'y avait pas moyen de le faire changer de résolution. « Ma foi, » se dit Olivier, « Gustave et nos petites s'en tireront comme ils pour- » ront; quant à moi, j'ai fait ce que j'ai pu, je me » sauve. »

Gustave n'était pas à son aise pendant la conversation du colonel avec Olivier; il avait pensé vingt fois éclater de rire, mais il s'était contenu dans l'espoir que son oncle ne resterait pas. Lorsqu'il vit Olivier sorti, et le colonel assis au milieu

de la chambre, il perdit courage et fut sur le point de jeter en l'air draps et couvertures; il craignait aussi que les jeunes femmes ne fissent du bruit dans le petit cabinet; afin de distraire l'attention du colonel, il se décida à lui parler, et, pour entamer la conversation, poussa un gémissement plaintif.

« Ah ! ah !... » dit le colonel, « vous ne dormez plus, monsieur Gustave ? — Comment, c'est vous, mon oncle ? — Oui, mon neveu... Vous ne m'attendiez guère ce soir !... je conviens que sans Benoît je ne serais pas venu vous chercher ici... — Ah ! c'est Benoît qui... vous a dit... — Oui, après avoir reçu vingt coups de bâton pour prix de son silence, et la promesse du double s'il me mentait... — Pauvre Benoît !... il n'a pas reçu d'autres gages depuis qu'il est avec moi. — Il^m me paraît que vous n'avez plus le délire, monsieur ? — Mon oncle, je me sens mieux pour le moment; demain j'aurai l'honneur d'aller chez vous, si j'ai la force de marcher. — Non, monsieur, vous y viendrez ce soir à pied ou en voiture. Je ne suis pas dupe de votre maladie, et... Qu'est-ce que j'entends ? on dirait... — Ce n'est rien, mon oncle... c'est le carlin d'Olivier qui fait ses ordures... — Un carlin ! un chat !... vous avez donc tous les animaux ici ? — Olivier aime beaucoup les bêtes... — Diable !... quel bruit !... votre carlin a donc le dévoiement ?... — Oui, cette pauvre bête a trop bu de lait... — Mais il est donc sous votre lit ?... Je crois que cela se sent jusqu'ici... — Si vous vouliez aller chercher du sucre pour en brûler, mon on-

» cle?... — En brûler ! sur quoi ? à la chandelle sans
» doute... mais votre ami tarde bien à revenir?... —
» Le soir , il n'aura trouvé personne. — Allons ,
» Gustave , habillez-vous et suivez-moi... — Je vous
» assure , mon oncle , que je n'en aurai pas la force ,
» et je puis à peine... — Morbleu ! j'entends du
» bruit. Cette fois ce n'est pas un carlin... c'est dans
» ce cabinet... »

Le colonel approche du cabinet ; Gustave se lève sur son séant , et , pour arrêter son oncle , oublie qu'il n'est déshabillé qu'à demi ; le colonel , qui aperçoit la culotte de Gustave , ne doute plus qu'il ait été dupe de nouveaux mensonges ; pour s'en éclaircir , il court au cabinet , malgré les supplications de son neveu ; il veut l'ouvrir , mais on a mis le verrou en dedans.

« Ah ah ! » dit le colonel , « c'est probablement
» la femme de ménage de M. Olivier , qui cherche
» son ridicule dans les lieux à l'anglaise ? Mais je suis
» curieux de connaître cette pauvre Fanchette , et
» dussé-je rester ici jusqu'à demain , je réponds
» qu'elle ne sortira pas sans que je la voie. »

Cette menace épouvante les deux jeunes femmes , qui étouffaient enfermées dans le petit cabinet. Déjà plusieurs fois la voisine , qui avait vidé le flacon d'eau de Cologne , pendant que mademoiselle Lise soulageait sa colique , avait voulu en sortir ; mais la petite blanchisseuse , qui redoutait beaucoup le colonel , avait toujours retenu sa compagne , en lui faisant un portrait effrayant de l'oncle de Gustave , et en lui exagérant les dangers qu'il y aurait à s'exposer

à sa colère. La honte d'être trouvée dans une pareille cachette retenait la petite enfileuse de perles , et la crainte fortifiait la résolution de Lise. Cependant toutes deux étaient fort mal à leur aise lorsque Gustave , qui devinait le désagrément de leur position , se sacrifia généreusement pour elles.

Il se lève, met en un instant habit, gilet et cravate, et s'avance vers son oncle, en lui annonçant qu'il est prêt à le suivre. « Ah, drôle ! » dit le colonel, « vous êtes donc guéri de votre fièvre?... — » Mon oncle, je m'expose à toute votre colère, vous » le voyez ; mais c'est pour deux femmes intéressantes, charmantes et innocentes, qui ne doivent » pas s'amuser dans ce cabinet... je me sacrifie pour » elles... je vous attends, mon oncle. — Je devrais, » avant de m'en aller, donner le fouet à ces innocentes qui se cachent dans le cabinet de garde- » robe de deux mauvais sujets, mais je veux bien » leur en faire grace pour cette fois. Allons, marchez, monsieur, hâtons-nous de sortir : vos belles » doivent être jaunes comme des citrons, et fumées » comme des harengs. »

Gustave prend son chapeau, et sort de l'appartement avec le colonel, en jetant un dernier regard sur les lieux à l'anglaise.

CHAPITRE XIV.

TROP LONG OU TROP COURT.

Voilà Gustave revenu chez son oncle ; il s'attend à une forte mercuriale , à des reproches sévères sur sa conduite passée et présente ; vous aussi , lecteur , vous croyez que le colonel Moranval va crier , jurer , sermonner !... eh bien ! pas du tout ; le colonel ne dit pas un mot à son neveu ; ils se retirent chacun dans leur appartement sans s'être adressé une parole. D'où provenait ce changement dans la conduite du colonel ? Peut-être voulait-il s'épargner des discours inutiles ; peut-être , comme tant de gens , avait-il trop de choses à dire pour savoir par où commencer ; peut-être enfin , et je crois que nous tenons le véritable motif de son silence , craignait-il , en se livrant à toute sa colère , de faire remonter sa goutte dans son estomac.

Gustave ne sait que penser de la modération de

son oncle; mais il est résolu de se rendre digne de son indulgence, et pour cela, il reste huit jours chez lui, menant une conduite exemplaire, ne sortant que rarement, travaillant une partie de la journée, et se couchant de bonne heure.

Le colonel ne disait mot; mais il observait son neveu : il commençait à sentir qu'avec un caractère comme celui de Gustave, on cède à la douceur, à la prière, tandis qu'on se révolte contre la force et l'autorité. « Soit, » disait le colonel, « je veux bien être » doux, et ne plus tant crier; Gustave est un jeune » homme : il est étourdi, mais sensible; il aime les » femmes, je les ai aimées jadis, je les aimerais bien » encore, si ma goutte et mes rhumatismes me le » permettaient : avant de gronder les autres, rappe- » lons-nous ce que nous avons fait. Tâchons seulement » que Gustave ne fasse pas de mauvaises connais- » sances, ce qui est la perte des jeunes gens, et ma- » rions-le, si cela est possible, parce que le mariage » étant le tombeau de la folie, de l'amour et des » plaisirs, Gustave deviendra nécessairement raison- » nable, sage et rangé, lorsqu'il entendra sa femme » crier, ses gens se disputer, et ses enfans pleurer; » petit concert qui est en effet bien capable de faire » fuir les ris et les amours. »

Gustave commençait à étouffer de sagesse, et, pour se désennuyer, cherchait à faire un Frontin de Benoît, auquel il avait, en rentrant chez son oncle, administré un léger correctif pour lui apprendre à mieux jouer les jockeys anglais. Mais Benoît n'était pas né pour être le valet de chambre d'un jeune

homme à bonnes fortunes ; il n'entendait rien à l'intrigue , et Gustave perdait son temps et ses leçons , lorsqu'un matin son oncle le fit prier de passer dans son cabinet.

Gustave se hâte d'obéir ; il s'approche de son oncle avec le respect et la soumission d'un neveu qui n'a plus le sou dans sa poche.

« Gustave, » dit le colonel, « il me semble que tu » commences à te ranger un peu. Tu dois être las » de la vie dissipée que tu as menée jusqu'ici. Pour » achever de mûrir ta tête, j'en reviens à ma première idée, je veux te marier. — Encore, mon » oncle ! Est-ce que vous avez pour moi une autre » épouse en vue ? — Non ; tiens, décidément je veux » te laisser maître de choisir ; je crois que tu me sauras gré de cette condescendance. — Oui, mon » oncle ; vous êtes d'une bonté... Mais où choisirai-je une femme ? — A coup sûr ce ne sera pas dans » les sociétés que tu fréquentes avec tes Olivier et tes » grisettes. Tu vas venir avec moi dans des maisons » honnêtes ; tu y verras de jolies femmes ; tu te fixeras et tu épouseras. — Allons, mon oncle, ainsi » soit-il. »

Gustave accompagne le colonel dans plusieurs sociétés où il trouve en effet des femmes qui lui plaisent, mais qu'il ne voudrait pas épouser. Lorsque M. de Morranval voit son neveu empressé près d'une nouvelle beauté, faisant le galant, lançant des œillades, il le croit amoureux, et le questionne au retour sur ses sentimens : « Eh bien, Gustave ! cette grande blonde » te plaît ?... — Oui, mon oncle ; elle est gaie, aimable,

» spirituelle...—As-tu envie de l'épouser?—Non...
» elle a trop de prétention à l'esprit : en causant avec
» moi, elle cherchait à se faire écouter des autres; elle
» parlait haut pour fixer l'attention; elle est coquette,
» enfin!... et je ne veux pas épouser une femme co-
» quette. —Et cette petite brune à laquelle tu as dit
» tant de douceurs, comment la trouves-tu? —
» Charmante!.... elle a de la grace, de la tournure,
» une voix expressive... — L'épouseras-tu? — Non
» pas... elle chantait un *duo* avec un jeune homme
» et y mettait une expression... Mon oncle, une de-
» moiselle qui l'est encore ne pourrait pas mettre
» autant d'expression dans son chant!... — Mais cette
» autre, si vive, si folle, qui danse si bien?... — Ah!
» celle-là est bien séduisante!... — Tu l'aimes? —
» Comment ne pas l'aimer? ses yeux malins disent
» tant de choses!... elle rit avec une gentillesse!...
» et sa danse!... quelle légèreté!... quelle grace!
» quelle précision dans ses pas!... — Ah! c'est donc
» celle-là qui sera ta femme!... — Ma femme!...
» Dieu m'en garde!... elle aime trop la danse; elle
» recherche l'hommage de celui qui pirouette le
» mieux, et je ne veux pas conquérir un cœur par
» des entrechats!... — Mille cartouches! Gustave, tu
» es bien difficile à marier!—Convendez, mon oncle,
» que j'ai raison dans ce que je vous ai dit sur ces
» demoiselles? — Tu trouves toutes les femmes co-
» quettes! — Il y a du plus ou du moins; mais en
» général toutes les dames sont portées à la co-
» quetterie, penchant bien naturel, bien excusable
» chez un sexe qui doit à ses charmes des homma-

» ges qu'on ne rend pas toujours au mérite et à la
» vertu. Les femmes doivent donc d'abord s'occu-
» per de plaire pour affermir leur empire ; c'est ce
» qu'elles font depuis leur printemps jusqu'à leur
» hiver.— Elles ont raison , morbleu ! et nous autres
» qui les trompons dans les quatre saisons de notre
» vie... comment nommeras-tu cela ? — C'est de la
» séduction , mon oncle. — Ah ! c'est de la séduc-
» tion ! quand tu as six maîtresses à la fois ; quand tu
» te livres à la première brunette qui t'agace , quand
» tu courtises en même temps la mère et la fille , la
» maîtresse et la soubrette , la marquise et la brodeuse ,
» c'est de la séduction !... Cela ressemble diablement à
» du libertinage !... Oui , mon neveu , les hommes sont
» libertins , séducteurs , si tu veux ; tu l'es plus qu'un
» autre : ne t'érige donc plus en censeur des femmes ,
» et estime-toi heureux qu'elles veuillent bien encore
» écouter tes sornettes et ne pas te rire au nez quand
» tu pousses de gros soupirs. — Mon oncle , je vous
» assure que je ne censure personne.... — En voilà
» assez !... te marieras-tu , oui ou non ? — Oui , mon
» oncle ; quand j'aurai trouvé une femme parfaite. —
» Te moques-tu de moi ? La perfection n'est pas
» dans la nature ; nous naissons tous avec des dé-
» fauts que l'éducation peut affaiblir et les leçons
» déraciner , mais je ne suis pas de l'avis de ceux qui
» prétendent que nous venons au monde bons
» comme des agneaux et doux comme du miel. Si
» cela était , verrait-on un enfant de deux ans trépi-
» gner des pieds et se pâmer de colère ? Sont-ce les
» caresses de sa mère , les soins de sa nourrice , qui

» ont rendu celui-ci, à quatre ans, menteur, voleur,
» gourmand et entêté? Nous naissons avec des dé-
» fauts qui deviennent des vices, lorsque l'éducation
» et la surveillance des parens ne les ont pas corri-
» gés. Il ne s'en suit pas de là que nous sommes, en
» grandissant, excusables de nous livrer aux pen-
» chans de la nature; nous avons alors la raison
» pour nous éclairer et nous servir de guide; tant
» pis si nous n'écoutons pas ses conseils. Mais si la
» sagesse nous retient souvent, la faiblesse humaine
» l'emporte quelquefois: il est donc impossible d'être
» parfait. En quel lieu trouverons-nous les hommes
» sages et commandant à toutes leurs passions? J'ai
» beau remonter à la création du monde, je n'y
» trouve point cet âge d'or dont ont parlé les poètes,
» et ce que chaque génération a appelé *le bon vieux*
» *temps*.... Le premier homme eut une femme co-
» quette, et deux fils dont l'un a tué l'autre; les des-
» cendans de Caïn et d'Abel se sont si bien compor-
» tés, que Dieu a été obligé de leur envoyer le dé-
» luge. Les descendans de Noé se sont constamment
» battus les uns contre les autres. Est-ce dans l'Asie,
» au temps de Sémiramis, qu'il faut placer l'âge
» d'or?... Quel assemblage de vices renfermaient ces
» villes fameuses, Ninive, Babylone, Persépolis,
» Echatane! Et cette Grèce si vantée, qui n'é-
» tait composée que de petits royaumes toujours
» prêts à se déchirer eux-mêmes, toujours livrée à
» des tyrans ou à des fripons! Aristocratie, démo-
» cratie, oligarchie, factions, guerres, trahisons,
» esclavage décoré du nom pompeux de liberté,

» voilà quelle fut la Grèce. Est-ce chez les Romains
» que nous trouverons la perfection?... Si elle est
» dans les arts , elle est bien loin de leurs mœurs !
» Leur république n'offre que batailles , carnage ,
» décemvirs , tribuns , révolution , loi agraire , des
» dictatures perpétuelles , des proscriptions ; la pour-
» pre des Césars ne nous montre qu'un Titus pour
» opposer aux Tibère , Néron , Caligula , Caracalla.

» Est-ce sous les pontifes que les Romains étaient
» heureux ? Je vois le fils d'un pauvre vigneron par-
» venir à la dignité suprême. Sixte-Quint s'assied sur
» le trône pontifical , et remplit l'univers du bruit de
» sa grandeur : il embellit Rome , élève des monu-
» mens ; mais il augmente les impôts , le peuple est
» malheureux et appauvri. Sixte-Quint fut plus haï
» qu'admiré.

» Est-ce le temps de la chevalerie que l'on appelle
» l'âge d'or ? Sans doute il était beau de rompre une
» lance pour sa belle , et de se consacrer à la défense
» des dames ; mais je vois , dans ces beaux temps , les
» vilains mangés par les vassaux , les vassaux mangés
» par les suzerains , et les suzerains dépouillés par les
» moines ; je vois une jeune mariée forcée de donner
» sa fleur à un châtelain brutal , et des hommes ,
» appelés serfs , traités par d'autres hommes comme
» le prophète Élie traita de pauvres petits garçons
» qui l'appelaient *tondu*. C'est donc sous le bon roi
» Henri IV que l'on a connu le bon temps ? C'était
» en effet le désir de ce grand homme de rendre son
» peuple heureux ; et , s'il n'eût tenu qu'à lui , les
» Français auraient alors connu l'âge d'or. Mais les

» rébellions , les guerres civiles , les fanatiques , les
» empoisonneurs , les assassins troublèrent le règne
» de Henri IV , qui périt comme Henri III.

» Après ce bon roi , où irai-je chercher le bon
» temps et l'âge d'or... et cette perfection , cette
» sagesse constante qui n'existent pas ? — Mon cher
» oncle , vous avez oublié Salomon , dit *le Sage*. —
» Ah ! parbleu ! une sagesse comme celle-là te con-
» viendrait beaucoup : trois cents femmes et sept
» cents concubines ! Peste ! quel homme que ce Sa-
» lomon ! Mais voilà une dissertation qui m'a mené
» plus loin que je ne voulais , et tout cela est ta faute.
» Tu veux une femme parfaite ! Tu ne te marieras
» donc pas ? — Pardonnez-moi , mon cher oncle . Il
» suffit pour cela que je sois amoureux : celle que
» nous aimons est parfaite à nos yeux . — Si tu m'a-
» vais dit cela plus tôt , mon cher neveu , tu m'aurais
» épargné ce bavardage sur la perfection , l'âge d'or
» et le bon vieux temps . Tâche donc de devenir
» amoureux ; cela t'était si facile autrefois . — Il
» est facile de trouver une maîtresse... mais une
» femme... Ah ! mon oncle !... — Est-ce qu'une maî-
» tresse n'est pas une femme ? — Si fait ; mais... —
» Est-ce qu'on ne couche pas avec l'une comme avec
» l'autre ? — Sans doute... — Est-ce qu'on ne fait
» pas des enfans à toutes les deux ? — Certainement...
» mais... — Allons , va te promener avec tes *mais*...
» Tu n'as pas le sens commun , mon pauvre Gus-
» tave !... Ces messieurs qui ont tourné toutes les
» têtes , qui ont trompé des maris et fait le malheur
» des petites filles , sont , quand on veut les marier ,

» d'une sévérité extrême sur le choix d'une épouse...
» Va, mon cher ami, quoique tu sois bien au fait
» de toutes les ruses des belles, ta femme, si cela lui
» plaît, te trompera comme un homme bien igno-
» rant sur cet article. — Je n'ai jamais douté de
» cela, mon oncle. — Oui? Eh bien! en ce cas,
» allons nous coucher. »

CHAPITRE XV.

L'AMOUR VRAI.

Un soir que Gustave revenait seul du spectacle , son oncle ayant préféré ne pas sortir , il aperçut une femme assise sur le banc à côté de la porte cochère de l'hôtel du colonel. Sans faire beaucoup attention à elle , Gustave allait rentrer , il tenait le marteau pour frapper , lorsqu'une voix touchante l'arrêta.

« C'est vous , monsieur Gustave , et vous ne me
» dites rien!... — Grand Dieu!... quelle voix!... —
» Vous ne me reconnaissez donc pas?... — Serait-ce
» toi, Suzon?... — Oui , monsieur , c'est moi , c'est
» la pauvre Suzon... — Et que viens-tu donc faire
» à Paris? — Je viens vous voir... — Me voir!... —
» Certainement. Je suis là à vous attendre depuis
» deux heures... On m'a dit que vous étiez sorti ,
» mais que vous reviendriez bien sûr , et je n'ai
» pas voulu m'éloigner de votre maison. — Chère

» Suzon !... Mais je ne conçois pas... Avec qui es-tu
» venue à Paris ? — Avec personne... — Et tes pa-
» rens ? — Je ne leur ai pas dit que je m'en allais...
» — Quoi ! tu les as quittés ?... — Ils voulaient tou-
» jours me marier avec Nicolas, et moi je ne le vou-
» lais pas, parce que je pensais toujours à vous. Hier
» on a fixé le mariage pour dimanche... et je me suis
» sauvée ce matin pour ne pas épouser Nicolas... —
» Comment savais-tu mon adresse ? — M. Benoît
» m'avait dit la rue et le numéro, et je n'avais garde
» de rien oublier !... Est-ce que vous êtes fâché de
» me voir ?... — Pauvre Suzon !... fâché de te voir ?...
» Ah ! je t'aime trop pour cela... Mais cependant...
» comment allons-nous faire ? — C'est bien facile, je
» resterai avec vous... — Mais il faut te loger... te
» coucher... — Je coucherai avec vous... Vous savez
» bien comme je faisais lorsque vous étiez chez
» nous... — Si j'étais seul, ce serait fort aisé... mais je
» demeure chez mon oncle, et je ne suis pas le maître
» de faire tout ce que je veux... — Ah ! monsieur
» Gustave, vous ne m'aimez plus, je le vois bien !...
» Vous me chassez, vous me renvoyez d'auprès de
» vous !... vous voulez toujours que j'épouse Nicolas
» Toupet !... — Ne pleure pas, Suzon, ne pleure
» pas... Moi, te renvoyer ! non, ma chère amie...
» Tu as fait une étourderie en quittant ta famille ;
» mais j'en suis la première cause, et certes je ne
» t'abandonnerai pas. Cependant je voudrais bien
» que mon oncle ne sût rien de tout ceci... Si je
» pouvais te cacher... — Oh ! je ferai tout ce que
» vous voudrez !... Que je sois avec vous seulement,

» et je serai contente. — Je vais frapper... je laisserai
» la porte entr'ouverte. Pendant que je parlerai au
» portier, tu entreras, tu te glisseras au fond de la
» cour... Nous verrons ensuite si les domestiques
» sont couchés... Tu m'entends bien?... — Oh! soyez
» tranquille. »

Gustave craignait le bavardage du portier, qui était le père de Benoît et aussi bête que son fils.

Notre jeune homme frappe, entre, va se placer devant le carreau du portier, qui lui apprend qu'une jeune fille est venue le demander; pendant ce temps, Suzon entre et se glisse au fond de la cour. Gustave ferme la porte et va retrouver la petite sous la remise. « Te voilà dans la maison, » dit-il à Suzon, « maintenant je vais te conduire à ma chambre..... » puissions-nous ne rencontrer personne dans l'escalier ! » Il la prend par la main et monte un escalier qui conduisait à son appartement et à celui de son oncle.

Arrivé sur le carré, Gustave s'arrête devant la porte; il aperçoit de la lumière dans la pièce d'entrée qui précède sa chambre à coucher; il fait monter un étage de plus à Suzon, et entre chez lui. Il trouve Benoît endormi sur une chaise en attendant son maître.

Benoît s'éveille; il demande à Gustave s'il n'a besoin de rien, et va monter à sa chambre, qui est sur les toits; mais il rencontrerait Suzon sur l'escalier; il faut donc, au contraire, le faire descendre. « Benoît, je veux souper, » dit Gustave; « va à l'office » me chercher quelque chose. »

Benoît sort et descend ; pendant ce temps, Suzon est introduite dans la chambre à coucher de Gustave. Benoît revient apportant une volaille et du vin ; pendant qu'il pose cela sur une table, et que Gustave le presse de se dépêcher, Suzon, qui était dans la chambre sans lumière, renverse une chaise en cherchant à s'asseoir.

Benoît pâlit ; la volaille qu'il tenait sur un plat roule à terre ; il n'ose plus lever les yeux ; Gustave ne sait que dire. « Avez-vous entendu, monsieur?... » dit enfin Benoît en tremblant... « — Oui, j'ai cru » entendre... — Il y a des voleurs dans votre cham- » bre... et moi qui suis resté seul ici pendant une » heure!... Ah, mon Dieu!... si je m'étais douté de » ça!... — Allons, tu rêves, Benoît. — Comment, » monsieur! est-ce que ce bruit s'est fait tout seul? » — C'est le chien de mon oncle, sans doute. — » Oh! il y a long-temps que Fidèle est dans sa » niche... ce sont des voleurs... je vais éveiller tout » le monde... — Garde-t'en bien. . je te le dé- » fends... va te coucher, Benoît. — Quoi, monsieur! » vous voulez rester seul ici!... — Va te coucher, » te dis-je, et ne réveille personne, ou demain je te » chasse! — Mais, monsieur, vous voulez donc être » tué cette nuit? — Je n'ai rien à craindre. Tu es un » sot ; va-t'en, et tais-toi. — Allons, bonne nuit, » monsieur... je vais armer ma carabine ; vous m'ap- » pellerez si vous avez besoin de moi... je tirerai mon » fusil en l'air, ça réveillera tout l'hôtel. — Benoît, » fais-moi le plaisir de ne pas toucher à ta carabine, » si tu ne veux pas que demain ma canne touche à » tes épaules. Va te coucher et dors. »

Benoît s'en va enfin , et Gustave est seul avec Suzon ; il peut la voir , lui parler , l'embrasser tout à son aise ; il la trouve embellie , formée davantage depuis son départ du village. La petite se laisse embrasser , caresser. Elle revoit Gustave , il lui promet qu'il ne la renverra pas ; elle est heureuse , elle ne désire plus rien.

Les jeunes gens soupent , et Suzon raconte à Gustave son voyage : elle est venue à pied d'Ermenonville à Paris ; elle a fait onze lieues presque sans se reposer , tant elle craignait de ne pas arriver assez tôt près de son ami ; aussi ses pieds sont écorchés , ses membres meurtris ; mais en route elle ne sentait pas la fatigue , l'amour doublait son courage et ses forces.

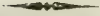
« Pauvre petite ! » disait Gustave... « Oh ! cette femme-là m'aime bien !... »

Il n'osait parler à Suzon de la douleur qu'elle causait à ses parens ; il sentait bien qu'elle avait eu tort de les quitter pour venir le trouver , mais pouvait-il faire des reproches lorsqu'elle lui donnait une si forte preuve d'amour ! « Le sort le veut ainsi , » pensait Gustave ; « il était écrit que Suzon n'épouserait pas Nicolas , parce que j'aurais été à Ermenonville... Allons , jouissons du présent et ne nous inquiétons pas de l'avenir. »

Gustave fit coucher Suzon avec lui. La petite retrouva dans les bras de son ami ces nuits d'amour qui avaient fait depuis le charme et le tourment de sa vie. Elle s'endormit enfin , heureuse et plus aimante encore , sur le sein de Gustave ; pour lui , réfléchis-

sant à ce qu'il ferait de Suzon et aux moyens de la dérober aux regards de son oncle, il n'était pas aussi tranquille que la petite. La colère du colonel serait terrible s'il trouvait la jeune paysanne chez son neveu; et s'il apprenait que cette jeune fille, séduite par Gustave, a pour lui abandonné ses parens et son pays, cela serait bien pis encore!... Comment donc faire pour éviter tout cela?... Renvoyer Suzon chez ses parens, qui peut-être la maltraiteront!... Ah! Gustave ne se sent pas ce courage... Suzon, qui est si sensible, si jolie!... Quel cœur pourrait se priver volontairement d'un pareil trésor!... ce ne peut être celui d'un jeune homme de vingt ans.

« Gardons Suzon avec moi, » dit Gustave, « ca-
» chons-la avec soin, tâchons de ne point donner
» l'éveil à mon oncle... et, ma foi, cela durera tant
» que cela pourra. »



CHAPITRE XVI.

LA JOURNÉE AUX CONTRARIÉTÉS.

Il était tard lorsque Gustave s'éveilla. Suzon dormait encore : faire onze lieues à pied , et coucher avec son doux ami ! double raison pour avoir besoin de repos. Notre héros considérait la pauvre petite qui , pour venir le trouver , avait abandonné amis , parens , et le village où elle était née : Gustave faisait , sans le vouloir , des réflexions mélancoliques : l'avenir de Suzon l'inquiétait.

On frappe à la porte de l'antichambre. Gustave se lève doucement pour ne pas réveiller Suzon , et va demander : « Qui est là ? — C'est moi , monsieur , » répond Benoît. « — Que me veux-tu ? — Comme » d'ordinaire monsieur se lève à huit heures , et qu'il » en est bientôt dix , je craignais que les voleurs » n'eussent tué monsieur.... et puis monsieur le co- » lonel vous attend pour déjeuner.... — C'est bon ,

» je vais y aller. — Est-ce que monsieur ne me
» donne pas son habit et ses bottes?... — Plus tard;
» laisse-moi tranquille. »

Gustave revient près de la petite , qui dort toujours. Il ne sait ce qu'il doit faire : son oncle l'attend, il faut se rendre près de lui... Mais que fera Suzon?... Elle ne peut passer la journée à dormir ; il faut qu'elle déjeune, qu'elle dîne... Et Benoît, qui tous les jours fait la chambre et le lit de son maître, comment lui cacher Suzon ? Si Benoît n'était pas un sot , on le mettrait dans la confidence , et il pourrait servir les jeunes gens ; mais il n'y a pas moyen de se servir de lui. Non-seulement il est bête , mais il est bavard , indiscret ; il ne pourrait se taire avec son père , et, le portier une fois instruit , c'était comme si l'on eût fait tambouriner la nouvelle dans l'hôtel.

« Diable!... » disait Gustave en s'habillant, « c'est
» embarrassant!... fort embarrassant!... Commen-
» çons par nous rendre près de mon oncle ; fer-
» mons à clef la porte de ma chambre à coucher,
» et défendons à Benoît de parler de cette circon-
» stance... Nous verrons ensuite avec Suzon ce que
» nous devons faire. »

Gustave , étant habillé , dépose un baiser sur les lèvres de sa jeune amie , qui est toujours plongée dans un profond sommeil , puis sort , ferme à double tour la porte de sa chambre à coucher , dont il met la clef dans sa poche , et se rend chez le colonel. Il trouve , devant son antichambre , Benoît qui l'attend sur le carré.

« Benoît , tu n'entreras pas dans ma chambre... —

» Tiens!... — Je n'ai pas besoin que tu mettes tout
» en désordre chez moi... D'ailleurs... j'ai acheté
» deux colombes que je veux apprivoiser, et tu les ef-
» faroucherais!... — Oh! que non, monsieur; oh! je
» ne connais en volatiles!... — Je ne veux pas que
» tu y touches...

» — Mais votre lit, monsieur, est-ce que vous ap-
» prendrez aux colombes à le faire? — Je le ferai
» moi-même; cela m'amusera. — Ah ben! par exem-
» ple!... — Et je te défends de parler de cela devant
» mon oncle ni à personne de la maison... sinon...
» tu sais, Benoît, que tes oreilles se tirent facile-
» ment?... — Oh! monsieur... je ne parlerai pas...
» vous êtes bien le maître de faire votre lit si ça vous
» amuse!... — C'est bien heureux! — Ça fait que
» j'aurai moins de besogne!... v'là tout... et si mon-
» sieur veut battre ses habits et décrotter ses bottes...
» — Non pas : tu peux entrer dans mon anticham-
» bre; tu y trouveras tout cela. »

Gustave monte chez son oncle qui l'attendait pour déjeuner. Le colonel était en grande tenue; Gustave n'y fit pas d'abord attention; mais, après le déjeuner, il fut surpris d'entendre son oncle s'informer si l'on avait mis le cheval à son cabriolet.

« Vous allez sortir, mon oncle? — Oui, Gustave,
» et tu vas venir avec moi?... — Comment! moi?...
» — Sans doute, tu vas m'accompagner; je ne vois
» rien là qui soit capable de te faire ouvrir de si grands
» yeux!... — Mais, mon oncle... je voulais ce matin
» travailler à. .. — Peste! quel amour de travail!
» mais tu as toujours le temps. Tu peux faire demain

» ce que tu comptais faire aujourd'hui. — Cepen-
» dant... si cela vous était indifférent, je préfère-
» rais... — Non pas, je veux que tu viennes avec
» moi... Allons, le cheval est mis, partons. »

Gustave suit son oncle d'assez mauvaise humeur, mais il espère en être quitte pour quelques visites; pendant ce temps, Suzon achèvera de se reposer, et, comme ils ont passablement soupé la veille, elle attendra facilement le retour de Gustave.

On monte en cabriolet. Le colonel conduit, et Gustave voit avec inquiétude que l'on traverse la ville sans s'arrêter, et qu'on se dirige vers la barrière de l'Étoile : « Mais que faites-vous donc, mon oncle ? » dit-il avec impatience, « vous allez sortir de Paris?... » — Je sais où je vais, mon neveu. — Comment !
» vous me menez à la campagne?... — Je te mène
» dans une maison charmante où tu t'amuseras, j'en
» suis certain. — Et moi j'en doute !... — C'est ce
» que nous verrons.... D'ailleurs, tu peux bien me
» sacrifier une journée... — Comment, une jour-
» née !... — Ce soir tu me remercieras... — Ce soir !
» mais vous comptez donc me garder jusqu'à ce
» soir ?... — Peut-être même passerons-nous la nuit
» chez M. de Grancière. — Passer la journée... la
» nuit ?... oh ! non, assurément. »

Gustave étouffait de dépit, d'impatience, d'inquiétude ; il voulait sauter hors du cabriolet et laisser là son oncle ; cependant quelques réflexions sages le calmèrent un peu. Il ne pouvait ouvertement désoblier et contrarier son oncle. En se jetant sur la route, il pouvait se blesser et ne pas revenir plus vite à Pa-

ris ; il fallait donc prendre patience et attendre une occasion favorable pour s'esquiver de chez M. de Grancière.

« Ah ! Suzon ! pauvre Suzon !... que vas-tu penser !... que vas-tu faire toute la journée !... Mais je lui conterai ce qui m'est arrivé , je l'embrasserai ; elle oubliera facilement les maux passés... et elle trouvera dans mes bras le dédommagement des chagrins de la journée. »

C'est ainsi que Gustave cherchait à se consoler et à prendre patience. Le colonel lui racontait les exploits de M. de Grancière , son ancien camarade et compagnon d'armes ; mais M. de Moranval perdait son éloquence à tracer le tableau des batailles , des assauts , des escarmouches où il s'était trouvé avec son ami ; Gustave n'entendait rien de ce que lui disait son oncle ; il ne pensait qu'à Suzon , qui pour lui allait passer la journée sans dîner.

« Mon oncle , est-ce que nous ne sommes pas bientôt arrivés ? » dit Gustave , interrompant le colonel au milieu d'un récit animé. « — Eh ! morbleu ! c'est comme cela que tu t'intéresses à mes dangers... quand je suis entouré d'ennemis et blessé à la tête... — Mais , mon oncle , vous vous portez bien... nous ne sommes plus sur le champ de bataille... et nous avons déjà passé Courbevoie... — Que diable as-tu donc aujourd'hui ?... je ne t'ai jamais vu si pressé d'arriver... — Mon oncle... j'ai des inquiétudes dans les jambes... et la voiture me fait mal... — Si tu avais été , comme moi , douze heures blessé sur le champ de bataille , au milieu

» des morts et des mourans, tu ne te plaindrais pas
» d'inquiétudes dans les jambes!... Tu as aussi des
» vapeurs, sans doute?... Allons, calme-toi, nous
» voici arrivés; cette belle maison, à droite, est celle
» de M. de Grancière. »

Gustave calcule qu'ils sont à peu près à deux lieues et demie de Paris; mais avec un bon cheval on peut faire ce trajet en moins d'une heure.

On descend devant une jolie maison de campagne. Le domestique fait entrer le cabriolet dans la cour.
« Ne détez pas, » lui dit Gustave. « Si fait, si fait, détez, » dit le colonel : « parbleu ! le cheval aura le temps de se reposer. »

Gustave se mord les lèvres et suit son oncle en enrageant. On entre dans le salon, où le colonel présente son neveu à son ami... M. de Grancière est un homme aimable qui fait beaucoup de politesses à Gustave, et auxquelles celui-ci répond par quelques mots sans suite, prononcés d'un air distrait.

« Mon ami, » dit le colonel à M. de Grancière, « je te prie de pardonner à mon neveu; mais il a des jours où il ne sait ce qu'il dit, et ma foi, je te l'ai amené dans un de ses mauvais momens. »

Cette plaisanterie fait rougir Gustave; il s'efforce de modérer son impatience, et de prendre sur lui de cacher ses tourmens. Une jeune femme d'une tournure élégante, d'une figure charmante, entre alors dans le salon : « Voilà ma fille, » dit M. de Grancière, « ma chère Eugénie, que je vous présente. »

Le colonel pousse Gustave, alors occupé à regarder dans les jardins, pour qu'il salue la fille de

son ami. Gustave se retourne et se trouve devant une femme jeune et jolie ; on ne veut pas paraître sot et gauche auprès d'une personne qui paraît réunir le bon ton à la beauté et aux graces. Notre héros redevient aimable, enjoué, galant ; il reprend tous ses avantages. Le colonel sourit ; il s'approche de son neveu. « Eh bien ! » lui dit-il, « es-tu toujours » fâché de m'avoir suivi ?... » Gustave ne répond rien : il admire la charmante Eugénie ; mais il soupire, il se retourne, il pense à la pauvre Suzon.

Plusieurs habitans de la ville arrivent ; Gustave remarque qu'ils tiennent des bouquets et les présentent à la belle Eugénie. « Il y a donc une fête ici ? » demande-t-il à son oncle. « — Oui, la fête de madame Fonbelle. — Qu'est-ce que c'est que madame Fonbelle ? — C'est la fille de M. de Grancière, » Eugénie. — Ah ! elle est mariée ? — Non, » elle est veuve, et possède quinze mille livres de » rente. Non-seulement elle est jolie, mais elle est » sage, bonne, et remplie de talens et d'esprit... Que » dis-tu de tout cela, Gustave ? — Je dis, mon » oncle, qu'il faut se méfier de ces réunions de » toutes les qualités ; je suis certain que vous » flattez un peu le tableau ? — Tu verras bien- » tôt qu'il est loin du modèle. — Et pourquoi » donc, mon cher oncle, ne m'avez-vous pas » présenté plus tôt à madame Fonbelle ? — Parce » qu'elle habitait en Touraine, et que je ne voulais » pas t'envoyer là pour que tu t'y conduisisses comme » chez ce pauvre de Berly. Oh ! je sais ce dont tu es » capable ? »

La société se rendit dans les jardins avant le moment du dîner. Gustave cherchait un moyen honnête pour s'en aller, mais il n'en trouvait pas. Sortir brusquement d'une maison où il était reçu pour la première fois aurait été manquer à toutes les bien-séances. « Il faut absolument dîner ici, » disait-il en lui-même ; « mais après dîner je feins une indisposition... un rendez-vous... ou bien je ne dis rien du tout, et je me sauve sans être vu. Mon oncle criera, » se fâchera, tant pis !... Et madame Fonbelle... que pensera-t-elle de moi?... que je suis un original... un homme sans usage, sans politesse !... Il est bien désagréable d'être jugé ainsi par une femme charmante. Mais ma petite Suzon m'attend... elle n'a pour dîner et déjeuner que le restant de notre poulet d'hier... et il ne restait que la carcasse... Il est vrai que Suzon m'adore ; et quand on est bien amoureux, on se nourrit de souvenirs et d'espérance. »

Gustave se promenait dans une allée du jardin en faisant ces réflexions. Il aperçut madame Fonbelle, et s'approcha d'elle dans l'espoir de trouver le temps moins long en causant avec cette femme, dont son oncle faisait un portrait si flatteur. Il était bien aise aussi de paraître aimable, et, devant s'en aller brusquement le soir, voulait laisser quelques regrets : l'amour-propre ne s'endort jamais.

La fille de M. de Grancière était bien séduisante : de l'esprit, des graces, de l'enjouement, un peu de coquetterie, beaucoup de sensibilité, telle était Eugénie. Gustave lui témoigna le plaisir qu'il aurait à

cultiver sa connaissance. Eugénie l'assura qu'il serait toujours le bienvenu , soit à Paris , soit à la campagne ; elle reçut ses complimens en souriant , mais ne voulut point admettre ses excuses pour le soir. « Non , monsieur , » dit-elle , « vous ne nous quitterez » pas ainsi. Vous manquerez pour ce soir un rendez- » vous , sans doute fort agréable ; mais vous ferez ce » sacrifice , et je vous en saurai beaucoup de gré. »

Que dire à une femme charmante qui vous retient avec tant d'amabilité et pour laquelle on éprouve déjà... Eh quoi ! de l'amour ? allez-vous dire. Que voulez-vous ! ce diable de Gustave a un cœur qui s'embrase si facilement... et madame Fonbelle a tant de charmes ! Mais Suzon... cette pauvre Suzon qui a tout quitté pour lui !... Oh ! rassurez-vous , lecteur , il aime toujours Suzon ; il n'a point oublié Julie ; il rira encore avec Lise ; et ne croyez pas que mon héros soit un être imaginaire... presque tous les hommes lui ressemblent. Nous ne sommes plus au temps où l'on n'aimait qu'une belle (si toutefois ce temps a existé) ; nous avons fait de grands progrès dans la galanterie ; nous aimons le beau sexe , *généralement parlant*. Vivent les Français pour faire l'amour ! Laissons les Allemands soupirer , se promener et admirer en silence avec leur amie « la goutte de » rosée tombant sur la dernière feuille d'automne ; » le vent du soir murmurant dans les rochers et » portant à l'oreille d'un cœur passionné le soupir » amoureux échappé d'une bouche brûlante , et la » lune répandant sur la terre cette teinte douce et » mélancolique qui élève et transporte dans les ré-

» gions éthérées une ame exaltée et contemplative! »

Laissons les Anglais se brûler la cervelle ou se pendre avec leur amante; les Hollandais fumer au nez des femmes, et envoyer des bouffées de tabac en guise de complimens; les Turcs enfermer de jolis minois sous la garde de vilains eunuques toujours prêts à présenter le poignard ou le cordon; les Espagnols passer la moitié de leur vie à pincer de la guitare et à donner des sérénades; les Russes faire l'amour à coups de bâton; les Écossais vendre leur femme au marché; les Indous prendre une épouse âgée de dix ans; les Arabes se cacher le visage et montrer leur derrière; les Hottentots se peindre le corps pour plaire; les Malais s'aplatir le nez et s'allonger les oreilles; laissons les Italiens attirer sur leur beau pays le feu qui brûla jadis Sodome et Gomorrhe, et qui, au lieu de tomber du ciel, sort maintenant des flancs du Vésuve.

Laissons... laissons tout cela, me direz-vous, et revenons à Gustave, que nous avons laissé près d'Eugénie. Que fait-il maintenant? Il donne la main à madame Fonbelle, et se rend avec toute la société dans un carré de verdure où l'on a mis le couvert. Soit hasard, soit intention, notre jeune homme se trouve placé à table près d'Eugénie, et le repas ne lui semble pas long; il a cependant duré près de trois heures, et il fait nuit lorsque l'on passe dans le salon. Gustave jette les yeux sur une pendule... « Oh! » ciel!... il est huit heures!... et le temps d'arriver » à Paris!... Cette pauvre Suzon doit se désoler... » Il faut partir... il se retourne... Eugénie est derrière

lui ; elle lui prend la main, l'entraîne au piano : « Je » sais , » lui dit-elle, « que vous chantez avec goût , » que vous aimez la musique ; venez , nous allons es- » sayer un nocturne fort joli. »

Il n'y a pas moyen de refuser : il faut suivre Eugénie au piano ; on chante le nocturne, puis un duo , puis une romance : toute la société applaudit : le colonel paraît enchanté ; madame Fonbelle remercie Gustave, et ses yeux ont une expression de sensibilité!... On passerait sa vie à les admirer. Mais la pendule sonne... dix heures... Gustave se lève brusquement. « Dix heures ! » dit-il , « et depuis ce matin » elle m'attend ! »

Il gagne la porte du salon, descend dans la cour , demande le cabriolet... mais le cheval est encore à l'écurie ; Gustave le prend , lui passe la première bride qu'il aperçoit, et sans étrier, sans selle, le monte, le presse, et se dirige ventre à terre vers Paris.

Il arrive dans la cour de l'hôtel en moins de trois quarts d'heure. Le cheval tombe contre la loge du portier ; le père Benoît jette un cri , son fils fait un saut ; Gustave n'est pas blessé , il se débarrasse du cheval, l'abandonne aux domestiques, et pousse Benoît vers l'office.

« Ce pauvre cheval, » dit Benoît en soupirant, « il » n'en reviendra pas!... — Benoît , monte-moi vite » un pâté, une volaille, du vin, des confitures.—Un » pâté, monsieur!... — Allons... va donc... ne m'as- » tu pas entendu?... Oh ! que tu es lent ! »

Benoît ne conçoit rien à l'appétit de son maître : il monte doucement une volaille dans un plat ; Gus-

tave l'attendait devant sa porte : « Comment ! tu » n'apportes que cela?... — Monsieur, comme je ne » voulais rien casser, je n'ai pris qu'un plat à la fois.. » — O butor !... viens avec moi... »

Gustave met la volaille sur le carré et descend avec Benoît à l'office. Il prend tout ce qu'il trouve, pâtisseries, légumes, fruits, vin ; il charge Benoît et porte lui-même plusieurs plats. Benoît regarde Gustave d'un air étonné. « Il paraît que mon- » sieur a bien faim?... — Cela ne te regarde pas... » Mais va donc, maudit lambin... — Monsieur, prenez » garde ; vous allez me faire casser quelque chose... »

On monte l'escalier ; un chien descend avec une volaille dans sa gueule ; c'est Fidèle qui a flairé le plat que Gustave a laissé devant sa porte. Notre héros est furieux... il frappe du pied... crie après Fidèle... le chien, effrayé, court et se fourre dans les jambes de Benoît, qui tombe sur l'escalier avec tous ses plats et se couvre la figure avec du fromage à la crème.

Gustave ne se possède plus... il est désespéré, il ne sait plus ce qu'il fait ; enfin il prend le parti d'abandonner Benoît avec le chapon, et, se contentant du pâté et de quelques fruits, il entre chez lui, referme la porte de son antichambre, met le verrou et pénètre dans la retraite où l'attend Suzon.

La petite villageoise est assise près du lit ; son mouchoir est sur ses genoux, elle a les yeux rouges et gonflés ; elle fait un cri en apercevant Gustave, qui court l'embrasser.

« Me voilà, Suzon, me voilà... — Ah ! je croyais

» que vous ne reviendriez plus... — Ah! Suzon, tu
» as pleuré... — Oui, presque toute la journée...
» mais je vous assure que je n'ai pas fait de bruit...
» — Pauvre petite... tu n'as donc pas dîné? — Dî-
» ner! oh! je n'en ai plus envie... ce matin j'avais
» faim, mais mon appétit s'est passé!... — Tu croyais
» donc que je ne t'aimerais plus? — Dam', sans
» doute, puisque vous ne reveniez pas me voir... il
» y a bien long-temps que vous êtes parti! — Ah! ce
» n'est pas ma faute... mon oncle m'a emmené: si tu
» savais comme la journée m'a semblé longue. »

Gustave mentait peut-être un peu; mais il est des circonstances où un léger mensonge est nécessaire et même louable : il eût été barbare de dire à Suzon : J'ai vu une femme charmante avec laquelle j'ai causé, chanté, et qui m'a fait oublier le temps. C'était la vérité cependant; mais, comme vous voyez, toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

Gustave mettait sur une table devant Suzon le pâté, le vin, les fruits; il pressait la petite de manger, elle souriait à son ami; elle voyait, à son empressement, à ses regrets, qu'il l'aimait encore; elle oubliait les tourmens de la journée, et mangeait pour faire plaisir à Gustave.

Mais Gustave réfléchissait pendant que Suzon prenait son repas; il se disait : « Ce qui est arrivé au-
» jourd'hui peut arriver souvent encore, et entraîner
» de graves inconvéniens; il ne faut pas laisser Su-
» zon passer sa vie dans une chambre, sans oser par-
» ler haut ni remuer de crainte d'être entendue;
» d'ailleurs, sans sortir, elle tombera malade: on ne

» change pas impunément sa manière d'exister ; une
» jeune fille accoutumée à courir dans la campagne,
» à se lever avec le soleil, à prendre beaucoup d'exer-
» cice , ne supportera pas l'air épais et méphytique
» de Paris, condensé dans une enceinte de vingt pieds
» carrés, et qu'elle ne peut renouveler elle-même sans
» être aperçue par les gens de l'hôtel. Et puis les
» propos de Benoît, auquel la conduite extraordi-
» naire de son maître donnera des soupçons, peu-
» vent parvenir jusqu'au colonel ; et, s'il trouvait Su-
» zon !... » Allons , décidément elle ne peut rester à
l'hôtel ; il faut lui louer une petite chambre que l'on
meublera proprement ; là elle pourra chanter , par-
ler, prendre l'air et manger quand bon lui semblera,
et Gustave ira la voir tous les jours , le matin et le
soir.

« Ma chère amie , » dit Gustave à Suzon , « je
» viens de trouver un moyen pour que nous puis-
» sions nous voir sans danger : dès demain , je te
» loue une jolie chambre sur les boulevards et je t'y
» installe.... »

Suzon laisse tomber son verre et sa fourchette ;
elle écoute avec attention Gustave lui détailler les
agréments dont elle jouira dans sa nouvelle demeure ;
quand il a fini, elle reste muette encore , mais deux
ruisseaux de larmes s'échappent de ses yeux , et elle
se jette aux genoux de Gustave et le regarde d'un
air suppliant.

Celui-ci , surpris de cette action , la presse de par-
ler et veut la relever ; elle s'obstine à rester à genoux
et s'écrie en sanglotant : « De grace , ne me renvoyez

» pas de chez vous... monsieur Gustave : je vous
» promets que je ne vous ferai plus de chagrin... je
» ne dînerai pas de la journée , ça m'est égal ; je ne
» ferai pas de bruit... je ne pleurerai plus... vous
» sortirez tant que vous voudrez... mais ne me chas-
» sez pas d'auprès de vous !... — Que dis-tu , ma
» chère amie ? mais je ne te chasse pas... c'est pour
» que tu sois plus heureuse... tu pourras sortir avec
» moi.. — J'aime mieux rester dans votre chambre..
» — J'irai te voir tous les jours. — Oh ! quand vousse-
» riez parti , j'aurais trop peur de ne plus vous revoir ;
» au lieu qu'ici il faut bien que vous rentriez cou-
» cher. — Mais si mon oncle te découvre... — Ah
» , bien ! alors il sera toujours temps de me ren-
» voyer... mais dans ce Paris !... Ah ! je serais per-
» due si je ne demeurais pas avec vous. »

Gustave ne put calmer la petite qu'en lui promet-
tant de la laisser habiter sa chambre. « Tu le veux , »
lui dit-il , « reste ici : je désire que nous ne nous re-
» pentions jamais de cette résolution. »

Cette promesse rendit à Suzon toute sa gaiété ; elle embrassa Gustave , courut dans la chambre , sauta , fit mille folies ; elle croyait son bonheur désormais assuré. Gustave ne pensait pas de même , mais il ne voulut pas troubler sa joie , et s'endormit dans les bras de Suzon , regrettant , pour la première fois peut-être , que la raison n'eût pas triomphé de l'a-
mour.

CHAPITRE XVII.

LA CHAMBRE MYSTÉRIEUSE.

Avant huit heures du matin, Benoît frappait à la porte de son maître. Gustave se lève, et demande, sans ouvrir, pourquoi on fait tapage. « Monsieur le » colonel veut vous parler, » répond Benoît.

Gustave s'attend à être grondé; il s'habille, ferme à clef sa chambre à coucher, et va chez son oncle. Benoit est très-intrigué de voir que son maître a fermé sa chambre comme la veille, mais cependant il n'ose renouveler ses questions.

« Morbleu ! monsieur, » dit le colonel en apercevant son neveu, « me direz-vous quel vertige vous » a passé par la tête hier soir ? Vous sortez d'une » maison charmante où l'on vous fait mille politesses » sans offrir vos hommages à la maîtresse du logis, » que vous laissez là au moment de lui accompagner » une sonate !... vous vous sauvez comme si le diable

» était à vos trousses!... vous montez un cheval qui
» n'a jamais été qu'au brancard... un cheval excel-
» lent... qui m'a coûté quarante louis! et, pour ter-
» miner vos exploits vous abîmez, vous crevez cette
» pauvre bête!... vous tombez dans la cour comme
» un boulet de quarante-huit; vous cassez les car-
» reaux de la loge du concierge; vous effrayez tout
» le monde!... vous rendez presque imbécille mon
» portier (qui l'était déjà à moitié), et tout cela,
» c'est pour courir à l'office... pour manger un pâté,
» une volaille... pour mettre le buffet au pillage, que
» vous aviez tant d'empressement à revenir! Je n'y
» conçois rien; vous aviez pourtant assez bien diné..
» — Mon oncle, il m'a pris en route une fringale
» insupportable... — Eh! mille escadrons!... mange
» tant que tu voudras, tu en es le maître; mais il ne
» faut pas, pour tes fringales, crever mes chevaux
» et mettre ma maison sens dessus dessous! — Mon
» oncle, est-ce que madame Fonbelle a paru fâchée
» de mon départ!... — Oh! elle est trop bonne!...
» elle a été la première à m'apaiser!... mais tu lui
» dois des excuses... — Oh!... je lui en ferai, mon
» oncle... j'irai la voir.... — Et il faut, moi, que
» j'achète un autre cheval!... J'avoue que je te
» croyais quelque amourette en tête!... et je pensais
» que tu nous avais quittés aussi brusquement pour
» aller courtoiser quelque minois chiffonné!... mais
» j'ai été bien surpris, en rentrant, d'apprendre que
» tu étais arrivé ici, ventre à terre, pour souper!...
» Peste! quel appétit!... Ah! je t'en prie, une autre
» fois, mets un pâté et des brioches dans tes poches,

» afin de ne plus t'exposer à me jouer le même
» tour. »

Gustave quitte son oncle. En retournant à sa chambre, il rencontra Benoît, auquel il appliqua quelques soufflets, pour lui apprendre à rendre compte de sa conduite à son oncle. Benoît pleura en protestant que Fidèle était le seul coupable, parce qu'il avait été tourner auprès du colonel en tenant encore dans sa gueule une partie de la volaille qu'il avait volée sur le carré.

Gustave après avoir embrassé Suzon, prit un cabriolet, et se rendit chez M. de Grancière. Il vit Eugénie, et s'excusa sur son départ de la veille. On reçut ses excuses, mais on le plaisanta sur son rendez-vous. Gustave crut s'apercevoir que madame Fonbelle était piquée; il en éprouva une secrète joie, il se flattait déjà de ne point lui être indifférent; mais, malgré le plaisir qu'il goûtait dans sa conversation, il abrégéa sa visite, et fut de retour à l'hôtel avant quatre heures.

Il se hâta de se rendre près de Suzon, et ne la quitta pas de la journée. Il fit venir dans sa chambre tout ce qu'il fallut pour le dîner de la petite. Benoît avait été assez corrigé pour n'avoir plus envie de parler; d'ailleurs, il ne passait jamais l'anti-chambre de son maître.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi : Gustave ne quittait l'hôtel que pour aller voir madame Fonbelle, qui était revenue à Paris avec son père, la saison de la campagne étant passée. Hors ses visites à Eugénie, Gustave ne quittait point Suzon; il ne

sortait de sa chambre que pour déjeuner et dîner avec son oncle lorsque celui-ci mangeait chez lui.

Le colonel était émerveillé de la conduite rangée de Gustave; il lui faisait même quelquefois la guerre sur son amour démesuré pour le travail. « Mon ami, » disait M. Moranval à son neveu, « il ne faut pas » donner toujours dans les extrêmes : jadis tu étais » étourdi, coureur, tu faisais le diable toute la jour- » née; maintenant, tu t'enfermes dans ta chambre » et tu n'en bouges plus !... tu travailles trop !... tu » te rendras malade !... et la preuve, c'est que, mal- » gré ta sagesse et ta conduite régulière, eh bien ! tu » n'engrasses pas du tout ; au contraire, tu as une » mine pâle, allongée, des yeux creux... cernés !... on » croirait, à te voir, que tu passes toutes les nuits au » bal ou en bonnes fortunes !... — Mon oncle, l'é- » tude fatigue aussi beaucoup. — Eh ! morbleu ! n'en » fais pas tant ! voilà ce que je me tue à te dire. Viens » avec moi dans le monde, et ne t'enferme pas dans » ta chambre pour te dessécher sur des livres et du » papier ! »

Le temps devait agir plus efficacement que les conseils du colonel; Gustave tenait encore souvent compagnie à Suzon; mais, pour passer les heures qu'on ne peut pas employer sans cesse à faire l'amour (malgré l'envie qu'en auraient ces dames et ces demoiselles), Gustave enseignait à lire et à écrire à la petite, qui n'avait eu que quelques leçons du maître d'école d'Ermenouville (lequel n'était pas de la première force), et qui, pour plaire à son bon ami, étudiait tout le temps qu'elle était seule. Ces momens

devenaient chaque jour plus longs. Suzon était bien gentille, bien douce, bien aimante ; mais Gustave la voyait tant qu'il voulait ; il la retrouvait la nuit , il était accablé de ses caresses , et près d'elle il consultait souvent sa montre et inventait des prétextes pour sortir. C'était près de madame Fonbelle qu'il retournait : là il trouvait le temps trop court. Eugénie, cependant, ne recevait qu'en plaisantant les hommages de Gustave ; elle riait quand il soupirait, elle changeait de conversation lorsqu'il parlait de ses sentimens ; elle se moquait de lui lorsqu'il était triste et rêveur. Mais à travers cette conduite un peu coquette , Gustave découvrait des mouvemens de sensibilité, de tendresse, qu'on cherchait à lui cacher , mais qu'on ne dérobe pas facilement à l'œil d'un amant.

Suzon n'adressait jamais un reproche à Gustave sur la fréquence de ses absences ; elle soupirait lorsqu'il s'éloignait , elle pleurait lorsqu'il était long-temps sans revenir ; mais dès qu'elle l'entendait entrer dans la première pièce , elle se hâtait d'essuyer ses yeux, elle renfonçait ses larmes et n'offrait à Gustave qu'un visage doux et riant.

Le colonel savait que son neveu allait souvent chez M. de Grancière ; il voyait naître avec joie l'amour de Gustave pour Eugénie , il ne doutait pas que cette nouvelle passion ne fût cause du changement heureux qui s'était fait dans la conduite de son neveu. Il avait parlé à son ami de ses desirs, de ses espérances, et M. de Grancière avait répondu que sa fille était entièrement maîtresse de faire ses volontés et

de se remarier si bon lui semblait. « D'après cela , » dit le colonel , « les choses iront comme je le souhaite ; car Gustave doit plaire à Eugénie , il a tout ce qu'il faut pour cela ; et elle l'épousera , parce qu'elle est trop honnête pour lui céder sans être sa femme , et qu'il est ennuyeux de refuser toujours ce qu'au fond on désire soi-même accorder. »

Suzon avait , d'après les désirs de Gustave , écrit une lettre à ses parens , contenant les expressions de son repentir pour le chagrin que sa fuite avait dû leur causer ; elle rejetait sa faute sur l'éloignement qu'elle ressentait pour Nicolas, qu'on voulait lui faire épouser ; elle disait être placée à Paris , mais elle ne donnait aucune adresse pour qu'on lui fît réponse , car elle craignait qu'on ne vînt l'arracher d'auprès de celui qu'elle ne voulait pas quitter.

Un matin , que , contre son ordinaire , le colonel se promenait dans sa cour, examinant un cheval qu'il avait acheté nouvellement , il crut entendre , du côté de la remise , prononcer le nom de son neveu. Il approche contre le mur, s'arrête sans être vu, et entend la conversation suivante entre Benoît et son père qui nettoyaient le cabriolet du colonel.

« Tu dis donc , mon garçon , que M. Gustave ne veut plus qu'on entre dans sa chambre?... — Non, certes, papa, il ne le veut pas!... il me l'a même bien défendu!... — Et qui est-ce donc qui fait son lit... qui nettoie chez lui?... — Ah! dam', je n'en sais rien... il a acheté deux colombes, à c'qu'il m'a dit, et il s'amuse à les apprivoiser... C'est avec ses oiseaux qu'il joue toute la journée , pendant

» que son oncle croit qu'il travaille... — Bah!... il
» élève des oiseaux... à son âge!... C'est donc ça,
» Benoît, que je vois quelque fois des objets passer
» derrière les rideaux de sa fenêtre quand il est
» sorti... — Oh! c'est ça! mais il faut que ces oi-
» seaux-là mangent fièrement et boivent du vin;
» car M. Gustave en fait une jolie consommation!...
» Et des pâtés!... des volailles!... des fruits!... des
» gâteaux!... — Mais, Benoît, ne serait-ce pas plu-
» tôt un singe qu'il élèverait en cachette, pour faire
» une surprise à M. le colonel pour ses étrennes?... —
» Ah! c'est possible!... Oui, ça doit être un ou deux
» singes!... car j'entends aussi quelquefois remuer
» des chaises... et c'te fois, entre autres, que j'ai
» cru que c'était un voleur!... A coup sûr des oi-
» seaux n'auraient pas fait ce bruit-là!... Je serais
» bien curieux de savoir au juste ce que c'est. — Et
» moi aussi.

» Parbleu! je le saurai, moi, » dit tout bas le co-
lonel en s'éloignant de la remise.... « Des singes
» auxquels il faut des volailles et du vin!... Oh! il y
» a quelque chose là-dessous. Et cet amour extraor-
» dinaire que Gustave avait pris pour l'étude!... Au-
» rais-je été sa dupe?... voyons cela. »

Le colonel n'était pas homme à différer de s'éclair-
cir sur un fait aussi singulier, et qui lui faisait con-
cevoir mille soupçons. Il monte à la chambre de
Gustave; il veut entrer, la porte est fermée à clef.
« Allons, » dit-il, « Benoît ne ment pas. Mais je ver-
» rai ce que l'on veut dérober à tous les yeux. »

Il descend, et fait venir le valet de son neveu.

« Où est ton maître, Benoît ? — Monsieur , il est sorti. — As-tu la clef de sa chambre ? j'ai besoin d'y aller prendre quelque chose.... — Moi... monsieur?... non , je ne l'ai pas. »

Benoît rougit et se trouble. « Allons, calme-toi, » lui dit M. Moranval, « je sais que tu n'es pour rien dans les folies de mon neveu ; il te trouve trop bête pour te prendre pour confident. — C'est vrai, monsieur le colonel. — Va me chercher des pinces, un crochet... — Si monsieur le colonel voulait un serrurier?... — Non, je m'en passerai ; fais ce que je dis , et tais-toi ! »

Benoît apporte au colonel ce qu'il demande, et suit M. Moranval, qui monte à l'appartement de son neveu ; mais, arrivé devant l'antichambre, le colonel se retourne et ordonne à Benoît de s'éloigner, ce que celui-ci fait à regret, car il est très-curieux de voir ce qu'il y a dans la chambre à coucher de son maître.

Le colonel sait plutôt enfoncer une porte que forcer une serrure : cependant il remue si bien celle de la chambre de Gustave, qu'il parvient à détacher les vis ; le pêne cède..... il est dans la chambre mystérieuse.

Mais il regarde en vain de tous côtés, il n'aperçoit ni singe ni oiseaux : cependant des vêtemens qui ne peuvent appartenir à Gustave sont placés sur le pied du lit. « Il y a eu une femme ici, » dit le colonel ; « mais par où diable a-t-elle passé?... »

En achevant ces mots, ses regards tombent sur une encoignure entre la cheminée et la fenêtre où Suzon s'était blottie en mettant un fauteuil devant elle. Le colonel aperçoit la petite ; il reste immobile devant

la jeune fille qui , de son côté , n'ose pas lever les yeux.

« Que diable faites-vous là , ma petite?... » dit enfin le colonel en recouvrant la parole. Mais Suzon fermait les yeux et ne bougeait pas. Le colonel dérange le fauteuil , et prend la main de la jeune villageoise , qui tremble comme la feuille.

« Allons.... rassurez-vous.... je ne vous mangerai » point... Répondez-moi , petite , et surtout dites la » vérité... — Oui , monsieur. — Que faites-vous dans » la chambre de mon neveu ? — Je demeure avec lui , » monsieur.... — Ah ! vous demeurez avec lui ! .. Je » ne vois qu'un lit dans cette chambre. — Je couche » avec lui , monsieur. — C'est fort bien !... Et depuis » quand dure ce beau ménage ? — Depuis six semaines , monsieur. — Quoi ! depuis six semaines vous » êtes dans cette chambre !... vous ne sortez jamais ? » — Oh ! non , jamais , monsieur ; j'avais trop peur » d'être vue ! — Que faites-vous donc toute la journée ?... — Quand il est là , je le regarde , je lui parle , » je l'embrasse... Quand je suis seule , j'apprends à lire » et à écrire. — Mais , morbleu ! vous devez être seule » souvent , car depuis quelques jours il sort beaucoup ; et ce genre de vie ne vous ennuie pas ? — » Non , monsieur ; je pense toujours à lui , je l'attends » toujours... et je sais bien qu'il reviendra. »

Le colonel considère Suzon : sa grace , sa naïveté désarment sa colère ; il recommence ses questions :
« Où avez-vous fait la connaissance de mon neveu ? » — A Ermenonville , monsieur ; il a logé chez nous.
« — Ah ! il a logé chez vos parens ; et pour prix de

» leur hospitalité, il a séduit et enlevé leur fille ! —
» Oh ! il ne m'a ni séduite ni enlevée, monsieur ; cela
» s'est fait tout seul !... J'ai été dans sa chambre, par
» hasard, et puis nous nous sommes aimés de suite...
» — Et vous avez tout de suite couché ensemble ? —
» C'est vrai, monsieur. — Allons, il me paraît qu'à
» Ermenonville cela se mène aussi rondement qu'à
» Paris. Mais pourquoi avez-vous quitté votre pays,
» votre famille ? — Ah ! monsieur, on voulait me mar-
» rier à Nicolas Toupet, que je n'aime pas du tout !...
» J'aurais été bien malheureuse... et puis, je pensais
» tous les jours à M. Gustave, et je mourais de cha-
» grin de ne plus le voir... — Et votre mère, si elle
» mourait du chagrin que lui aura causé l'abandon
» de sa fille ?... Si votre fuite la conduisait au tom-
» beau ?... — Ah ! monsieur !.. ne me dites pas cela. »

Suzon se mit à sangloter. Le colonel était vivement ému : il se promenait dans sa chambre, frappait du pied, regardait Suzon, s'arrêtait et jurait après son neveu.

Au bout d'un moment, il revint vers la petite, et lui prit la main :

« Allons, mon enfant, calmez-vous, ne pleurez
» plus, et écoutez-moi. Je ne vous ferai point de re-
» proches sur votre conduite ; vous n'en avez pas senti
» vous-même toute l'inconséquence... vous avez agi
» d'après votre cœur ; et, quoiqu'on dise qu'il faut
» toujours se laisser guider par lui, le vôtre ne vous
» a fait faire que des sottises. Vous ne pouvez pas de-
» meurer ici... c'est déjà beaucoup d'y être restée six
» semaines. . Allons, mille escadrons ! ne pleurez pas

» ainsi, ou je me fâche.... Vous allez quitter cet hô-
» tel... — Ah ! monsieur !... prenez-moi pour votre
» domestique... je vous servirai, je travaillerai... —
» Non pas, pardieu !... une bonne comme vous met-
» trait mon hôtel sens dessus dessous !... Et croyez-
» vous que Gustave serait content de vous voir mêlée
» parmi mes gens ? Non, mon enfant, il faut sortir
» de cette maison : il n'y a point à revenir là-dessus.
» Voulez-vous maintenant rester à Paris, ou retour-
» ner chez vos parens ? — Ah ! monsieur, ne me ren-
» voyez pas au village, on me ferait épouser Nicolas
» pour me punir. — Morbleu ! vous détestez bien ce
» Nicolas ; et cependant si vous ressembliez aux fem-
» mes de Paris, cela ne vous empêcherait pas de....
» mais il n'est pas question de cela. Vous ne retour-
» nerez pas à votre pays, j'y consens ; mais je vais
» vous placer quelque part, et vous écrirez à votre
» mère où vous serez. Voyons... où diable pourrai-je
» vous placer ?... — Cela m'est égal, monsieur ; puis-
» que je ne serai plus avec lui, je ne puis plus être
» heureuse... — Bah ! bah ! propos d'enfant que tout
» cela... L'amour passe, ma petite ; et si vous aviez
» plus d'expérience, vous sentiriez que celui de Gus-
» tave est déjà... Enfin, l'amour ne fait pas vivre, et
» il faut songer à votre avenir. Mon neveu est un
» étourdi qui vous aurait laissé moisir votre jeunesse
» dans sa chambre... tandis que lui... Ah ! morbleu !
» les hommes ne méritent guère les pleurs que vous
» répandez pour eux. »

Le colonel ne sait à quoi se décider ; il cherche ce qu'il pourra faire de Suzon, qu'il ne veut pas et qu'il

ne peut point garder à l'hôtel, mais dont il a résolu de prendre soin, parce qu'il a reconnu que, tout en demeurant dans la chambre d'un garçon, la jeune villageoise a moins d'expérience que n'en ont certaines demoiselles qui habitent avec leurs parens. Suzon ne dit plus rien; elle regarde timidement M. Moranval, et attend qu'il dispose de son sort. Le colonel sort de la chambre à coucher, et ouvre la porte de l'antichambre pour appeler Benoît... mais il n'a pas besoin de prendre cette peine : le portier et son fils sont collés contre l'escalier, attendant que le colonel sorte de chez son neveu avec les curiosités qu'ils brûlent de voir.

M. Moranval les regarde avec sévérité : « Que » faites-vous là ? » leur dit-il brusquement. Mon-
« sieur le colonel... nous... nous attendons vos or-
« dres, » répond le portier en ôtant respectueusement son bonnet de coton. — « Dites plutôt que » vous attendez que je sorte de cet appartement » pour y entrer vous-même, et voir le singe que » mon neveu tient renfermé... — C'est donc un » singe, monsieur le colonel?... — Allez à votre » loge; je n'aime pas les indiscrets. »

Le colonel pousse le portier, qui pousse son fils; et tous deux s'éloignent, confus d'avoir été surpris, et mécontents de ne rien savoir.

M. Moranval se rend chez madame Duval, femme chargée de soigner le linge de la maison, et qui demeure dans une petite chambre de l'hôtel. Madame Duval n'est ni curieuse, ni bavarde; aussi depuis dix ans elle sert le colonel.

« Madame Duval, » dit le colonel en entrant dans la chambre de la vieilleouvrière, « j'ai une jeune fille » à placer; indiquez-moi quelque boutique où le genre » de commerce que l'on y fait n'expose pas une fil- » lette à courir sans cesse les rues de Paris, ou à en- » tendre les quolibets des acheteurs. »

« Monsieur le colonel, » répond madame Duval , après avoir réfléchi un moment , « je ne connais que » madame Henry, mercière, rue aux Ours; c'est elle » qui me fournit ce dont j'ai besoin pour l'hôtel, et » justement elle me demandait l'autre jour si je » pourrais lui procurer quelqu'un. — Et votre ma- » dame Henry est honnête? — Oui, monsieur; c'est » une femme veuve; elle est jeune, gaie, elle va le » dimanche au spectacle; mais du reste elle est sage, » et ne reçoit point de gens suspects... — Fort » bien!... Je ne veux pas d'ailleurs placer cette pe- » tite dans un couvent, ni chez quelque prude re- » vêche!... Je veux qu'elle s'occupe, et qu'elle s'a- » muse ensuite, rien de plus juste. Madame Duval, » allez me chercher un fiacre, et disposez-vous à » m'accompagner chez madame Henry. — Mais, » monsieur le colonel, il faudrait au moins la pré- » venir... — Cela n'est pas nécessaire. Elle vous con- » naît? elle doit me connaître de nom, au moins, » puisqu'elle fournit ma maison, et cela doit suffire. » Allez, madame; vous ferez entrer le fiacre dans » la cour, et il s'arrêtera tout contre l'escalier du mi- » lieu. »

Madame Duval sort. Le colonel remonte près de Suzon. « Allons, ma petite, faites un paquet de ce

» qui vous appartient , et disposez-vous à me suivre.
» — Quoi ! monsieur... aujourd'hui?... — Tout de
» suite. — Mais il faut que je l'attende... que je lui
» dise adieu... — Non pas ! cela serait fort mal vu ;
» il faut au contraire vous éloigner avant son re-
» tour. — Ah ! mon Dieu !... que dira-t-il lorsqu'il
» ne me trouvera plus?... — Je lui dirai que c'est
» moi qui vous ai emmenée. — Il aura bien du cha-
» grin !... — Il sentira que j'ai eu raison. — Il
» sera bien en colère !... — Parbleu ! je voudrais voir
» cela. »

Suzon pleure, se désole ; elle demande à attendre Gustave. Le colonel est inexorable. « Mais, au moins,
» monsieur, » dit-elle en sanglotant, « viendra-t-il
» me voir?... Lui direz-vous où je serai ? — Oui, »
dit le colonel qui ne veut pas la désespérer tout-à-
fait, « oui, mon enfant, vous le reverrez si vous
» êtes plus raisonnable, si vous vous conduisez
» bien. »

Cette assurance calme un peu la douleur de Suzon : elle essuie ses yeux, fait un petit paquet de ce que Gustave lui a acheté depuis qu'elle est avec lui, et attend les ordres de M. de Moranval.

Une voiture entre dans la cour et s'arrête tout contre l'escalier. « Descendons, » dit le colonel. Il prend Suzon par la main ; elle tourne encore ses regards vers cette chambre qui était pour elle l'univers : son sein se gonfle, ses genoux faiblissent ; mais elle retient ses pleurs, de crainte d'irriter le colonel.

Le fiacre est en bas , la portière est ouverte , le colonel fait monter la petite ; il se place près d'elle , et fait mettre madame Duval de l'autre côté. Il ferme les glaces , et ordonne au cocher de les mener rue aux Ours. La voiture sort de l'hôtel : messieurs Benoît père et fils sont dans la rue en face de la porte , ils lèvent la tête , tendent le cou pour découvrir ce qu'on emmène dans le fiacre , mais Suzon est cachée par madame Duval et le colonel : ils en sont pour leurs œillades et quelques éclaboussures.

On arrive chez madame Henry. La mercière est bien surprise de voir entrer chez elle le colonel Moranval , madame Duval , et une jeune fille qui a les yeux rouges et peut à peine se soutenir.

« Madame , » dit le colonel , « vous avez demandé » une fille de boutique à madame Duval , je vous en » amène une. Elle est fort triste , comme vous » voyez , mais elle vous contera ses petits chagrins ; » vous la plaindrez d'abord , vous lui parlerez raison » ensuite , et avec le temps tout cela s'arrangera. Je » vous recommande mademoiselle Suzon , à laquelle » je m'intéresse beaucoup. Comme elle ne sait en- » core rien faire , et qu'il faudra que vous preniez » la peine de la former , voilà vingt-cinq louis pour » la première année de sa pension. Répondez , ma- » dame , cela vous convient-il ?

» Monsieur , » dit madame Henry un peu étonnée de la promptitude avec laquelle le colonel traitait les affaires , « certainement votre recommandation

» et celle de madame Duval suffisent pour que je
» reçoive mademoiselle chez moi... si toutefois elle
» veut bien y rester. — Oui, madame, » dit Suzon
en soupirant, « je ferai tout ce qu'on voudra. »

« Allons, voilà qui est terminé, » dit le colonel à
madame Henry, « je vous recommande de nouveau
» cette enfant, qui n'a que le défaut d'être trop sen-
» sible. Au revoir, petite : madame Duval me don-
» nera souvent de vos nouvelles, et si vous vous con-
» duisez bien, je ne vous abandonnerai pas. Adieu !
» demain vos parens sauront que vous êtes dans un
» lieu où vous n'avez point à rougir. »

Le colonel s'éloigne, laissant Suzon chez madame
Henry. Nous retrouverons plus tard la petite villa-
geoise : sachons d'abord ce que faisait Gustave pen-
dant qu'on lui enlevait sa compagne de nuit.

Notre héros avait passé une partie de la journée
chez madame Fonbelle ; lorsqu'il revint à l'hôtel,
messieurs Benoît père et fils étaient dans sa chambre,
dont ils faisaient la visite. En voyant le fiacre s'éloi-
gner avec le colonel, les deux domestiques avaient
calculé qu'ils auraient le temps de monter à l'appar-
tement de M. Gustave ; ils avaient trouvé ouverte la
porte de la chambre mystérieuse, et ils cherchaient
dans tous les coins s'ils apercevraient quelque chose
qui pût les mettre sur la voie de ce qu'on tenait ca-
ché dans cette pièce.

Gustave monte chez lui ; il trouve avec étonne-
ment la porte de sa chambre ouverte ; il croit que

c'est un oubli de sa part. Il entre... mais au lieu de Suzon, il voit le portier faretant dans une grande armoire, et Benoît à genoux regardant sous le lit.

« Que faites-vous ici ! » s'écrie Gustave... « comment y êtes-vous entrés?... Répondez donc, messieurs ! »

Le portier et son fils ne trouvaient pas d'excuse, et restaient muets : Gustave prend Benoît par une oreille, le secoue vivement : « Me diras-tu, drôle, où elle est maintenant?... — Où elle est, monsieur?... — Oui, qu'en a-t-on fait?... — Ce qu'on a fait de quoi, monsieur ? nous n'avons pas aperçu vos colombes !... — Ce sont elles que je cherchais, monsieur, » dit le portier en tremblant. « — Mais enfin qui a ouvert cette porte?... — C'est monsieur votre oncle, mais il est entré tout seul... Il a fait venir un fiacre .. — Et il l'a donc emmenée?... — Apparemment, monsieur. Il a emmené quelque chose, bien sûr, mais nous n'avons rien pu voir. — Sortez ... »

Le portier et son fils ne demandent pas mieux que de s'en aller. Gustave cherche dans sa chambre si Suzon a laissé quelque écrit ; mais il ne trouve rien ; c'en est fait, Suzon est perdue pour lui. Mais il ne l'aimait plus, direz-vous, il s'ennuyait auprès d'elle, il la quittait pour Eugénie... Oui, quand Suzon était chez lui, il n'éprouvait plus avec elle ces transports, cette ivresse qui caractérisent l'amour ; il la délaissait une partie de la journée ; à peine revenu près d'elle, il cherchait un motif pour la quitter encore !..

mais depuis qu'elle n'est plus là, depuis qu'on la lui a enlevée, il sent renaître son amour ; il brûle de la revoir, de lui parler, de l'embrasser !... Voilà la bizarrerie du cœur humain, et comme dit fort bien certaine chanson :

On veut avoir ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire.

CHAPITRE XVIII.

UNE NUIT CONJUGALE.

Gustave, désespéré d'avoir perdu Suzon, dont il est redevenu amoureux depuis qu'elle n'habite plus avec lui, sort de son appartement, descend dans la cour, et se dispose à parcourir la ville, pour essayer de découvrir la retraite où le barbare colonel (car on est toujours un barbare lorsque l'on contrarie nos passions) a conduit la jeune villageoise.

Mais la ville est bien grande ! et quand on ne sait point de quel côté on doit porter ses pas, il est probable que l'on fera beaucoup de chemin inutilement. Gustave n'a pas fait cent pas, qu'il s'arrête, regarde en l'air, et se demande où il va : comme il ne trouvait aucune réponse à cette question, il restait incertain au milieu de la rue, recevant, sans y faire attention, les coups de coude des passans, qui trouvaient fort mauvais qu'un grand jeune homme res-

tât immobile sur la voie publique, et qui, s'il fût resté encore long-temps dans cette situation, se seraient probablement amassés autour de lui, pour savoir ce qu'il regardait en l'air, où l'on ne voyait rien; mais à Paris on est principalement curieux et musard : deux chiens qui se battent, un homme qui saigne au nez, une dame qui, en se retroussant, montre sa jarrettière, un ivrogne qui tombe, un enfant qui crie : en voilà plus qu'il n'en faut pour faire assembler deux cents personnes.

Tout à coup Gustave est tiré de ses réflexions par une voix qui prononce son nom. Cette voix est partie du fond d'un fiacre jaune, qui s'éloigne aussi vite que peuvent le faire deux vieilles rosses n'allant jamais que comme un cocher payé à l'heure.

« Eh mais! c'est cela, » dit Gustave, « un fiacre... » et je crois que Benoît m'a dit qu'il était jaune... » une voix qui m'appelle... et une voix qui m'est bien connue! C'est elle, c'est Suzon, que mon oncle emmène; allons, suivons la voiture... s'il faisait nuit, je monteraïs derrière, mais en plein jour, je ne le puis; n'importe, je ne la perdrai pas de vue... mais n'allons point trop près des portières, » pour éviter les regards du colonel. »

Le fiacre sort de la ville et entre dans le faubourg du Temple. « C'est cela, » dit Gustave, « on va la chercher à la campagne; peut-être même la reconduit-on à Ermenonville... mais à coup sûr ce ne sont pas ces deux pauvres chevaux qui feront ce voyage; il faudra qu'on s'arrête, et pendant qu'on s'arrêtera je trouverai l'occasion de parler à Suzon. »

La voiture passe en effet la barrière, et monte la grand'rue de Belleville; arrivée dans le village, elle tourne à gauche, entre dans une rue qui mène aux champs, et s'arrête devant une maison assez jolie. Gustave s'arrête de son côté; il se tient collé contre une porte, à une cinquantaine de pas; mais il regarde en tâchant de n'être point aperçu.

Deux dames et un jeune homme descendent du fiacre, et entrent dans la maison. Les dames ont de grands chapeaux qui cachent leur figure; Gustave n'a pu d'aussi loin distinguer leurs traits; mais il commence à craindre de s'être trompé : aucune de ces dames n'a la tournure et la mise de Suzon; il est possible cependant que le colonel ait fait prendre un autre costume à la petite, afin de la déguiser; mais le colonel n'est pas dans la voiture, et ce jeune homme, quel est-il?... on ne lui aurait point confié la petite villageoise; allons, décidément Suzon n'était pas dans le fiacre, et notre héros s'est promené inutilement depuis la rue Montmartre jusqu'aux Prés Saint-Gervais.

Gustave était de fort mauvaise humeur d'avoir ainsi perdu son temps. Les dames et le jeune homme étaient entrés dans la maison; le fiacre était reparti, et notre héros restait dans la petite rue des champs, indécis sur ce qu'il devait faire.

« Cependant on m'a nommé!... une de ces dames » me connaît donc!... au fait, cela n'a rien d'étonnant, j'en connais tant moi-même... qu'il y en a » que j'oublie!... je voudrais savoir pourtant quelles

» sont les personnes qui viennent d'entrer dans cette
» maison. »

Tout en disant cela, Gustave approchait de la maison, et regardait aux croisées; il cherchait à découvrir au travers des persiennes une figure de connaissance. Il croit entendre ouvrir une fenêtre; bientôt une voix douce prononce encore son nom. Cette voix est la même qu'il a déjà entendue; oh! pour le coup il n'y a plus à en douter, une de ces dames le connaît, et certes il ne retournera pas à Paris sans la voir: déjà il approche de la porte cochère, il prend le marteau, il va frapper, sans savoir cependant qui il demandera; mais la même voix l'arrête:

« Ne frappez pas, » lui crie-t-on, « suivez le mur, »
» tournez l'angle à gauche, et attendez devant la pe-
» tite porte. »

» Diable!... du mystère, » dit Gustave, « un
» mur... une petite porte!... c'est comme une scène
» de mélodrame!... allons, faisons ce qu'on me
» prescrit; je vais connaître mon héroïne. »

Gustave descend la rue, puis tourne l'angle à gauche, il suit encore le mur, et voit enfin une petite porte; il s'arrête là. Il regarde au-dessus de ce mur qui s'étend fort loin; il n'aperçoit que le sommet de plusieurs arbres fruitiers, ou des buissons de lilas; il présume que ce sont les jardins des maisons de la rue qui sont clos par ce mur. Il s'appuie contre la petite porte, et attend avec impatience qu'on l'introduise dans le jardin; enfin il entend les pas de quelqu'un qui s'avance... la personne marche vite... ce doit être une femme... il croit même dis-

tinguer le froissement d'une robe... il sent son cœur battre avec plus de force... pourquoi cette émotion?... celle qui vient est peut-être laide ou vieille!... mais peut-être aussi elle est jolie, et dans le doute on aime à s'arrêter à l'idée la plus agréable; et puis ce mystère, cette voix, tout cela a quelque chose de piquant qui fait travailler l'imagination. Eh! mon Dieu!... dans les circonstances les plus importantes de la vie, les événemens ne nous affectent qu'en proportion de la situation où ils nous trouvent; les rêves de notre imagination disposent notre ame à l'amour, à la joie ou à la douleur; il est des momens où nous ne demandons qu'à pleurer, d'autres où nous voyons tout en rose; et puisqu'au bal masqué on s'enflamme souvent pour un petit domino dont on ne peut distinguer les traits, Gustave pouvait bien sentir palpiter son cœur pour celle dont il entendait les pieds légers courir sur le sable et approcher de la petite porte.

On ouvre cette petite porte enfin; Gustave entre dans le jardin, et presse dans ses bras, non pas Suzon, mais madame de Berly.

Le premier mouvement devait être à l'amour; mais après s'être tenus long-temps embrassés, Gustave et Julie se firent mille questions. Notre héros ne revenait pas de la surprise que lui avait causée l'apparition de Julie. « Eh quoi! Gustave, vous n'avez pas reconnu ma voix? » dit madame de Berly en soupirant. « Mais en effet, il y a si long-temps que vous m'avez vue!... vous m'aviez oubliée!... » Ingrat!... et lorsqu'à chaque instant de la journée

» je pensais à vous, votre cœur était occupé d'une
» autre femme !... vous passiez à faire votre cour les
» momens que je passais à gémir !... Hélas !... voilà
» donc ces sermens qui devaient être sacrés !... Mais
» que dis-je !... avais-je le droit de compter sur les
» vôtres ? »

Julie versait des larmes ; Gustave ne savait comment s'excuser , car il sentait qu'il était coupable , et pourtant la vue de Julie venait de rallumer dans son cœur les sentimens qu'elle lui avait jadis inspirés. Mais une femme qui nous aime est facile à consoler ! madame de Berly fut la première à se rapprocher de Gustave. « Pardonnez-moi ces reproches, mon
» ami ; je suis déraisonnable de vous en adresser !...
» Loin de moi , pouvais-je espérer que vous ne con-
» naîtriez plus l'amour ?... Mais vous ne me dites
» rien... m'auriez-vous en effet oubliée entièrement ?
» — Oh ! non, mais je sens que j'ai des torts... — M'ai-
» mez-vous encore , Gustave ? — Plus que jamais. —
» Eh bien ! ne parlons plus de vos torts ; les reproches
» que l'on se fait soi-même ont bien plus de force que
» ceux que l'on entend. — Chère Julie ! que vous êtes
» bonne !... je ne mérite vraiment pas tant de géné-
» rosité. — Ne m'en ayez point d'obligation !... si je
» vous aime, c'est bien malgré moi !.. j'aurais voulu
» surmonter ce sentiment , mais l'amour est comme
» la fortune : ce sont souvent ceux qui le méritent le
» moins qu'il traite en enfans gâtés. »

Gustave entourait Julie de ses bras ; il couvrait de baisers un sein charmant , que sa main avait débarrassé du fichu qui le cachait ; dans son ardeur , il

voulait déjà se dédommager d'une séparation de plusieurs mois, mais Julie arrêta ses entreprises. « Que faites-vous, mon ami? Songez-vous combien » vous m'exposez!... — N'êtes-vous pas seule? — » D'un moment à l'autre on peut venir!... Je ne suis » pas même ici chez moi!... Vous n'avez donc pas » reconnu la dame qui était avec moi? — Non, sans » doute, puisque je ne vous avais pas reconnue vous- » même. Et quelle est cette dame?—Aurélie, la nièce » de mon mari, celle que vous deviez épouser, et » qui est mariée depuis six semaines à ce grand jeune » homme qui était en voiture avec nous. — Se pour- » rait-il!... — C'est chez eux que je suis; cette cam- » pagne leur appartient. Je viens quelquefois, par » complaisance, y passer huit jours; et d'ailleurs, » que je sois à la ville ou à la campagne, loin de vous » tout m'était indifférent. Mais je crains que madame » Frémont ou son mari ne remarque mon absence... » Et si l'on vous voyait avec moi... Aurélie est mé- » chante!... je serais perdue!... — Comment faire?... » Je ne puis cependant me résoudre à vous quitter. » M. de Berly vient-il ici ce soir? — Non, il reste à » Paris jusqu'à dimanche. — Nous sommes à jeudi. » Je puis rester avec vous... — Je loge dans ce pa- » villon que vous voyez... à gauche... au milieu du » jardin... — Bon!... donnez-m'en la clef; je vais » m'y cacher et vous y attendre... — Ah! Gustave!... » si Aurélie... si son mari... — Vous ne m'aimez plus » autant, Julie!... — Méchant!... Tenez, voilà cette » clef... mais prenez bien garde d'être aperçu!... — » Comptez sur ma prudence... — Je retourne au

» salon... J'aurai une migraine, et je les quitterai
» le plus tôt possible... — Fort bien... Je vous at-
» tends. »

Madame de Berly s'éloigne par une allée qui conduit à la maison ; Gustave se dirige vers le pavillon qu'on lui a indiqué. Ce bâtiment, isolé au milieu des jardins, est composé d'un rez-de-chaussée, d'un premier et surmonté d'une terrasse, sur laquelle on a établi un télescope que l'on braque à son gré sur les environs.

Gustave arrive au pavillon ; mais il n'a pas besoin de faire usage de la clef qu'on lui a remise, car la porte est ouverte ; il entre sur un petit pallier ; un escalier conduit à l'étage supérieur et à la terrasse, une porte près de cet escalier conduit à la pièce du rez-de-chaussée.

« Est-ce au premier ? est-ce au rez-de-chaussée
» qu'elle habite ? » se demande Gustave ; « au reste...
» peu importe où je l'attendrai : elle m'a dit qu'elle
» logeait dans ce pavillon, et probablement elle y
» loge seule, puisqu'elle en a la clef. Entrons au rez-
» de chaussée ; je verrai bien si la chambre est dispo-
» sée pour la recevoir. »

La clef est à la porte : Gustave ouvre et aperçoit une jolie pièce élégamment meublée et fraîchement décorée. Il entre, persuadé que c'est la chambre de madame de Berly que l'on a disposée pour la recevoir. Rien ne manque en effet dans l'appartement : lit élégant, canapé, glaces, bergères, doubles rideaux, rien n'est oublié pour faire de cette pièce une retraite charmante. Gustave examine tout : il

aperçoit , avec étonnement , une glace au fond de l'alcôve : « Diable ! » dit-il , « quelle recherche !... » quel raffinement !... Autrefois Julie ne connaissait point tout cela !... Allons , c'est un boudoir que ce séjour ; c'est bien l'asile qui convient à une jolie femme. A coup sûr , l'appartement de madame Frémont ne doit point ressembler à celui-ci !... Cette prude Aurélie , ne levant jamais les yeux sur un homme , et prenant avec humeur les plus légères plaisanteries , doit être bien drôle dans son ménage !... Elle doit bannir de son appartement tout ce qui peut amollir les sens ou effaroucher la pudeur. Je plains son mari !... rien n'est plus maussade qu'une prude... en compagnie du moins ; mais j'aurais été curieux de savoir comment s'est passée la première nuit des noces. »

Après avoir admiré l'appartement , Gustave repousse la porte et se jette dans une bergère. Là il se repose en attendant que Julie vienne le retrouver ; il repasse dans sa tête les événemens de la journée , et ne peut se dissimuler que ce n'était pas pour coucher avec Julie qu'il est sorti de l'hôtel , et qu'il ne trouvera pas Suzon dans l'appartement de madame de Berly. Pauvre Suzon !... serais-tu maintenant oubliée ?... Non , Gustave se promet bien de poursuivre ses recherches et de découvrir l'asile où le colonel a conduit la petite ; mais un jour ou deux de retard ne changeront rien au résultat de ses démarches ; au contraire , cela rendra le succès plus facile : voyant que Gustave ne fait aucune tentative pour retrouver Suzon , on surveillera moins la jeune fille ,

elle pourra donner de ses nouvelles à son bon ami : c'est du moins ce que pense notre héros dans la chambre à coucher de madame de Berly. Mais , direz-vous , il ne pensait pas ainsi en sortant de l'hôtel de son oncle , en parcourant les rues au hasard , et en suivant jusqu'à Belleville le fiacre : c'est possible ! mais

Autre temps , autres soins !

Il faisait nuit depuis long-temps , Gustave s'impatientait dans sa bergère après madame de Berly ; enfin une lumière brille dans le jardin et approche du pavillon. Bientôt un bruit confus de voix arrive jusqu'à l'oreille de Gustave , qui se lève étonné et écoute plus attentivement.

Il distingue la voix d'Aurélié et celle d'un homme qui se mêlent à celle de Julie. Probablement les nouveaux mariés ont voulu accompagner madame de Berly jusqu'au pavillon , mais s'ils poussaient la politesse jusqu'à entrer dans l'appartement ! cela serait possible... Les voix approchent.... il faut à tout hasard prévenir le danger , et Gustave , ne voyant aucune autre cachette , se fourre sous le lit , où il espère ne pas faire un long séjour.

On est arrivé au pied de l'escalier ; Gustave peut entendre ce qu'on dit :

« Comment ! Aurélié , vous voulez coucher dans » ce pavillon ? — Oui , ma tante ; oh ! je l'ai fait ar- » ranger exprès pour cela la semaine dernière... — » Quelle folie !... vous étiez si bien dans la chambre » qui donne sur la rue !... — Ma femme a comme

» cela des idées singulières : elle a fait tout cela sans
» me consulter!... — J'espère, monsieur, que je
» suis la maîtresse de coucher où cela me fait plai-
» sir? — Sans doute, ma femme, mais... — Mais,
» mais... je vous dis que nous serons beaucoup
» mieux. — Cependant, Aurélie, ce pavillon est hu-
» mide... — Vous y couchez bien, vous, ma tante?
» — Oui, mais pas au rez-de-chaussée. — Je ne crains
» point l'humidité... Venez voir, ma tante, comme
» j'ai fait arranger l'appartement. »

Sans attendre de réponse, Aurélie ouvre la porte, et entre; Julie la suit en tremblant; elle craint que Gustave, à qui elle n'a point songé à dire qu'elle habite au premier, ne l'attende dans la pièce du bas; mais un seul coup d'œil la rassure : il n'est pas là. « Allons, restez donc ici, puisque cela vous ar-
» range, » dit-elle; « je vais me coucher... j'ai un
» mal de tête!... Ah! je prévois que je me lèverai
» tard demain. »

Et madame de Berly quitte Aurélie et son époux, empressée de monter à son appartement, où elle croit trouver Gustave.

Mais ce pauvre Gustave se désolait sous le lit où il s'était réfugié; la conversation venait de lui apprendre qu'il était dans la chambre de monsieur et madame Frémont. Les deux époux s'enferment, et vont se coucher; il n'y a donc plus moyen de s'échapper; bien heureux encore s'il n'est pas découvert, car alors quelle serait son excuse?... passer pour un voleur, cela ne lui serait même pas possible, puisqu'Aurélie le connaît : Julie serait donc

compromise !... Allons, il faut rester sous le lit, et s'estimer heureux si personne ne le fait sortir de là.

Gustave s'étend sur le dos, invoque la Providence pour que monsieur et madame Frémont ne regardent pas sous le lit avant de se coucher, comme cela arrive aux âmes timorées, et attend dans le plus grand silence, et sans oser remuer ni respirer, que le hasard ou l'amour lui permette de sortir de sa cachette.

Madame Frémont met ses papillotes, le mari se déshabille : « Allons, » dit Gustave, « je vais être » initié aux mystères de la couche matrimoniale ; je » comptais passer la nuit à faire l'amour, je l'enten- » drai faire aux autres ; c'est bien différent, mais » j'y gagnerai peut-être du côté de l'instruction ; il » faut prendre son parti. »

Cependant la conversation des deux époux n'était pas montée sur le ton de la tendresse : « Délacez- » moi, monsieur, je vous prie... Allez donc... Ah ! » que vous êtes gauche !... — Ma femme, il y a un » nœud... — Coupez le lacet, un rien vous embar- » rasse !... — Voilà ce que c'est... — C'est bien heu- » reux ! je croyais que vous n'en finiriez pas !... Com- » ment ! vous mettez un bonnet de coton ?... — Sans » doute... — Ah ! que cela vous va mal !... Que vous » êtes laid avec cela ! — Cela me tient chaud, et je » ne veux pas m'enrhumer dans cette chambre que » l'on dit humide. — Ah ! mon Dieu ! vous êtes déjà » comme les vieux... que ne mettez-vous un gilet de » flanelle !... — Mais c'est ce que je ferai incessam- » ment, car cela préserve de beaucoup de maladies.

» — J'espère que vous n'en ferez rien !... quelle manie !
» Pour moi , je ne veux pas coucher auprès d'un pa-
» quet de flanelle !... cela me gratterait la peau. —
» On n'en met pas partout , ma femme. — Ah ! c'est
» dommage ! »

Madame Frémont se couche. « Peste ! » dit Gus-
tave en lui-même , « quelle femme !... pour une
» prude , il est bien extraordinaire qu'elle n'aime pas
» les gilets de flanelle ! Quoi ! cette fille... qui tenait
» continuellement ses yeux baissés quand un homme
» lui parlait !... Fiez-vous donc aux apparences !

« Eh bien ! monsieur , avez-vous bientôt fait vos
» quinze tours... vous coucherez-vous ce soir ? —
» Me voilà , ma femme : je regarde si les volets sont
» bien fermés... — N'avez-vous pas peur des vo-
» leurs !... — Non , mais je crains les vents coulis ,
» et à la campagne on prend aisément un torti-
» colis !... — Ah , mon Dieu , monsieur Frémont , si
» vous m'aviez dit avant de m'épouser que vous aviez
» peur des vents coulis , des torticolis... et que
» vous portiez un gilet de flanelle et un bonnet de
» coton , j'aurais pu faire mes réflexions !... En vé-
» rité..... on est bien trompé par les apparences !...
» vous faisiez le rodomont !... le roué , l'infatigable ,
» le fendant ! et Dieu sait ce qui en est !... — Ma-
» dame , je pense que c'est pour les qualités solides
» qu'on se marie... — Les qualités !... mais où sont-
» elles donc , monsieur , vos qualités solides ?... Al-
» lons , venez vous coucher. »

Frémont souffle la chandelle , et s'approche
de sa chère moitié. « Comment , monsieur.....

« vous avez soufflé la chandelle?... — Certainement,
» madame, vous savez bien que je n'ai pas l'habitude
» de garder de la lumière pour dormir. — Pour
» dormir!... ah! oui... c'est bien vrai... vous n'avez
» pas d'habitude... — Comment! cela vous fâche,
» ma chère amie? — Ah! vous êtes d'une gauche-
» rie!... c'est bien la peine que je fasse mettre une
» glace dans mon alcôve! — Une glace!... je ne
» pense pas que vous vouliez vous en servir la nuit?...
» — Oh! non, monsieur, avec vous, je le vois, tout
» cela ne sert à rien. »

M. Frémont se couche, sa femme ne dit plus rien; Gustave avait beaucoup de peine à contenir l'envie de rire que la conversation conjugale lui avait donnée. Pendant cinq minutes, on ne rompt point le silence; cependant on ne s'endormait pas, car Gustave entendait se retourner fréquemment dans le lit. Enfin Aurélie reprend la parole :

« Ah çà, monsieur, est-ce que vous allez vous en-
» dormir comme cela?... — Mais il n'y aurait rien
» d'étonnant, je pense, à ce que je m'endormisse...
» j'ai beaucoup couru ce matin dans Paris... je suis
» très-las. — Vous êtes las!... voilà tout ce que vous
» savez me dire! Je ne suis point lasse, moi, mon-
» sieur, et je n'entends pas que cela se passe ainsi...
» — Mais, ma femme, hier... — Hier!... voyez
» donc la belle chose pour se vanter! .. Comment,
» monsieur, après six semaines de mariage, c'est
» comme cela que vous vous conduisez!... c'est af-
» freux!... c'est abominable!... nous nous séparerons
» si cela continue... — En vérité, madame, vous

» m'étonnez!... Je n'aurais jamais cru , quand je
» vous épousai, que vous me tiendriez un jour un
» pareil langage!... Vous , madame, si réservée dans
» le monde ; si sévère sur la décence!... sur les
» mœurs!... vous qui me querelliez quand je chantais
» le *Sénateur* ou le *Grand clerc à Papa* ; qui ne con-
» ceviez point que l'on allât à l'Opéra-Comique voir
» *Joconde* ou les *Femmes Vengées*, et qui avez ren-
» voyé deux femmes de chambre parce qu'elles
» avaient des formes trop marquées , et une cuisi-
» nière parce qu'elle levait les yeux en servant la
» soupe et le bouilli : c'est vous qui aujourd'hui me
» faites des reproches , parce que j'ai besoin de me
» reposer un peu!... — Eh! monsieur! qu'a de com-
» mun tout ce que vous venez de me conter avec les
» devoirs du mariage?... Oui, sans doute, j'aime la
» décence en public!... mais je sais bien pourquoi
» l'on se marie... La religion nous ordonne de nous
» prêter aux désirs de notre époux... de les prévenir
» même... elle nous permet de jouir des plaisirs de
» l'hymen , en procréant des êtres à notre image , à
» notre ressemblance ; vous êtes un impie, monsieur,
» qui ne suivez pas les commandemens de Dieu. —
» Allons, madame, point de colère!... vous savez
» bien que je vous aime tendrement... — Vous le
» dites, voilà tout... — Ah!... je vous l'ai prouvé
» souvent... Embrassons-nous, ma chère amie, et
» faisons la paix... — Vraiment... je suis trop bonne
» de vous céder... Ah!... qu'est-ce que vous faites
» donc?... »

Ici Gustave ne distingua plus la suite de la con-

versation ; les craquemens du lit l'empêchèrent d'entendre les paroles d'Aurélie ; mais à l'ardeur qu'elle paraissait mettre dans ses discours , il ne put s'empêcher d'envier un moment la place qu'occupait M. Frémont.

CHAPITRE XIX.

JULIE PERD SA BEAUTÉ ET GUSTAVE SA CULOTTE.

La conversation des deux époux était achevée; le silence de la nuit n'était plus troublé par les exclamations d'Aurélie; on ne se retournait plus dans le lit, d'où Gustave conclut qu'on était endormi. Il résolut de profiter de ce moment pour s'échapper; il ne pouvait espérer une occasion plus favorable : en attendant le jour, il lui sera plus difficile d'éviter les regards des domestiques; il fallait donc mettre à profit le sommeil des époux.

Gustave se glisse bien doucement sur les mains et les genoux; il parvient au milieu de la chambre; il se lève et marche, les mains en avant, du côté de la porte; déjà il est tout proche, lorsque ses pieds heurtent un tabouret que ses mains n'ont pu sentir; sur ce tabouret était posé une cuvette, le

pied de Gustave envoie la cuvette rouler au milieu de la chambre : le bruit réveille les deux époux.

« Qui est là ? » s'écrie M. Frémont. Gustave voit qu'il n'est plus temps d'aller en tâtonnant, il faut se sauver ; il trouve la porte, l'ouvre brusquement, et monte l'escalier, pendant qu'Aurélie crie à tue-tête : « Au voleur ! au secours ! .. » et que Frémont court prendre son fusil.

Gustave arrive au premier étage ; il frappe à la porte, il appelle à demi-voix Julie ; mais on ne répond pas, et Frémont sort de sa chambre ; il va monter l'escalier, il va atteindre Gustave, et peut-être lui envoyer une balle dans la tête, ce qu'il ne faut pas s'exposer à recevoir. Comment lui échapper ? Notre étourdi monte encore l'escalier, la porte qui donne sur la terrasse est ouverte, il entre et referme la porte sur lui. Le voilà donc pour un moment en sûreté ; mais Frémont sait qu'il s'est réfugié sur la terrasse ; il descend l'escalier, et court rassembler ses domestiques, pendant que sa femme se sauve en chemise dans le jardin.

Mais pourquoi Julie n'avait-elle pas ouvert à Gustave ? — Parce qu'elle n'était point alors dans sa chambre. — Et pourquoi n'était-elle point dans sa chambre au milieu de la nuit ? — C'est ce qu'il me sera très-facile de vous expliquer.

En montant chez elle, madame de Berly croyait bien y trouver Gustave : Quel est son étonnement de ne voir personne ! elle regarde partout, dans les cabinets, dans les armoires, jusque dans le lit, point de Gustave !... où peut-il être ? Elle monte sur la

terrasse, il n'y est pas : mais où donc est-il?... elle est entrée dans la chambre de sa nièce, elle sait qu'il n'y est point. Julie ne conçoit rien à la conduite de Gustave, elle ouvre la fenêtre, regarde dans le jardin, écoute, tousse très-fort... personne ne paraît.

« Allons, » dit-elle, « il se sera ennuyé d'attendre... »
« il sera parti... Mais non, Gustave ne m'aurait pas »
« quittée ainsi... peut-être a-t-il craint d'être vu »
« dans le pavillon, et a-t-il préféré m'attendre dans »
« le jardin..... car il faut bien qu'il soit quelque »
« part.... Visitons le jardin. »

Julie prend une lumière; elle descend bien doucement l'escalier pour ne point donner l'éveil à M. et madame Frémont, et va visiter chaque bosquet, chaque buisson, en appelant à demi-voix Gustave, qui était alors couché sous le lit d'Aurélie.

Le jardin était fort grand, et Julie n'en avait encore visité que la moitié, lorsque les cris de Frémont et de sa femme parvinrent à son oreille. Elle s'arrête tremblante : « Il est découvert, » dit-elle, « nous »
« sommes perdus!... »

Madame de Berly précipite ses pas vers le pavillon; au détour d'une allée, Aurélie vient se jeter dans ses bras :

« Ah! ma tante, sauvons-nous, il y a un voleur »
« dans la maison... — Un voleur?... — Oui, ma tante.. »
« est-ce que vous ne nous avez pas entendus?... — »
« Si fait, et c'est pour cela que je suis descendue »
« dans le jardin... — C'est bien heureux que vous »
« ne l'ayez pas rencontré! il est maintenant sur la »
« terrasse... — Mais es-tu bien sûre?... — Oh! cer-

» tainement ; il était caché sous mon lit !... ah ! mon
» Dieu ! et M. Frémont qui a voulu me... Ah ! si
» j'avais su !... mais, ma tante, n'allez donc pas par
» là ; vous approchez du pavillon... cet homme pour-
» rait nous tirer un coup de pistolet de dessus la
» terrasse. »

Madame de Berly n'écoutait pas Aurélie , et continuait de marcher vers le pavillon ; elle y arrive , monte vite l'escalier , ouvre la porte , et jette un cri en apercevant un homme tout noir au milieu de sa chambre... mais sa frayeur est aussitôt dissipée ; cet homme noir est Gustave , qui , pour arriver chez elle et se sauver de la terrasse , n'a trouvé d'autre moyen que de descendre par la cheminée.

« Comment , c'est vous !... pauvre Gustave !...
» comme il est fait !... — Bien heureux encore d'a-
» voir trouvé ce moyen pour leur échapper !... —
» Mais ne vous trouvant pas sur la terrasse , que vont-
» ils penser ?... — Que j'ai sauté dans le jardin... —
» Ah !... il me vient une idée. . oui... je les en-
» tends... »

Madame de Berly ouvre sa fenêtre ; Frémont arrivait avec le jardinier , son valet de chambre et trois ou quatre voisins qu'il était parvenu à faire lever , et qui avaient consenti à le suivre pour arrêter le voleur.

Ces messieurs portaient des flambeaux et des fusils ; ils allaient monter à la terrasse , madame de Berly les arrête.

« Le voleur est sauvé... je l'ai vu sauter de la ter-
» rasse dans le jardin , et monter par-dessus ce mur.

» — En êtes-vous certaine, ma tante?... Cependant
» ce mur est très-haut... cet espalier n'est point en-
» dommagé... — Ces gens-là sont si lestes!... —
» N'importe, messieurs, » dit Aurélie, « visitez tou-
» jours le pavillon et la terrasse.

» Parbleu! » dit Gustave, « ils ne me cherche-
» ront pas ici, j'espère... surtout quand je serai dans
» votre lit. »

Aussitôt il se déshabille et se couche; Julie va en faire autant... On descend rapidement l'escalier... on frappe vivement à sa porte... « Ouvrez... ouvrez... ma tante, » crie M Frémont... « — Et
» pourquoi donc cela?... — Le voleur doit être dans
» votre chambre ou dans la cheminée... nous sommes
» certains qu'il a descendu par là... le haut de
» la cheminée est cassé...—Eh! monsieur, je vous
» dis qu'il n'y a personne dans ma chambre... je le
» verrais bien. — Il est caché, ma tante; ouvrez
» vite ou vous êtes perdue... — Mais, monsieur, je
» suis toute nue... attendez donc un moment.»

Julie se déshabillait en effet; elle fourre les vêtements de Gustave entre ses matelas, et s'approche de la porte: « Messieurs, je vais vous ouvrir... mais n'entrez pas de suite, laissez-moi le temps de me remettre dans mon lit, je vous en prie... — Oui, ma tante, ouvrez. »

Julie ouvre la porte et va se recoucher près de Gustave, qui se fait le plus petit possible, et se blottit contre un endroit où certes on ne doit pas présumer que le voleur se soit réfugié.

Frémont, les valets et les voisins entrent le fusil en

avant ; ils visitent tous les coins, ils regardent dans la cheminée, ils tirent dedans deux coups de pistolet. « Vous voyez bien qu'il n'y est pas, » dit madame de Berly ; « c'est en sautant du haut en bas de la terrasse » qu'il aura endommagé la cheminée. — Eh ! mais, » dit à son tour Aurélie, qui était restée près de la porte, « s'il était caché sous le lit de ma tante. »

On regarde sous le lit... personne. « — Quand je » vous dis que je l'ai vu franchir le mur à droite... » — Mais, ma tante, ils pouvaient être plusieurs. — » Enfin il n'y en a point ici, et j'espère que l'on va » me laisser dormir. — Dormir!... comment, ma » tante, vous pensez à dormir quand nous sommes » entourés de voleurs?... — Comme je suis certaine » qu'ils ne sont plus dans la maison, je ne crains plus » rien — Allons, messieurs, » dit Frémont à ses voisins, « allons faire une exacte visite dans les jardins. » — Eh mais, monsieur, » dit à son tour le jardinier, « si le voleux a sauté dans l' jardin à droite, il » sera tombé chez M. Courtaud, le maître d'école » d'à côté. — C'est juste... il faut aller réveiller » M. Courtaud; nous parviendrons peut-être à saisir le coquin. »

Ces messieurs se disposent à sortir ; Aurélie les arrête : « Et moi, messieurs, est-ce que vous m'abandonnez?... je n'ai pas envie de rester seule à ce rez-de-chaussée... on n'aurait qu'à forcer les volets... » — Venez avec nous, madame... — Que je sorte » comme cela!... ô ciel!... ces messieurs n'en ont » déjà que trop vu... Ah!... je vais rester avec ma » tante ; elle a du courage ; auprès d'elle je n'aurai

» pas si peur... Ma tante, voulez-vous que je couche
» avec vous?... — Quelle folie!... — Ah! je vous en
» prie, ma tante... Allez, messieurs; mais laissez-
» nous le jardinier pour sentinelle... il restera en
» bas. »

Les hommes descendent, placent le jardinier en observation au rez-de-chaussée, avec ordre de tirer à la première alerte, et s'en vont réveiller M. Courtaud, laissant Aurélie dans la chambre de madame de Berly.

La situation de Gustave était pénible : dans tout autre moment il aurait profité de sa position; mais il fallait alors, nouveau Tantale, ne point goûter des biens qui s'offraient à lui. Notre héros n'avait pas la vertu de saint Robert d'Arbrissel, qui couchait entre deux filles pour mortifier sa chair, et défiait ainsi le démon (lequel finissait toujours par le laisser en repos). Gustave était possédé par l'esprit malin, et ne pouvait le combattre. Couché avec une jolie femme, à moins de faire usage du procédé d'Origène, j'aime à croire, lecteur, que vous seriez, comme mon héros, tombé en tentation.

Julie était encore plus mal à son aise que Gustave; elle regardait en frémissant Aurélie, qui était occupée à mettre un mouchoir sur sa tête, et se disposait à partager le lit de sa tante; encore un moment, et madame Frémont va tout découvrir... le lit est tout contre le mur, il n'y a pas moyen de se glisser dans la ruelle... Comment donc faire? allons... un grand moyen; il faut souvent tout risquer pour conserver quelque chose!... Julie se lève au moment où

Aurélie va se coucher, et prend la chandelle que celle-ci allait poser sur la table de nuit.

« Où allez-vous donc, ma tante?... — J'ai cru entendre du bruit... je crois que ces messieurs n'ont pas regardé dans cette grande armoire.... — Ah, ma tante! vous me faites frémir... n'approchez pas... si en effet il y avait là quelqu'un?... — Eh bien! il faut s'en assurer... — Mais attendez donc... je vais avertir le jardinier... »

Aurélie ouvre la porte, et appelle le jardinier; pendant qu'elle a le dos tourné, Julie met le feu à des papiers qui sont au fond de l'armoire, puis se rapproche de madame Frémont. Le jardinier arrivait prêt à tirer sur le voleur. « Je n'ai rien vu, » dit madame de Berly, « je me suis trompée... — N'im- porte, ma tante, laissez-le visiter encore partout. »

Le jardinier entre dans la chambre, et aperçoit une fumée épaisse qui sort de l'armoire. « — Ah! morgué, mesdames, en v'là ben d'une autre!... » l'voleux a mis le feu cheux vous.... — Le feu!... — Ah! malheureuse! c'est moi qui, en visitant cette armoire... une flammèche aura tombé.... — Sauvons-nous, ma tante, sauvons-nous... la fumée m'étouffe déjà!... »

La fumée commençait à remplir l'appartement; Aurélie descend en poussant des cris perçans; le jardinier laisse là son fusil, et court chercher de l'eau. Julie est enfin seule avec Gustave, qui saute hors du lit et se jette dans ses bras.

« Sauvez-vous, mon ami, vous n'avez qu'un mo-

» ment... grand Dieu! quelle nuit!... — Chère Julie!
» lie!... et c'est moi qui suis cause... — Partez vite...
» la fumée va nous étouffer... — Il faut cependant
» que je prenne mes vêtemens... je ne puis m'éloi-
» gner ainsi... — De grace, sortez d'abord de cette
» chambre... — Que je vous quitte!... On n'y voit
» plus... Ah! je les tiens, je crois... — Descendez...
» voilà la clef de la petite porte... Adieu, Gustave...
» sauvez-vous... »

Julie pousse Gustave hors de la chambre que la fumée remplissait; mais le jardinier montait alors l'escalier avec deux seaux d'eau; il aperçoit un jeune homme fuyant avec un paquet, et ne doute point que ce nesoit le voleur qu'on cherche; n'ayant pas d'armes pour le combattre, il pose un de ses seaux à terre et jette l'autre sur le corps de Gustave; celui-ci, trempé jusqu'aux os, repousse avec colère son adversaire; le jardinier perd l'équilibre, il roule, tombe sur les marches de l'escalier; Gustave saute par-dessus lui, il sort du malencontreux pavillon; heureusement Aurélie en était déjà éloignée; il suit l'allée qui conduit à la petite porte, il ouvre, il est enfin dans la campagne; pour la seconde fois il franchit presque nules haies, les buissons et les fossés, et c'est encore pour Julie qu'il se trouve dans cette fâcheuse situation. « Ah! c'en est fait, » dit notre héros en grelottant, « je ne m'exposerai plus à » pareille aventure! Cette femme-là coûte trop cher! »

Étant à une portée de fusil de la maison de M. Frémont, Gustave s'arrête, et se dispose à s'habiller; mais, nouvelle disgrâce, au lieu d'un pantalon, il trouve un corset, un jupon pour un gilet, une robe

pour un habit; enfin ce sont les vêtemens de Julie qu'il a pris pour les siens; méprise d'autant plus naturelle, que Julie avait caché les vêtemens de Gustave entre les matelas de son lit, et posé les siens sur la chaise où étaient les autres. Au milieu de la fumée qui ne permettait plus de distinguer les objets, Gustave avait saisi ce qui était sur la chaise, sans s'apercevoir du changement de vêtemens.

« On dit qu'il y a un dieu pour les amans, » dit Gustave, en nouant autour de son corps le jupon de percale et la robe de taffetas gris : « mais il me semble » que cette nuit le diable seul s'est mêlé de mes affaires. Allons... soyons femme, puisque je ne puis » être autre chose; j'avoue que, pour le moment, » ce déguisement ne me convient guère : quand on » est trempé jusqu'aux os, un jupon de percale, une » robe de taffetas et un petit bonnet de tulle ne valent point un habit et un pantalon de drap..... » Encore si nous étions en été!... mais nous sommes » au mois de mars!... Quelle idée de venir à la campagne dans ce temps-ci!... Parbleu!... j'avais bien » besoin de suivre ce fiacre!... ah! c'était pour Suzon... Que diable fait-on de tous ces cordons?.... » Je dois avoir l'air d'un vrai chie-en-lit.... par malheur, le jour commence à poindre.... Ah! quelle » nuit!..... coucher avec une femme charmante » sans.... Être arrosé, enfumé.... et affublé de la » sorte! .. Ah, mon oncle! si vous m'aperceviez dans » cet état... et madame Fonbelle, à qui je jure tous » les jours que je suis sage, rangé, constant!.... Au » diable les lacets... et les rubans!... Dépêchons-

» nous, pour arriver à Paris avant qu'il fasse grand
» jour ; car , en me voyant ainsi , on me mènerait à
» la préfecture de police. »

Pendant que notre héros , assis sur les bords d'un fossé entre un groseiller et des plants de pommes de terre , procédait à sa nouvelle toilette , madame de Berly s'exposait pour lui aux plus grands dangers : Julie était derrière Gustave lorsque le jardinier l'arrosa de la tête aux pieds ; elle le voit enfin renverser son adversaire et gagner le jardin. Il est sauvé , dit-elle : mais bientôt une réflexion vient modérer sa joie : ses vêtemens sont cachés entre les matelas ; se serait-il trompé?... aurait-il pris une robe pour un habit ? Le malheureux , dans l'état où l'a mis le jardinier , gagnera une maladie , s'il ne peut bien vite se vêtir chaudement. Telles sont les pensées qui se présentent en foule à l'esprit de Julie ; elle prend aussitôt une résolution hardie ; les femmes ne calculent point le danger quand il s'agit de sauver l'objet de leur affection , et madame de Berly est persuadée que Gustave périra , s'il n'a pour se couvrir qu'une robe et un jupon.

Elle remonte l'escalier ; la flamme circulait déjà dans une partie de la chambre , mais elle n'avait point encore gagné le lit ; Julie ferme les yeux , retient sa respiration , elle s'élance dans l'appartement... elle touche les matelas , elle les soulève .. elle sent les vêtemens , elle les tire avec force... elle tient enfin ces objets précieux... elle cherche la porte : la fumée la suffoque... un tourbillon de flamme l'atteint ; ses cheveux , qui pendent en désordre , sont bientôt em-

brasés ; elle perd courage... elle tombe devant l'escalier. Pauvre Gustave ! s'écrie-t-elle.

Julie allait périr , si le jardinier , qui s'était relevé et remis de l'étourdissement que sa chute lui avait causé , ne fût venu à son secours. Le brave homme monte avec son seul seau plein qui lui reste : il aperçoit madame de Berly à terre ; il la prend dans ses bras , la descend au jardin , et là lui jette son eau sur la tête pour éteindre le feu pris à ses cheveux. En ce moment les secours arrivent de toutes parts : Aurélie avait appelé son mari ; Frémont et ses valets avaient réveillé toute la pension de M. Courtaud. Les voisins accouraient avec de l'eau ; on parvint bientôt à se rendre maître du feu , les meubles de la chambre du premier furent brûlés , et avec eux les habits de Gustave.

Madame de Berly revint à elle , mais elle souffrait horriblement ; sa figure était brûlée partout : elle devait porter toute sa vie les marques de sa blessure. Aurélie fit un cri en voyant sa tante : Julie se résigna... « Je serai laide , » dit-elle , « il ne m'aimera plus !... mon cœur , cependant , est toujours le même !... mais du moins il ne s'exposera point pour moi , et je ne trahirai plus mes devoirs. »

Julie perdit en effet tous ses attraits ; elle fut punie par où elle avait péché !

Juste retour des choses d'ici-bas.

CHAPITRE XX.

UNE SCÈNE A LA COURTILLE.

Gustave , le bonnet sur l'oreille, le corset passé en gilet et attaché par devant , le jupon pendant d'un côté , et la robe traînant dans la crotte , marchait à longues enjambées dans la grand'rue de Belleville. Le jour paraissait , et , sous ce costume féminin , il faut éviter les aventures , surtout dans le quartier de la Courtille , séjour ordinaire des ivrognes. Gustave se félicitait d'avoir passé l'Ile-d'Amour ; il doublait le pas , retenant avec peine d'une main sa robe , de l'autre son jupon , et obligé souvent de lâcher l'un ou l'autre pour retenir son bonnet , que le vent menaçait d'emporter.

Par malheur pour notre héros, M. Favori, sauvage du grand salon de Calot , et chantre au lutrin, connu dans les belles réunions de Kokoli , la Belle-en-Cuisse , salon de Flore et autres , par son talent sur la grosse

caisse et sa superbe basse-taille, avait eu un différent avec Jean-Jean Courtepointe, tambour de la caserne des Marronniers, au sujet de mademoiselle Nanon Dur-à-Cuire, fille majeure, établie marchande d'œufs rouges devant le Grand-Saint-Martin, brûlant, par la vivacité de ses yeux, tous les cœurs des pratiques de M. Desnoyer, mais à cheval sur les principes, et ferme sur la vertu comme sur ses sabots.

M. Favori, beau parleur et grand enjôleur de jeunes filles, avait mille moyens pour captiver les innocentes beautés qu'il jugeait dignes de ses hommages : il chantait avec une grace séduisante la romance du *Pied de Mouton*, ou la complainte du *Sacrifice d'Abraham*. Il allait toutes les semaines aux Funambules pour se former dans la pantomime, et de temps à autre au café des Aveugles pour retenir de petits airs d'Opéra.

Nanon aimait les beaux-arts, la musique surtout ; elle battait la mesure sur sa chaufferette quand Favori fredonnait un refrain sensible, et faisait un second dessus à l'ouverture de *la Caravane*, quand le beau sauvage la jouait sur ses grosses caisses. Favori n'avait eu garde de négliger les belles dispositions de Nanon ; il volait près d'elle dans les entr'actes de service ; il s'asseyait près de l'étalage, et apprenait à la jolie marchande : *O Pescator del ondin fideli*. Cet air enchanteur tournait la tête à Nanon, qui fredonnait : *O Pescator*, soit en épluchant ses œufs durs, soit en faisant cuire un hareng.

De son côté, M. Jean-Jean Courtepointe lorgnait aussi la belle marchande ; le jeune tambour ne chan-

tait ni *Pescator* ni romance des boulevarts , mais il se balançait avec grace en portant sa caisse ; dans ses mains , les baguettes roulaient avec une merveilleuse agilité ; il faisait jouer les petits fifres quand on descendait la Courtille , et souvent s'arrêtait pour battre la retraite devant l'étalage d'œufs rouges.

Nanon était vertueuse , comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire , mais elle était sensible aux procédés , et peut-être fière d'inspirer des passions aux deux plus jolis hommes de l'arrondissement. Elle souriait au militaire , elle lui gardait des œufs qu'elle teignait en jaune exprès pour lui (galanterie qui prouvait toute la candeur et l'innocence de Nanon). Elle s'arrêtait quand la retraite passait , et Jean-Jean Courtepointe ne manquait jamais alors de faire sauter ses baguettes.

De plus , le jeune tambour était sur la danse aussi fort que Favori l'était sur le chant. Courtepointe avait appris l'allemande d'un paillasse des *Acrobates* , et il la dansait dans la perfection , les dimanches et lundis , dans le salon de Desnoyer ; on se foulait pour le voir faire ses passes , et les Suisses mêmes rendaient justice à son talent. Or , mademoiselle Nanon avait beaucoup de goût pour l'allemande , danse gracieuse dont son cœur ingénu ne connaissait point les dangers. M. Courtepointe avait offert de donner des leçons ; on avait accepté , et on s'exerçait tous les soirs , soit chez Calot , soit chez Desnoyer , en attendant qu'on eût assez d'aplomb pour se risquer à l'*Ile-d'Amour*.

Vous pensez bien que M. Favori ne voyait point

de bon œil les assiduités de Courtepointe. Il rôdait autour de son rival en faisant des yeux de léopard ; il sentait une démangeaison de donner des coups de pied au tambour ; il voulait lui casser ses baguettes sur la figure ; mais Nanon , par un regard majestueux , savait contenir la fougue de son sauvage , et calmer d'un mot la fureur de ses transports jaloux.

« Favori , » lui disait elle en s'appuyant une main sur la hanche , « ne mettez point z'en doute ma ver-
» tu , ou je romps toute liaison de chants et de con-
» versation ; sachez qu'une fille de mon *esphère* peut
» danser l'allemande sans faire de faux pas. »

Favori baissait les yeux , poussait un soupir , prenait la main de Nanon , la baisait , s'approchait de la joue de sa belle , qu'il baisait aussi , recevait quelquefois un soufflet pour prix de sa témérité , et s'éloignait le cœur moins ulcéré.

Jean-Jean voulait aussi hasarder quelques libertés en faisant faire des passes ; mais Nanon avait bec et ongles : elle égratigna un jour le nez de Courtepointe , et depuis ce moment le tambour restait dans les bornes du respect.

Cependant cet état de choses ne pouvait durer : les rivaux se lançaient des œillades menaçantes ; quelquefois même des mots impolis s'échappaient de leur bouche ; Nanon avait peine à les contenir ; en vain elle leur jetait au nez sa vertu et ses mœurs , ces messieurs n'étaient pas tranquilles ; car

N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Favori et Jean-Jean se connaissaient mutuellement

pour de terribles séducteurs , ayant fait trébucher la vertu de plusieurs beautés jusqu'alors réputées pour insensibles ; ils devaient donc ne point se fier aux discours de la sévère Nanon , car la plus cruelle a ses momens de faiblesse ; il ne faut que saisir ces momens-là !... La chair est faible , et le malin , le tentateur , le démon , le diable enfin , comme il vous plaira le nommer , aime beaucoup la chair des pucelles et des jolies filles ; car c'est avec cela qu'il détourne tant d'âmes du chemin céleste , pour leur faire prendre celui de leur perdition.

Un soir , pendant que Favori , affublé de son costume de sauvage , régalaient les nombreux spectateurs qui remplissaient le grand salon de Calot d'une scène dite *la douleur d'un Caraïbe loin du toit paternel* , M. Jean-Jean Courtepointe proposa à la belle Nanon une leçon d'allemande dans une des chambres de M. Desnoyer.

Nanon accepte ; elle commençait à être d'une certaine force , et espérait , le dimanche suivant , déployer ses graces devant une brillante réunion. On monte dans une chambre au premier , et Nanon , fidèle à ses principes de sévérité , fait ouvrir les fenêtres et la porte , afin que M. Jean-Jean ne se permette aucun attouchement indécent.

Le tambour fait monter une bouteille de vin blanc ; Nanon en accepte un verre , cela est sans conséquence , et Jean-Jean boit un coup à chaque passe nouvelle.

Soit que le vin fît son effet , soit que la passion du tambour fût parvenue à son dernier période , il

se sentait brûler d'une ardeur extraordinaire : il inventait des passes charmantes, les formait avec un fini parfait, et souriait à sa belle avec une expression très-voluptueuse ; Nanon, échauffée par le vin, électrisée par le talent de son danseur et voulant faire honneur à son maître, se surpassait aussi et tournait comme un tonton dans les bras de son tambour.

Mais la roche Tarpéienne est près du Capitole, et le grand salon de Calot est en face de celui de Desnoyer. Favori, que l'amour et la jalousie tourmentaient jusque sur le théâtre de sa gloire, aperçoit, au travers de la fenêtre, Nanon se dandinant à côté de son rival. Ce spectacle le rend furieux : il renverse trois tabourets représentant une hutte sauvage, et un manche à balai, surmonté d'un plumeau, qui figurait parfaitement un palmier ; il saute par-dessus ses grosses caisses, tenant sa massue à la main ; il enjambe les bancs, monte sur les tables, casse les verres, fait tomber sur le nez un invalide qui buvait son canon, et deux Auvergnats qui frottaient de l'ail sur leur pain ; il pousse, renverse tout ce qui se trouve sur son passage ; il descend l'escalier quatre à quatre : il traverse la rue, entre chez Desnoyer comme un furibond ; sa barbe postiche, qui lui a coûté quarante-quatre sous, tombe dans la boutique ; il ne s'en aperçoit pas ; son pantalon de tricot se déchire au-dessous du bas-ventre ; rien ne l'arrête !... il s'agit de se venger d'un rival odieux ; il monte... il arrive, il est entre Nanon et Courtepointe, au moment où celui-ci montre une passe

dans laquelle on s'embrasse , et le tambour ne baise que l'estomac de Favori , qui lève sa redoutable massue, en roulant les yeux comme un tyran de mélodrame.

« Malheureux!... qu'allez-vous faire? » dit Nanon d'une voix pathétique , en retenant les bras du sauvage prêt à frapper son adversaire. « — V'là z'assez » long-temps que vous faites des pirouettes avec ce » vilain rataplan... il faut que ça finisse et qu'il sente » le poids de ma massue ! »

Courtepointe était brave ; il met son schakot sur l'oreille gauche , la main droite sur la poignée de son sabre , et recule deux pas en se haussant sur ses pointes pour mieux mesurer son adversaire.

« Qu'appelles-tu rataplan , mauvais sauvage de la » rue Coquenard?... Crois-tu me faire peur avec ta » mine du Canada?... Ai-je interrompu tes leçons » d'harmonie imitative et ton *peste qu'a tort*? Je » danserai l'allemande avec la particulière tant que » ça lui plaira. — Tu ne la danseras plus!... — Je » la danserai, Fifi ! »

La massue est levée, le sabre tiré; la sang va couler!..... Nanon crie, pleure; on ne l'écoute pas, elle se jette entre les combattans, on la repousse; elle s'arrache les cheveux, on la laisse faire; elle s'évanouit sur une chaise, on n'y prend pas garde; la chaise glisse, Nanon tombe, son jupon s'accroche, une fesse paraît à découvert..... les deux rivaux s'arrêtent spontanément.

« Ce n'est point z'ici, » dit Courtepointe , « que » nous devons vider notre querelle; demain , avant

» le jour , je serai sur le boulevard en dehors de la
» barrière.... — C'est convenu , » dit Favori.

Ces messieurs se rapprochent alors de Nanon ; ils baissent son jupon , la placent sur un banc , lui jettent un verre de vinaigre sur le nez , et s'éloignent dès qu'elle a repris ses sens.

Mais soit que Nanon n'eût pas entièrement perdu connaissance , soit qu'elle devinât les desseins de ses deux poursuivans , elle parut le lendemain au rendez-vous , au moment où Favori et Jean-Jean , armés chacun d'un bâton ferré , se disposaient à s'attaquer. « Écoutez-moi d'abord , » dit Nanon en s'avancant près des deux champions ; « vous vous bat-
» trez ensuite , si vous le voulez absolument. Je suis
» la cause de vos querelles ; mon innocence m'a éga-
» rée z'en m'entraînant dans des démarches incon-
» séquentes : je ne devais pas tourner avec un tam-
» bour et roucouler avec un sauvage. Vous êtes bra-
» ves tous deux , c'est connu ; votre réputation est
» *fisquée* , je veux rétablir la mienne que vos galan-
» teries ont compromise ! Je consens à épouser l'un
» de vous... si vous mettez bas les armes.

« Ah ! Dieu ! » s'écrièrent en même temps Favori et Jean-Jean en jetant de côté leurs bâtons , « choisissez ; nous sommes à vos pieds !

» — Un instant , messieurs , relevez-vous d'abord ,
» car les commis à la barrière pourraient tirer des
» conséquences malignes de vos situations. Vous êtes
» tous deux des *bels hommes* , vous êtes aimables ,
» vous êtes séduisans !... et je flotte entre vous deux ;
» il faut que le hasard en décide. V'là z'une pièce

» de quinze sous , prenez-la , et jouez à pile ou face :
» celui qui gagnera recevra ma main , et l'autre ne
» gardera pas plus de rancune qu'un hanneton.

» C'est dit , » répètent les deux amans. Favori prend la pièce de quinze sous, et propose la question à son rival : « Face ! » s'écrie Jean-Jean : « c'est de » ce côté-là que Nanon doit répondre à mes feux. » La pièce vole en l'air ; Favori et Jean-Jean sont à terre... ils dévorent la pièce des yeux...

« C'est face ! » s'écrie Courtepointe, et d'un saut il se relève pour aller retomber aux genoux de Nanon.

Favori est consterné, mais enfin il prend son parti, et, en homme d'honneur, s'approche du couple amoureux et unit lui-même Nanon au tambour.

Toute le monde s'embrasse, et on se dirige vers le beau salon du Grand-Saint-Martin pour consacrer la matinée au plaisir et faire un déjeuner copieux. Il fait à peine jour, mais les traiteurs de la Courtille sont ouverts à toute heure. Courtepointe, qui régale, fait mettre dix casseroles sur le feu, tuer trois lapins, plumer six pigeons, et monter du vin à quinze. On se livre à la gaité; et les futurs époux se prodiguent de tendres caresses. Favori est incapable de manquer à ses engagements; mais il a un cœur, et toutes les fois que Jean-Jean baise la joue à Nanon, il sent son pauvre cœur défaillir. Pour se distraire et noyer sa douleur, il se verse force rasades; mais le vin n'éteint point ses feux; bien au contraire, il augmente, il redouble son ardeur amoureuse. Comment donc faire? fuir le tableau de deux amans heureux; c'est ce que

fait Favori; il sort de la salle, allume sa pipe à la cuisine, et va prendre l'air sur le devant de la porte.

Une femme descend de Belleville à grands pas; sa démarche, un peu cavalière, son bonnet sur l'oreille, et sa robe retroussée jusqu'aux jarretières, donnent dans l'œil au sauvage, qui, comme vous savez, était dans des dispositions fort tendres. Favori admire une jambe un peu forte, mais bien proportionnée, une taille élancée, des yeux qui n'expriment point la timidité, et que les fumées du vin lui font trouver agaçans.

« Voilà mon affaire, » dit le sauvage; et il marche sur les pas de Gustave (vous avez dû le reconnaître à sa mise et à sa tournure).

« Un mot et un verre de vin; » dit Favori en approchant de sa belle. — « Passe ton chemin. — Vous » êtes trop séduisante pour qu'on vous laisse aller » seule... — Passe ton chemin, tu m'ennuies. — Je » vous adore... j'ai un écu à dépenser avec vous... » — Va-t'en au diable! »

Favori ne se rebute pas; il marche près de Gustave et lui pince le derrière; celui-ci se retourne, et lui donne un soufflet.

« Ho ! ho ! » dit Favori, « de la rigueur ! ça m'est » égal, il faut que je te possède ; je l'ai mis dans ma » tête, et je ne te jouerai point à pile ou face, parce » qu'il ne sera pas dit que toutes les femmes me pas- » seront devant le nez ce matin... Or donc, pour ne » pas faire *chou blanc* avec toi, je t'enlève !... »

Gustave veut se débattre, mais Favori, taillé en Hercule, en aurait enlevé trois comme notre hé-

ros ; il prend Gustave sous le bras , et l'emporte en courant. Gustave crie , mais la rue est encore déserte , et d'ailleurs , dans le quartier de la Courtille , on est tellement habitué à entendre crier , qu'on n'y fait plus attention.

Le sauvage se sauvait avec Gustave dans ses bras , sans écouter les cris et les protestations de notre héros , qui jurait à Favori qu'il se trompait. Favori allait entrer dans une petite ruelle , au bout de laquelle était son logement , lorsque deux paysannes , montées sur leur âne , et portant à Paris des œufs et du lait , débouchèrent de la rue où entraient Favori. Le sauvage , qui n'avait pu les voir venir , se jette brusquement sur le premier âne qu'il rencontre , renverse la paysanne de dessus sa monture , et fait couler le lait dans le ruisseau. Cet accident permet à Gustave de se débarrasser un moment des bras du sauvage ; il se relève et veut fuir... Favori court après lui , l'âne de la seconde paysanne barre le passage à Gustave ; notre héros prend son élan ; espérant franchir aisément les paniers ; mais sa robe s'embarrasse dans ses jambes , il tombe lourdement sur les œufs destinés aux habitans de la ville ; le baudet effrayé se jette à genoux , et la villageoise roule avec Gustave au milieu d'une mare de lait et des œufs cassés.

En roulant avec l'âne et les paysannes , notre héros avait laissé voir certaines parties de son individu ; car vous savez , lecteur , qu'il avait perdu sa culotte dans le pavillon de Julie ; Favori ne voit pas ce qu'il cherchait et aperçoit ce qu'il ne cher-

chait point. Dès lors son ardeur s'éteint ; il ne songe plus qu'à fuir pour éviter de payer le dégât.

Les paysannes se débarrassent enfin de leurs ânes ; elles crient : *Au secours ! au Voleur !* le sauvage est déjà loin ; elles n'ont plus que Gustave pour payer le lait renversé et les œufs cassés ; mais Gustave s'est relevé, il roule ses jupons autour de son corps, et se sauve vers la barrière. Les paysannes abandonnent ânes, paniers, œufs et lait, pour courir après Gustave.

Notre héros avait de l'avance ; il passe la barrière, descend le faubourg ; les paysannes le poursuivaient, criant aux passans : Arrêtez c'te voleuse qui nous doit des œufs et du lait. Les badauds s'amassaient, regardaient Gustave, riaient et ne l'arrêtaient point. Les petits polissons couraient avec les villageoises ; il faisait grand jour, la foule des coureurs allait toujours en augmentant, et on était dans l'intérieur de Paris. Gustave craignant d'être arrêté par une populace grossière, et de devenir l'objet des huées universelles, ranime son courage, et court avec une légèreté surprenante. Il laisse bien loin de lui les paysannes et les curieux ; il prend au hasard le chemin qui se présente ; il descend la rue du Temple, tourne à droite, descend encore, fait plusieurs détours ; enfin, épuisé de fatigue, il s'arrête : une jeune femme ouvrait sa boutique, il entre chez elle, et se jette sur la première chaise qu'il aperçoit, avant que la marchande étonnée ait eu le temps de lui faire une question.

CHAPITRE XXI.

MÉPRISE. — SUZON PERDUE.

« De grace, madame, sauvez-moi !... mettez-
» moi à l'abri des poursuites de toute cette canaille !...
» — Mais en vérité... madame... monsieur... mais
» je ne sais pas ce que vous êtes !.. — Je suis un
» étourdi, madame ; mais je ne suis que cela ; vous
» pouvez sans crainte me recevoir chez vous. — Ah,
» mon Dieu !... cette voix... ces traits... mais, oui,
» c'est vous... c'est M. Nicolas Toupet !... — Quoi !...
» c'est madame Henry !... la jolie mercière de la rue
» aux Ours... — C'est moi-même, monsieur !... Ah !
» la singulière rencontre !... mais cette pauvre pe-
» tite !... ah courons bien vite la prévenir !... »

Madame Henry laisse Gustave dans la boutique, et monte au premier, où elle couche avec la jeune fille qu'on lui a confiée. Depuis la veille seulement, Suzon était chez madame Henry ; mais deux cœurs

sensibles s'entendent bien vite. La mercière était d'un âge et d'une figure à inspirer de l'amour ; elle devait donc être indulgente pour les fautes que cette passion fait commettre. Suzon n'avait pas fait toutes ces réflexions ; mais elle avait regardé madame Henry après le départ du colonel et de la femme de charge ; elle s'était mise à pleurer ; la petite mercière l'avait consolée en lui demandant le récit de ses peines ; la douce voix de madame Henry portait à la confiance ; quand on est loin de son amant, c'est une consolation de parler de lui : Suzon avait conté naïvement toutes ses aventures.

Madame Henry avait plaint Suzon , puis elle avait jeté un cri de surprise au nom de Nicolas Toupet , que la petite ne voulait point épouser.

« Mais je le connais, ce M. Nicolas ; je me suis
» trouvée avec lui à une noce à la Villette. — En vérité ! n'est-ce pas qu'il est laid, gauche, bête?...
» — Mais, au contraire, il est joli garçon, aimable,
» spirituel... il danse à ravir... — Nicolas ? il ne savait jamais en mesure... il est lourd !... il sait à
» peine aller en avant deux ! — Vous plaisantez !
» c'était le plus beau danseur de la noce !... — Il
» est poltron comme un lièvre ! — Poltron !... il a
» rossé un garçon ébéniste qui lui cherchait querelle !... il aurait battu tout le monde , si on l'avait
» laissé faire ! — Il est donc bien changé !... mais est-ce
» bien Nicolas que vous avez vu ? — Certainement ;
» Nicolas Toupet d'Ermenonville, qui devait épouser
» la fille de M. Lucas !... — Oh, c'est lui !... mais il
» ne m'épousera point... j'aimerais mieux mourir

» que d'être sa femme!... — Ah bien ! je ne suis pas
» de votre avis, et s'il m'aimait, moi, je l'épouse-
» rais volontiers!... — Ah ! madame ! si vous con-
» naissiez M. Gustave, le neveu du colonel Moranval,
» vous verriez quelle différence il y a de lui à ce
» Vilain Nicolas ! — Je n'ai jamais vu le neveu de
» monsieur le colonel ; il peut être fort bien, mais
» je ne conviendrai jamais que Nicolas soit vilain ! »

Les avis étaient restés partagés, quoique au fond madame Henry fût de l'avis de Suzon ; mais ces dames ignoraient l'espièglerie de Gustave. Suzon, un peu plus calme après avoir raconté ses aventures, avait promis à madame Henry de suivre ses conseils, et d'être soumise et sage. On s'était juré amitié et confiance. Suzon cherchait à fortifier son courage ; elle comptait sur la promesse du colonel, qui lui avait dit qu'elle reverrait Gustave. Cependant la petite avait passé toute la nuit à pleurer : c'était la première fois qu'elle couchait loin de Gustave depuis son départ d'Ermenonville. Que cette nuit lui parut longue ! Que le temps marche lentement loin de ce qu'on aime !

Le lendemain matin, madame Henry, qui avait entendu les sanglots de Suzon, se leva bien doucement pour ne point éveiller la petite, que la fatigue venait d'endormir. Elle descendit seule ouvrir sa boutique ; c'est alors que Gustave y entra brusquement.

La mercière croit devoir prévenir Suzon de l'arrivée de celui qu'elle prend toujours pour Nicolas Toupet. Elle monte près de la petite, et lui apprend

que celui qu'elle déteste est en bas. « O ciel ! » s'écrie Suzon ; « ah ! madame, je vous en prie, ne lui dites » pas que je suis chez vous... Il vient me chercher » sans doute ? — Je ne sais point encore ce qu'il » vient faire... il est déguisé... il est en femme... — » — En femme !... c'était pour ne pas me faire si » peur !.... — Ne craignez rien , je ne lui dirai pas » que vous êtes chez moi ; je vous ai prévenue afin » que vous ne descendiez pas... Restez ici... Allons, » pourquoi trembler ? je vous dis qu'il ne saura » rien. »

Madame Henry redescend près de Gustave. Mais Suzon n'est pas rassurée : l'arrivée de Nicolas chez la mercière est aux yeux de la petite la preuve que son futur veut encore l'épouser : elle se lève, elle s'habille ; sa tête travaille, il lui semble toujours entendre Nicolas monter l'escalier ; à chaque instant sa frayeur augmente : elle fait à la hâte un paquet de ses effets, elle ouvre la porte bien doucement, descend par un escalier dérobé qui conduit dans l'allée : cette allée donne sur la rue, Suzon se glisse du côté opposé à la boutique, puis court avec son léger paquet sous le bras ; elle ne sait point où elle va, mais elle croit fuir Nicolas !...

Gustave se reposait dans la boutique, sans se douter que Suzon fût si près de lui. Il voyait avec plaisir que l'on avait perdu sa trace. Madame Henry revint. « Il faut, madame, » lui dit Gustave, « que vous » me rendiez un grand service, c'est de me procurer » des habits d'homme ; car je ne puis rester sous ce » costume. — Je voudrais vous obliger, » dit madame

Henry ; « mais je suis jeune et je tiens à ma réputation. Que penserait-on de moi dans le quartier ,
» si j'empruntais ou achetais des habits d'homme ?
» Vous ne pouvez d'ailleurs , monsieur , vous déshabiller chez moi. — N'avez-vous pas une arrière-
» boutique ? — Oui , mais de la boutique on vous
» verrait ; il peut entrer du monde à chaque instant ;
» cela serait fort décent ! — Vous couchez dans une
» autre pièce ? — Vous ne pouvez y entrer : j'ai sur
» mon carré des voisins fort méchans, ils pourraient
» vous apercevoir !.... et que dirait-on ?.... — Ainsi,
» madame , vous voulez que je sorte sous ce bizarre
» accoutrement , que tous les polissons courent après
» moi , que le garde m'arrête ?..... — D'abord je
» pourrais vous dire : Pourquoi avez-vous pris ce
» déguisement ? — Ah ! madame , les circonstances
» nous maîtrisent !.... nous sommes le jouet des
» événemens..... Tel sort pour dîner en ville , qui
» trouve son ami mort , et va à un enterrement ;
» celui-ci se rend au bal : en descendant dans sa
» cour , une tuile se détache du toit , elle tombe sur
» sa tête , notre homme est reporté chez lui , il garde
» le lit au lieu de danser ; tel autre croit passer la
» soirée dans une société agréable , sort bien paré ,
» et est éclaboussé par une voiture ; crotté de la tête
» aux pieds , il est forcé de rentrer chez lui pour
» changer de vêtemens ; il trouve sa femme qui ne
» l'attendait point , et qui joue à l'écarté avec un
» cousin ; le monsieur n'aime ni le cousin , ni l'é-
» carté ; il se fâche , prend de l'humeur ; le cousin
» s'éloigne , alors la femme fait une scène à son

» mari ; elle l'appelle monstre , tyran , lui reproche
» sa jalousie ; elle a des attaques de nerfs ; le pauvre
» époux est obligé de courir chez l'apothicaire cher-
» cher de l'éther et de la fleur d'oranger , et il passe
» à soigner sa femme une soirée qu'il comptait
» employer à faire un boston et à boire du punch.
» Après cela , faites donc des projets!... Quant à
» moi , madame , je puis vous assurer qu'en sortant
» hier de chez moi , je ne m'attendais pas à y rentrer
» en femme!... mais le feu a consumé mes vêtemens,
» et quoique j'aie fort peu de grace avec ceux-ci , j'ai
» jugé qu'il était plus convenable de se couvrir d'une
» robe que de ne point se couvrir du tout ; j'ai sacri-
» fié mon amour-propre à la décence ; voilà pourquoi
» je me suis déguisé sans être en carnaval. Eh bien !
» madame , suis-je encore aussi blâmable à vos yeux ?
» — Un peu moins sans doute. Mais vous n'arrivez
» donc pas maintenant d'Ermenonville ? — D'Erme-
» nonville !... et que voulez-vous que j'y aille faire ?
» — Est-ce que vous ne demeurez plus chez M. Lu-
» cas ?... — Chez M. Lucas !... ah ! je vois d'où vient
» votre erreur ; mais je dois la faire cesser. Vous allez
» encore me gronder... me trouver bien étourdi....
» Apprenez que je n'ai jamais été Nicolas Toupet....
» — Quoi ! monsieur , vous n'êtes pas ?... — Non , ma-
» dame ; j'avais pris ce nom , ne voulant pas être connu
» à la noce où M. Ledru m'a conduit... — Se pour-
» rait-il !... c'est donc cela que cette pauvre Suzon
» me soutenait que Nicolas Toupet.... — Suzon !...
» Suzon !... ah ! ma chère madame Henry , la connaî-
» triez-vous ? — Oui , monsieur , je connais Suzon.

» — Petite, bien faite, fraîche, jolie?... ah! madame
» Henry, où est-elle?... de grace!.. l'avez-vous vue?
» savez-vous où on l'a enfermée? — Eh! mon Dieu!
» quelle vivacité! quels transports!... mais qui donc
» êtes-vous enfin, puisque vous n'êtes pas Nicolas? —
» Celui à qui Suzon a tout sacrifié, celui pour qui elle
» a quitté parens, amis, patrie... Gustave, le neveu
» du colonel Moranval... — Vous, Gustave! ah! j'au-
» rais dû le deviner. — Suzon serait-elle chez vous?..
» oui... j'en suis sûr; je le vois à votre embarras...
» Vous craignez, en me laissant lui parler, que mon
» oncle vous fasse des reproches... mais il ne saura
» rien... Que je la voie... cinq minutes seulement...
» et je pars. — Ah! je vois bien qu'il faut vous céder;
» car vous feriez quelque nouvelle folie... Attendez-
» moi, je vais lui dire de descendre. »

Madame Henry monte à sa chambre : quel est son étonnement de ne plus trouver Suzon ! Elle parcourt la maison, appelle, s'informe chez ses voisins : peine inutile, la petite était déjà bien loin. La mercière, désolée, redescend près de Gustave.

« Ah! mon Dieu!... voilà bien une autre affaire!...
» Suzon est partie!... elle n'est plus chez moi...! —
» Partie!... quoi! depuis que je suis chez vous? —
» Ah! je devine le motif de sa fuite : j'étais montée
» la prévenir de l'arrivée de celui que je croyais être
» Nicolas Toupet; elle a cru qu'on venait la cher-
» cher... elle a fui pour ne pas retourner avec l'homme
» qu'elle déteste... — Pauvre Suzon!... c'est encore
» moi qui cause ton malheur... Où est-elle!... sans
» argent... sans ressource... dans une ville qu'elle ne

» connaît pas... que va-t-elle devenir?... — Conso-
» lez-vous , monsieur Gustave ; elle reviendra chez
» moi , je l'espère , et je vous promets de vous le faire
» savoir. — Puissiez-vous dire vrai ! Veuillez me pro-
» curer une voiture ; je vais me faire conduire à l'hô-
» tel... — Que dira votre oncle , en vous voyant ainsi
» vêtu ? — Il crierà , s'emportera , et finira par s'apai-
» ser. Lorsque j'aurai changé de costume , je me
» remettrai en route pour chercher Suzon... et je ré-
» ponds bien que tous les fiacres de la ville ne par-
» viendront point à me faire dévier de mon chemin. »

Madame Henry alla chercher une voiture ; Gustave se cacha dans le fond , et après avoir remercié la compatissante mercière , il se fit conduire à l'hôtel du colonel.

CHAPITRE XXII.

PROJET DE MARIAGE.

Gustave descend dans la cour de l'hôtel, ordonne au portier de payer le cocher, et se sauve dans sa chambre. Benoît et son père étaient restés ébahis devant le fiacre. Gustave, qu'on n'a point vu depuis la veille, et qui reparaît habillé en femme ! quel nouveau sujet de conjectures pour des domestiques ! Pendant que le portier paie le cocher, Benoît s'empresse d'aller apprendre au colonel que son neveu vient de rentrer avec un jupon crotté, une robe déchirée, et un bonnet qui a trempé dans des jaunes d'œufs.

Le colonel n'avait pas vu Gustave depuis son entrevue avec Suzon ; il ne doutait point que son neveu n'eût passé la nuit à chercher la jeune villageoise, et il avait préparé un sermon très-sévère, par lequel il espérait ramener le jeune homme à la raison : mais il ne sut plus que penser en apprenant que son neveu

revenait déguisé en femme. Le colonel monte chez Gustave, dans l'intention de le tancer vertement sur le dérèglement de sa conduite... Gustave était au lit : il comptait employer sa journée à chercher Suzon ; mais le sort devait encore l'empêcher d'accomplir son dessein : le seau d'eau du jardinier, la fuite en chemise dans les champs, la légère robe de taffetas, et la course forcée depuis la barrière de Belleville jusqu'à la rue aux Ours, avaient totalement dérangé la santé de notre héros, qui ne ressemblait point aux héros chantés par Homère, lesquels étaient toujours vainqueurs parce qu'ils étaient invincibles. O vous, bouillant Achille ! qui n'étiez mortel que par le talon (ce dont le poète grec ne convient pas) ; vous, sauvage Philoctète ! dont les flèches ne pouvaient manquer d'arriver droit au but ; vous, éloquent Ulysse ! qui saviez si bien prendre toutes les formes ; vous, superbe Agamemnon ! qui laissiez égorger votre fille pour vous rendre les dieux favorables ; vous, séduisant Pâris ! protégé par Vénus ; et vous, audacieux Télémaque ! que Minerve enveloppait d'un nuage lorsque vous vous trouviez dans la mêlée, je vous félicite d'avoir inspiré le divin Homère. De notre temps, vos fanfaronnades ne seraient plus des prouesses de valeur ; pour marcher au combat, nous n'avons pas besoin de talisman ; nous n'y croyons plus d'ailleurs, et nos soldats montent à l'assaut au milieu d'une grêle de balles, sans invoquer le caducée de Mercure ou le bouclier de Minerve.

Gustave écouta donc, sans l'interrompre, le sermon de son oncle ; car la fièvre avait abattu ses esprits ; et

notre frère machine est tellement soumise aux infirmités de la vie, que le plus grand génie, lorsqu'il est malade, conserve rarement sa supériorité : Charles XII, l'homme le plus courageux, le plus entreprenant de son siècle, se laissa emporter comme un enfant, loin des champs de Pultava, moins abattu par sa défaite qu'affaibli par sa blessure ; et le farouche Cromwel, qui faisait trembler tous ceux qui l'environnaient, devenait, dit-on, plus traitable lorsqu'il avait un accès de fièvre.

Le colonel s'aperçut de l'état de son neveu ; alors il cessa ses reproches, il oublia sa colère, et envoya chercher un médecin. Au bout d'une heure, le docteur arriva : il examina Gustave, le tâta, lui fit tirer la langue, considéra ses urines, et prononça, avec beaucoup de gravité, que le lendemain on connaîtrait probablement la maladie qui allait se déclarer.

Le lendemain, la maladie se fit connaître au docteur, qui apprit au colonel que c'était une fluxion de poitrine. Le colonel fut au désespoir ; car il aimait son neveu, tout en le grondant ; il déclara au médecin que si Gustave mourait, il se brûlerait la cervelle. Le docteur salua le colonel, et ne revint plus à l'hôtel ; il craignait d'être cause d'un suicide.

M. Moranval convoqua d'autres docteurs, consulta toute la faculté ; enfin Gustave fut sauvé après six semaines de danger ; mais la convalescence devait être fort longue. Lorsqu'il fut en état de rappeler ses souvenirs et de promener ses regards dans sa chambre, Gustave pensa à Suzon ; il ordonna à Benoît de prier, de sa part, son oncle de venir le voir.

Le colonel se rendit de suite aux désirs de son neveu. « Enfin , tu es sauvé , » dit M. Moranval en allant embrasser Gustave. — « Oui , mon oncle ; mais elle , » qu'est-elle devenue ? — Qu'est-ce que c'est que *elle* ? » — C'est Suzon , mon oncle ; c'est cette pauvre petite » que je tenais cachée dans cette chambre , dont vous » l'avez fait sortir pour la conduire chez une mercière. » Elle s'est sauvée de chez madame Henry , me prenant » pour Nicolas Toupet !... Que sera-t-elle devenue » dans cette ville immense ?... — Je l'ignore , et la disparition de cette jeune fille m'a fait beaucoup de chagrin... mais enfin je n'en suis pas cause. Est-ce que » tu aimes encore cette jeune villageoise ? — Oui , mon » oncle , plus que jamais !... — Et Eugénie , madame Fonbelle ?... — Oh ! celle-là est bien aimable , mais » elle ne m'aime point : s'est-elle informée de moi » depuis que je suis malade ? — Certainement , et fort » souvent même. — En vérité ?... ah ! si Suzon l'avait » su , elle serait venue me garder. — Allons , oublie » Suzon qui ne pense plus à toi , et songe à Eugénie. » — Suzon ne pense plus à moi !... oh ! vous la jugez » mal , mon oncle ; elle est incapable de changer. — » Tu dis toi-même que l'absence éteint l'amour !... » — Oui , quand il est léger. — Que les femmes ici » sont inconstantes. — Ah ! Suzon n'est pas de Paris. » — Est-ce pour la retrouver que tu étais déguisé en » femme ? — Mon oncle , six semaines au lit laissent » le temps de penser !... J'ai fait des réflexions ; j'ai » comparé toutes les femmes que j'ai connues... l'avantage est resté à Suzon. — Cela n'empêche pas » que , si tu possédais Suzon , dans un mois tu lui fe-

» rais infidélité. — Je ne crois pas, mon oncle. — Et
» moi, j'en suis sûr. Mais guéris-toi; alors, si tu es
» en effet raisonnable, tu renonceras aux folies pas-
» sées, et tu te marieras pour n'être pas tenté d'en
» faire d'autres. — Ah! mon oncle! vous êtes un ter-
» rible marieur! »

Gustave se rétablissait lentement, chaque jour madame Fonbelle envoyait s'informer de la santé du jeune malade; Gustave était sensible à ces attentions, et peu à peu le souvenir de Suzon faisait place à l'image d'Eugénie.

Enfin Gustave fut en état de sortir. Sa première visite fut pour madame Henry : « Avez-vous revu
» Suzon? » lui dit-il en entrant dans sa boutique. —
« Ah, monsieur! comme vous êtes changé!... —
» Répondez-moi, madame Henry, savez-vous ce
» qu'est devenue Suzon? — Non, monsieur, je ne
» l'ai point vue depuis votre arrivée en femme dans
» mon magasin. — Pauvre enfant!... où donc est-
» elle maintenant!... — Chez ses parens peut-être...
» — Ah! je le voudrais... et mon oncle, que vous a-t-il
» dit?... — Il s'est fâché.... m'a grondée... mais je
» lui ai conté toute la vérité, et il a bien vu qu'il
» n'y avait pas de ma faute. »

Gustave s'éloigne tristement de chez madame Henry, et se rend chez madame Fonbelle; Eugénie laisse éclater tout le plaisir que lui fait son rétablissement, et lui témoigne le plus tendre intérêt; Gustave trouve Eugénie encore plus séduisante, et il rentre à l'hôtel, en songeant au projet favori de son oncle.

En descendant de voiture pour entrer chez lui,

Gustave trouve son portier se disputant avec un petit savoyard de quatorze à quinze ans , qui avait placé sa sellette contre la porte de l'hôtel.

« Que vous a donc fait cet enfant ? » demande Gustave. — « Monsieur, il se place avec sa boutique à ci- » rage contre ma porte cochère... cela fait des ordu- » res... On se donne du mal pour nettoyer, et ce po- » lisson viendrait salir mon pavé!... voyez comme il » est noir!... il paraît que, non content de décrotter » les souliers, il ramone aussi les cheminées... »

Le petit bonhomme baissait la tête et ne répondait pas. Gustave en eut compassion. « Monsieur Benoît, » pourquoi chasser cet enfant, s'il trouve à cette » place les moyens de gagner sa vie? la rue est li- » bre... je veux qu'il reste là. — Mais, monsieur.... » — Taisez-vous. Tiens , petit, voilà pour toi ; je » veux te porter bonheur. »

Gustave jette un écu au petit bonhomme , et s'éloigne, laissant le savoyard bien content et le portier très-sot.

Notre héros se rétablissait ; il avait repris, avec sa santé , sa vivacité et son ardeur amoureuse. Eugénie était l'objet de ses désirs ; il passait presque tous ses momens auprès d'elle ; il lui faisait une cour assidue. Eugénie répondait à l'amour de Gustave ; mais elle n'accordait aucune faveur , et se fâchait lorsqu'on voulait cesser d'être sage.

Il fallait aussi, pour satisfaire Eugénie , que Gustave rompît avec ses anciennes connaissances. Plus de Lise, plus d'Olivier , plus d'infidélités et d'étourderies ; voilà les conditions qu'Eugénie imposait à

son amant. Elles devaient paraître fort naturelles à tout autre, mais pour Gustave, elles étaient un peu rigoureuses. Cependant notre héros, toujours plus épris, avait juré de tenir ses promesses, et Eugénie avait promis sa main à Gustave.

« Cette femme-là est un peu exigeante, » disait quelquefois Gustave en rentrant chez lui. « Elle m'a » témoigné de l'humeur ce soir, parce que j'ai causé » avec une dame pendant qu'elle faisait de la musi- » que ; je ne puis cependant rester en société sans » parler, à moins de passer pour un imbécille ou un » pédant.... Eugénie est jalouse !... mais c'est une » preuve d'amour, il faut donc lui pardonner cela. »

Le colonel était enchanté de voir que son neveu allait se marier : déjà le terme était fixé : le projet de cette union n'était plus un mystère , et Gustave accompagnait partout madame Fonbelle.

Toutes les fois que Gustave rentrait chez lui, il trouvait devant la porte son petit savoyard. Le petit bonhomme le saluait, et ne quittait sa place qu'après l'avoir vu rentrer.

Encore trois semaines, et Gustave devenait l'époux d'Eugénie; le colonel formait déjà ses plans pour le bonheur des futurs époux; M. de Grancière était de moitié dans les projets de son ami; Eugénie faisait des emplettes de robes, d'étoffes, de rubans; et Gustave soupirait et trouvait le temps long. Encore trois semaines!... mais que d'événemens peuvent arriver dans cet espace de temps !

CHAPITRE XXIII.

INTRIGUES DE FEMMES. — JALOUSIE. — RENCONTRES FATALES.

« Vous m'accompagnerez ce soir chez madame de Saint-Clair, » dit un matin Eugénie à Gustave ; « on y fait de la musique, et depuis long-temps on désire vous entendre chez cette dame. — Je n'aime pas votre madame de Saint-Clair ; cette femme-là vous accable de démonstrations d'amitié, de protestations d'attachement, de complimens outrés!.. Croyez-vous, de bonne foi, qu'elle pense ce qu'elle dit? — Vous savez bien, Gustave, que j'apprécie les liaisons de société ce qu'elles valent en effet ; et madame de Saint-Clair est à mes yeux une simple connaissance. Mais ses réunions sont brillantes ; on s'y amuse (ce qui est rare dans les cercles nom-breux), parce qu'on ne trouve point chez elle cette sévère étiquette, ce froid cérémonial qui tuent la gaîté et chassent le plaisir. Venez-y ; cela

» fera plaisir à votre oncle et à mon père. — Je suis
» à votre disposition, ma chère Eugénie. — Oui,
» je le sais, tant que nous ne serons qu'amans; mais
» une fois époux!... c'est moi qui devrai toujours
» être à la vôtre. Tenez, Gustave, quand je pense
» au changement que le mariage apporte dans la
» conduite des hommes, ah! je tremble d'avance...
» Mon ami, nous ne devrions pas nous marier... —
» Quelle folie!... vous savez combien je vous aime...
» et vous me croyez capable de changer!... — Oh!
» très-capable!... je suis si heureuse maintenant!...
» pourquoi ne point rester où nous en sommes?...
» — Non pas! à moins que vous ne m'accordiez tous
» les droits d'un mari. — Ah, Gustave! vous n'y
» pensez pas: ce sont justement ces privilèges ac-
» cordés au mari, qui font souvent fuir l'amour et
» le plaisir!... si, au contraire, un époux n'avait pas
» plus de droits qu'un amant, l'hymen alors con-
» serverait, malgré le temps, tous les charmes du
» premier jour. — Ma chère Eugénie, vous ne me
» convertirez point; il faut que vous soyez ma
» femme ou ma maîtresse... — Quelquefois on
» n'aime ni l'une ni l'autre: on garde une maîtresse
» par habitude, et une femme par nécessité. Ce n'est
» qu'une amie qui peut espérer d'être toujours vue
» avec plaisir. Je voudrais n'être que cela pour vous;
» mais je vous aime d'amour!... c'est bien dom-
» mage. — Entre deux personnes de sexe différent,
» on voit rarement des liaisons qui ne soient que
» d'amitié, à moins que ce sentiment ne devienne
» la suite de rapports plus intimes. — Allons, je se-

» rai votre femme, Gustave; mais je suis jalouse!...
» et je ne veux pas que votre amour se change bien-
» tôt en amitié.... J'ai vraiment peur de faire votre
» malheur!... plus le moment approche, plus je sens
» que je deviens exigeante, inquiète... — Vous ne
» parviendrez pas à être méchante!... — Non, mais
» je vous aimerai trop peut-être!... et c'est un
» grand défaut que cela!... Ah, mon ami! que de
» femmes n'ont point eu d'autres torts aux yeux de
» leurs maris! — Je ne serai pas comme ces maris-
» là. — A ce soir, Gustave; je vais songer à ma toi-
» lette. »

Gustave revient à l'hôtel. Il songe en chemin aux réflexions d'Eugénie : il ne pense pas pouvoir jamais cesser de l'aimer; il ne craint pas qu'elle fasse un jour son malheur; mais il va se marier... Se marier! lui qui, si souvent, a tourné ce lien en ridicule, qui a fait tant de plaisanteries sur les maris, qui leur a joué plus d'un tour et a grossi le volume de leurs més-aventures; il va lui-même porter ce titre d'époux qu'il a méconnu et bravé cent fois! Cette idée le tourmente : après avoir effrayé les autres, il tremble pour lui-même : *par pari refertur*, cet axiome le chagrine. Or, mesdames, c'est une imitation de la morale évangélique : « Ne fais point à autrui ce que tu » crains pour toi-même. » C'est en partant de ce principe que, chez quelques nations, et particulièrement chez les sauvages, on ne punit les criminels que par la peine du talion; loi fort sage et qui devrait être en vigueur chez tous les peuples policés.

Gustave rentrait donc, livré à des pensées presque

mélancoliques. Il aperçoit devant sa porte son petit savoyard qui, assis sur la borne, tenait un mouchoir sur ses yeux, et paraissait accablé de douleur. « Qu'as-tu donc, mon ami? » demande Gustave au petit bonhomme. Le savoyard ne répondait pas, et continuait de sangloter.

« Monsieur, » dit Benoît en approchant de son maître, « j'avais vous dire ce que c'est : en causant » tout à l'heure avec mon père, nous avons parlé » de votre prochain mariage... de la noce... de votre » épouse... des enfans que vous aurez... de la cu- » lotte que vous mettrez ce jour-là... — Ah! tu » parles de tout cela avec ton père? — Oui, mon- » sieur, parce que, comme je veux vous faire hon- » neur, je dois acheter une épée de hasard pour » mettre à mon côté pour aller à l'église... et comme » je suis jeune.... si vous voulez que je quête.... — » Allons, Benoît, finis tes sottises.... et ne t'avise » pas surtout de mettre une épée... — Ah! mon » père doit aussi se faire couper la queue pour le » jour de la cérémonie... et prendre la titus; vous » savez bien, monsieur, qu'il a maintenant des » ailes de pigeon.... — Auras-tu bientôt fini?.... — » M'y voilà, monsieur; nous en étions donc sur les » costumes de votre mariage. Ce savoyard s'ap- » proche de nous assez familièrement et nous de- » mande quelle est la personne qui doit se marier. » Je ne vous eus pas plus tôt nommé qu'il est deve- » nu pâle... rouge. . jaune... c'est-à-dire, il était » toujours noir, mais à travers la suie qui le couvre, » j'ai vu qu'il changeait de couleur; et depuis ce

» temps il s'est mis à pleurnicher... comme vous
» voyez. Ah! je vois c'que c'est; il craint que ma-
» dame votre épouse le trouve trop laid pour le
» laisser à c'te porte... — Benoît... — Monsieur? —
» Va-t'en. »

Benoît s'éloigne en donnant au diable le savoyard qui lui vole des profits, parce que souvent Gustave charge le petit bonhomme de commissions; le jeune savoyard s'en acquitte toujours mieux que Benoît et comprend fort bien ce que Gustave lui dit, quoique d'ordinaire il reçoive ses ordres les yeux baissés et sans prononcer un mot.

« D'où vient ton chagrin, mon ami? » dit Gustave en faisant signe au jeune commissionnaire de le suivre dans la cour de l'hôtel; « craindrais-tu que
» l'on te renvoyât de ta place? rassure-toi : quand
» je monterai ma maison, je te prendrai chez moi,
» tu seras mon petit jockey; cela te plaît-il?... »

Le petit bonhomme ne répond pas; mais il saisit la main de Gustave, la baise à plusieurs reprises, et s'éloigne brusquement. Gustave est ému; il ne conçoit rien à la douleur et à l'affection que lui témoigne ce pauvre garçon; mais bientôt le souvenir d'Eugénie et de son mariage chasse le savoyard de sa pensée.

La soirée est venue, Gustave va prendre Eugénie et son père : le colonel ne veut point sortir, il se ressent de légères douleurs de goutte. On se rend chez madame de Saint-Clair. La réunion était nombreuse; Gustave est accueilli avec beaucoup de politesse : mais notre héros croit lire dans les yeux de madame

de Saint-Clair l'expression d'une joie maligne. Cette dame , quoique peu jolie , avait beaucoup de prétentions. Dans les réunions de M. de Grancière , elle avait témoigné à Gustave des attentions , des préférences si marquées , qu'il avait facilement deviné ses sentimens : mais madame de Saint-Clair ne lui plaisait point ; il avait donc feint de ne pas la comprendre : cependant il craignait avec raison son ressentiment : les femmes pardonnent à un homme qu'elles n'aiment pas de leur faire la cour , elles ne peuvent pardonner à celui qu'elles distinguent de ne point répondre à leur amour.

L'éclat des bougies , les toilettes , la musique , tout donnait à la réunion un air de fête. Parmi les dames assises dans le salon , Gustave regarde avec inquiétude s'il ne rencontrera pas quelqu'un de connaissance. Sachant déjà combien Eugénie est jalouse , il veut lui éviter des chagrins. Heureusement , il n'aperçoit point de connaissance intime ; il est plus tranquille. Eugénie , dont on connaît la jolie voix , est bientôt au piano , et Gustave , qui ne doit pas encore l'accompagner , va se placer sur une chaise qui se trouve libre , entre une vieille douairière et une femme ayant un grand chapeau qui cache presque toute sa figure. Eugénie regarde où se place Gustave , et lui sourit ensuite tendrement. « Allons , » dit-il , « elle est contente ; nul doute alors que la » dame au grand chapeau ne soit laide. »

Pendant que l'on chante , Gustave adresse à sa voisine quelques mots insignifiants , de ces phrases dont on fait un échange habituel dans le monde et

qui ne fatiguent ni l'esprit ni le cœur. Cependant la dame au chapeau ne répond pas : « C'est singulier, » se dit Gustave ; « il est pourtant d'usage, en société, » de répondre à ceux qui nous parlent, et je n'ai » rien dit à cette dame qui puisse l'offenser... serait-elle sourde serait-ce aussi une grand'-maman?... »

Il avance un peu la tête et cherche à voir sous le chapeau ; c'est une jeune femme , mais elle n'est pas jolie : son visage est couperosé et paraît abîmé par des coutures et des cicatrices. Gustave se retourne , déterminé à ne plus adresser la parole à sa silencieuse voisine, lorsqu'une voix bien douce, une voix bien connue, sort de dessous ce grand chapeau ; elle ne dit que ces mots : « Il est donc vrai , Gustave, que vous ne me reconnaissez point!.... » et ces accens ont retenti jusqu'au fond du cœur de Gustave ; il se retourne brusquement , un cri va lui échapper... la même voix se fait entendre : « Prenez » garde , Gustave, on a les yeux sur nous... — » Quoi!... ce n'est point une illusion.... c'est vous , » ma chère Julie?... — Oui , c'est moi.... c'est tous » jours Julie, quoiqu'elle soit méconnaissable!... — » — Ah, mon amie , pardonnez-moi!... — Je ne » vous en veux point , Gustave : pourquoi me fâchez-je?... je sais comme je suis maintenant... — » Mais par quelle fatalité... quelle maladie vous est » donc survenue?... — Ce n'est point une maladie. » Rappelez-vous cette nuit cruelle où j'eus tant de » peine à vous faire sauver du pavillon... vous savez » quel moyen j'employai... mais vous n'aviez point » de vêtemens pour vous couvrir, et le jardinier vous

» avait jeté un seau d'eau!... je rentrai dans ma
» chambre pour chercher vos habits , déjà je les te-
» nais, j'allais courir sur vos pas... quand , étouffée
» par la fumée , je perdis connaissance. Le feu prit
» à ma chevelure... on me sauva... mais je n'étais
» plus la même!... — Chère Julie!... et c'est pour
» moi!... malheureux! je devais causer tous vos mal-
» heurs!... — Mon ami, je ne me plains pas!... j'a-
» vais eu des torts, je devais être punie! .. — Ah ,
» Julie! que de femmes cent fois plus coupables que
» vous , et qui ne l'ont point été!... — J'ai perdu
» votre amour... mais j'espère conserver votre ami-
» tié. — Elle vous est acquise, et pour la vie. —
» Gustave, il faut dès à présent m'en donner une
» preuve. — Parlez! — Je tiens à conserver le peu
» de bonheur qui me reste, et pour cela, il faut que
» la tranquillité de mon mari ne soit pas troublée...
» dans un moment il va venir... — Ici? — Oui; il
» ne s'est pas encore rencontré avec vous depuis le
» jour fatal!... Ah! Gustave! je redoute cette entre-
» vue.... je vous supplie de m'éviter ce chagrin!...
» songez quelles conséquences malignes on ne man-
» querait pas de tirer des paroles qui échapperaient
» à M. de Berly en vous voyant!... Je vois mainte-
» nant le piège que l'on m'a tendu : madame de
» Saint-Clair connaît M. Desjardins , elle aura su
» par lui que vous veniez autrefois me voir... —
» Vous avez raison.... cette dame a préparé quel-
» que scène fâcheuse ; il n'est qu'un moyen de
» l'éviter , je vais partir. — Ah , mon ami ! que je
» vous aurai d'obligations ! je sais que vous êtes ici

» avec celle que vous devez épouser , et qu'il doit
» vous être pénible de la quitter.... mais ce sacrifice
» est le dernier que vous me ferez... vous retrou-
» verez Eugénie , et Julie est à jamais perdue pour
» vous ! — Chère Julie ! que ne puis-je , par de plus
» grands sacrifices , vous prouver que je n'étais pas
» indigne de l'attachement que vous m'avez témoi-
» gné !.... Adieu , je m'éloigne : puissions-nous
» nous retrouver dans un lieu où l'on soit libre de
» se livrer aux élans de son cœur ! »

Gustave presse tendrement la main de Julie et se lève pour gagner la porte du salon.

Madame de Saint-Clair suivait tous les mouvemens de Gustave ; elle se trouve devant lui lorsqu'il va sortir du salon. « Eh quoi ! monsieur , » s'écrie-t-elle de manière à être entendue d'Eugénie , « vous » me quittez déjà ? — Non , madame , » répond Gustave en dissimulant sa colère ; « je vais prendre » un peu l'air... — Oh ! je ne vous laisserai point » partir. »

Pendant ce colloque , Eugénie , troublée , joue et chante de travers , tout occupée de ce que fait Gustave. Celui-ci va se débarrasser de madame de Saint-Clair , lorsque deux nouveaux venus entrent dans le salon et lui barrent le passage. Grande surprise d'un côté , embarras de l'autre : ces deux personnages sont MM. de Berly et Desjardins. Gustave est resté immobile ; M. de Berly pousse une exclamation qui fait tourner tous les regards de son côté ; Desjardins ouvre de grands yeux et prépare une phrase ; madame

de Saint-Clair jouit de la situation de Gustave et du tourment d'Eugénie.

Bientôt la scène change : Julie a vu entrer son mari avant le départ de Gustave : elle redoute une explication ; ses forces l'abandonnent ; elle s'évanouit et se renverse sur sa voisine, vieille dame occupée à jouer avec son carlin ; le chien aboie ; la vieille est désespérée, non pas de l'évanouissement de Julie, mais elle craint que le petit animal ne soit blessé : elle pousse des cris perçans. Tout le monde court à Julie ; M. de Berly seul est indécis s'il doit s'occuper de Gustave ou de sa femme. Mais notre héros, qui sent que sa présence est plus que jamais dangereuse, s'approche de M. de Berly : « Si vous désirez me parler, monsieur, je serai à vos ordres, et voilà mon adresse. »

En achevant ces mots, Gustave met sa carte dans la main de M. de Berly, et sort sans lui laisser le temps de lui répondre.

« Ce jeune homme est encore un peu fou, » s'écrie M. de Berly en s'approchant de sa femme qui reprenait ses sens. — « Fou ! monsieur, » répond madame de Saint-Clair ; « mais il ne l'a jamais été !... » — Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi !... » Oh ! il l'a été, et beaucoup. Parbleu ! j'en sais quelque chose, et ma femme aussi. Pauvre petite femme ! » je suis sûr qu'elle s'est trouvée mal parce qu'elle » a craint que cette rencontre n'amenât une scène... » Je devais me battre avec Saint-Réal ; tu sais, Desjardins, que j'avais dit que je le tuerais. — Oui, je » me rappelle fort bien que même à cette époque...

» — Mais, décidément, je ne veux point me battre
» avec un fou !... cela ne vaut pas la peine ; d'ailleurs,
» ma femme me l'a défendu. — En vérité, mon-
» sieur, vous vous trompez, assurément !... N'est-il
» pas vrai, ma chère Eugénie, que M. Gustave a
» toute sa raison ? »

Madame Fonbelle était presque hors d'état de parler. Le brusque départ de Gustave, les paroles prononcées par M. de Berly et l'évanouissement de sa femme, avaient jeté le trouble et la jalousie dans son ame. Elle considérait Julie avec inquiétude et ne concevait rien à la scène qui venait d'avoir lieu. Pour achever son supplice, madame de Saint-Clair lui adressait mille questions, s'inquiétait de sa pâleur, et, avec ces soins perfides qui redoublent l'embarras de ceux qui les reçoivent, cherchait à augmenter encore le chagrin et les soupçons d'Eugénie.

Le lendemain de cette aventure, Gustave se rendit de bonne heure chez Eugénie. Il s'attendait à quelques reproches : madame Fonbelle ne lui en fit point. Mais ses manières sont changées, son humeur n'est plus la même : froide et réservée, elle répond à peine aux empressemens de Gustave, qui ne concevoit rien à ce changement. Bouillant, emporté, il demande, il exige une explication. On garde un morne silence, Gustave se lève, il va s'éloigner. « Monsieur, » dit enfin Eugénie, « je vais ce soir » aux Français ; voudrez-vous bien m'y accompagner ? » — Volontiers, madame ; j'aurai le plaisir de venir » vous prendre. »

« Que signifie ce caprice ? » dit Gustave en re-

tournant vers son oncle : « elle paraît fâchée et me
» propose de l'accompagner au spectacle!... Allons,
» attendons ce soir ; j'aurai peut-être le mot de cette
» énigme. »

« Comment vont les amours ? » demande le colonel à son neveu ; « j'espère que le mariage se fera
» bientôt. — Ma foi, mon oncle, je ne réponds plus
» de rien : Eugénie est une femme singulière!....
» je crois que quelqu'un l'indispose contre moi....
» elle s'est fâchée pour un événement qui ne la re-
» garde en rien... et si déjà elle croit les propos per-
» fides qu'on lui débite, que sera-ce donc quand
» nous serons mariés! — Bah!... querelle d'amou-
» reux que tout cela!... Demain , ce soir , vous n'y
» penserez plus. »

Gustave se rend l'après-dînée chez madame Fonbelle; elle l'attendait. On part pour le spectacle , la route se fait silencieusement ; Eugénie est triste , et paraît fortement préoccupée ; Gustave est piqué de la conduite d'Eugénie , il ne cherche point à entamer la conversation.

On arrive , on se place. La loge contient encore d'autres places qui restent vacantes. Mais bientôt deux dames entrent ; l'une est madame de Saint-Clair , l'autre est une jeune femme assez jolie et dont la figure n'est point inconnue à Gustave : il cherche à se rappeler ses traits , pendant qu'Eugénie , placée sur le devant , cause avec madame de Saint-Clair. De son côté , la dame paraît surprise à la vue de Gustave ; ils se regardent... ils sourient... ils se sont reconnus. La personne qui accompagne madame de

Saint-Clair n'est autre que madame Dubourg, celle qui passait la nuit à attendre son *frère* pendant que son mari était de garde.

Eugénie paraissait fort occupée à parler avec madame de Saint-Clair : Gustave crut pouvoir hasarder le salut. Madame Dubourg semblait ignorer que Gustave fût avec Eugénie ; elle avait commencé à lui adresser quelques mots, lorsqu'un monsieur entra dans la loge. A sa manière de parler à madame Dubourg, Gustave reconnaît un mari : c'est le monsieur qui porte toujours des jabots et qu'il a jeté sur une borne pour esquiver la patrouille.

M. Dubourg est un grand homme à prétentions ; il lorgne les dames en agitant un petit doigt auquel est passé un jonc en brillans ; il fait tout haut ses réflexions sur la pièce, les auteurs et les spectateurs ; la conversation s'engage entre Gustave et lui. Madame Dubourg ne regardait plus Gustave, Eugénie était toujours sérieuse, et madame de Saint-Clair écoutait en souriant tout ce qu'on disait.

Comment diable, dira-t-on peut-être, cette madame de Saint-Clair, qui paraît fomenter la désunion entre Gustave et Eugénie, sait-elle que madame Dubourg connaît notre héros ? Comment ?... par sa blanchisseuse de fin, qui, pour le malheur de nos futurs époux, se trouve être la petite Lise de la rue Charlot.

Lise n'était pas méchante, mais elle aimait à bavarder et à se venger quand l'occasion s'en présentait. Madame de Saint-Clair avait appris que mademoiselle Lise connaissait beaucoup M. Gustave. Elle

l'avait sans peine fait parler du joli garçon qui était si mauvais sujet : une grisette fait parade de sa liaison avec un jeune homme du grand monde.

Madame de Saint-Clair avait su par Lise l'aventure de la nuit, les folies de Gustave avec la patrouille, et la visite matinale de madame Dubourg chez la petite blanchisseuse.

Dès lors madame de Saint-Clair dresse ses batteries : elle connaît monsieur et madame de Berly, mais ce n'est point assez ; elle parvient à lier connaissance avec madame Dubourg. Depuis long-temps elle méditait sa vengeance ; elle préparait les rencontres, les catastrophes ; elle écrivait à Eugénie des lettres anonymes, et lui avait appris le séjour de Suzon à l'hôtel, circonstance que les propos du père Benoît lui avaient fait deviner, quoique le portier n'en fût pas certain lui-même. C'est ainsi que madame de Saint-Clair détruisait le repos d'Eugénie, et faisait naître les soupçons et la douleur dans le cœur d'une femme déjà trop portée à la jalousie.

Et pourquoi toutes ces perfidies ? Pour se venger de Gustave qui l'a dédaignée, et d'Eugénie qu'elle déteste.

Si vous voulez savoir jusqu'où peuvent aller les ressources de l'imagination pour détruire le bonheur d'une rivale, cherchez dans le cœur d'une femme vindicative.

Mais ce n'est point assez de mettre chacun en présence, il faut faire naître quelque scène violente. Madame de Saint-Clair y parvient : pour cela elle com-

mence avec Gustave un entretien qui roule d'abord sur des choses indifférentes, mais que bientôt elle sait diriger sur d'autres objets.

« Monsieur Saint-Réal, » dit-elle en regardant malicieusement madame Dubourg, « j'espère que lorsque
» vous serez marié vous ne ferez plus courir les pa-
» trouilles après vous !... — Que voulez-vous dire,
» madame ? — Ah ! c'est que l'on m'a raconté der-
» nièrement une de vos folies... bien excusable dans
» un garçon... ah ! cela m'a beaucoup fait rire !.....
» — Qu'est-ce donc ? » demande Eugénie. « — Une
» aventure très-plaisante : monsieur avait un rendez-
» vous nocturne avec une dame... c'est, je crois,
» dans la rue Charlot... — Mais, madame, cette his-
» toire ne regarde que moi, et... — Mon Dieu !.....
» pourquoi vous fâcher, monsieur Saint-Réal ? vous
» étiez bien libre de vos actions... Enfin, pendant
» que monsieur cause avec sa belle, qui demeurerait,
» je crois, à l'entresol, une patrouille passe... Le
» mari était dans la garde nationale ; il voit un
» jeune homme parler à sa femme... il court sur
» lui... le poursuit... — C'en est assez, madame.
» J'ignore quel est votre but en débitant cette his-
» toire, mais je déclare qu'elle est de toute fausseté...
» — Une fausseté !... ah ! monsieur, j'en appelle à
» monsieur Dubourg ; il a demeuré rue Charlot ; il
» doit se rappeler le bruit que vous fîtes dans sa rue
» cette nuit-là en frappant à toutes les portes. »

M. Dubourg ne disait mot depuis le commence-
ment du récit de madame de Saint-Clair, mais il
écoutait très-attentivement, et paraissait fort agité.

Ce que monsieur Dubourg craignait le plus, c'était de paraître sot et berné. Il croit voir dans l'entretien de madame de Saint-Clair et de Gustave une scène préparée pour le mystifier : dès-lors il jure de se venger de cet affront, et, après avoir lancé à sa femme un regard terrible, il frappe sur le bras de Gustave, et l'invite à le suivre.

Madame Dubourg pleure et se désole en voyant son mari sortir avec Gustave ; madame de Saint-Clair feint le plus grand étonnement, et demande ce que tout cela signifie. Eugénie ne dit mot, mais on voit qu'elle souffre et qu'elle cache ses tourmens.

Cependant Gustave a suivi monsieur Dubourg ; ils sortent du spectacle. « Pourrais-je savoir , monsieur , » dit enfin Gustave , « ce que vous avez à » me dire et pour quel motif vous me faites promener ainsi ? — Vous savez fort bien , monsieur , que » vous m'avez outragé... Je n'ai pas besoin de vous » expliquer les choses que vous connaissez parfaitement , mais je vous apprendrai qu'on ne se moque » pas de moi en face... Faire un mari cocu , c'est » fort mal !... Du moins , quand il l'ignore , il n'en » peut pas rougir ; mais le lui dire en présence de » témoins !... parbleu , monsieur , c'est trop fort !... » et cela ne se passera pas ainsi !... — Monsieur , je » vous ferai observer que je n'ai pas dit un mot de » tout cela... d'abord parce que cela n'est point , » ensuite parce que , si cela était , je ne serais pas » assez lâche pour compromettre ainsi madame » votre épouse. On peut frapper la nuit à une porte » sans monter chez vous. Songez donc , monsieur .

» qu'un amant favorisé ne fait pas de bruit et ne ré-
» veille pas tout un quartier. — Ah ! monsieur avoue
» que c'était lui ! — Oui, monsieur, mais je ne
» connaissais pas madame votre épouse. — A
» d'autres, vraiment !.... Vous m'avez fait cocu,
» monsieur, le fait est clair... mais vous m'en ren-
» drez raison. — Morbleu ! monsieur, devriez-vous
» croire les propos d'une femme qui ne cherche qu'à
» brouiller les ménages ? — Madame de Saint-Clair
» est une femme honnête et incapable de dire ce qui
» n'est pas. Certes, si elle eût su que j'étais le mari
» de la patrouille, elle n'aurait pas conté votre aven-
» ture devant moi. Mais ces dénégations ne m'abu-
» seront pas. Je suis trompé, c'est un malheur....
» cela arrive à beaucoup de gens d'esprit. — Mais,
» monsieur.... — Je suis cocu, monsieur ; cela est
» clair comme le jour.... — Eh ! monsieur, je ne
» vous dis pas le contraire ! soyez-le tant qu'il vous
» plaira, cela ne me regarde pas. — Monsieur,
» vous ajoutez de nouveaux outrages.... nous nous
» battons !.... — Battons-nous, monsieur, et que
» cela finisse. »

Gustave et monsieur Dubourg conviennent d'un rendez-vous pour le lendemain. Le mari retourne au spectacle, et Gustave reste dans la rue, ne sachant pas s'il doit retourner près d'Eugénie. Il craint, en rentrant dans la loge, de redoubler l'embarras de madame Dubourg et la joie de la perfide Saint-Clair : cependant, ne pas aller chercher Eugénie, qui est venue seule avec lui au spectacle, c'est manquer aux égards, aux convenances. « Rentrons, »

dit Gustave. « Pauvre madame Dubourg!... Il faut » avouer que son mari est un homme singulier! il » veut absolument être cocu, et c'est à moi qu'il » s'en prend pour cela! Parbleu, j'ai du malheur : » j'ai trompé bien des gens qui n'en ont rien vu, et » c'est un homme dont je connais à peine la femme » qui me fait mettre l'épée à la main!... Ah, madame » Dubourg! si l'occasion se présente, je tâcherai de » ne plus faire mentir votre mari. »

Gustave se fait ouvrir la loge où il était; mais monsieur et madame Dubourg n'y sont plus, Eugénie est partie, madame de Saint-Clair seule est restée : elle se retourne pour regarder Gustave; elle ne dit rien, mais elle sourit, et ce sourire perfide exprime bien tous les sentimens de son ame.

Gustave va éclater... mais il retient sa colère, dont le spectacle ne ferait qu'augmenter encore le plaisir de cette femme artificieuse. Il s'éloigne, ne pouvant se livrer à toute l'indignation que lui inspire madame de Saint-Clair; il se rappelle qu'elle est d'un sexe que l'on doit respecter, lors même que la personne est méprisable.

CHAPITRE XXIV.

DUEL. — LE PETIT SAVOYARD.

Gustave se rend chez madame Fonbelle en sortant du spectacle ; il espère l'apaiser et se justifier. Mais la femme de chambre lui apprend que sa maîtresse ne veut recevoir personne. « Quoi ! pas » même son futur époux ? — Personne , monsieur , » tels sont les ordres de madame. »

« Ah ! » dit notre héros en revenant près de son oncle , « je ne suis pas encore marié !... Eugénie est » d'une jalousie... Se fâcher pour des choses qui se » sont passées avant notre liaison !... c'est être trop » susceptible... Je l'aime cependant et je sens que je » lui serais fidèle : elle n'en croit rien , parce que j'ai » la réputation d'un volage... mais je vaudrais mieux que » ma réputation. »

Gustave ne dit rien à son oncle de sa dernière

aventure, et le lendemain, au point du jour, il se lève pour se rendre à son rendez-vous.

Pour éviter le bavardage de Benoît, Gustave est décidé à ne point l'emmener. Mais comme la chance peut lui être contraire et qu'il est bon d'avoir près de soi quelqu'un qui puisse nous rapporter à notre demeure, Gustave se propose de se faire suivre par le jeune commissionnaire, dont le zèle pour lui ne s'est jamais démenti.

Gustave prend ses pistolets et sort de son appartement. Tout le monde dort encore dans l'hôtel, dont la grande porte est fermée. Il faut réveiller le portier, cela contrarie Gustave; cependant il s'avance et frappe contre le carreau en demandant qu'on lui ouvre la porte cochère.

Au lieu de tirer simplement le cordon, le portier se lève en chemise passe la tête à sa fenêtre et regarde qui est-ce qui sort de l'hôtel de si bon matin.

« Comment!... c'est vous, monsieur Gustave? —
» Oui, c'est moi, monsieur Benoît; ouvrez-moi, je
» vous prie... — Monsieur sort de bien bon matin!...
» Est-ce que monsieur le colonel serait indisposé?...
» Est-ce que sa goutte aurait remonté?... Est-ce
» que?... — Mon oncle dort, je l'espère, et vos
» questions m'ennuient beaucoup. Ouvrez-moi vite,
» je suis pressé. — Mais je ne vois pas mon fils pour
» accompagner monsieur... Benoît!... Benoît!...
» — Eh, morbleu! si j'avais eu besoin de votre fils,
» j'aurais bien su le réveiller... Ouvrez cette porte...
» Votre bavardage me lasse enfin... »

Le ton de Gustave n'admettait pas de réplique,

Le portier ouvre la porte en se confondant en excuses. Notre jeune homme est dehors; il craint que le petit savoyard ne soit pas encore arrivé; il jette les yeux sur sa place ordinaire... Le petit bonhomme est déjà assis sur la borne; il mange un morceau de pain qu'il arrose de larmes; Gustave s'approche doucement et lui frappe sur l'épaule; le savoyard, troublé à la vue de Gustave, s'empresse d'essuyer ses yeux.

« Quoi, mon ami, je te vois toujours pleurer!...
» pourquoi ne pas me conter tes peines?... Si tu es
» dans la misère, si tes parens sont malheureux,
» prends cette bourse et ne la ménage pas! J'ai
» souvent prodigué l'argent pour des folies, mais
» je n'en suis point avare pour secourir les infor-
» tunés. »

« Je n'ai besoin de rien, » répond à demi-voix le petit savoyard, en repoussant la bourse que lui offre Gustave. Celui-ci éprouve un sentiment qu'il ne peut définir. Les accens du pauvre petit sont doux comme ceux d'une femme; ils retentissent jusqu'au fond de l'ame de Gustave, qui cherche à se rappeler à quelle époque de sa vie une voix aussi douce a déjà fait palpiter son cœur.

Mais le temps s'écoule et il ne faut pas faire attendre M. Dubourg. « Suis-moi, » dit Gustave au commissionnaire, « j'ai besoin de toi. »

Celui-ci se lève aussitôt et marche sur les pas de notre héros, qui se dirige vers l'allée des Veuves, aux Champs-Élysées : c'est là que M. Dubourg doit se trouver. Gustave l'aperçoit en effet, se prome-

nant sur la chaussée. Il fait arrêter son petit compagnon à une centaine de pas de M. Dubourg, et lui ordonne d'attendre à cette place qu'on vienne le chercher. Le savoyard fait ce qu'on lui dit, et Gustave s'avance vers M. Dubourg.

« Je suis désespéré, monsieur, de vous avoir fait » attendre. — Il n'y a pas de mal, monsieur; je ne » fais que d'arriver... Avez-vous des pistolets?... — » Oui.... Mais éloignons-nous encore un peu, je vous » prie; je suis bien aise que cet enfant, qui m'a suivi, » ne puisse nous apercevoir... — Comme vous voudrez, monsieur. »

On fait quelques pas dans une autre allée. Gustave s'arrête; les deux adversaires s'éloignent: « Tirez, » monsieur! » crie Gustave; « vous vous croyez offensé, c'est à vous de commencer. »

M. Dubourg ne se fait pas prier; il ajuste Gustave, qui est atteint au côté droit; il tombe, et M. Dubourg court à lui: « Eh bien! monsieur, conviendrez-vous enfin que vous m'avez fait cocu?... — » Non, monsieur, non, je ne conviendrai point d'une » chose qui n'est pas, et près de mourir je vous affirmerais encore que vous vous trompez. — En ce » cas, monsieur, je suis désespéré de ce qui vient de » se passer... Je vais vous envoyer une voiture et » votre petit bonhomme. »

M. Dubourg s'éloigne, et trouve le petit Savoyard fort inquiet: le bruit du pistolet était parvenu jusqu'à lui, et il allait courir chercher Gustave, lorsque M. Dubourg vient lui dire que son maître était blessé. Le pauvre garçon vole aussitôt vers l'endroit où

Gustave est resté... Il l'aperçoit couché à terre et couvert de sang ; il s'approche de lui , il veut le secourir , mais il n'en a pas la force , et il tombe sans connaissance près du blessé.

« Parbleu ! » dit Gustave , « j'ai eu là une belle » idée d'emmener avec moi cet enfant que la vue » d'une blessure fait trouver mal !... Si je pouvais » le secourir !... mais je n'ai rien sur moi... Je sens » que je ne puis marcher... et personne ne passe... » Il est de bonne heure : si M. Dubourg ne trouve » pas de voiture à m'envoyer , nous resterons long- » temps sans secours !... »

Gustave appelle... Personne ne paraît ; il veut marcher et chercher du monde , mais ses forces l'abandonnent , et il tombe lui-même sans connaissance près du petit Savoyard.

Heureusement pour notre héros et son compagnon que M. Benoît , le portier de l'hôtel , était aussi curieux que bavard. Après avoir ouvert sa porte cochère , il avait appelé bien vite son fils : celui-ci venait de se lever ; il accourt près de son père , qu'il trouve se promenant en pet-en-l'air dans la cour et allant de temps à autre regarder au travers de la fenêtre de sa loge qui donne sur la rue.

« Qu'est-ce donc qu'il y a papa ?... — Du mystère , » mon garçon... du louche dans la conduite de » M. Gustave... Il vient de sortir de l'hôtel comme un » furieux... sans daigner me répondre... Tiens... il est » là-bas... qui cause avec le petit commissionnaire... » — Ah ! pardi ! c'est son favori , vous le savez bien... » — Attends... le v'là qui s'en va... et le Savoyard

» le suit... Benoît, c'est ton maître... tu dois le
» suivre aussi... mais de loin... — Je n'ai pas de
» chapeau... — Prends mon bonnet de soie noire...
» Va vite... ne les perds pas de vue... Tu me diras
» tout ce que tu auras appris. — Soyez tranquille. »

Benoît avait donc suivi de loin Gustave et le savoyard. Il s'était arrêté lorsque son maître avait fait attendre le petit bonhomme; il avait entendu le coup de pistolet; il avait vu M. Dubourg s'éloigner, et avait couru après lui pour savoir si son maître était blessé; sur la réponse affirmative, il était allé chercher une voiture, et il arriva sur le champ de bataille quelques minutes après que Gustave eut aussi perdu connaissance.

Benoît, aidé du cocher, place son maître dans la voiture; il se met près de lui, et fait partir le fiacre sans s'inquiéter du petit bonhomme qu'il laisse sans secours. M. Benoît est vindicatif; il est bien aise de se venger de quelqu'un qu'il n'aime pas. Les sots sont d'ordinaire rancuniers : il n'appartient qu'aux grandes âmes de pardonner les offenses et de rendre le bien pour le mal.

On arrive à l'hôtel. Gustave a repris ses sens; il est reçu par son oncle, qui se promenait dans son appartement, fort inquiet de son neveu (car le portier avait eu soin de lui annoncer, en les amplifiant, tous les événemens du matin), et jurant après sa goutte qui l'empêchait de sortir.

Heureusement la blessure de Gustave était légère, et ne devait causer aucune inquiétude. Ce ne fut

qu'après en avoir reçu l'assurance, que le colonel gronda son neveu. Celui-ci contait à son oncle tout ce qui lui était arrivé la veille, lorsqu'on lui apporta une lettre de madame Fonbelle. Gustave la lit, puis la passe à son oncle... « Êtes-vous raccommodés? » dit le colonel. « — Lisez, mon oncle, vous verrez qu'il n'y a pas moyen de me marier. » Le colonel lit la lettre suivante :

« En vous épousant, Gustave, je ne veux faire ni
» votre malheur ni le mien. Je sens que je vous aime
» trop pour être heureuse avec vous. Votre caractère
» léger et volage livrerait sans cesse mon ame aux
» plus cruels tourmens. Depuis deux jours j'ai acquies les preuves de votre inconstance, et le passé
» me fait trembler pour l'avenir. Adieu. Les Julie,
» les Dubourg, les Lise, les jeunes filles de village
» vous consoleront de la perte d'Eugénie. »

« Que le diable emporte les femmes, les amans,
» les intrigues et les mariages!... » dit le colonel en jetant la lettre en l'air; « mais aussi, c'est ta faute, tu
» ne fais que des sottises!... — Mon cher oncle, cette
» fois, permettez-moi de vous dire que je ne suis
» nullement coupable; une méchante femme a tout
» fait. Madame de Saint-Clair a préparé toutes les
» scènes qui ont eu lieu : depuis long-temps elle
» cherchait à me faire perdre le cœur d'Eugénie : elle
» y a réussi. Mais si madame Fonbelle croit, avant
» d'être ma femme, tout ce qu'on lui dit contre moi,
» je ne dois pas regretter sa main. Pour vivre heureux, il ne faut pas avoir de secrets l'un pour
» l'autre; il ne faut pas surtout prêter l'oreille aux

» discours de ceux qui cherchent à troubler notre re-
» pos. — Si tu étais bien amoureux d'Eugénie, tu
» ne raisonnerais pas aussi froidement. Allons, je
» vois qu'il est dit que tu mourras garçon. — Non,
» mon oncle, non... je me marierai; je veux vous
» donner cette satisfaction; et, puisque je ne trouve
» pas ici une femme qui veuille de moi, eh bien! je
» vais, dès que ma blessure sera guérie, me mettre
» en voyage. J'irai en Suisse, où l'on dit que les
» femmes sont sincères; en Angleterre, où elles
» aiment avec passion; je visiterai les quatre parties
» du monde s'il le faut, et je finirai peut-être par
» trouver une femme qui ne s'effraiera pas d'épouser
» un mauvais sujet. Mais à propos... je ne vois pas...
» Benoît!... Benoît!... — Me voilà, monsieur! —
» C'est toi qui m'as trouvé sans connaissance dans les
» Champs-Élysées? — Oui monsieur. — Tu as dû voir
» près de moi un petit commissionnaire?... le pauvre
» garçon s'est trouvé mal en me voyant blessé... —
» Ah!... le savoyard du coin?... — Oui, le petit sa-
» voyard... Eh bien réponds, qu'en as-tu fait?... —
» Moi, monsieur, rien du tout!... — Comment, drôle
» que tu es, tu as abandonné cet enfant sans lui porter
» secours?... — Monsieur... il s'est sauvé dès qu'il
» m'a aperçu... — Sauvé!... et il était sans connais-
» sance... — Oh! pardonnez-moi, monsieur, il chan-
» tait quand je suis arrivé avec la voiture. — Il
» chantait... au lieu de me chercher du secours?...
» Benoît, vous en imposez... — Monsieur n'a qu'à
» demander à mon papa, il lui dira que je suis bien
» élevé, et que... — Benoît, si le savoyard ne re-

» paraît pas aujourd'hui devant l'hôtel, je vous » chasse. — Mais, monsieur... »

Benoît cherchait à se disculper, lorsqu'on entendit du bruit dans la cour; un domestique vint dire que le petit savoyard venait d'arriver à l'hôtel, et demandait avec instance à voir M. Gustave.

« Qu'il vienne, » dit Gustave. Le petit bonhomme accourt; il se précipite au pied du lit du jeune blessé, il saisit sa main et la couvre de larmes.

« Oh le petit sournois! » dit tout bas Benoît, » comme il fait le câlin! et tout ça pour tâcher d'être jockey de mon maître. »

Gustave rassura le petit commissionnaire sur sa santé, et le questionna pour savoir si Benoît avait dit la vérité.

Pendant que Gustave interrogeait le savoyard, et que Benoît cherchait un prétexte pour s'excuser près de son maître, le colonel considérait le petit bonhomme, et paraissait fortement préoccupé.

M. Benoît fut grondé, le savoyard récompensé pour son attachement à Gustave, et on laissa le malade prendre un peu de repos.

Au bout de dix jours, la blessure de Gustave était fermée. Pendant ce temps, le colonel s'était informé de ce que faisait madame Fonbelle; il apprit avec peine qu'elle venait de partir pour une de ses terres. Cette nouvelle lui ôta l'espérance de renouer l'hymen de son neveu et d'Eugénie, car Gustave n'était pas homme à courir sur les traces d'une femme qui paraissait le fuir.

Dès que Gustave fut rétabli, il songea à tout pré-

parer pour ses voyages ; il était décidé à s'éloigner pour quelque temps de la France , où rien ne l'attachait : il avait , pour plaire à madame Fonbelle , rompu avec toutes ses anciennes connaissances ; Julie avait dit adieu aux intrigues ; les danseuses de l'Opéra ne séduisaient plus notre héros ; la petite Lise venait de se marier à un chapelier , et se contentait de faire enrager son mari ; Suzon avait disparu ; Olivier , continuant de jouer au lieu d'aller à son bureau , avait perdu sa place , et sa conduite était devenue tellement dérangée , que Gustave , qui , dans ses folies , se respectait encore , ne pouvait plus faire sa société d'un homme qui ne fréquentait que les filles et les mauvais lieux ; Gustave n'avait donc plus rien qui le retînt à Paris. Il fit part au colonel de sa résolution ; et celui-ci l'approuva , espérant que les voyages mûriraient la tête de son neveu.

Gustave fit tous ses préparatifs , et consentit à emmener Benoît avec lui pour prouver à son oncle qu'il n'avait pas l'intention de se livrer à de nouvelles intrigues , car la réputation de Benoît était faite : on savait qu'il n'était bon qu'à servir à table et à panser un cheval.

Benoît était enchanté de suivre Gustave , car il avait craint d'abord qu'il ne prît envie à son maître d'emmener le petit commissionnaire ; dans sa joie , il parlait à chaque instant à son père de ses prochains voyages , et il avait soin de corner cela aux oreilles du petit bonhomme , parce qu'il croyait s'apercevoir que cela le chagrinait. Monsieur Benoît était essentiellement taquin.

Le jour du départ est arrivé. Le colonel veut accompagner son neveu jusqu'à Saint-Germain : il fait préparer son cabriolet, et Benoît est envoyé en avant avec des chevaux, car c'est à cheval que Gustave veut voyager ; c'est en effet la manière la plus agréable pour bien connaître le pays que l'on parcourt.

En montant en cabriolet, Gustave cherche des yeux son petit commissionnaire, auquel il veut laisser des marques de sa générosité ; mais le savoyard n'est pas à sa place ; on ne voit même ni sa sellette, ni son petit banc ; Gustave est étonné de l'absence du petit bonhomme, et fâché de partir sans l'avoir revu.

Le cabriolet part. En deux heures on arrive à Saint-Germain. Le colonel se dirige vers l'auberge où l'on a donné rendez-vous à Benoît ; déjà on en approche, lorsqu'une voiture bourgeoise, allant comme le vent, vient contre le cabriolet du colonel ; celui-ci n'a pas le temps de l'éviter : le cocher maladroit accroche le léger cabriolet, le renverse, et fouette ses chevaux pour se dérober à la colère du colonel.

Gustave et son oncle sont tombés de côté ; le colonel se relève en jurant, il n'est pas blessé, Gustave a un pied foulé ; mais des cris plaintifs se font entendre derrière eux. La foule empressée entoure le cabriolet. Le colonel s'informe si sa voiture en tombant a blessé quelqu'un ; et il aperçoit un petit savoyard que l'on relève et que l'on porte dans l'auberge. Gustave jette un cri de surprise : il a reconnu son petit commissionnaire, et il apprend par les

gens assemblés , que le pauvre enfant était monté derrière le cabriolet lorsqu'il avait versé.

« Par grace, mon oncle , » s'écrie Gustave ,
« faites donner à ce pauvre garçon tous les secours
» possibles, pendant que je vais me faire panser le
» pied. »

Le colonel cède aux désirs de son neveu , il va près du petit savoyard. Gustave, qui souffre beaucoup au pied , est conduit dans une chambre , et Benoît lui amène un dentiste , qui se charge de guérir les pieds foulés en vingt-quatre heures.

Gustave , forcé de rester sans bouger dans une chambre , s'impatiente après son oncle , qui ne paraît pas ; il brûle de savoir des nouvelles du petit savoyard ; il va envoyer Benoît en chercher... lorsqu'enfin M. Moranval entre dans sa chambre.

Le colonel est pâle, troublé ; sa figure exprime une telle agitation que Gustave en est effrayé.

« Qu'avez-vous donc , mon oncle ? qu'est-il arri-
» vé?... ce pauvre garçon serait-il blessé mortelle-
» ment ? — Non... non... sa blessure est légère... ce
» ne sera rien... — D'où peut donc naître le trouble
» où je vous vois?... — Parbleu ! notre chute a bien
» pu troubler un peu les sens !... — Mais vous n'é-
» tiez pas dans cet état avant de vous rendre près du
» petit savoyard... vous me cachez quelque chose...
» au nom du ciel , parlez !... — Eh , morbleu ! je ne
» te cache rien ! que diable veux-tu donc que je dise ?
» Le petit bonhomme n'est presque pas blessé...
» mais la peur lui a fait perdre l'usage de ses sens ;

» demain il n'y paraîtra plus. — Pourquoi était-il
» monté derrière notre voiture ? — Parce qu'il nous
» avait suivis , apparemment. — Suivis. .. dans
» quelle intention ? — Eh ! mille escadrons ! dans
» l'intention de se promener , sans doute. Ne sais-tu
» pas que c'est l'usage des petits polissons de monter
» derrière les voitures ! — Cependant , mon oncle...
» — Ah çà , en voilà assez sur le compte de ce bam-
» bin ; je te dis qu'il n'a presque rien ; je lui ai don-
» né de l'argent pour se faire guérir , tu ne dois plus
» t'inquiéter de lui. Pour toi , comme une foulure
» n'est pas dangereuse , demain tu pourras te re-
» mettre en route. Adieu ; je retourne à Paris. —
» Quoi ! mon oncle , vous allez me laisser m'ennuyer
» dans cette auberge ?... qu'est-ce donc qui vous
» presse ?... vous retournerez aussi bien à Paris de-
» main. — Je te dis qu'il faut que je parte à l'instant :
» probablement j'ai des raisons pour retourner chez
» moi ; tu peux bien rester un jour dans une auberge
» sans compagnie : puisque tu vas parcourir l'Eu-
» rope , il est présumable que cela t'arrivera quel-
» quefois. Adieu ; embrasse-moi , Gustave : tu as de
» l'argent , des lettres de recommandation pour di-
» vers pays ; et d'ailleurs tu sais que tu pourras , au
» besoin , tirer sur moi ; j'acquitterai tes lettres de
» change si tu te conduis bien. Voyage , tâche de ne
» plus faire de folies , et si tu rencontres une femme
» sage , douce et fidèle , ramène-la avec toi , elle sera
» ta femme ; mais rappelle-toi que je tiens à ces trois
» qualités. »

Le colonel embrasse tendrement son neveu , et le

quitte ; quelques momens après , Gustave entendit le cabriolet de son oncle qui sortait de l'auberge.

Gustave trouvait quelque chose d'extraordinaire dans la conduite du colonel ; son émotion visible en revenant parler à son neveu , cette résolution subite de repartir de suite lorsque rien ne le rappelait à Paris , tout cela semblait cacher quelque mystère. Gustave cherche à deviner , mais en vain il se creuse la tête pour découvrir le motif de ce prompt départ ; il espère être plus heureux le lendemain en questionnant le petit savoyard.

Dans l'après-dîner , Gustave ordonne à Benoît d'aller s'informer de la santé du petit blessé. Le domestique sort et revient bientôt près de son maître.

« Eh bien , Benoît , comment va ce pauvre garçon ? » — Mais , monsieur , il paraît qu'il va bien , puis-
» qu'il est parti !... — Parti !... le petit commission-
» naire qui a été blessé ce matin est parti ?... Allons ,
» cela n'est pas possible. — Monsieur , je ne vous
» dis que ce qu'on m'a affirmé... ça m'étonne bien
» aussi ! — Tu es fou , Benoît ! — Mais , monsieur ,
» ce qu'il y a de plus drôle , c'est que la servante de
» l'auberge m'a assuré que M. votre oncle l'avait em-
» mené dans son cabriolet... — Mon oncle a emme-
» né le savoyard ? — Oui , monsieur , oui ; il a eu
» pour lui tous les soins possibles... il n'a pas voulu
» que personne d'autre que lui l'aidât à monter en
» voiture... enfin il faut que ce petit noiraud soit sor-
» cier pour se faire comme ça des amis d'un colo-
» nel !... »

Gustave était surpris de la conduite de son oncle ;

mais il attribua cette dernière action au bon cœur du colonel , qui , sous des dehors brusques , cachait une ame sensible et compatissante.

Le surlendemain , notre héros se trouva assez bien pour monter à cheval , et il quitta Saint-Germain pour commencer ses voyages.

CHAPITRE XXV.

QU'IL COMPREND UN ESPACE DE TROIS ANS.

Au lieu de suivre la route de l'Italie, où il se proposait d'aller, Gustave tourna bride, et se dirigea vers Ermenonville.

Benoît, qui ne reconnaissait pas la route, était fort curieux de savoir où allait son maître. Il était un peu moins timide que lors de son premier voyage avec Gustave; il approchait volontiers son cheval de celui de notre jeune voyageur, mais il n'osait encore se permettre de l'interroger.

On arrive enfin dans le village. Benoît reconnaît le château, le petit pont, et la maison du père Lucas, devant laquelle s'arrête Gustave; il ne peut résister au désir de savoir ce qu'ils viennent faire chez les villageois.

« Monsieur, est-ce que nous allons encore loger ici? » — Tu le verras. — Monsieur, est-ce que vous allez

» encore mettre la maison sens dessus dessous ? faire
» sauver les vaches et faire crier les vieilles femmes ?
» — Benoît, je ferai ce qu'il me plaira. Si tu te per-
» mets encore de me questionner, je te renvoie à Pa-
» ris. — Je ne dis plus rien, monsieur. »

Gustave entre dans la cour de la maison ; une paysanne fait un cri en apercevant le jeune homme : c'est Marie-Jeanne, qui a reconnu Gustave ; celui-ci, avant de revoir la famille Lucas, est bien aise de savoir par la jeune villageoise comment il sera reçu ; il fait signe à la grosse fille de venir lui parler.

« Quoi !... c'est vous, monsieur ?... Ah ! je n'vous
» attendions guère.... v'là près d'un an que vous êtes
» venu... oui... il y aura un an dans trois mois....
» c'est environ aux prunes... — Dites-moi, ma chère
» Marie-Jeanne, comment se porte-t-on ici ? Est-on
» toujours gai, content ?... — Oh monsieur, il y a
» ben du changement, allez !... dam, vous ne sa-
» vez pas ça.... mamselle Suzon nous a quittés.
» Mais entrez donc, monsieur, not' maîtresse va vous
» conter tout ça. »

Gustave voit, par les discours de Marie-Jeanne, qu'on ignore qu'il est cause de la fuite de Suzon. Il entre dans la maison, où il trouve le père et la mère Lucas.

Les villageois le reçoivent avec amitié. Le père Lucas est un peu moins causeur, mais sa femme parle toujours autant ; elle raconte à Gustave la disparition de sa fille. La mère Lucas pleure en parlant de Suzon ; et les larmes de la bonne femme retombent sur le cœur de Gustave, car il sent bien que

c'est lui qui les fait couler. Sans son séjour chez Lucas, la jeune fille serait restée au village ! Tranquille près de ses parens, elle n'aurait jamais songé à d'autres plaisirs, et son cœur aurait repoussé la pensée de se séparer d'eux, mais la présence de Gustave avait tout changé, et la mère Lucas ne se doutait pas qu'elle parlait à celui qui avait tourné la tête à sa petite Suzon. Gustave est bien étonné lorsqu'il apprend que, depuis deux mois, Suzon écrit très-souvent à ses parens, mais sans leur donner son adresse à Paris, parce qu'elle craint toujours qu'on ne veuille la marier à Nicolas.

« Alle a ben tort, c'te chère enfant, » ajoute la mère Lucas. « Pardi ! Nicolas Toupet est marié, il » n'pense plus à elle. Quant à nous, dam', j'étions » ben chagrins, ben en colère, dans les commence- » mens de son départ ; mais depuis qu'elle nous a » écrit des lettres si tendres, où elle nous demande » ben pardon de c'qu'alle a fait, ah ! ma foi ! j'som- » mes prêts à lui pardonner, et j'espérons ben qu'alle » reviendra bientôt. »

« Elle est toujours à Paris, » se dit Gustave, « et » elle n'a point cherché à me voir depuis sa fuite de » chez la mercière ? Allons, Suzon ne m'aime plus !... » Suzon a fait comme les autres ; elle a écouté les » propositions de quelque libertin... ne pensons plus » à elle ; je suis bien sot d'avoir cru qu'une fille aussi » jolie me serait restée fidèle !... oublions-la... puisse- » t-elle être heureuse !... »

Le jeune homme quitte la maisonnette, après avoir laissé à Marie-Jeanne des marques de sa libé-

ralité; il s'éloigne d'Ermenonville; mais il se promet tout bas d'y retourner en revenant de ses voyages, pour savoir si Suzon est enfin revenue près de ses parens.

Gustave se rend directement en Italie sans qu'il lui arrive en route aucun événement remarquable. Il arrive enfin dans la patrie des Césars; il visite le Capitole, la basilique de Saint-Pierre, les tombeaux des pontifes; il trouve encore dans les ruines des temples et des palais des vestiges de la grandeur des Romains; mais il cherche en vain, parmi les habitants, les traces de ce peuple fier et belliqueux; il ne voit que des mendiants et des moines là où vivaient les consuls et les publicains. « Et ce sont là des Romains ! » se dit Gustave en considérant ces hommes blêmes et sales, qui fourmillent dans les rues de la ville où beaucoup passent leur vie sans avoir d'autre logement qu'un enfoncement entre deux bornes, d'autres couvertures qu'un manteau sale et en lambeaux, d'autre nourriture que du macaroni bouilli dans de l'eau. « En vérité, je suis presque fâché d'être » venu à Rome : je perds ici une partie des illusions » de ma jeunesse, et je commence à croire que le » seul fruit qu'on retire de ses voyages, est de juger » la différence qui existe entre le passé et le présent, » entre les rêves de l'imagination et la réalité. C'est » sans doute pour cela que les voyages rendent plus » sage et forment la raison. Je conçois, en effet, que » tout ce que l'on voit peut donner lieu à des réflexions très-philosophiques : une église où était » un cirque; un bureau de loterie auprès de la Roche

» Tarpéienne ; et des polichinels sur la place où
» périrent les fils de Brutus ! Qu'aurait dit ce farouche
» républicain , si on lui eût prédit que sa patrie se-
» rait un jour celle des escamoteurs , des paillasses
» et des marionnettes !.... »

Gustave quitta Rome sans regret ; Benoît regretta les parades dont il se régalaient en parcourant la ville. Notre héros visita une partie de l'Italie, puis se rendit en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Pologne et enfin en Angleterre.

Partout notre jeune homme eut des aventures ; mais le récit de bonnes fortunes qui se ressemblent presque toutes aurait peu de charmes pour le lecteur. Là où le cœur n'est pour rien , les liaisons amoureuses sont bien monotones. Chez les Italiennes, Gustave n'avait pour ainsi dire pas besoin de faire une déclaration, ces dames lui en épargnaient la peine ; et quoiqu'on puisse dire de la galanterie , de la coquetterie des Françaises et des mœurs relâchées des femmes de Paris , cela ne peut se comparer à la facilité avec laquelle les Italiennes nouent une intrigue.

Cependant Gustave eut la gloire ou plutôt le malheur d'inspirer de violentes passions ; il emporta d'Italie quelques coups de stylet, et Benoît des déclarations et des propositions qu'il se promit bien de se faire expliquer à son retour par son cher papa.

En Espagne , Gustave pinça de la guitare , et fit l'amour à travers de petites jalousies. Il alla au sermon admirer les jolies femmes et échanger des œillades ; à la porte , il présenta de l'eau bénite ; et de

vieilles mégères qu'on nomme par là duègnes, et qu'ici nous appellerions différemment, le suivirent à son logement, et lui portèrent des billets doux. En Espagne, il y a plus de luxe et plus de mendiants encore qu'en Italie : les extrêmes se touchent presque toujours.

Benoît, qui ne savait pas que dans ce pays-là la mendicité est une profession, et les gueux des gens auxquels on ne doit répondre qu'avec respect, eut un jour le malheur de repousser un peu brutalement un *senor* mendiant qui lui demandait la *caristade* ; aussitôt une foule de gueux assaillit Benoît : il fut battu, roulé, maltraité ; Gustave, apercevant son valet aux prises avec un ramas de misérables, fondit à coups de canne sur les mendiants : alors l'affaire devint grave. Battre des mendiants ! c'était porter atteinte aux coutumes, aux usages, aux privilèges des Espagnols, et ces gens-là n'entendent pas raison sur tout ce qui touche leur orgueil ; ils mettent de la fierté dans des bassesses, de l'amour-propre à des enfantillages, de l'entêtement à des puérilités.

Les alguazils arrivèrent ; on conduisit Gustave, Benoît et les mendiants chez monseigneur le corrégidor. Monseigneur donna raison à la fière canaille, trouva fort mauvais qu'un manchot eût reçu deux coups de bâton, et ne fit pas attention aux dents cassées et aux oreilles déchirées de Benoît. Gustave jura, s'emporta ; monseigneur allait le faire mettre en prison avec son valet, mais heureusement la duègne de madame arriva : elle reconnut Gustave pour un joli garçon qu'elle avait servi dans mainte occasion, et

qui payait fort bien les services qu'on lui rendait. Elle le protégea, elle le sauva, et Gustave quitta l'Espagne, dégoûté d'un pays où les lois sont faites par les inquisiteurs, les moines et les mendiants.

En Allemagne, notre héros trouva des femmes aimables et des maris fumeurs. Il logea chez une belle Allemande qui aimait la valse de passion, inventait chaque jour quelque figure nouvelle (car en Allemagne, lorsque l'on valse on ne se contente pas de tourner, comme nous le faisons en France). L'hôtesse de Gustave ne se lassait jamais, c'était bien pis que Jean-Jean Courtepointe; pendant qu'elle valsait, son mari faisait de la musique, et Benoît prenait des leçons de flûte de la fille de la maison, grosse réjouie qui jouait de tous les instrumens, et faisait sa partie dans un quatuor.

Mais la valse fatiguait Gustave, et la flûte maigrissait Benoît. Notre héros quitte l'Allemagne, convaincu que les femmes y sont de la première force pour la danse, et Benoît satisfait d'être devenu musicien. « C'est un joli pays » (disait-il à son maître); « sans savoir l'allemand, les dames vous com- » prennent tout de suite; et les hommes! prononcez » seulement devant eux, *Haydn*, *Mozart*, ils vont » parler deux heures sans vous donner le temps de » leur répondre. — Qui t'a appris cela? — La grosse » fille qui me montrait la flûte. Ce sont les seuls » mots que j'ai appris d'allemand, encore ne sais-je » pas ce que cela veut dire; mais quand vous alliez » valser avec l'hôtesse, ma joueuse de flûte parlait » au mari *Haydn* et *Mozart*; oh! alors il prenait son

» violon , et il ne s'arrêtait que pour boire !... ah ! ça
» faisait un terrible musicien ! »

Gustave s'embarqua pour l'Angleterre. Benoit se fit lier à une planche pendant la traversée, afin d'être certain de surnager si le bâtiment périssait. Mais on arriva sans avoir essuyé de tempête. Benoit en fut quitte pour vomir quatre jours de suite ; il prétendit en sortant du vaisseau que sa langue était allongée de deux pouces.

Le séjour de la Grande-Bretagne ne peut plaire qu'à un homme qui met ses plus grands plaisirs dans les courses de chevaux , les combats de coqs , les paris , les punchs et les plum-puddings. Un Français doit trouver singulier de voir au dessert toutes les femmes se lever de table , et les hommes se livrer à la grosse gaité que leur inspire l'eau-de-vie brûlée , sans regretter le départ du beau sexe , qui est au contraire pour eux le signal de la folie (si toutefois on peut appeler folie le plaisir de boire jusqu'à tomber sous la table).

Le jeune voyageur trouvait aussi bien triste le choix des promenades anglaises : c'est dans les cimetières que l'on va de préférence prendre l'air et se délasser du travail et des affaires ; à la vérité , les cimetières sont fort beaux , et on lit sur les tombes des inscriptions quelquefois touchantes et souvent originales. Mais il faut être Anglais pour qu'une pareille promenade ne porte pas l'âme à la mélancolie ; c'est un sentiment qu'il est quelquefois agréable d'éprouver , mais auquel il est dangereux de se livrer souvent

Gustave remarqua jusqu'à quel point ce peuple penseur porte l'attention aux petites choses et l'exactitude des usages.

On se moqua du jeune Français, dans un cercle brillant, parce qu'en buvant du thé fort chaud il versait le contenu de la tasse dans sa soucoupe, et parce qu'il ne mettait point sa cuiller dans sa tasse lorsqu'il ne voulait plus boire. « Si les grands génies » se font remarquer dans les petites choses, » dit Gustave, « à coup sûr les Anglais sont des hommes » bien profonds. Mais je suis surpris alors que, dans » l'histoire des Athéniens, des Spartiates, et de tous » ces peuples grecs renommés par leur esprit et » leur valeur, on ne nous dise pas de quelle manière un étranger devait tenir la coupe qu'on lui » présentait. »

Benoît s'accoutumait aux usages de l'Angleterre : il mangeait cinq fois par jour, buvait du thé toute la journée et du punch dès qu'il faisait nuit. Déjà il voyait son embonpoint augmenter, et il apprit avec chagrin que son maître voulait quitter un pays où l'on vivait si bien.

Les jeunes *miss* étaient jolies, et en Angleterre les demoiselles jouissent d'une grande liberté; elles peuvent, sans qu'on le trouve mauvais, sortir seules avec un jeune homme, aller avec lui à la campagne, aux spectacles, au bal même; mais une fois mariées, quelle différence!... elles ne quittent plus leur maison sans leur époux, et se donnent tout entières aux soins de leur ménage. Cependant la société des jeunes Anglaises ne put faire oublier la France à

Gustave. « Sais-tu, » dit-il un jour à Benoît, « que » voilà trois ans que nous sommes absens! — Trois » ans, monsieur!... Ah, Dieu! comme mon papa » me trouvera grandi, grossi et embelli!... — Oh! » il ne te reconnaîtra pas... — Les voyages m'ont » bien formé!... — Nous sommes restés huit mois en » Italie, six en Espagne, un an en Allemagne, trois » mois en Pologne, et voilà près de deux mois que » nous mangeons ici des beefstecks et du rosbeef... » j'en ai bien assez comme cela. Joignons à cela le » temps que nous avons mis à faire ces différens » voyages, oh! il y a plus de trois ans que nous » sommes partis. Prépare notre bagage, Benoît; je » veux retourner près de mon oncle. — Quel dom- » mage, je commençais à faire si bien le coup de » poing!... »

Pendant ses voyages, Gustave avait reçu souvent des lettres de son oncle. Le colonel avait fait une forte maladie dont il était enfin guéri. Il demandait toujours à son neveu s'il avait trouvé une femme; dans chacune de ses lettres il questionnait Gustave sur ce sujet; mais dans ses dernières il lui témoignait le plaisir qu'il aurait à le revoir, et Gustave ne voulut pas différer plus long-temps son retour. D'ailleurs, notre héros était las de courir le monde. Comme Joconde, il avait eu bien des aventures galantes; mais lorsque le premier feu de la jeunesse est calmé, on se fatigue de plaisirs imparfaits qui ne charment ni le cœur ni l'esprit. Gustave n'était plus ce mauvais sujet qui sautait par les fenêtres, réveillait tout un quartier et se battait avec la garde; il était plus

posé, plus raisonnable, plus réfléchi qu'autrefois ; et sans cesser d'aimer les plaisirs et les belles, il sentait la nécessité de choisir ses connaissances. Son ame, détrompée sur les fausses jouissances, appréciait enfin la douceur d'un amour vrai et réciproque et les plaisirs purs de l'estime et de l'amitié.

« Partons , » dit Gustave à Benoît , « retournons » en France. Je vais retrouver mon oncle sans lui » présenter une femme de mon choix : ma foi , j'a- » voue que dans mes voyages je ne me suis point » fort occupé d'en chercher une. Décidément je pré- » fère une Française à toute autre : les Italiennes » sont trop brûlantes , les Espagnoles trop jalouses , » les Allemandes trop valseuses, les Polonaises trop » froides , les Anglaises trop sentimentales. — C'est » vrai , monsieur ; j'avoue aussi que , hors la flûte , » les marionnettes et le plum - pudding , je n'ai rien » vu de bien remarquable dans les villes que nous » avons visitées. »

Gustave dit adieu aux bords de la Tamise. Il s'embarque sur le paquebot, et arrive bientôt à Calais. Il sourit de plaisir en mettant le pied sur la terre natale ; il est avide de revoir son oncle et ses anciennes connaissances ; et Benoît, impatient de pouvoir raconter à son père tout ce qu'il a entendu , aperçu , admiré , et probablement même ce qu'il n'a pas vu.

CHAPITRE XXVI^c ET DERNIER.

L'AVIEZ-VOUS DEVINÉ ?

Gustave avait prévenu son oncle de son retour : en débarquant à Calais, il vit venir à lui un grand garçon de bonne mine qui était habillé en postillon, et tenait une lettre à la main. « Monsieur n'est-il » pas M. Gustave Saint-Réal ? — Oui, mon ami ; » que me voulez-vous ? — J'épiais votre arrivée, » monsieur ; je suis envoyé par M. votre oncle, le » colonel Moranval : je dois d'abord vous remettre » cette lettre... — Une lettre de mon oncle ? donnez » vite... »

Gustave prend, et lit :

« Mon cher Gustave, tu dois être fatigué de voya- » ger et empressé d'être à Paris ; pour te revoir plus » tôt, je t'envoie Germain, mon nouveau palefrenier,

» avec une bonne chaise de poste. Germain sera ton
» conducteur, et j'espère bientôt t'embrasser.

» Le colonel MORANVAL. »

« Parbleu ! on n'est pas plus aimable , » dit Gustave, « et mon oncle a fort bien fait : je suis las du
» cheval ; d'ailleurs le mien est mort en Allemagne ;
» au moins je vais arriver à Paris comme un seigneur.
» Ainsi, Germain, tu as donc une chaise de poste?...
» — Oui, monsieur, et qui est toute prête. — C'est
» charmant : dès que j'aurai dîné nous partirons. »

Gustave se fait conduire par Germain à l'auberge où est la chaise de poste, et, après avoir bien dîné, monte en voiture avec Benoît, en recommandant à Germain de les mener bon train.

« Ma foi ! monsieur, » dit Benoît en s'asseyant en face de son maître, « c'est bien honnête de la part de
» monsieur votre oncle de nous avoir envoyé une
» bonne voiture avec un cocher... On est très-com-
» modément comme cela, et du moins nous arrive-
» rons tout frais à Paris. »

Gustave ne répondait pas à Benoît ; il était enfoncé dans ses réflexions ; il pensait à toutes les personnes qu'il avait laissées en France, et songeait aux changemens que trois ans peuvent apporter dans les situations.

Le premier jour, les voyageurs ne s'arrêtèrent que pour manger et changer de chevaux. Gustave était fort content de Germain, qui le menait comme le vent. Le second jour tirait à sa fin ; il commençait à faire

nuit, et Gustave songeait avec joie qu'il ne devait plus être fort éloigné de Paris. Il met la tête hors de la voiture. Il lui semble ne plus être sur la grande route.

« Germain, où sommes-nous? — A six lieues de » Paris, monsieur; nous approchons de Montmo- » rency... — Es-tu bien sûr que tu as pris le bon » chemin?... — Oh! oui, monsieur; j'ai fait un dé- » tour qui raccourcit beaucoup. — S'il allait nous » égarer, monsieur! » dit Benoît avec inquiétude. — « Eh bien, imbécille, n'as-tu pas peur? — Dam', » monsieur, il fait nuit... je ne vois pas de maison... » — Est-ce que tu vois toujours des maisons sur les » grandes routes? — Mais puisque vous dites que » nous ne sommes pas sur une route... — Dors, ou » tais-toi... — Monsieur, je ne peux pas dormir » quand j'ai peur. »

Germain allait moins vite : il s'arrête bientôt tout-à-fait pour parler à son maître : « Monsieur, je crois » que vous avez raison.. je me suis égaré : je ne re- » connais plus mon chemin. . — J'en étais sûr! » dit Gustave. « — Est-ce que nous passerons la » nuit dans les champs? » s'écrie Benoît. « — Va » toujours, Germain : à la première habitation tu » demanderas ton chemin. — Mais, monsieur, le » diable s'en mêle!... voilà un de mes chevaux qui » est défermé; il a de la peine à trotter, et si je con- » tinue de galoper, cela pourra le blesser. — Par- » bleu, » marmotte tout bas Benoît, « il faut qu'il » soit bien bête pour perdre les fers de ses chevaux... » Nous voilà dans une jolie position!... »

Gustave ne sait quel parti prendre. Germain pro-

pose d'aller à la découverte : il croit apercevoir de la lumière sur la gauche, il veut aller demander son chemin. « Si c'est une maison où l'on veuille nous »
» loger, » dit Gustave, « nous y passerons la nuit »
» dans le cas où tu ne pourrais pas faire referrer ton »
» cheval. »

Germain va, et revient bientôt vers Gustave. La lumière qu'il a aperçue part d'une maison de belle apparence, où l'on consent volontiers à loger les voyageurs.

« Allons donc demander l'hospitalité, » dit Gustave; « mais toi, Germain, tu tâcheras d'aller jus- »
» qu'au prochain village, et tu ramèneras un maré- »
» chal-ferrant; je ne renonce pas à l'espoir d'arriver »
» cette nuit à Paris. — Oui, monsieur; comptez sur »
» mon zèle. »

Gustave descend de voiture, et, suivi de Benoît, s'achemine vers la demeure hospitalière où l'on veut bien les recevoir. Il voit une jolie maison qui doit être la demeure de gens fortunés. Il frappe; une femme âgée vient ouvrir.

« On m'a dit, madame, que le maître de cette »
» maison daignait me permettre de m'arrêter quel- »
» ques instans chez lui, pendant qu'on répare ma »
» voiture? — Oui, monsieur, oui; vous pouvez en- »
» trer... je vais vous conduire. »

La domestique fait monter Gustave et Benoît au premier, et leur ouvre la porte d'un salon élégamment meublé. Le maître et le valet regardent autour d'eux et ne voient personne. La domestique invite

Gustave à se reposer, et sort en laissant de la lumière.

« Monsieur, » dit Benoît en examinant chaque meuble l'un après l'autre, « nous sommes chez quelqu'un de distingué. — J'espère que nous verrons bientôt le maître du logis; il me tarde de le remercier. »

La domestique revient avec des rafraîchissemens. « Aurai-je le plaisir de saluer votre maître? » lui dit Gustave. « — Monsieur, c'est une dame qui habite cette maison avec ses domestiques; elle donne volontiers un logement aux voyageurs, mais elle ne leur parle et ne les voit jamais. — Comment! je ne pourrai pas remercier votre maîtresse?... — Oh! cela est inutile, monsieur. — Ni la voir? — Elle ne veut voir personne. — C'est bien singulier!... — Monsieur, il y a du mystère, » dit tout bas Benoît à son maître.

Gustave allait encore hasarder quelques questions, lorsqu'on entendit un grand bruit au dehors. Benoît fait un saut; la domestique descend pour savoir ce que c'est. Bientôt Germain paraît, et aborde Gustave d'un air tremblant.

« Qu'est-ce donc encore, Germain? — Ah, monsieur!... vous allez me gronder... Je suis bien maladroit... Heureusement que cela n'est pas arrivé pendant que vous étiez dedans! Pourtant ça n'est pas ma faute! — Mais explique-toi donc?... — C'est une maudite ornière que je n'ai pas vue!... Je tenais un de mes chevaux en main, et pendant ce temps-là... crac!... la chaise de poste roule de

» côté... — Quoi ! la voiture... — Ah , mon Dieu !
» monsieur , elle est abîmée !.. Une roue de cassée..
» l'essieu brisé !... — Nous voilà jolis garçons , » dit
Benoît en frappant du pied avec colère , tandis que
Gustave riait. « Quoi ! monsieur , cela vous fait
» rire?... — Je pense à l'idée que mon oncle a eue
» de m'envoyer Germain et une voiture pour me re-
» voir plus tôt ; ma foi , cela a bien réussi !... Mais
» avec tout cela.... où passerai-je la nuit ?... — Ici ,
» monsieur , » dit à Gustave la vieille domestique ,
qui était présente pendant le récit de Germain.
« Votre voiture a besoin d'être réparée , vous ne
» pouvez continuer votre route.... Mais dans cette
» maison , vous ne manquerez de rien , et cela ne gê-
» nera nullement ma maîtresse ; elle m'a chargée de
» vous dire que vous pouvez rester tant que cela
» vous conviendra.... — D'honneur , votre maî-
» tresse est trop bonne... Puisqu'elle veut bien le
» permettre , j'accepte pour cette nuit son obli-
» geante hospitalité. — Je vais préparer votre cham-
» bre , monsieur , et celle de vos domestiques....
» Bientôt on vous servira à souper. »

La servante s'éloigne , et Germain la suit pour faire entrer ses chevaux et sa voiture dans la maison ; car il est trop tard pour qu'il aille au prochain village chercher des ouvriers.

« Sais-tu bien , Benoît , que la maîtresse de cette
» maison est bien aimable ? » dit Gustave en se
jetant dans un fauteuil. — « Ma foi , monsieur ,
» nous sommes très-heureux d'être chez quelqu'un
» d'aussi obligeant !... Cependant je vois ici un air de

» mystère... — Qui pique ma curiosité, je l'avoue...
» Cette dame qui reçoit si bien les étrangers et ne se
» montre pas... — C'est qu'elle est laide, monsieur.
» — Tu crois?... Moi, je trouve dans sa conduite je
» ne sais quoi de romanesque... Si j'étais encore en
» Italie, je verrais dans tout ceci une aventure ga-
» lante. Vraiment, nous sommes bien singuliers!...
» quand quelque chose se dérobe à nos regards,
» nous brûlons de l'apercevoir... Je serais enchanté
» de voir cette dame mystérieuse... — Attendez,
» monsieur, on monte l'escalier... Ah! monsieur...
» j'aperçois... ah! c'est tout ce qu'il y a de mieux...
» — Quoi donc, une jolie femme?... — Non, mon-
» sieur, c'est le souper qu'on a servi dans la salle
» voisine. — Peste soit du gourmand, avec son
» souper! »

La domestique entre prévenir Gustave que le souper l'attend. Gustave passe dans une salle à manger, et s'assied devant une table élégamment servie. Il adresse en soupant de nouvelles questions à la domestique; mais celle-ci ne paraît pas bavarder : tout ce qu'il peut en tirer, c'est que la maîtresse du logis est jeune et a un enfant.

Le souper terminé, la servante conduit Gustave dans une jolie chambre à coucher, et le prévient que ses domestiques coucheront au-dessous de lui, et qu'il pourra facilement les avoir s'il en a besoin.

Gustave est seul. Après deux jours passés en chaise de poste, il devrait avoir besoin de repos; cependant, il ne se sent nulle envie de dormir. La soirée est belle, il ouvre sa croisée. La lune vient de se

montrer , et permet de distinguer les objets. Gustave voit de sa fenêtre une partie des jardins de la maison. Sur la droite est un corps de logis dans lequel il aperçoit de la lumière ; c'est là sans doute que loge cette dame qui ne veut pas même qu'on la remercie pour sa touchante hospitalité. Les regards attachés sur la fenêtre éclairée , notre jeune homme voudrait percer dans l'intérieur de l'appartement , mais bientôt il se sent honteux de sa curiosité. « Eh quoi ! » se dit Gustave , « parce qu'une dame ne se soucie » point de voir un étranger , je me monte la tête !... » je me crée mille chimères !... C'est une beauté , » c'est une merveille !... Eh ! mon Dieu ! c'est probablement une femme fort ordinaire qui aime à » être utile , et ne désire pas faire société avec ceux » que le hasard lui fait recevoir. Il n'y a rien là de » bien mystérieux... Et pour un homme qui vient » de parcourir l'Europe , je m'étonne de peu de » chose , moi qui prétends être maintenant raisonnable... Couchons-nous , cela vaudra mieux que » de contempler la lune et l'appartement de cette » dame. »

Gustave a fermé sa fenêtre... lorsque les sons d'une harpe parviennent à son oreille. Oh ! ma foi , la curiosité reprend le dessus ; il se replace à la fenêtre et écoute attentivement. On prélude avec goût : la personne qui joue n'est peut-être pas très-forte ; elle ne surmonte point de ces difficultés qui étonnent sans charmer , mais elle met du goût et du sentiment dans son exécution ; bientôt une voix se mêle aux sons de l'instrument : on chante une romance. Gus-

tave éprouve un plaisir extrême en écoutant la dame inconnue , car c'est elle assurément ; ce ne peut être une autre , puisque la domestique a dit que sa maîtresse habitait seule la maison. Mais, hélas ! le chant a cessé , la voix et la harpe sont muettes. Gustave écoute encore ; il voudrait les entendre toujours. Jamais la musique ne lui a fait éprouver d'aussi douces sensations.

Après avoir écouté en vain pendant une heure , dans l'espoir de ressaisir quelques sons , Gustave se couche enfin ; mais il est décidé à tout tenter pour connaître la personne qui chante si bien , et il s'endort en pensant à sa mystérieuse hôtesse.

Le lendemain , Gustave est éveillé de bon matin ; il descend , et rencontre la servante. « Ma bonne , » puis-je parcourir le jardin ? — Oui , monsieur. » Oh ! vous pouvez aller partout où cela vous plaira. » — Raccommode-t-on ma voiture ? — Oui , monsieur ; mais elle ne sera pas prête aujourd'hui. — » Cependant je ne puis pas me permettre de rester » davantage dans cette maison... — Pourquoi donc » cela , monsieur ? — Ce serait abuser de la bonté de » votre maîtresse... — Pas du tout , monsieur ; elle » m'a dit de vous engager à rester jusqu'à ce que » votre voiture soit en bon état — Je crains de » gêner... Et puisqu'elle ne veut pas me recevoir... » — Oh monsieur , ça ne fait rien !... et cela fera » plaisir à madame... Je vais préparer votre déjeuner. »

La servante s'éloigne. « La drôle de maison , » dit Gustave en entrant dans le jardin ; « on vous traite

» parfaitement et on ne veut pas vous voir ! Ma foi ,
» restons encore un jour : le hasard peut me servir ,
» et me faire rencontrer cette dame. »

En entrant dans un parterre garni de fleurs charmantes , Gustave aperçoit une petite fille qui paraît avoir trois ans au plus ; elle est jolie comme les amours , et court seule dans le jardin , en cueillant des fleurs comme pour faire un bouquet.

« Que faites-vous donc là , ma chère amie ? » lui dit Gustave en l'embrassant. « Je cueille des fleurs » pour maman , » répond l'enfant en souriant. « — » Où donc est-elle , votre maman ? — A la maison. » — L'aimez-vous bien ? — Oui... et mon papa » aussi.

» Et son père aussi ! » diable ! voilà une réponse qui dérange les idées de Gustave : ce père existe donc... pourquoi n'est-il pas avec sa femme?... C'est peut-être à cause de son absence que la dame ne reçoit personne.

Gustave essaie de faire parler encore la petite , mais l'enfant est trop jeune pour pouvoir bien s'exprimer ; et sans lui répondre , elle s'échappe de ses bras et regagne la maison.

Gustave rentre pour déjeuner ; il pense à cette petite fille dont les traits charmans lui rappellent des souvenirs confus , et à la voix de sa mère qui a retenti jusqu'au fond de son ame. Il est triste , rêveur ; il ne touche pas au déjeuner. Benoît cherche en vain à distraire son maître et à le faire parler ; Benoît est forcé de manger pour deux ; mais il s'en acquitte

bien, car il a apporté d'Angleterre l'habitude de manger toute la journée.

« Comment donc faire pour la voir ? » s'écrie enfin Gustave en sortant de table. « — Qui donc, » monsieur ? — Eh parbleu ! la maîtresse de cette » maison... — Ah pardi ! je l'ai vue, moi, monsieur... — Tu l'as vue, maraud, tu l'as vue, et tu » ne m'en parles pas ! — Ah ! quand je dis que je l'ai » vue... c'est-à-dire je l'ai aperçue par derrière en » passant dans le vestibule, et entendue qui disait à » sa bonne de porter sa harpe dans le petit pavillon » du jardin. — Elle a dit cela?... — Oui, monsieur ; » oh ! elle l'a dit. — Parbleu ! je la verrai alors !... »

Gustave a remarqué un pavillon au fond du jardin. Ce bâtiment n'a qu'un rez-de-chaussée, et au travers des jalousies qui garnissent les fenêtres, on doit apercevoir dans l'intérieur. Notre jeune homme descend aussitôt au jardin ; il approche du pavillon, il écoute ; personne n'y est encore ; mais pour ne pas effrayer la jeune dame par sa présence, il s'éloigne un peu, et s'assied derrière une épaisse charmille.

Bientôt il entend marcher ; il écarte légèrement la charmille, et aperçoit une dame donnant la main à la petite fille ; mais un voile épais couvre une partie de son visage, et elle entre dans le pavillon sans qu'il ait pu distinguer ses traits.

Gustave se rapproche du pavillon ; la clef est à la porte ; ce serait une indiscretion d'entrer, puisque cette dame ne reçoit personne ; mais du moins il est permis d'écouter, et c'est ce que fait Gustave.

La harpe résonne ; un prélude mélancolique se

fait entendre : on chante une romance dont les paroles peignent les souffrances d'un cœur éloigné de ce qu'il aime. Gustave est attentif; il cherche à se rappeler où il a déjà entendu cette voix qui le charme. Il fait le tour du pavillon; il a inutilement essayé d'apercevoir à travers les jalousies... partout les fenêtres sont garnies de rideaux. Mais, ô bonheur ! on a cessé de chanter pour aller ouvrir une des fenêtres. Gustave se rapproche; il écarte bien doucement la jalousie, et ses regards pénètrent enfin dans l'intérieur du pavillon.

Cependant il n'est pas encore entièrement satisfait : la jeune dame est assise en face de lui, mais elle tourne le dos à la fenêtre où il est, et il ne peut apercevoir sa figure.

La petite fille est sur les genoux de sa mère, et joue avec ses cheveux. « Maman, tu ne chantes plus... » tu as du chagrin... tu pleures toujours. »

La jeune dame ne répond à la petite qu'en la couvrant de baisers; puis elle appuie son mouchoir sur ses yeux. Gustave est tremblant, il respire à peine : il lui semble que c'est lui qui fait couler les larmes de cette jeune femme.

La petite quitte les genoux de sa mère : « Attends... attends, » dit-elle; « tu sais bien que je puis t'empêcher de pleurer. »

L'enfant va prendre un grand cadre placé sur une chaise, et que Gustave n'a point encore remarqué; la petite peut à peine porter ce tableau, presque aussi grand qu'elle; cependant elle le place devant sa mère, et lui envoie des baisers. La jeune dame

reprend sa fille, l'embrasse, et la fait mettre à genoux devant le portrait. « Prie le ciel, » lui dit-elle, « pour que ton père m'aime encore, et qu'il revienne un jour près de nous. »

Gustave n'est plus maître de son émotion... Cette voix lui est bien connue; il monte sur la fenêtre pour apercevoir aussi le portrait... il reconnaît cette image frappante... ses genoux fléchissent.... ses larmes coulent.... C'est lui, c'est bien lui qui est représenté sur cette toile.... mais cette femme.... cet enfant... Il entre dans le pavillon, il approche... il peut à peine en croire ses yeux : c'est Suzon qui est devant lui, qui se jette dans ses bras, qui lui présente sa fille... il tombe accablé sur le siège qu'elle occupait... son cœur n'a pas la force de résister à tous les sentimens qu'il éprouve.

On ouvre la porte d'un petit cabinet, et le colonel Moranval paraît : « Mon cher Gustave » dit-il en s'avançant gaîment vers son neveu, « tu as bien fait » de revenir seul, car je te gardais ici une femme et » un enfant. »

Gustave ne peut encore répondre : il tient dans ses bras Suzon et sa fille, il les couvre de baisers. « Allons, allons, calme-toi, » dit en souriant le colonel; « tu dois être bien impatient de savoir » comment il se fait que ta petite paysanne, » que tu avais perdue à Paris, soit cette même » dame qui possède des talens et a le ton de la société. » Peu de mots vont te mettre au fait : ce petit savoyard qui s'était établi devant la porte de mon » hôtel... c'était Suzon!...

» Suzon!... » s'écrie Gustave, « et je ne t'ai point
» reconnue!... — Ah! mon ami! j'étais tellement dé-
» guisée!... tellement noircie, que tu ne pouvais me
» reconnaître; et devant toi, j'avais soin de ne par-
» ler que fort peu!... — Et pourquoi ce déguise-
» ment? — Pour être près de toi, pour te voir
» chaque jour, pour ne point te quitter?... —
» Pauvre Suzon! que de chagrins je t'ai causés! —
» Ce fut en me sauvant de chez madame Henry que
» je formai ce projet; je vendis, je changeai tout ce
» que je possédais contre des habits de savoyard.
» Hélas!... j'étais mère... je portais dans mon sein le
» fruit de nos amours, et lorsque tu passais près de
» moi, j'avais bien envie de me jeter dans tes bras
» et de tout t'avouer, mais la crainte d'être encore
» séparée de toi m'empêchait de céder à l'impulsion
» de mon cœur. »

» La pauvre petite me craignait, » reprend le co-
lonel; « cependant je ne suis pas si méchant que je
» le parais. Suzon nous avait suivis lorsque nous par-
» tîmes de Paris; elle monta derrière notre cabrio-
» let, qui fut renversé à Saint-Germain. Tu dois
» te rappeler, Gustave, que, pour céder à tes dé-
» sirs, j'allai m'informer de l'état du petit savoyard.
» Juge de ma surprise en reconnaissant alors dans
» cet enfant, cette jeune fille qui m'avait déjà beau-
» coup intéressé! Je calmai la douleur de Suzon;
» elle voulait mourir parce que tu partais sans elle;
» je la consolai en lui faisant espérer qu'elle te re-
» verrait, et en lui jurant de ne jamais l'abandon-
» ner. Cependant je me gardai bien de te faire part

» de cette aventure ; et je partis pour Paris en emmenant avec moi le petit savoyard.

» Je l'avouerai, le dévouement de Suzon , la force et la sincérité de son amour , sa candeur , sa jeunesse , tout déjà m'attachait à cette jeune fille. Je la fis loger dans mon hôtel , et je fis soigner son éducation. Elle apprenait avec une facilité prodigieuse , et mettait tout son plaisir à me parler quelquefois de toi. Elle mit au monde cette petite fille , que j'aimai bientôt comme sa mère , car elle en avait déjà la douceur et la beauté. Cependant Suzon apprit que sa mère était malade ; elle quitta tout pour voler auprès d'elle , et j'approuvai cette conduite. La mère Lucas mourut en pardonnant à sa fille la faute que l'amour lui avait fait commettre. Suzon resta à Ermenonville ; elle ne voulait plus quitter son père , qui n'avait qu'elle pour le consoler. Elle passa huit mois dans son village ; au bout de ce temps une fièvre maligne emporta le bonhomme Lucas. J'allai à Ermenonville , et je forçai Suzon à revenir avec moi ; j'eus quelque peine à l'y déterminer , car elle ne voulait plus quitter son village et le tombeau de ses parens ; mais je lui reparlai de toi , et l'amour l'emporta.

» Enfin , mon cher Gustave , j'appréciai chaque jour davantage les vertus et les aimables qualités de celle que j'avais recueillie : une maladie violente m'aurait fait perdre la vie , sans les soins , les attentions , les secours de Suzon , qui passa les nuits à me veiller. Tant de dévouement me toucha , et je commençai à désirer que tu ne rencontrasses

» point dans tes voyages une femme qui te captivât
» entièrement. Je fis part à Suzon de mes vues sur
» elle... Juge de sa joie !... Cependant elle me pria
» de ne point te parler d'elle ; elle voulait te laisser
» maître de ton cœur , et ne point t'empêcher de
» former de nouveaux liens. Mais avec quelle inquié-
» tude elle écoutait la lecture de tes lettres , dans les-
» quelles elle craignait sans cesse d'apprendre que tu
» n'eusses fait un choix !

» Enfin , tu m'as annoncé ton retour , et je t'ai
» envoyé Germain , auquel j'avais fait sa leçon pour
» qu'il t'aménât ici. J'ai voulu piquer ta curiosité ; je
» connais ton cœur , Gustave ; mais j'ai cherché à l'é-
» mouvoir vivement , afin que tu apprécies davan-
» tage tout le bonheur que je t'ai réservé. Sois heu-
» reux , mon ami : je te donne un enfant charmant
» et une femme adorable , près de laquelle tu ne
» trouveras plus le temps long ; d'abord parce que
» tu es plus raisonnable , ensuite parce qu'elle pos-
» sède des talens qui embellissent l'intérieur d'un
» ménage , et que , son esprit étant cultivé , tu pour-
» ras parler avec elle d'autres choses que d'amour...
» C'est une conversation charmante , mes enfans ;
» mais pour avoir toujours quelque chose à se dire à
» ce sujet , il ne faut pas d'abord l'épuiser , et c'est
» ce que vous faisiez pendant le premier séjour de
» Suzon à l'hôtel.

» Mon cher oncle ! » dit Gustave en sautant au
» cou du colonel , « désormais je serai constant. Près
» de Suzon , de vous et de ma fille , je vais trouver
» le bonheur que j'ai vainement cherché dans le

» tourbillon des intrigues et de la folie. — Mon ami,
» il faut que jeunesse se passe : tu as jeté ton feu ,
» tant mieux ; cela me rassure pour ton avenir. »

« Ah, Gustave ! » dit Suzon en prenant la main
de son ami , « je n'aurais jamais cru être aussi heu-
» reuse !... Qui m'aurait dit, lorsque tu vins au vil-
» lage, que je serais ta femme.... — Ma chère en-
» fant, » dit le colonel en unissant les deux amans ,
« vous m'avez prouvé que les vertus, la douceur,
» l'esprit et la beauté, peuvent tenir lieu de naissance
» et de fortune. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.
CHAP. I ^{er} . Frayeur , Terreur , Malheur.	4
II. L'Oncle et le Neveu.	6
III. La Tante et la Nièce.	12
IV. La Partie de billard.	27
V. Catastrophe.	44
VI. Le Diable et la Vache noire.	51
VII. Ermenonville , Marie-Jeanne , Suzon.	63
VIII. Une femme d'esprit ferait croire aux miracles.	87
IX. Une Noce à la Villette.	95
X. Méprise , la Patrouille , la petite Blanchisseuse.	111
XI. On fait connaissance avec madame Dubourg.	123
XII. Un Dîner de jeunes gens.	135
XIII. Encore une folie.	156
XIV. Trop long ou trop court.	166
XV. L'Amour vrai.	175
XVI. La Journée aux contrariétés.	181

XVII. La Chambre mystérieuse.	496
XVIII. Une Nuit conjugale.	214
XIX. Julie perd sa beauté et Gustave sa culotte.	230
XX. Une Scène à la Courtille.	242
XXI. Méprise, Suzon perdue.	254
XXII. Projet de Mariage.	262
XXIII. Intrigues de femmes, Jalousie, Rencontres fatales.	269
XXIV. Duel, le petit Savoyard.	287
XXV. Qui comprend un espace de trois ans.	302
XXVI ^e ET DERNIER. L'aviez-vous deviné?	313

OEUVRES

DE

PAUL DE KOCK.

XX.

PETITS TABLEAUX DE MŒURS.

PARIS. — IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
rue du Cadran, n° 16.



PETITS
T A B L E A U X
DE MŒURS.

OU

MAGÉDOINE CRITIQUE ET LITTÉRAIRE.

PAR

CH. PAUL DE ROCK.

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule ,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.

— LA FONTAINE , *Fables* —



PARIS.

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE.

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAUT-LEROU ET DE PAUL DE ROCK

RUE MAZARINE, N° 54.

1856.

PETITS
TABLEAUX
DE MŒURS.

LES BOULEVARTS.

L'ombre s'évapore
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour.
Les lampes pâlisent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent,
On a vu le jour.

— DÉSAUCIERS. —

Aucune ville n'offre, comme Paris, une promenade aussi belle, aussi étendue, aussi variée, que cette longue suite de boulevarts qui se trouve dans son enceinte. C'est une foire perpétuelle, un panorama vivant, où l'observateur peut passer en revue les diverses classes de la société, apprendre les manières, les modes, et presque les usages de chaque quartier; car il y a une différence bien grande entre les habitans du boulevard des Italiens et ceux

du Pont-aux-Choux, entre les promeneurs de Colblentz et ceux du boulevard du Jardin-Turc.

A huit heures du matin, tout est déjà en mouvement sur le boulevard du Temple : les boutiques sont ouvertes ; les marchands ont étalé ; le rentier prend l'air ; les cuisinières vont au marché ; les ouvriers courent chercher ou reporter leur ouvrage. Je vais à la Porte-Saint-Denis ; déjà le tableau change : là on ne pense encore qu'au déjeuner , qui est pris depuis long-temps au *Pas-de-la-Mule*. J'arrive au boulevard de la Madeleine : quel calme !... Tout dort encore !... Ici la vie n'est plus la même ; la journée commence à la Chaussée-d'Antin trois heures plus tard qu'au Marais.

J'entre dans un café qui ne fait que d'ouvrir ; les garçons me regardent avec étonnement ; ce n'est que dans deux ou trois heures que l'on viendra déjeuner ; mais , à midi , les jeunes élégans se montrent ; les boutiques sont brillantes ; les cabriolets se croisent ; tout prend un air de vie ; tout s'anime , et déjà la mode vient visiter ce quartier où elle a établi son empire. A trois heures, la promenade est charmante ; on vient faire voir sa toilette , sa parure nouvelle ; il règne sur ce boulevard un air d'opulence qui impose au petit bourgeois du faubourg Saint-Antoine. A la vérité , les hommes paraissent un peu ennuyés d'eux-mêmes ; les dames ont moins de fraîcheur que de coquetterie , mais on se promène avec tant de grace ! les petits mots que j'entends sont dits d'une manière si piquante , que je ne puis m'éloigner. L'heure s'écoule ; j'entre dans un café où l'on dîne ;

quand on me présente la carte à payer, je m'aperçois que tout se traite grandement dans cette partie de la capitale; je sors un peu moins enchanté; la promenade est déserte.

Je redescends les boulevarts : bientôt la différence que je remarque dans la tournure, les manières, la mise des personnes que je rencontre, m'avertit que je suis de retour dans le quartier où la journée commence et finit plus tôt. L'ouvrier se promène en chantant, le soldat en sifflant; les grisettes en regardant de côté, comme si elles cherchaient quelque chose. Les jeunes gens ont l'air affairé : c'est par ici l'heure des rendez-vous. Mais quel malheur ! le temps devient noir; je sens sur ma main de grosses gouttes de pluie. Les promeneurs hâtent le pas; la nuée crève avant qu'ils aient eu le temps de se mettre à couvert. Le tableau devient piquant; le mari tire le bras de sa femme pour gagner un abri; la femme gronde son mari qui a voulu qu'elle mît son châle de bourre de soie. Cette grosse maman croit courir, et fait tout ce qu'elle peut pour conserver sa respiration; cette jeune dame tremble pour son joli chapeau et ses petits souliers. Elle double le pas, et ce monsieur, qui vient en face d'elle, sourit à des contours que le vent dessine sous une étoffe légère. Le jeune homme qui menait promener sa bien-aimée maudit l'orage et appelle tous les fiacres qui passent, et le rentier se hâte d'ouvrir un vieux parapluie qui ne mettra pas sa personne à couvert.

Ce n'était qu'une pluie d'orage; déjà les nuages se dissipent, le beau temps renaît : on se calme, on

ferme son parapluie ; on rajuste sa toilette que l'orage a pu gâter. Au bout d'un quart d'heure , les boulevarts sont couverts de monde , comme s'il n'avait pas cessé de faire beau. Dans ce Paris, il y a tant de gens auxquels la promenade est nécessaire !... Le vieillard promène ses souvenirs ; le jeune amant ses espérances ; l'auteur ses plans ; le richard son oisiveté ; la vieille douairière promène son chien ; la bonne promène ses enfans ; le petit-maître sa suffisance ; la courtisane son cachemire ; le petit Savoyard son singe ; la grisette ses œillades ; la jeune fille ses rêveries.

Je suis sur le boulevard du Temple : quelle variété de spectacles , de curiosités ! comme toutes ces figures semblent heureuses en écoutant les bons mots de ce paillasse , en regardant les tours de cet escamoteur. Cependant la nuit vient : les promeneurs se retirent ; les curieux deviennent plus rares , les lanternes magiques les occupent un moment ; mais bientôt chacun rentre chez soi ; il n'est pourtant encore que dix heures.

Puisque je suis en train de me promener , je vais aller chez Tortoni. Je m'éloigne de ces bonnes gens qui finissent leur journée en chantant ; je perds de vue ces grisettes qui fredonnent le refrain du vau-deville qu'elles viennent d'entendre à la Gaîté. Je regagne la Chaussée-d'Antin ; j'y arrive à dix heures et demie ; la soirée semble y commencer ; les cafés sont resplendissans de lumière ; la foule s'y porte ; la promenade est très-fréquentée. J'entre prendre une glace ; je vois jouer au billard. Le temps se

passé; une heure du matin vient de sonner. Je sors; le bruit a cessé; les boulevarts sont déserts; quelques jeunes gens qui viennent de s'arracher à une table d'écarté passent rapidement près de moi; d'autres quittent les cafés, harassés, fatigués de leur journée. On se retire enfin; mais je n'entends pas chanter.

LA ROTONDE.

QUELQUES PORTRAITS.

A-t-on menti quand on a dit que
Paris était le rendez-vous de l'univers,
et que ce jardin était le rendez-vous
de tout Paris !

— PICARD, *les Provinciaux*. —

La Rotonde, où se donnent habituellement les rendez-vous de quatre à six heures, n'est pas le café de ce nom situé dans le jardin du Palais-Royal, mais bien la partie du jardin qui s'étend devant ce café, et qui n'a de rotonde que le nom.

C'est le rendez-vous des étrangers, qui en général affectionnent le Palais-Royal, où ils trouvent réuni tout ce qui peut flatter les yeux, le goût, l'odorat ; où tous les plaisirs leur sont offerts (souvent à un prix un peu cher à la vérité), où ils peuvent, sans quitter ce brillant bazar, déjeuner, dîner, souper,

s'habiller, se chausser, se faire coiffer, jouer et se ruiner.

C'est pour se rendre chez Beauvilliers, chez Véfour ou chez les Frères provençaux, que l'on se donne ordinairement rendez-vous à la Rotonde : aussi de quatre à six heures, on est sûr d'y voir un grand nombre de personnes qui se promènent de long en large, bâillent, tirent leur montre, ou regardent avec impatience à droite et à gauche.

Vous voyez les militaires s'aborder en se donnant la main ; les clercs de notaire rire du plus loin qu'ils s'aperçoivent ; les agens de change se saluer d'un air préoccupé. Examinez ce jeune homme qui paraît fort en colère d'attendre et frappe des pieds à toute minute : c'est un faiseur d'affaires, garçon assez obligeant, mais qui a le défaut de vouloir sans cesse fixer l'attention et attirer les regards. S'il se donne tant de mouvement maintenant, c'est qu'il est persuadé que tout le monde s'occupe de lui. A la promenade, il parle si haut, que les passans sont de moitié dans ses affaires ; au spectacle, il s'emporte après les ouvreuses, traverse les corridors en pestant contre l'administration ; il cherchera querelle aux contrôleurs, et ne sera pas content s'il n'a vu plusieurs personnes se demander le motif de la colère de ce monsieur. Dîne-t-il chez un traiteur, tout est mauvais. Il fait venir le chef de cuisine ; il gronde les garçons ; rien n'est digne de lui... Et cependant il fut un temps où il fallait qu'il se contentât de l'ordinaire le plus médiocre ; mais il a oublié ce temps-là, et il ne fait peut-être le grand seigneur que pour

le faire oublier aux autres. En société, on le redoute; il met tout sens dessus dessous, en croyant faire l'aimable et l'homme *à son aise*. L'arrêtez-vous dans la rue, il n'a jamais le temps de vous dire un mot. Il a vingt rendez-vous pour la journée, ne sait où donner de la tête et se sent très-malade. Mais, un moment après, vous le verrez jouer au billard, ou dînant de très-bon appétit. S'il allait en Angleterre, il ferait mettre son départ dans le journal. S'il tombait malade, il est persuadé que cela ferait baisser la rente.

Ce petit homme, d'une cinquantaine d'années, qui passe en ce moment, ne ressemble nullement à notre bruyant original. Voyez quelle physionomie douce et bénigne, quel regard niais et craintif. Cet homme-là n'a jamais eu de volonté. C'est un ancien mercier; il est poli avec tout le monde; il salue aussi humblement son portier que son propriétaire, n'a jamais grondé sa femme de ménage, et ne déjeune que quand elle le veut bien. Si dans la rue un passant le coudoie avec force, c'est lui qui demande excuse; si dans un café, on jette son chapeau à terre, il le ramasse en souriant à la personne qui l'a fait tomber. S'il va au spectacle, il arrive toujours le premier à la queue, mais il y reste le dernier, parce qu'il laisse tout le monde passer devant lui. Il pleure quand deux hommes se disputent, et n'ose pas sortir quand il fait du vent. Voyez-le aborder celui auquel il a donné rendez-vous et qui le fait attendre depuis une heure... Il va lui demander pardon d'être venu trop tôt.

Mais quel est ce grand monsieur, déjà d'un âge avancé, à la figure longue, blême, au regard mélancolique, dont l'habit râpé et le chapeau recoquillé attestent plus que de l'économie ! Depuis deux heures il se promène devant la Rotonde ; il ne tire pas sa montre par une raison fort simple ; mais il regarde tout le monde, et personne ne prend garde à lui !... Cet homme a été riche, heureux, et alors il venait tous les jours dîner au Palais-Royal, et ses nombreuses connaissances ne manquaient pas de se trouver au rendez-vous qu'il leur donnait à cette même place. Mais il n'a plus rien !... Il a mangé ses revenus avec des femmes qui ne l'aimaient pas, et des amis qui ne le reconnaissent plus. Maintenant il va toujours par habitude à ce lieu qui l'a vu jadis si brillant ; il n'y retrouve que son appétit. Ceux qui l'ont connu dans sa prospérité, s'éloignent du plus loin qu'ils l'aperçoivent ; et le pauvre homme, réduit à dîner avec une flûte, vient la manger à la Rotonde, afin de pouvoir dire encore : « J'ai diné » au Palais-Royal. »

JACQUES , JACQUOT

ET

DE LA JACQUINIÈRE.

Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes ? C'est parce qu'on est heureux..... Dès qu'on est dans le fil de l'eau , il n'y a qu'à se laisser aller.

— VOLTAIRE, *Jeannot et Colin*. —

Jacquot est fils d'un sabotier ; né dans un village, de parens pauvres mais laborieux, il les perdit de bonne heure ; mais de bonne heure aussi il montra de l'intelligence. Jacquot faisait tout ce qui se présentait pour gagner quelques sous : il gardait les chèvres, conduisait les vaches, menait boire les chevaux. Couché sur de la paille, ne vivant que de pain bis et de fruits, il chantait cependant dès le point du jour ; et quand il avait gagné de quoi jouer le dimanche à la fossette, Jacquot était heureux et ne s'inquiétait pas du lendemain.

Alors son hameau paraissait à Jacquot une belle ville ; la maison du tabellion lui semblait un palais , et les notables de l'endroit , des seigneurs. Alors il chérissait ses prés , ses bois , ses plaines , et puis encore certaine petite villageoise qu'on appelait Suzon , qui était bien gauche , bien niaise , bien bouffie , mais qui semblait charmante à Jacquot.

Mais , lorsqu'il avait seize ans , un beau monsieur , passant par le village , et trouvant une physionomie heureuse au petit paysan , lui proposa de venir avec lui à Paris pour y faire fortune. Jacquot ne savait pas alors quelle était cette déesse-là ; mais le désir de voir la grande ville , un mouvement de curiosité , peut-être un secret pressentiment lui firent accepter l'offre du beau monsieur. Il pleura beaucoup en quittant ses prés , ses chèvres , ses champs et Suzon ; mais il se dit : « Bientôt je serai de retour , et je raconterai à Suzon et à mes bêtes tout ce que j'aurai vu dans la grande ville. »

Jacquot arrive à Paris. D'abord jockey , puis valet , puis valet de chambre , il quitte le nom de Jacquot qui fait rire toutes les soubrettes , et prend celui de Jacques qui lui paraît plus ronflant. Au bout d'un an , M. Jacques avait entièrement oublié ses bêtes , ses bois , son hameau et sa Suzon ; mais en revanche , il tâchait de prendre les airs de Paris. Il apprit à lire , à écrire , à compter ; il devint intendant. Il avait beaucoup de facilité ; en peu de temps il sut la multiplication , et bientôt la soustraction , comme s'il avait été élevé à la ville. M. Jacques mettait de côté , recevait des cadeaux , prêtait son argent à intérêt et

en retirait de gros bénéfices. Bref, après avoir été intendant d'une danseuse, régisseur d'un marquis, homme d'affaire d'un jeune étourdi, et secrétaire intime d'un prince étranger, il devint assez riche pour s'établir : il se fit courtier, fréquenta la Bourse, se lança dans de grandes opérations de finances, fut constamment heureux, si bien qu'à trente ans M. Jacques possédait trente mille livres de rente.

M. Jacques trouva alors qu'il avait assez travaillé, il ne songea plus qu'à jouir de sa fortune. Il acheta une terre, prit une voiture, eut des valets, une livrée, un grand train, et se fit appeler M. de la Jacquinière.

Un jour, en se rendant à sa terre, sa voiture versa à l'entrée d'un misérable hameau. Pendant qu'on cherche des ouvriers pour la raccommoder, M. de la Jacquinière descend et jette les yeux autour de lui. « Eh! bon Dieu ! » dit-il, « quel trou!... Quel horrible » séjour!... Le vilain pays!... Des chaumières déla- » brées, des paysannes affreuses... Pas un endroit » où un homme comme moi puisse décemment se » reposer... Il faut pourtant que je me repose quel- » que part, puisque ce maladroit postillon a fait » verser ma voiture. »

Tout en disant cela M. de la Jacquinière s'avance jusqu'au bord d'un étang ; il s'assied au pied d'un vieux saule. Des chèvres, des vaches viennent paître autour de lui. Une grosse paysanne les conduit, et son chien, quoique très-vieux, la devance pour aller lécher les mains de M. de la Jacquinière. « Ah, mon » Dieu ! » dit la grosse fille, « il n'a jamais caressé

» comme ça que Jacquot!... » A ce nom , le beau monsieur rougit , mille souvenirs s'offrent à son esprit : il regarde autour de lui... Ce n'est point une erreur... Il est dans son village , Suzon est devant lui!... C'est sous ce même saule qu'il venait jadis se reposer et manger son pain bis. Ah! monsieur de la Jacquinière, embrassez donc cette pauvre fille, versez des larmes sur le tombeau de votre père , et répandez vos bienfaits sur le séjour qui vous a vu naître... Mais non ! bien loin de là ,... il repousse brusquement le chien , s'éloigne de Suzon , du hameau , court à sa voiture , et , en arrivant à son château , fait étrangler un superbe perroquet qui a eu le malheur de lui dire : « As-tu déjeuné, Jacquot ! »

On trouvera peut-être que l'histoire de M. de la Jacquinière ressemble beaucoup à celle de ce *Jean-not*, qui oublia à Paris son ami *Colin*; mais dans le monde nous voyons tant de Jeannots et tant de Jacquots, que nous avons pensé qu'on nous pardonnerait d'en donner une nouvelle copie.

HISTOIRE D'UNE BOUTEILLE,

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

Seu rixam et insanos amores ,
Seu facilem , pia testa , somnum ,
Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro ; tu sapientiam
Curas , et arcanum jocoso
Consilium retegis lyceo.

— HORACE. —

J'ai près de cinquante ans , je suis bien petite pour mon âge , dirait Arlequin ; mais j'ai vu bien des événemens ; j'ai passé par beaucoup de mains et appartenu à différens maîtres !... J'ai brillé au premier rang , je me suis vue confondue dans les derniers. Souvent fière de contenir un vin généreux , quelquefois humiliée de ne renfermer qu'un modeste surène ; j'ai éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune , et je ne puis résister au désir de raconter l'histoire de ma vie , dans l'espérance qu'elle servira de leçon à mes sœurs.

En sortant des mains de mon père , je fus vendue à un brocanteur qui me mit dans de la paille et me

fit partir pour une grande ville où j'entrai chez un marchand de vin qui faisait noces et festins; il m'emplit avec une boisson qu'il fabriquait lui-même.

Nous étions en grand nombre, pourvues de la même liqueur, mais nous portions des cachets différents. Le mien était vert; cela me valut la préférence à une noce donnée chez mon maître. Là je vis danser, j'entendis de gros rires, mais je fus bientôt vidée; alors le luron qui me tenait me jeta dédaigneusement à ses pieds, et, pour mon entrée dans le monde, je reçus un coup bien rude. Remplie du même vin, mais couverte d'un autre cachet, je fus vendue à une jeune fille dont le père était malade.

C'était un pauvre journalier; il ne se permettait que rarement de me visiter. Je languis long-temps dans le fond d'une vieille armoire, regrettant la cave de mon premier maître. Enfin je fus vidée, mais le pauvre malade n'avait point d'argent pour me remplir de nouveau; il mourut.

Je fus vendue avec les vieux meubles par un avide créancier. Achetée par un commissionnaire assez ivrogne, tous les jours mon maître me remplissait avec de la piquette, et tous les soirs il me vidait en chantant. Cette vie joyeuse dura peu. Je passai entre les mains d'un homme riche et gourmet; je reçus dans mon sein un vin de Constance délicieux. J'étais fière de tant d'honneur!... Hélas! mes chères sœurs, *vanitas vanitatum et omnia vanitas!* Mon maître venait souvent me considérer... mais il ne pouvait se décider à me montrer sur sa table; le vin que je contenais était trop précieux pour être bu!... Je

passai vingt années de ma vie dans cette triste cave, maudissant le vin de Constance qui m'avait enorgueillie, et me condamnait à ne plus voir le jour.

La mort enleva également mon nouveau maître. Le surlendemain son héritier s'empressa de me faire servir à sa table, et but, en déjeunant avec ses amis, ce que son oncle avait respecté pendant vingt ans. A la vérité, on me fit de superbes complimens, mais cela ne me flattait plus autant qu'autrefois, et je regrettai peu la noble poussière dont j'étais couverte. Bientôt après, me trouvant chez un limonadier, il osa me remplir avec de la bière!... Je l'avoue, cet outrage me fut sensible; j'avais l'ame très-fièrè, et pour me venger je fis sauter mon bouchon. Qu'en arriva-t-il? On me remplit avec du cidre!... Je me contins, craignant un nouvel affront.

Achetée un soir par une petite fleuriste qui donnait un goûter à son bon ami, je vis qu'il ne faut pas mépriser les boissons les plus simples. Je fus fêtée, choyée, caressée. On faisait des crêpes, avec lesquelles on but mon contenu. La petite fleuriste était si gentille, si gaie, si tendre; son amant si vif, si amoureux, que mon cidre leur parut de l'ambroisie. Soirée charmante! où je vis le tableau du bonheur, combien de fois ne vous ai-je point regrettée!...

Passant ensuite chez un riche banquier, je contins d'excellent bourgogne. Souvent vidée, pour être emplie de nouveau, je figurais sur une table somptueusement servie. Tout, autour de moi, respirait l'élégance et la grandeur... mais je ne vis point la gaité du petit souper.

Bientôt le sort me fit tomber dans la demeure d'un joueur : quelle triste situation !... Je contenais parfois du vin , mais bien plus souvent de l'eau , seule boisson des enfans de celui qui courait après la fortune. Enfin je quittai cette maison pour entrer chez une vieille portière ; celle-ci me remplit avec de l'eau-de-vie , et me visitait souvent avec ses voisines, les commères du quartier. Là j'étais assez heureuse ; les caquets que l'on racontait chaque jour devant moi me faisaient gaîment passer ma vie , lorsqu'un soir que l'on avait jase et bu plus qu'à l'ordinaire , ma maîtresse , en me reportant à l'armoire , me cogna fortement contre un meuble... Je fus étoilée !... C'est une blessure dont nous ne guérissons pas, vous le savez ; cependant , comme on pensa que je pouvais encore servir , on me remplit d'huile à brûler.

C'est dans cet état que j'attendis la fin de ma carrière. Elle fut orageuse !... Qu'elle ne soit pas perdue pour vous , mes sœurs ; que l'éclat des honneurs ne vous éblouisse pas. Quant à moi , je me souviendrai toujours que les plus heureux instans de ma vie furent ceux où je ne renfermais que du cidre et de la piquette.

LE MARI SENTIMENTAL.

Felix qui potuit præsenti flere puellæ !

— PROPERCE. —

Ainsi qu'un jeune troubadour ,
Je souffre et chante mon amour.

— DUVAL, *Opér. com.* —

Florimond avait douze mille livres de rente et une ame excessivement sensible ; il ne cherchait qu'une occasion pour se fixer , et cependant , jusqu'à trente ans , il ne se fixa point , ne pouvant parvenir à faire naître cette douce sympathie et ces passions subites qu'il rêvait.

A la vérité , Florimond n'avait pas de ces tournures qui font sur-le-champ des conquêtes ; il était petit , trapu , assez mal bâti ; sa figure était rouge et carrée , son nez un peu gros , ses yeux un peu petits , ses cheveux un peu gras ; quand il regardait avec mélancolie , il avait l'air de s'endormir ; et lorsqu'il soupirait , on pouvait croire que c'était l'effet d'une mauvaise digestion plutôt que le langage du sentiment.

Enfin, à trente ans, en dansant dans un bal, il marche sur le pied d'une jeune demoiselle ; elle n'ose pas se plaindre, mais elle chancelle, et se trouve obligée de s'appuyer fortement sur le bras de son cavalier. Florimond est tout ému ; la jeune personne ne danse plus avec autant de gaieté, et Florimond soupire ; il l'entend dire : « Je n'en puis plus !... » et le voilà subjugué ; grace à ses douze mille livres de rente, il épouse la demoiselle sans rencontrer d'obstacles.

Mais au bout d'un an de ménage, Florimond s'aperçoit avec douleur que sa femme n'est pas aussi sentimentale que lui. Elle ne soupire point en voyant une tourterelle ; son cœur est tranquille au bord d'un ruisseau ; elle mange un œuf à la coque sans remercier la Providence, et une côtelette sans donner une larme à l'infortuné mouton. Elle refuse d'aller vivre dans une chaumière, sur le bord d'un torrent, pour y être tout à l'amour. Elle préfère se coucher à se promener au clair de la lune ; elle ne pleure pas en lisant *le Solitaire*, ou en voyant représenter *les Ruines de Babylone* ; quand il lui serre la main avec expression, elle dit qu'il lui fait mal ; enfin, elle veut lui faire boire de l'eau sucrée lorsque, après son dîner, il pousse des soupirs.

Malgré cela, M. et madame Florimond ont fini par s'accorder ; le mari se dérobe aux plaisirs bruyans du monde, et sa femme le laisse se livrer aux douceurs du sentiment ; elle a consenti à ce qu'il l'appelât Clarisse, et leur petit garçon Fidélio. Ils ont acheté une maison de campagne avec un grand jar-

din, dans le fond duquel Florimond a fait bâtir une chaumière, une grotte et un rocher. Pendant que sa femme fait une partie d'écarté avec un aimable voisin, il va soupirer à son aise dans sa grotte, ou sur son rocher qui a huit pieds de haut. Quand madame chante avec le voisin un duo de *Rossini*, Florimond va sur le bord de l'eau chanter *Femme sensible* ; et le soir, pendant que sa Clarisse écoute les galanteries du voisin, il va dans le bois écouter le chant du rossignol.

De cette manière chacun est satisfait. Mais les années ont amené des changemens qui affectent Florimond. Sa Clarisse a pris un embonpoint considérable ; son petit Fidélio est un grand dadais qui ne sait que jouer au *cheval fondu*, et lui-même commence à avoir du ventre.

Malgré cela, Florimond est plus sentimental que jamais ; il vient de se faire faire un corset pour arrêter les progrès de son embonpoint, et depuis qu'il le porte il soupire encore davantage.

QUELQUES VERRES

DE LA LANTÈRENE MAGIQUE.

Diversité c'est ma devise.

Grand Dieu ! que vois-je et que ne vois-je pas !...

— LA FONTAINE, *Contes*. —

Nous allons , messieurs et dames , vous donner une représentation de la lanterne magique, pièce curieuse. Nous tâcherons, autant que possible, de varier nos tableaux. Si notre manière de vous les expliquer n'est pas toujours élégante, rappelez-vous, messieurs et dames, que c'est le propriétaire de la lanterne qui parle.

Vous voyez premièrement l'intérieur du palais du grand Artaxercès , roi de Perse ; vous le voyez lui-même assis sous un plantane et une vigne d'or massif ; c'est là-dessous que les anciens rois de ce pays ont l'habitude de prendre le frais. Vous voyez toute sa cour : remarquez comme les Persans ont l'œil vif, et

comme les Persanes leur sourient avec grace... surtout celles qui ont de belles dents. Dans un coin, ce seigneur qui tient un placet se fait tout petit pour passer sous les grands ; plus loin, cette belle dame est forcée depuis une heure d'entendre les doux propos du chef des eunuques ; là-bas, un seigneur tâche de ne point bâiller en écoutant les projets d'un favori ; plus loin, cet autre reçoit un avis secret par lequel on le prévient qu'il ne tardera pas à être étranglé ; au fond, des bayadères dansent pour amuser le souverain qui dort. Remarquez la gaîté qui règne dans ce tableau.

Maintenant nous sommes transportés dans les déserts de l'Arabie-Pétrée, qui ressemble à l'Arabie-Heureuse comme un sauvage du Caveau ressemble à un Caraïbe. Apercevez-vous dans le fond du tableau quelque chose de verdâtre?... c'est la mer Rouge dans laquelle le grand Pharaon se noya avec toute son armée en poursuivant les Juifs qui alors ne vendaient ni lorgnettes ni chaînes pour les montres. Sur le devant du tableau est un groupe d'Arabes jouant aux dés et aux boules ; voyez comme leurs figures sont animées, comme leurs yeux brillent, comme ils portent souvent la main à leur poignard. Quelle différence entre cette partie-là et celles du café du Commerce ou du café de la Gaîté !... Mais les Arabes passent pour être grands joueurs, grands voleurs, paresseux et fripons. Du reste, c'est un peuple doux et hospitalier, chez lequel on monte à cheval aussi bien qu'au cirque de MM. Franconi.

Attention, messieurs et dames, nous voici sur la

place du Palais-de-Justice, dans la superbe ville de Paris. Remarquez la vérité des détails et la correction du dessin.

Ici, c'est un enfant qui achète du pain d'épice ; là, c'est une jeune fille qui tient un pot d'oreilles-d'ours, dont elle vient de faire emplette pour la fête de son cher père ; là-bas , une jeune dame recommande sa cause à un jeune avocat ; plus loin, ce vieux monsieur en noir, tenant des paperasses sous chaque bras et laissant voir un rouleau dans chaque poche , va, pendant trois ou quatre heures, se promener dans la salle des *Pas-Perdus* où, depuis trente ans, il passe ses journées à attendre qu'on lui confie une cause. Mais pourquoi tout ce monde, cette foule dans le milieu du tableau?... Ce sont des particuliers *très-connus* qui viennent d'être mis en évidence. Cette jeune fille qui se trouve mal et tombe sur la poêle de cette marchande de friture ambulante , vient de reconnaître son amant, celui pour qui elle a quitté son village et ses parens. Ce nouveau débarqué retrouve là un beau monsieur dont il avait fait la connaissance au Palais-Royal, n. 445, et qui lui avait promis de le pousser dans le monde, tout en lui vidant ses poches au biribi. Mais les gendarmes font ranger la société : passons à un autre tableau.

Ceci est un tournoi donné du temps de Charlemagne. Les belles de ce temps-là aimaient beaucoup à voir leurs chevaliers se battre pour elles ; maintenant encore il est des dames qui ne sont pas fâchées d'être la cause d'une affaire au bois de Boulogne ; mais elles ne vont plus assister au combat, elles

n'ont plus le cœur aussi héroïque que ces belles châtelaines, dont le plus doux plaisir était de voir leur amant se battre à la lance ou à l'épée, à pied ou à cheval, et se rouler dans la poussière avec l'insolent qui refusait de proclamer que leur dame était la belle des belles, ce qui ne dépendait que du plus ou du moins de force et d'adresse de chaque chevalier. Voyez sur cette galerie, recouverte de franges et de draperies, toutes les beautés de la cour, les yeux fixés dans la lice, y cherchant celui qui porte leurs couleurs.

Mais déjà les hérauts d'armes ont donné le signal. Les preux, bardés de fer depuis le haut jusqu'en bas, courent dans l'arène, la lance au poing, le bouclier au bras. Vous trouverez, je gage, qu'ils ne sont pas aussi lestes, qu'ils n'ont pas autant de grace que nos hussards ou nos lanciers; vous préférez peut-être voir les figures nobles et animées de nos braves, à ces visières qui cachent les traits des chevaliers d'autrefois.

Vous n'avez pas de goût, mesdames; ces barres de fer sont infiniment plus chevaleresques que deux beaux yeux et une paire de moustaches qui vous font tourner la tête en un moment; tandis qu'avec leur visière, leur cotte de mailles, leur brassard, leur cuissard, leur haubert et leur bouclier, les chevaliers soupiraient cinq ans avant de vous baiser le bout du doigt.

Mais remarquez ce preux aux armes vertes; il a déjà terrassé quatre chevaliers; un seul reste dans la lice et veut lui disputer le prix. Voyez avec quelle

furie ils s'attaquent!... Et cette dame qui les suit des yeux et paraît s'intéresser si vivement à l'un des combattans : à ses couleurs vous devez deviner que c'est la dame du chevalier vert. Comme elle attend avec anxiété l'issue de ce tournoi qui va la faire proclamer la plus belle!... Vous allez peut-être me dire qu'elle a de petits yeux ronds qui louchent assez fortement, que sa peau n'est pas blanche, que ses dents sont noires, son menton trop pointu et son nez trop aplati! Eh! messieurs, si vous aviez une visière, vous verriez tout cela autrement. Le chevalier vert triomphe, son adversaire roule dans la poussière, et la dame au nez épaté est proclamée la belle des belles... O le bon temps que celui de la chevalerie!...

Mais sautons du temps de Charlemagne au commencement du dix-neuvième siècle, et d'Aix-la-Chapelle à Paris. Comme cette place est animée!... que de marchands, de chalans et de charlatans!... Vous devez reconnaître cette magnifique fontaine qui rafraîchit la vue; c'est la fontaine des *Innocens*, près de laquelle, messieurs, vous avez sans doute passé souvent, car il n'est pas nécessaire d'être innocent pour approcher de la fontaine : si cette condition était de rigueur, nous ne verrions pas autant de monde sur la place.

L'histoire nous apprend que jadis un cimetière occupait cette place, et que ce ne fut qu'après de fréquentes réclamations, que ce quartier populeux vit enfin se fermer un réceptacle de miasmes fatal aux habitans du voisinage. Mais des champs nour-

riciers occupent des places long-temps cachées par les vagues de la mer, tandis que des cités, jadis brillantes, sont maintenant englouties sous les eaux. Persépolis n'existe plus; Babylone n'offre à l'œil qu'un amas de ruines; Carthage est détruite!... Mais Lutèce s'embellit et de nouvelles villes s'élèvent : *les puissances maritimes ont commencé par des barques de pêcheurs; les plus grands empires par des chaumières!*... Tout passe et tout se renouvelle! Il n'y a donc rien de surprenant à voir une belle fontaine là où était un cimetière.

Examinons ces personnages : cette dame accompagne sa cuisinière au marché, de crainte que celle-ci ne fasse danser l'anse du panier. Un charlatan s'est établi sur la place ; il vend des remèdes pour tous les maux : cet homme-là devrait faire fortune!... Mais il est philanthrope, il veut guérir l'humanité *gratis*, et il ne fait payer que la boîte qui contient le remède. Tandis que ces bonnes gens écoutent le charlatan d'un air hébété, voyez cette jeune fille qui s'éloigne de la foule et se promène seule autour de la fontaine. A son air préoccupé, vous devinez qu'elle attend quelqu'un. Elle se retourne souvent avec impatience... Il s'agit sans doute d'un tendre rendez-vous. Les petites filles du quartier choisissent, pour les donner, la fontaine autour de laquelle on peut se promener sans que cela soit remarqué.

Celui que l'on attend paraît enfin... On marche d'un air indifférent... On se lance un regard ; on se comprend ; on s'éloigne, chacun par un chemin différent, mais on se retrouve un peu plus loin. Alors

on se rapproche ; le bras est pris , serré tendrement ; on se met en route , mais ce n'est plus pour aller à la fontaine des *Innocens* !

Approchons un peu de ces dames à éventaires , nommées communément dames de la Halle. Vous devez en apercevoir deux qui causent avec chaleur. Prêtez l'oreille , messieurs et dames , ma lanterne a aussi le pouvoir de faire parler les personnages qu'elle vous montre.

« Vous voilà , ma commère ! Eh , mon Dieu ! il y » a z'un siècle que je ne vous ai vue !... Qu'avez-vous » donc fait hier au soir ? — Ah ! ma chère , j'en ai » long à vous conter : figurez-vous que M. Camus » m'a menée z'au spectacle , à l'*Odéome* , rien que » ça ! Parce qu'à c't'heure on y chante la tragédie , » et M. Camus , amateur , retient toujours des petits » refrains pour chanter z'au dessert. Mais ça m'a fait » mal ! c'était si triste !... J'en pleurais encore ce » matin en habillant Fanfan.

» — Et moi donc ! ma chère , est-ce que M. Dé- » tail ne m'a pas menée voir ce scélérat de *Cardil-* » *lac* !... ce bijoutier de l'*Ambigu-Comique* !... Un » gueux , ma chère , qui assassine ses pratiques avec » la meilleure figure et un air de probité , que vous » lui donneriez votre boutique à crédit !...

» — Moi , j'ai vu *Andormaque* de M. Racine. — » Quoi ! M. Racine , not' voisin l'*herborisse* ? — Eh ! » non , ma chère , c'est zun auteur grec , à ce que m'a » dit M. Camus. Figurez-vous que c'te pauvre *An-* » *dormaque* est une veuve dont le mari est mort à » l'armée , en lui laissant un enfant sur les bras. Mais

» c'est égal, elle ne manque pas d'épouseurs! Il y a
» d'abord un M. *Pirusse*, qui a de quoi, et qui en
» veut absolument, et puis un autre surnois,
» M. *Zoreste*, qui ne demande qu'à se charger du
» petit, pour l'envoyer à l'enseignement mutuel.
» Mais la veuve parle toujours du défunt, sur quoi
» je disais à M. Camus : Il paraît que son *Zector* était
» un bien bel homme. Malgré ça, la veuve commen-
» çait à s'attendrir et à écouter M. *Pirusse*, qui a
» vraiment l'air d'un honnête garçon, et tout aurait
» été au mieux, malgré les propos d'une grande
» femme qui est bien la plus mauvaise langue de
» l'endroit, lorsque ce vilain *Zoreste* s'est laissé
» étourdir par les promesses de cette vipère dont je
» n'ai jamais pu retenir le nom, et a été donner un
» mauvais coup à M. *Pirusse*. Vous entendez bien
» que l'on n'a plus fait de noce... Mais le bon Dieu
» a puni le coquin : comme il venait se vanter d'a-
» voir rossé *Pirusse*, v'là qu'il lui a pris une colique
» et des attaques de nerfs, si bien qu'il se débat-
» tait comme un possédé!... Tous ces imbécilles qui
» l'entouraient, ne lui donnaient pas seulement un
» verre d'eau! Quand j'ai vu ça, j'ai crié : Un méde-
» cin!... Un médecin donc!... Vous voyez ben que
» c't'homme n'en peut plus! Alors la toile est tom-
» bée, et M. Camus m'a emmenée pendant qu'on
» riait autour de moi. J'ai dit à ceux qui m'entou-
» raient : Vous êtes des rochers, des âmes insensi-
» bles!... Et je me suis couchée le cœur gros. Je ne
» veux plus m'amuser comme cela! C'est des bê-
» tises!...

» — Et moi, je n'ose plus descendre à la cave ; je
» crois voir partout des trappes, des cachots, des
» figures qui tournent. Ce vilain bijoutier m'a toute
» bouleversée!... C'est au point, ma chère, que je
» ne peux plus me décider à m'aller faire percer les
» oreilles. »

Mais c'est assez nous arrêter à la fontaine des
Innocens ; à une prochaine représentation , nous
vous offrirons d'autres tableaux.

L'HOMME QU'ON AIME ,

ET L'HOMME QU'ON N'AIME PAS.

Il y a , entre homme et femme qui s'aiment , un idiome étranger à ceux qui n'aiment pas. Cet idiome redevient inintelligible pour celui des deux qui n'aime plus.

— Mad. SIMONS-CANDEILLE. —

L'homme qu'on aime est celui auquel on pense constamment, que l'on désire sans cesse , que l'on ne quitte qu'avec peine, que l'on retrouve toujours avec plaisir. On ne se lasse point de l'entendre; les moindres choses ont du charme, dites par lui; il plaît et l'on trouve bien tout ce qu'il fait. On est de son avis, de son goût; on n'a point d'autres désirs que les siens.

L'homme qu'on n'aime pas fatigue, obsède; on est de mauvaise humeur dès qu'on le voit; il n'y a qu'un instant qu'on est avec lui, et déjà il semble qu'il y ait un siècle. On lui répond à peine; il ennuie, et on ne cherche pas à le lui cacher. Les plus jolies choses, dans sa bouche, paraissent fades ou absur-

des; on trouve mal tout ce qu'il fait; on n'est jamais de son avis, on n'a aucun de ses goûts.

Que l'homme qu'on aime soit infidèle, on le lui pardonne. Que l'homme qu'on n'aime pas soit constant, on ne lui en sait aucun gré.

L'homme qu'on aime peut se fâcher, boudier, quereller, le cœur l'excuse sans cesse, on va au-devant de la réconciliation. L'homme qu'on n'aime pas cherche en vain à être agréable; qu'il soit attentif, complaisant, aux petits soins; on n'y fera point attention.

A la promenade, on s'appuie sur le bras de l'homme qu'on aime, on lui sourit tendrement, on cherche ses regards; alors on ne sent pas la fatigue, le chemin paraît court, et s'il ne dit rien, le silence près de lui devient une douce rêverie. Se promène-t-on avec l'homme qu'on n'aime pas, on passe à peine son bras sous le sien; on craint de le toucher, de s'appuyer sur lui, d'établir le moindre contact avec sa personne. On ne le regarde jamais. On marche sans causer, ou on ne lui répond que par monosyllabes; le chemin paraît éternel.

Pour l'homme qu'on aime, on fait tous les sacrifices. A l'homme qu'on n'aime pas, on ne tient aucun compte de ceux qu'il a faits.

On ferme les yeux sur les défauts de l'homme qu'on aime; on ne veut pas voir les qualités de l'homme qu'on n'aime pas.

Souvent cependant on n'est pas aimée de l'homme qu'on aime, et l'on est tendrement chérie de l'homme qu'on n'aime pas.

LA FORTUNE DU POT.

Il y a trois choses dans le monde
dont il faut surtout se défier, savoir :
la fortune du pot, le petit vin du
crû et un concert d'amateurs.

« Venez donc manger ma soupe, » me disait souvent un monsieur que je connais à peine, et avec lequel je ne désire pas me lier davantage. « Vous » verrez ma famille, ma femme, mes enfans; vous » serez reçu sans façon, sans cérémonie; vous man- » gerez la fortune du pot, mais vous nous ferez le » plus grand plaisir. »

Ce n'est qu'à un ami intime que l'on doit se permettre d'offrir la fortune du pot; mais les amis sont si rares, et les bons dîners si communs, que cette fortune-là serait bien agréable à partager, si l'on était sûr de n'être entouré que de bonnes gens, de vrais amis, vous recevant pour le seul plaisir de vous posséder, et non pour quelque motif d'intérêt, comme il s'en glisse toujours dans les invitations.

Près d'un camarade de collège, que les changemens de fortune n'ont point rendu notre ennemi, ou qui n'est point envieux de notre bonheur; à côté d'une jeune mère de famille, aimable sans préten-

tion, belle sans coquetterie, le dîner le plus simple serait véritablement une bonne fortune.

J'avais toujours éludé les invitations de cet ami que je ne connais pas, lorsque hier il me rencontra, vers cinq heures du soir. Il court à moi, me saisit par le bras, m'arrête : « Où allez-vous ? » s'écrie-t-il. « — Dîner, » lui dis-je sans penser à rien. « — Dîner ?.. » Oh ! cette fois je vous tiens bien et vous viendrez » chez moi. »

Je veux en vain prétexter une invitation ; mon homme ne me lâche pas. Une plus longue résistance eût été ridicule. Je cède, et je prends mon parti, en me disant tout bas : « Je serai peut-être surpris agréablement ; ce monsieur n'est qu'un bavard, mais sa » femme peut être aimable, ses enfans bien élevés, » et sa cuisine bonne. »

Nous arrivons chez mon amphitryon. Nous montons à un troisième étage. Avant d'être devant la porte, j'entends les cris de plusieurs enfans qui semblent se battre et pleurer. « Oh ! oh ! » dit mon compagnon, « mes petits gaillards ont faim, ils m'attendent avec impatience. » Je me dis en moi-même : « Si les petits gaillards font ce train-là pendant tout » le dîner, ce sera bien gentil. »

Nous sonnons ; une grande femme sèche et jaune vient ouvrir la porte et fait un mouvement de surprise en me voyant. « Ma chère amie, dit mon introducteur, je t'amène M. *** , dont je t'ai souvent » parlé ; il veut bien dîner avec nous sans façon. »

La figure déjà fort longue de la grande dame s'allonge encore au discours de son mari ; et elle me fait

un salut que je puis prendre pour une grimace. Il n'y a rien de plus désagréable que de voir que l'on gêne des gens chez lesquels on va malgré soi. Je voudrais être à cent lieues; mais mon ami, que je ne connais pas, me pousse dans une autre pièce pour que j'admire la commodité de son logement, et que je n'entende pas murmurer sa femme.

J'entre avec beaucoup de peine dans une pièce où les deux petits gaillards ont tout mis sens dessus dessous. Le parquet est couvert de jouets, de papiers, d'images, de petits ménages; il n'y a pas une chaise de libre. « Quel bonheur d'être père de famille! » me dit mon homme en tâchant de me trouver un siège. « —Oui, » dis-je, « ce doit être charmant, d'après ce » que je vois. — Holà, Alcide... Achille... venez » ici, messieurs... — Qu'est-ce que c'est, papa? — » Venez, vous dis-je. »

Les petits garçons ne venaient pas. Le papa va les prendre par l'oreille en me disant : « Ils sont très- » obéissans. Eh bien ! Achille, as-tu bien appris ta » leçon? Voyons ta fable. »

Le petit bonhomme marmotte en pleurant : « La » fourmi ayant chanté tout l'été, tenait dans son » bec un fromage...—C'est très-bien, » dit le papa. « A ton tour, Achille... Oh ! c'est un espiègle, celui- » là... Voyons, mon gaillard, quelle est la première » merveille du monde?—C'est un pâté, » répond le petit d'un air décidé. « Eh bien ! vous ne vous » attendiez pas à cette réponse-là... Oh ! le petit » drôle a de l'esprit comme un démon !... Je le met- » trai à l'administration des postes. »

Enfin la grande dame nous crie que le dîner est servi. « Allons nous mettre à table, » dit mon hôte ; et il me fait asseoir entre lui et M. Alcide , parce que madame est obligée de se lever à chaque instant pour le service , sa bonne étant justement malade ; nous savons ce que cela veut dire. « Si mon mari m'a- » vait prévenue, » dit la dame d'un air demi-agréable, « j'aurais fait quelque chose pour monsieur , mais il » me joue sans cesse de ces tours-là ! — Madame, » dis-je, « j'aurais été bien fâché de vous causer du » dérangement. — Sans doute ! mon ami vient sans » façon... La fortune du pot et le tableau du bon- » heur, voilà tout ce qu'il aura. »

Le tableau du bonheur se composait d'un mauvais potage au maigre, flanqué de radis et de beurre de Bretagne ; et pour ajouter à ma satisfaction, M. Alcide jetait à chaque minute des boulettes sur mon assiette, et M. Achille me donnait des coups de pied par-dessous la table.

« Buons, » me dit mon hôte « c'est du vin du crû. » Hélas ! je ne m'en aperçus que trop !... Quel crû, grand Dieu !... Il aurait fait rebrousser chemin aux moutons de Panurge. Après le potage paraît un morceau de bœuf réchauffé, et dans lequel mes yeux cherchaient en vain une apparence de graisse. Il me fallut cependant en accepter un morceau, que j'aurais voulu conserver précieusement pour mettre l'hiver dans mes bottes. Après le bœuf, la dame de la maison nous présente d'un air fier un grand plat où je ne vois que de la sauce. A cette vue, les petits gaillards, qui probablement ne voyaient d'ordinaire

que le bouilli, se mettent à sauter et à jeter leurs fourchettes en l'air; l'une me tombe sur le nez, et ma cravate en porte les marques. « Vous allez me » dire des nouvelles de cette fricassée de poulet, » me dit mon voisin en me servant. « Ah! c'est que ma » femme fait joliment la cuisine!... »

Il m'avait heureusement prévenu que c'était du poulet, car, ne trouvant que des pattes et des oignons, j'aurais été fort embarrassé pour deviner ce que je mangeais. Mais M. Alcide, en voulant voler un petit os à son frère, fait tomber la carafe qui roule et se brise sur ma culotte. La maman, au lieu de s'occuper de moi, ne songe qu'à la perte de sa carafe. Elle court sur les petits pour les battre; les deux enfans se sauvent derrière une porte, la mère les poursuit avec une canne; le papa se lève pour retenir sa femme; je reste seul à table... J'avais bien envie de me sauver aussi!

Enfin mon ami revient et me dit : « Prenez-vous » quelquefois du café?... Il n'y en a pas de prêt, » mais j'ai une cafetière pour en faire sans ébullition, » et avec de l'eau chaude... — Merci, dis-je, je n'en » prends jamais; d'ailleurs, j'ai beaucoup dîné... et » j'ai besoin de prendre l'air... je suis forcé de vous » quitter. — Au revoir donc. Maintenant que vous » connaissez le chemin, j'espère que vous viendrez » quelquefois manger la fortune du pot. — Oui, » certes, je connais le chemin et je ne l'oublierai » pas!... non plus que le tableau du bonheur que » vous m'avez fait voir. »

Je prends mon chapeau et je cours encore.

LE BANC DE PIERRE

DES TUILERIES.

Duplex libelli dos est : quod risum movet,
Et quod prudenti vitam consilio monet.

— PIÈRE. —

Il n'est pas permis à tout le monde de s'asseoir sur des chaises dans une promenade. Tel rentier modeste, qui n'a que bien juste ce qu'il lui faut pour vivre chaque jour, ne pourrait plus retrouver à la fin du trimestre la balance de son bilan, s'il se permettait de s'asseoir sur une chaise ; la vieille maman préfère économiser deux sous pour acheter un pain d'épices à son petit-fils ; la bonne, à laquelle on a donné de l'argent pour des chaises, va par goût sur les bancs qui sont éloignés du grand monde, et où elle peut jaser avec son pays ou sa payse ; l'invalidé y trouve ordinairement une oreille complaisante qui écoute le récit de ses campagnes ; enfin, le pauvre honteux y jouit d'un moment de plaisir, en se voyant entouré de gens qui ne le regardent pas avec mépris,

parce que, comme lui, ces personnes-là sont assises sur un banc de pierre.

Je passais un soir dans le jardin des Tuileries, avec un jeune homme qui, quoique doué de beaucoup de mérite, n'a pas encore pu se défaire d'une foule de travers et de préjugés. Il jetait toujours un regard de dédain sur ces bancs de la petite propriété. Je voulus le corriger de ce défaut et le faire revenir d'une erreur trop commune, je le forçai à s'asseoir quelques minutes avec moi sur un de ces bancs, objet de ses sarcasmes; j'eus quelque peine à l'y déterminer, enfin je l'emportai.

Le banc fut bientôt entièrement occupé. Nous ne disions rien, mais nous écoutions. A notre gauche était une vieille dame dont le langage annonçait la bonne éducation; elle pleurait sa fille qu'elle avait perdue depuis quelques mois; elle s'éloignait de la foule à laquelle sa douleur eût paru ridicule; mais, sur le banc de pierre, elle trouvait quelque consolation à conter ses peines à ses voisins. Là, elle pouvait pleurer à son aise; mais, dans la grande allée, elle ne l'aurait point osé. Un peu plus loin étaient deux vieux époux qui, mariés depuis quarante-cinq ans, venaient chaque soir faire leur promenade et se reposer sur le banc. Sur leurs figures respectables brillaient la joie, le contentement; ils se plaisaient à dire que la paix avait constamment régné dans leur ménage, et que, depuis quarante-cinq ans, jamais une querelle n'avait troublé leur bonheur.

A notre droite était une jeune mère, tenant sur ses genoux un joli petit garçon auquel elle apprenait un

compliment pour la fête de son père; et, quand l'enfant disait bien, un baiser était sa récompense.

Mon ami ne parlait pas, il écoutait. Nous quittâmes enfin le banc et je l'entraînai dans la grande allée. « Maintenant, » lui dis-je, « voyons si la com- » paraison sera à l'avantage des personnes assises sur » des chaises... »

Nous nous plaçâmes d'abord près d'un monsieur et d'une dame; le monsieur bâillait à chaque instant, la dame ouvrait et refermait son éventail d'un air d'impatience. Pendant un quart d'heure ils ne soufflèrent pas mot. Enfin la dame rompit le silence.

« Que les maris sont aimables! Depuis deux heures » que nous sommes aux Tuileries, voilà tout ce que » vous avez à me dire?... »

« — Ma chère amie, que veux-tu?.. Il fait si chaud!.. » Cela vous abat!... vous accable... on n'a pas la » force de parler!... »

« — Pour vous, monsieur, on croirait que la ca- » nicule dure toute l'année. »

« — Ah! madame, quel reproche!... à coup sûr je » ne le mérite pas. Mais convenez aussi que vingt- » trois degrés!... c'est accablant!... »

« — Vous m'impatientez avec vos degrés!... Quand » nous nous sommes mariés, il y en avait autant; » c'était dans le mois d'août; mais alors la chaleur » ne vous incommodait point et ne vous empêchait » pas de soutenir la conversation. Après trois ans » de ménage, monsieur n'a déjà plus rien à me » dire! »

« — En vérité, madame, vous me querellez tou-

» jours; certainement, quand je vous ai épousée, il
» ne faisait pas si chaud.

» — Pour les amoureux,

L'été n'a point de feu, l'hiver n'a point de glace.

» — Oui, madame, mais pour les maris c'est bien
» différent. Écoute donc, ma chère, quand on se
» voit tous les jours, que l'on est continuellement
» ensemble, comment veux-tu que l'on trouve tou-
» jours quelque chose à se dire ?

» — Mais, monsieur, quand vous me faisiez la cour,
» vous me disiez : Être sans cesse avec toi, ne voir
» que toi, n'aimer que toi, te le répéter à chaque
» instant, ce sera le bonheur de ma vie !... Alors les
» journées que vous passiez avec moi vous semblaient
» trop courtes !... Vous en souvenez-vous ?

» — (*Le mari bâillant.*) Oui !... oui !... je m'en
» souviens... confusément.

» — (*La dame, à part.*) Ah ! que les maris sont
» d'ennuyeux personnages !... Heureusement que
» mon cousin revient demain de sa terre. »

La conversation finit là. Nous nous levâmes, et j'emmenai mon ami près de la chaise d'un petit-maître de soixante ans qui, tout en lorgnant les dames, prenait des notes sur ses tablettes. Nous l'entendîmes marmotter entre ses dents :

« Mon bonnetier ne me fait pas les mollets assez
» forts ;... envoyer chez lui et commander un cale-
» çon ouaté pour mettre sous mes pantalons d'été.

» — La petite Ermance m'a regardé hier d'un air
» fort tendre... comme nous passions devant le bi-
» joutier... Je lui plais, c'est certain... elle m'a fait
» remarquer des boucles d'oreille à la chinoise... les
» lui envoyer demain avec une déclaration. — Faire
» acheter de la pâte de guimauve pour ma toux...
» du sirop de Lamouroux pour ma poitrine, de la
» pommade d'oursin pour mes sourcils... Après-
» demain chez cette petite danseuse de l'Ambigu,
» qui fait si bien les pirouettes... Il ne faudra pas,
» comme l'autre fois, oublier le châle en bourre
» de soie.

» Vendredi... dîner chez Véry avec cinq jeunes
» clercs de notaire, étourdis comme moi!... Nous
» ferons mille folies!... Il faut que je tâche cepen-
» dant qu'ils ne me gagnent point tout mon argent
» à l'écarté.

» Samedi... j'ai un rendez-vous avec la nouvelle
» débutante. Le matin j'irai au bain... j'y prendrai
» un consommé;... à midi, une tasse de chocolat à
» la vanille; à deux heures, une croûte aux truffes,
» et une salade de céleri... Après cela je me présen-
» terai hardiment. »

Le ci-devant jeune homme avait fermé ses tablettes. Pour achever nos observations, nous allâmes, avec mon ami, nous asseoir derrière deux jeunes gens mis dans le dernier goût, qui, les pieds placés sur des chaises fort éloignées les unes des autres, se dandinaient avec grace, en paraissant chercher à attirer tous les regards.

Au bout d'un moment, nous entendîmes la conversation suivante :

« Trouves-tu que mon habit fasse bien? — Superbe!... délicieux!... coupe admirable!... — Et le pantalon? — A ravir, tu as une mise étourdissante... — Le patron m'a dit de passer trois heures dans la grande allée, et de me mettre bien en évidence : il veut faire prendre la mode de cette nouvelle forme d'habit... Il en a déjà une commande assez *conséquente*. — Et moi, me trouves-tu bien coiffé? — Ah! tu as l'air d'un *Adonis*! A propos, mes cheveux tombent, donne-moi donc un moyen pour empêcher cela. — Il faut les entretenir. Voistu, les cheveux sont des plantes... c'est une fleur... si vous n'arrosez pas une fleur... vous la voyez dépérir. — C'est juste. Il faut donc employer la pommade? — Oui, mais modérément... l'arbre trop arrosé ne vient plus, la racine se détériore... c'est l'image *des végétaux*. — J'entends, ils ont besoin d'être coupés. — Sans doute, c'est comme un bois : quand vous n'élaguez pas les branches, ça nuit à la pousse. Une coupe aide la *fermentation*. — Es-tu pour les faux-toupets? — Je le crois bien! j'en fabrique; c'est un nouveau toit que tu mets sur une maison. — Et cela ne fait pas mal à la tête? — Impossible! nous n'employons plus ni colle, ni blanc d'œuf, ce qui nuisait nécessairement à la *végétation*. Les personnes qui en portent mêlent les cheveux de leurs faux-toupets à *les leurs*. Ce sont deux troupeaux qui s'unissent pour paître ensemble... tu comprends :... car, comme le dit

» fort bien M. Marty, dans *le Solitaire* : Deux torrens
» qui se rejoignent dans la plaine, c'est l'image de
» la vie. »

Nous en avons assez entendu. Nous laissâmes là le
garçon tailleur et le coiffeur romantique. « Eh bien ! »
dis-je à mon ami, « quel est le résultat de tes ré-
» flexions ? »

« — Ah ! mon cher, » me répondit-il en rougissant,
« je ne me moquerai plus des bancs de pierre. »

CE N'EST PLUS SUZETTE.

Tant que cette eau coulera lentement.
Dans le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétait Sylvie...
L'eau coule encore, elle a changé pourtant.

Romance.

Quoi ! Lisette, est-ce vous ?
Vous en riche toilette !
Vous avez des bijoux ,
Vous avez une aigrette !
Eh ! non , non , non ,
Vous n'êtes plus Lisette.

— DE BÉRANGER. —

Il y a un an que j'ai quitté Paris où j'avais laissé Suzette, celle que j'adorais, jeune brodeuse, demeurant au cinquième étage d'une vieille maison de la rue Saint-Denis. Charmante fille, aimable, jolie, spirituelle, un peu coquette... Mais cela lui va si bien !.. Je me la représentais sans cesse avec sa petite robe faite en blouse, son tablier d'alépine noire, et son petit bonnet à la folle. Je la voyais riant, courant, sautant dans sa chambre, travaillant en chantant, faisant son ménage en s'amusant, et l'amour en riant ; mais faisant tout cela si bien !...

Je reviens hier à Paris : mon premier soin est de

courir rue Saint-Denis, de monter le cinquième étage de la vieille maison, et de frapper à la porte de Suzette. Comme mon cœur bat d'impatience ! Je vais la voir... l'embrasser... Elle m'a promis, quand je partis, de m'être toujours fidèle ; si je la retrouve aimante, ne serai-je pas heureux ?

Je frappe... On n'ouvre point ; et cependant elle a dû reconnaître ma manière de frapper, et elle accourait si vite autrefois !... Ah ! on vient enfin... Mais que vois-je ! une vieille femme, une figure revêche, maussade. Je demande Suzette. « Suzette ? » Je ne connais pas cela. — Comment ! vous ne connaissez pas une jolie brodeuse qui occupait cette chambre... Et il n'y a point de portier dans cette maudite maison !... — Ah ! attendez... Oui, je crois que la personne qui logeait ici a dit qu'elle allait demeurer rue du Mont-Blanc, près du boulevard. — Le numéro ? — Ah ! je n'en sais rien. »

N'importe ; j'ai le nom de la rue ; je m'adresserai dans toutes les maisons, et il faudra bien que je la trouve. Mais Suzette aller se loger à la Chaussée-d'Antin... Je ne sais pourquoi cela me fait de la peine ; et cependant il y a aussi des chambres à la Chaussée-d'Antin, mais elles y sont louées bien plus cher.

J'arrive rue du Mont-Blanc. Je demande Suzette ; on ne connaît pas ce nom-là. Je cours partout ; je parle à toutes les portières ; je m'informe dans les boutiques : personne ne sait ce que c'est que Suzette. Il n'y a point de brodeuse dans la rue. Cette vieille femme m'a donc trompé !

Je vais sortir désolé d'une maison à porte cochère dans laquelle j'étais entré, lorsqu'un élégant tilbury s'arrête devant moi : une dame mise avec la plus grande recherche en descend légèrement, et entre dans la maison, dont elle monte lestement l'escalier.

Est-ce un songe ? Sous ce chapeau de paille d'Italie, j'ai reconnu les traits de Suzette... Je demande le nom de cette dame.

« — C'est madame Saint-Phar; elle loge dans un bel » appartement du second avec sa femme de chambre » et sa cuisinière; elle ne reçoit qu'un monsieur à » voiture, homme d'un certain âge, qui lui rend » visite tous les matins. — Que fait-elle ? Rien, que » s'occuper de sa toilette et de ses plaisirs. — L'en- » tendez-vous souvent chanter ? — Jamais, mais elle » a très-souvent des vapeurs et des migraines. »

Est-ce bien Suzette ? Mes yeux me disent oui ; mon cœur me dit non. Je monte les deux étages ; je demande madame Saint-Phar, et j'entre dans un boudoir où je trouve ma jolie brodeuse nonchalamment étendue sur un sofa. Elle me reconnaît, elle sourit... Non, elle minaude. Elle parle... ce n'est plus son parler d'autrefois... Je suis auprès d'elle, mais ce n'est plus Suzette...

Tout ce qui l'entoure nuit à ses graces, à ses charmes, à son esprit. Ah ! qu'elle était bien mieux en petit bonnet, en tablier noir, courant, folâtrant dans sa chambre !... Je lui parle de mon amour ; je lui parle de son inconstance... Elle part d'un éclat de rire !... Ah ! éloignons-nous bien vite !... Non, non, ce n'est plus Suzette !...

LA PARTIE MANQUÉE.

Ma foi , sur l'avenir bien fou qui se fira :
Tel qui rit vendredi , dimanche pleurera ! . . .
— RACINE , *les Plaideurs*. —

« C'est demain dimanche , ma femme ; nous irons
» nous promener à Montmorency. Il y a long-temps
» que je veux te régaler d'un âne ; nous emmène-
» rons Lolo , et , s'il est bien sage , je le ferai aussi
» monter sur la bête. Nous irons nous promener
» jusqu'à Enghien ; nous verrons le nouvel établisse-
» ment de bains ; nous pourrons même goûter des
» eaux. Mon ami Moullard en a bu un demi-verre ,
» et depuis ce temps-là il se sent une chaleur prodi-
» gieuse au cerveau. — Il suffit , monsieur Belhomme ,
» je vais préparer la toilette de Lolo , et dire à Jean-
» nette que demain nous dînerons à la campagne , et
» que , par conséquent , je lui permets d'aller dîner
» chez sa tante. »

Tout le monde se réjouit du projet de M. Belhomme , ancien parfumeur de la rue Transnonain , qui , depuis que le théâtre de Doyen est

fermé, ne sait plus comment employer ses soirées.

Madame Belhomme met un ruban neuf à son chapeau de l'année dernière; Lolo fait un petit cerf-volant qu'il emportera à la campagne, et Jeannette fait aussi ses petits projets, car il n'est pas certain que ce sera précisément avec sa tante qu'elle passera son dimanche.

Mais hélas ! l'homme propose, et Dieu dispose. Les projets des faibles humains sont tracés sur le sable; ceux de M. Belhomme sont renversés par la pluie. Dès le matin le temps est couvert, M. Belhomme lit aux astres; son épouse considère son chapeau; Lolo pleure, et Jeannette fait la moue.

Point de soleil, plus de campagne!... Car qu'est-ce qu'une campagne sans soleil? Demandez à un romantique, il vous répondra peut-être que c'est une nuit sans lune.

« Que ferons-nous donc pour notre dimanche? » dit timidement madame Belhomme, qui n'a pas l'habitude de porter les culottes. « Vous ne pouvez pas dîner ici, » dit Jeannette, « il n'y a rien.—Ah ! » mon papa, il y a long-temps que vous me proposez de me faire dîner chez un traiteur, pour y manger de l'omelette soufflée!... »

On ne résiste guère à la voix d'un fils; l'accent de la nature et l'omelette soufflée l'emportent. « Nous irons dîner chez Legrand, aux Vendanges de Bourgogne, » dit M. Belhomme; c'est le Beauvilliers du faubourg du Temple, et l'on assure que son vin est naturel. »

Cette promesse ranime la joie que la pluie avait

presque abattue. M. et madame Belhomme font une partie de domino en attendant l'heure du dîner. Enfin quatre heures sonnent : on se met en marche à l'abri du parapluie protecteur, qui protège difficilement trois personnes : aussi Lolo et sa maman sont-ils mouillés ; mais, pour rétablir le système des compensations, M. Belhomme est éclaboussé à droite et à gauche.

On arrive chez Legrand... Point de place, point de tables dans le salon, point de cabinets libres. Pour parvenir à y dîner le dimanche, il faudrait aller s'y installer le samedi soir.

Lolo se désespère ; madame Belhomme est très-contrariée, et son époux cherche où il pourra conduire sa famille pour ne point être écorché. On se remet en route avec la pluie et la crotte ; on passe sans s'arrêter devant le *Méridien* et le *Cadran-Bleu*. Il faut pourtant se décider ; on entre chez Bertrand ; mais il y a une noce, et la famille du parfumeur reste trois quarts d'heure dans un cabinet sans pouvoir parvenir à se faire servir.

« Je ne veux pas rester ici, » dit M. Belhomme en reprenant son parapluie d'un air décidé : « j'ai faim ; » par conséquent, allons-nous-en. — Mais où donc ? » dit tristement madame.

« — Chez nous, madame Belhomme ; car vous » voyez bien qu'il n'y a pas moyen de dîner en ville » le dimanche. — Et l'omelette soufflée ! » dit l'enfant en pleurant. « — Console-toi, Lolo, je vais t'acheter » pour deux sous de flan que tu mangeras à ton » dessert. »

On rentre chez soi , et l'on trouve Jeannette qui , au lieu d'être allée dîner chez sa tante , donnait à dîner à son bon ami , lequel buvait fort lestement le vin de M. Belhomme.

A cette vue le ci-devant parfumeur entre en fureur ; sa femme se trouve mal ; Lolo se donne une indigestion de flan , et Jeannette est mise à la porte... Voilà comment se passa ce dimanche tant désiré. Pauvres humains ! faites donc des projets !

LES JEUX INNOCENS.

LE COLIN-MAILLARD.

Florval alors s'assied contre un ormeau ;
Sur ses genoux ses deux mains rapprochées
Tiennent d'Églé les paupières cachées ,
Et de son front portent le doux fardeau .
Tous à la fois entourent la bergère ,
Qui leur présente une main faite au tour ,
Et les invite à frapper tour à tour.

— PARNY. —

« A quoi allons-nous jouer ? » Telle est la question vingt fois répétée dans cette pièce où la jeunesse est réunie, tandis que, dans le salon voisin, les papas, les mamans, les vieux garçons, les gens raisonnables enfin, font le piquant boston ou le sévère reversi.

«—Jouons à la main-chaude,»dit un grand dadais qui a une main aussi large que celle d'un chef de claqueurs, et qui tape de toutes ses forces, croyant que c'est gentil d'écraser la douce main d'une jeune fille, et que cela le fait trouver très-aimable.

«—Non, non, point de main-chaude, » disent les

demoiselles ; « on frappe toujours trop fort !... — Et » puis, rester courbée comme cela long-temps, cela » fait remonter les corsets, » dit l'une. « — Cela vous » rend toute rouge, » dit l'autre. « — Et puis on » triche, » dit une troisième.

— Jouons à la petite boîte d'amourette... — Oh ! » c'est trop bête !... — A monsieur le curé ? — C'est » trop vieux !... — Au corbillon ? — Nous y avons » joué la dernière fois ! — Au muphti ? — Ça n'est » pas amusant !... — A pati pata ? — C'est trop fati- » gant ! — Au colin-maillard assis ? — Maman m'a » défendu ce jeu-là !... — Eh bien ! au colin-maillard » ordinaire ?

« — Allons, va pour le colin-maillard ; mais qui est- » ce qui le sera ? — Moi, si vous voulez, mesdemoi- » selles, » dit un monsieur d'une cinquantaine d'an- » nées, qui aime beaucoup à se mêler parmi la jeunesse, » et à faire l'aimable avec les demoiselles, qu'il préfère » aux mamans, surtout depuis que celles-ci ont plai- » santé sur sa perruque.

La proposition du monsieur est acceptée. On lui » bande les yeux en conscience et sans lui laisser le plus » petit jour ; ensuite les jeunes filles courent dans le » salon, les jeunes gens en font autant, et l'on pousse » de grands éclats de rire. Le monsieur, qui a voulu » faire le jeune homme, s'est déjà cogné deux ou trois » fois, quoiqu'on lui ait crié : casse-cou ! et chaque » fois qu'il se frappe contre un meuble, il s'écrie : » « Qu'elles sont espiègles ! Ah ! les petites folles !... » Oh ! cette fois j'en tiens une !...

» — Nommez, nommez !... » lui crie-t-on de tous

côtés. Le monsieur, après avoir réfléchi long-temps, en tâtant la seule main qu'on lui abandonne, dit d'un air victorieux : « C'est mademoiselle Clara. »

On rit plus fort, on bat des mains. Le pauvre Colin n'a pas deviné, et, après avoir encore pendant cinq minutes parcouru le salon, le monsieur, dont l'amour-propre est piqué, relève tout à coup son bandeau en disant : « On m'appelle au boston... Je » suis désolé de vous quitter. »

Une jeune personne le remplace. Qu'elle est bien ! et que de graces même avec ce bandeau qui couvre ses beaux yeux, mais laisse voir les contours charmans de son visage ! En marchant avec crainte, les bras en avant, elle développe l'élégance de sa taille ; les poses les plus bizarres tournent toujours à l'avantage de la beauté.

Elle n'avance qu'en tremblant..... Elle fait une si jolie petite moue lorsque celui qu'elle croit saisir lui échappe ! Mais je remarque un jeune homme qui tourne sans cesse près d'elle et paraît chercher à être pris... Je le conçois ; il doit être bien doux de se sentir saisi par cette jolie main.

Le jeune homme a réussi : elle l'a arrêté un moment ; mais je l'entends lui dire tout bas en le relâchant aussitôt : « C'est vous, Auguste !... Ah ! je vous » reconnais bien... mais je ne veux pas vous attraper. »

Charmante fille ! M. Auguste sera très-heureux si vous pensez toujours de même !

PROMENADE

D'UN ROMANTIQUE.

Tout prend un corps , une ame , un esprit , un visage ;
Chaque vertu devient une divinité ;
Minerve est la prudence et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.

— BOILEAU. —

Nobles élans de l'imagination , essor des grandes ames , vous que le mortel envieux , égoïste et vulgaire , nomme dédaigneusement , dans le cercle étroit de son esprit , exagération et délire ; pensées sublimes du génie , ah ! vous êtes les révélations de la puissance primitive de l'homme ou les pressentimens de sa grandeur future.

Le Renégat.

Quel est ce jeune homme habillé avec négligence , dont le gilet n'est point boutonné , qui porte sa cravate nouée lâchement , comme celle des *colins* de l'Opéra-Comique ? Suivons-le , il mérite bien d'attirer notre attention : c'est un romantique , et ces gens-là ne se promènent pas comme tout le monde.

Quel beau désordre dans sa mise ! Il n'a pas de chapeau ; mais un romantique ne craint point les coups de soleil. Ses cheveux flottent au gré du vent et se jouent sur un front , siège des passions et des orages ; ses yeux annoncent l'inspiration... Il les lève tantôt vers le ciel , et tantôt les plonge avec délices dans la vallée. Il tient d'une main le carnet sur lequel il écrit ses pensées , de l'autre le crayon qui doit les transmettre à la postérité.

Il descend lentement un chemin tortueux , dont les sinuosités lui retracent celles de la vie... Mais , en contemplant les nuages qui s'amoncellent , il n'a pas aperçu une grosse pierre à ses pieds... Il trébuche , tombe et se fait une bosse au front. Ce léger accident n'affaiblit point son enthousiasme , il se relève en portant la main à son front , et s'écrie : « O » Dieu ! ceux que tu inspirais se roulaient jadis sur le » parvis de tes temples ! Per mets à un barde de Lu- » tèce de se rouler sur le grand tapis de la nature. »

Mais , ô prodige ! ô surprise !... une voix a répété ses paroles... ce séjour est enchanté !

Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse ,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Est-il dans les jardins d'Armide ? sur l'herbe qui égare ? près de la grotte de Circé ?... Non , il est entre Pantin et Romainville , et se trouve devant un regard qui donne de l'eau aux environs. Mais tout prend à ses yeux une forme nouvelle : un ruisseau , dans lequel barbottent quelques oies sauvages , est le torrent qui va se perdre dans le ravin. Il veut goû-

ter de son eau : il se met à genoux , en prend dans le creux de sa main et avale... en faisant une légère grimace, parce que les oies ont un peu troublé le cristal de cette onde ; mais le Styx doit être bourbeux , le Nil pas potable, et le Niagara est horriblement salé. Le romantique va s'asseoir entre un chêne et un tilleul qui lui rappellent Philémon et Baucis ; il regarde avec mélancolie un tournesol... il croit voir Clytie ; ses yeux se mouillent des pleurs du génie , il écrit, il s'anime... Il n'est plus à Romainville, il se croit dans la vallée de Tempé ; il attend que Philomèle chante... Mais c'est un âne qui vient braire en face de lui, et le villageois qui le conduit ne ressemble ni à Pâris , ni au beau Corydon.

Cependant le blond Phébus va bientôt éclairer un autre monde, et depuis le matin notre voyageur n'a rien pris. Son estomac se fait entendre , car pour être romantique on n'en est pas moins homme. Le nôtre se dispose à chercher non un vieux castel, ils sont rares à Romainville , mais un solitaire qui veuille bien partager son repas avec lui.

Le solitaire du bois est le garde, qui ne ressemble pas trop à un ermite, mais qui donne à manger avec grand plaisir pourvu qu'on ait de l'argent. Le voyageur va s'asseoir devant une table, sous un ombrage frais, en saluant son hôte avec un doux sourire.

Celui-ci lui demande, d'une voix enrouée, s'il veut du vin à douze ou à quinze sous ; notre romantique le regarde sans l'entendre, il se croit sur le *Mont-Sauvage*. « Bon cénobite, » dit-il, « veuillez » me donner de quoi ranimer mes forces affaiblies

» par l'émotion qu'a produite sur mes sens la vue
» des beautés pittoresques de ces lieux.

» — J'entends , j'entends , » dit le garde , « j'ai ce
» qu'il vous faut ; je vais vous apporter un joli petit
» morceau de veau rôti et une salade de chicorée. »

Parler de veau rôti et de chicorée à un romantique ! Le nôtre se lève furieux , et pendant que le garde est à sa cuisine , il s'éloigne à grands pas d'un séjour où il faudrait perdre toutes ses illusions. Il cherche une cabane , une simple chaumière ; là du moins , il espère retrouver les mœurs patriarcales du bon vieux temps. Il aperçoit enfin une maisonnette devant laquelle jouent de petits marmots. Il entre dans une cour où se promènent une vache , une chèvre , des coqs. Là , ne règne pas la plus grande propreté ; mais ce désordre lui plaît ; il y trouve du charme , du rapprochement avec la situation habituelle de son esprit.

Le voyageur caresse l'oiseau de Mars et dit à une grosse paysanne : « Donnez-moi de ce nectar que
» m'offre cette sensible Io. — Io ! » dit la paysanne ,
« Io !... queuque c'est que ça ?... Io ! tien , v'là que
» ça réveille Cadet ! »

En effet , le cheval dresse les oreilles , croyant que sa maîtresse l'appelle ; et ce n'est pas sans peine que le romantique fait comprendre qu'il veut une jatte de lait. « Où faut-il servir monsieur ? » demande la villa-
» geoise. « — Là... , sous ce mûrier rougi du sang de
» Pyrame et de Thisbé. — Quoi que vous parlez donc
» de Pyrame ?... Oh ! je vous réponds qu'il aime
» ben mieux sa pâtée que les mûres. »

Le voyageur s'est assis sans répondre. Il boit son lait dans lequel il trempe du pain bis. Ce repas est frugal; mais, dans mille situations intéressantes, c'est ainsi que dînèrent *Rosa*, *Rosalba*, *Rosalvina* et *Rosélina*; *Vivaldi*, *Amaldi*, *Fiorelli* et *Belloni*.

La chèvre s'avance pour partager le repas du voyageur, il la caresse en s'écriant : « Sois sans » crainte, chère *Amalthée*, nourrice de Jupiter. — « De Jupiter ? » dit la paysanne ; « oh ! non , mon- » sieur , elle n'a nourri que Bertrand , mon petit , » qu'est là-bas , par ordonnance du docteur de Bel- » leville. Mais il n'est jamais entré de Jupiter dans » notre maison. »

Cependant le temps est noir : le romantique regarde le ciel , et s'écrie de temps à autre : « Diane ne » paraît pas!...

« — Vous l'aurez perdue dans le bois , monsieur , » dit la villageoise qui croit qu'il appelle sa chienne , « car elle n'est pas entrée ici avec vous. Oh ! v'là le » temps qui se couvre , nous aurons de l'orage ! Mais » monsieur ne va sans doute pas loin , puisqu'il est » venu en voisin ? »

Le romantique , sans daigner répondre , jette une pièce de monnaie sur la table et se remet en route. Bientôt la nuée crève ; il est mouillé , percé ; rien pour garantir sa tête , et pas un fiacre à la barrière : il faut gagner ainsi le faubourg Saint-Germain.

En arrivant , il est obligé de se mettre au lit ; une fièvre ardente le dévore ; mais il écrit sans cesse : les médecins prétendent qu'il a le délire ; mais ses disciples assurent qu'il compose un chef-d'œuvre.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

Ici , tout faits
On trouve des bouquets ,
Ballades, couplets, triolets ,
Impromptus et sonnets ;
Épithaphes , épigrammes ,
Bouts rimés , épithalames ,
Lais
Et vire-lais ,
Joyeux rondeaux et cantiques nouveaux ,
Douceux madrigaux
Et jusqu'à des bons mots ;
Enfin toute espèce d'écrits ,
Le tout à juste prix.
Ancien vaudeville.

Voyez-vous cette petite maison de bois que l'on pousse sur des roulettes, ce qui donne au propriétaire la facilité d'habiter le matin la Chaussée-d'Antin, et de coucher au Marais ; d'être aujourd'hui du cinquième arrondissement, et demain du dixième ; ce qui est très-commode, surtout lorsqu'on ne veut pas être de la garde nationale ! C'est dans cette maison ambulante que loge le Béranger des faubourgs, le Sévigné des couturières, le Cicéron des cuisinières, le Plutarque des bonnes d'enfants, et le Vadé des grisettes. Enfin nouvel abbé Pellegrin, qui tenait une manufacture de vers, et duquel on disait :

Le matin catholique et le soir idolâtre ,
Il dîne de l'autel et soupe du théâtre.

Monsieur Plumé (c'est le nom de l'écrivain public) dîne avec une pétition , et déjeune avec un rendez-vous ; quelquefois la lettre d'un jeune soldat à ses parens lui permet de prendre un petit verre , et les reproches d'une femme délaissée , à un amant infidèle et perfide , paient le ratafia de l'épicier.

M. Plumé est en réputation , et s'il n'improvise pas en vers , du moins est-il très-fort sur la prose. On est à la queue pour entrer chez lui , la maison ne pouvant contenir que deux personnes , dont l'une est forcée de rester debout ; ce qui n'empêche pas M. Plumé de dire à tout le monde : « Donnez-vous » la peine de vous asseoir. »

Une jeune fille entre doucement , et d'un petit air mystérieux et satisfait , dit à demi-voix au scribe nomade : « Monsieur , vite un joli billet... dites-lui » que je serai ce soir à huit heures devant la fontaine des Innocens... — Bon , bon , j'entends , » répond l'écrivain en souriant d'un air semi-malin : « je vois ce que vous voulez , du gracieux , du sentiment , n'est-ce pas ? — Oh ! dame , que cela soit » bien gentil , et tournez ça comme vous voudrez... » — Quel prix voulez-vous mettre ? — Oh ! je ne » tiens pas à l'argent ! Pourvu que le billet soit dans » le bon genre... je donnerai jusqu'à six sous. — Six » sous !... Allons , on peut vous faire quelque chose » de très-tendre pour ce prix-là... Savez-vous signer ?... — Non , monsieur... »

L'écrivain la regarde en souriant , et murmure entre ses dents : « A la bonne heure ! en voilà une » qui ne sait rien du tout ; parlez-moi d'une fille

» comme cela , ça fait aller le commerce. Ce mau-
» dit enseignement mutuel ne l'a pas encore gâtée.»

M. Plumé plie la lettre , et demande s'il faut mettre l'adresse. La petite répond en rougissant :
« Mettez à M. Jules... Ça suffit. — Comment ! il
» s'appelle *Jules ça suffit* ? — Ah ! que vous êtes mé-
» chant !... Je vous dis Jules... Je remettrai la lettre
» chez son portier. »

La petite prend son poulet , donne ses six sous , et s'éloigne en courant... comme on court quand on veut attraper le bonheur.

Après elle entre un jeune paysan qui n'est que depuis deux mois à Paris , où il est entré laquais chez une danseuse de l'Opéra.

« Monsieur , » dit-il , « i' m' faut une lettre de
» faire-part pour ma mère , que j'ai besoin de che-
» mises et de bas ; plus vingt francs que mon père
» devait m'envoyer à son insu... Et bien des compli-
» mens sur leur santé... Ah ! j'ai aussi besoin de mou-
» choirs... N'oubliez pas mes respects à mon oncle...
» Et ma cousine Jeannette... Et puis la paire de guê-
» tres que j'avais emportée est déjà usée... Et com-
» ment va le catarrhe de ma tante ? Tenez , voilà dix
» sous , arrangez-moi bien ça. »

M. Plumé prend l'argent et fait une petite macédoine sur ce qu'il a entendu ; et , pendant qu'il écrit , le nouveau débarqué parle toujours ; il lui revient sans cesse quelque chose à l'esprit :

« Ah ! i m' faut aussi une veste... Dites-leur que
» je suis dans une bonne maison... si ce n'est qu'on
» ne m'a pas encore payé mes gages... et bien des

» choses à not' voisin Riflard... et que ma maîtresse
» veut me pousser... et n'oubliez pas de mettre à
» mon père que je suis toujours son fils. »

Le jeune garçon tient sa lettre qu'il va mettre à la grande poste. Après lui, arrive une cuisinière; elle entre d'un air furibond, tenant encore l'aile d'un pigeon qu'elle n'a pas fini de plumer. La colère brille dans ses yeux. « Monsieur, » dit-elle en jetant trente sous sur le bureau de l'écrivain, parce qu'une femme irritée ne regarde pas à la dépense :
« Vite, vite! une lettre au perfide... de votre encre la
» plus noire... Le scélérat ! je viens de le voir passer
» avec Joséphine la blonde. Mettez-lui que c'est fini
» entre nous !... Plus de bouillons, plus de potages,
» plus de confitures !... Il s'en mordra les pouces,
» le traître, et ça sera ben fait ; il verra que je ne
» suis pas de ces femmes qu'on fait valser impu-
» nément !

» — Tenez, » dit M. Plumé que les trente sous ont mis en verve, « voici une lettre tapée; elle lui
» fera verser des larmes de sang. — C'est bien, mon
» chou, j' vas la lui envoyer par ma sœur. »

L'amante furieuse est partie. M. Plumé ferme sa maison pour aller déjeuner. Il se frotte les mains d'un air joyeux, et se dit en chemin : « Ça va bien ;
» il y aura toujours des passions : *ergo*, on s'écrit
» toujours. Allons boire à la santé des cœurs sensi-
» bles ; et à l'abrogation de l'enseignement mutuel. »

LE BONHEUR

DES PAUVRES GENS.

Non est beatus qui cupita possidet ,
Sed qui negata non cupit.

On court bien loin pour chercher le bonheur :
A sa poursuite en vain l'on se tourmente ,
C'est près de nous , dans notre propre cœur ,
Que le plaça la nature prudente.

— FLORIAN. —

Après une journée de travail, de fatigues, être certains qu'ils auront de l'ouvrage pour la semaine suivante, c'est le bonheur des pauvres gens.

Pour eux point de plaisir coûteux; point de spectacles, de guinguettes, de parties de campagne. Mais il est pour le cœur, pour l'âme, des jouissances plus vraies, plus douces, et qui ne coûtent rien : embrasser sa femme; soutenir la marche d'un père ou d'une mère infirme; faire sauter ses enfans sur ses genoux : voilà le plaisir des pauvres gens.

Le capitaliste est inquiet des mouvemens de la bourse; l'armateur redoute les tempêtes; le com-

merçant fait des spéculations hasardeuses ; le marchand , qui n'a point vendu , voit arriver avec effroi une époque de paiement ; un autre tremble pour ses créances ; le commis craint les réformes ; le propriétaire, les incendies ; le richard , les voleurs. Ne connaître aucune de ces craintes , c'est encore le bonheur des pauvres gens.

Le gastronome est souvent malade des suites de son intempérance ; l'Anglais, cloué dans son fauteuil, jure après la goutte qu'il a gagnée à force de toasts ; ce jeune fat a la migraine pour avoir bu un demi-verre de champagne ; ce gros chansonnier est au régime par suite d'un grand dîner. Mais le travail et la sobriété entretiennent la santé, et avec elle on a la gaité : c'est le bonheur des pauvres gens.

Si parfois des désirs ambitieux se glissent dans leur ame, ils en sortent aussitôt, parce que l'oisiveté n'est pas venue avec eux. L'habitude du travail leur en fait un plaisir ; celle de se contenter de peu leur fait mépriser les biens qu'ils n'ont pas ; ils rougissent d'avoir pu un moment porter envie aux riches, et retournent dans leur famille en chantant une chansonnette, comme le sage, après avoir visité le palais des rois, se retrouve avec plaisir dans sa modeste demeure.

LA ROBE A MILLE RAIES.

Il faut aimer , c'est ce qui nous soutient ,
Car sans aimer il est triste d'être homme.

— VOLTAIRE. —

Ne vous est-il jamais arrivé , lecteur, par un beau matin ou un beau soir, par un grand soleil ou un brillant clair de lune, enfin dans une de vos promenades, de rencontrer un séduisant objet qui sur-le-champ captivait vos regards; alors vos yeux avaient en passant rencontré ceux de cet objet charmant qui, de son côté, vous avait remarqué. Vous aviez éprouvé tous deux comme une douce sympathie; puis, ralentissant ou hâtant vos pas, suivant la marche de cette personne que vous ne vouliez plus perdre de vue, votre promenade se bornait alors à suivre de loin votre belle, jusqu'à ce que l'heure, vous appelant à vos affaires, vînt vous rappeler à des soins plus sérieux; alors, donnant encore un regard et un soupir à celle qui vous avait charmé, vous changiez de route et la perdiez de vue, quelquefois pour jamais.

Ces impressions ne sont ordinairement que passagères, ce qui est fort heureux pour les cœurs qui se passionnent facilement; car à Paris, où il y a beaucoup de femmes séduisantes, s'il fallait conserver le souvenir de toutes celles qui nous ont plu, la mémoire d'un homme sensible ne serait plus qu'une collection de portraits.

Il est cependant des impressions plus durables; il y a de ces figures et de ces tournures que l'on n'oublie jamais. Combien l'on est heureux, lorsque le hasard nous fait rencontrer de nouveau cet objet qui nous a séduit! On se regarde, on se sourit presque... On se reconnaît... Quelle est la femme qui ne s'aperçoit pas du pouvoir de ses charmes, et qui n'a point remarqué la conquête qu'elle a faite, surtout lorsque celui qu'elle a charmé n'est pas de ces messieurs qui lorgnent les femmes sous le nez, leur tiennent des propos impertinens, et leur font la grimace quand elles ne répondent pas à leurs sottises? De tels hommes ne sont malheureusement que trop communs dans les promenades, et quelquefois dans les réunions, d'où l'on devrait les expulser, ou les faire rougir de l'indécence de leur conduite.

On a quelquefois pendant long-temps de ces connaissances qu'on ne connaît pas. Il semble qu'il y ait toujours quelque obstacle qui s'oppose à ce qu'on ose davantage. Souvent c'est quelqu'un qui est avec nous ou avec elle; ou bien le temps vous manque, ou vous ne savez comment vous y prendre... Plus le temps s'écoule, moins cela devient facile; puis, le sentiment que vous éprouviez devient moins vif;

puis vous finissez par ne plus rien éprouver... car tout s'use dans la vie.

J'ai connu un jeune homme qui, pendant dix ans, suivit une dame sans oser lui parler. Ce jeune homme-là, dira-t-on, était digne de vivre au temps des preux et des damoisels. Hélas! mieux eût valu pour lui qu'il s'en tint au langage des yeux : car, au bout de dix ans, emporté par sa passion et abordant enfin sa belle, il lui parla si gauchement, lui dit une phrase si sotte, que la dame partit d'un éclat de rire et laissa là son timide amoureux.

Mais je ne vous ai encore rien dit de la robe à mille raies : c'est une de ces connaissances dont je vous parlais tout à l'heure ; une femme charmante... une figure tendre, douce, expressive ; une tournure adorable... J'ai vu tout cela un beau soir dans le jardin Turc ; mais la femme charmante donnait le bras à un vieux monsieur. Était-ce un père, un mari, un parent ?... Je n'en sais rien... J'aurais bien voulu faire connaissance, car je n'ai pas la patience de cet ami dont je vous parlais tout à l'heure, mais hélas ! c'était impossible.

J'ai passé ma soirée à la regarder, à la suivre, j'ai eu tout le temps de contempler sa robe, qui était rose et à mille raies ; mais enfin elle s'est éloignée, et en ne voulant, par discrétion, la suivre que de loin, la foule m'a séparé d'elle ; et je l'ai perdue de vue.

Je l'ai rencontrée une fois au spectacle, mais elle était encore avec ce même monsieur, et j'étais avec une dame ; il n'y avait pas moyen de m'approcher

d'elle. Elle m'a vu cependant , et je gage qu'elle m'a reconnu , car elle a regardé avec curiosité la dame qui était avec moi. Elle avait encore sa robe à mille raies.

Depuis ce temps je la cherche en vain dans les spectacles , dans les promenades ; je ne l'ai pas revue... Mais, dussiez-vous rire à mes dépens , je vous avouerai que mon cœur bat avec force , et que je me sens troublé toutes les fois que j'aperçois de loin une robe rose à mille raies.

C'ÉTAIT BIEN LA PÉINE !

Pauvres humains, quelle est votre existence !

Naître et gémir ,
Grandir , languir , vieillir ,
Voir la mort accourir
Et la craindre d'avance ,
Respirer pour souffrir
Et souffrir pour mourir ,

Voilà pourtant toute notre existence.

— ARMAND-GOUFFÉ. —

« C'était bien la peine de venir au bal pour y rester si peu ! » dit cette jeune femme dont les grâces, la fraîcheur, attirent tous les regards, et qui n'est mariée que depuis un an à un jeune homme qui, en devenant mari, est devenu jaloux. Il ne veut point cependant priver sa femme des plaisirs de son âge; il ne lui refuse ni les spectacles, ni les assemblées, ni les bals; il l'aime et désire la rendre heureuse. Mais à peine en soirée, à peine dans un lieu public, si un homme parle avec galanterie à sa femme, si quelque élégant la lorgne, si un joli garçon s'assied près d'elle, la maudite jalousie l'emporte, il n'y tient pas; il emmène brusquement sa femme, qui n'ose encore résister, mais qui murmure, en suivant son époux : « C'était bien la peine ! »

Orgon a passé sa vie à travailler , à mettre sou sur sou ; à force d'économie il s'est amassé une fortune assez ronde ; mais de crainte d'y faire la moindre brèche , il a continué à ne vivre que de privations. Le soir il restait chez lui sans lumière ; l'hiver il ne se levait pas pour ne point faire de feu ; et il est mort pour n'avoir pris , malgré sa faiblesse , que des bouillons coupés. Son neveu a hérité de tous ses biens et les a réalisés pour aller jouer à la roulette. Soixante années de travail , d'économie , de privations , ont été perdues en deux heures. Pauvre Orgon , c'était bien la peine !

Un savant étranger devait passer dans un petit village ; aussitôt tout fut en l'air dans le pays pour recevoir dignement ce personnage distingué. Le seigneur de l'endroit , qui faisait grand cas des savans , voulut recevoir celui-ci de manière à lui prouver l'amour qu'il portait aux sciences. Il fit à la hâte rassembler des musiciens , ordonna un concert , composa un beau compliment en vers alexandrins ; quand l'étranger entra dans le village , tous les habitans tirèrent des pétards , des coups de fusil ; les musiciens jouèrent , les dames chantèrent , le seigneur récita son compliment... Et le savant écoutait tout cela avec indifférence... Hélas ! le pauvre homme était sourd ! Morbleu ! dit le seigneur , c'était bien la peine !...

Adolphe et Adèle se sont vus enfans ; ils ont grandi ensemble. L'amitié du jeune âge a bientôt fait place à un sentiment plus doux ; l'habitude de se voir augmente chaque jour l'amour qu'ils éprouvent l'un

pour l'autre. Les parens ne voient pas cela, ou ne s'inquiètent pas d'un sentiment qu'ils jugent léger : quand on raisonne l'amour, c'est qu'on a oublié le mal et le plaisir qu'il cause. Les jeunes gens se font le serment de s'aimer toute la vie ; mais un beau jour on marie Adèle, et ce n'est point avec Adolphe. Pauvres enfans ! c'était bien la peine !...

Laure est belle, on lui fait la cour ; une foule d'adorateurs est sans cesse sur ses pas ; chacun se met sur les rangs pour obtenir sa main. Mais Laure fait la difficile : l'un est trop grand, l'autre trop petit ; elle n'aime pas la tournure de celui-ci, elle voudrait plus de gaîté dans celui-là. Il faut pour lui plaire réunir l'esprit, les talens, la beauté, la fortune et mille autres choses encore. Ses dédains éloignent les amans ; l'âge arrive, mais les galans n'arrivent plus. Enfin, pour ne pas rester vieille fille, elle finit par épouser un vieillard bossu et quinteux. Dédaigneuse Laure, c'était bien la peine !

Que de contrariétés dans cette vie !... Nous courons sans cesse après les emplois, la fortune, les honneurs, les faveurs !... Nous cherchons le bonheur sous mille formes différentes ; nous jouissons rarement du présent, nous bâtissons sur l'avenir. Au lieu de se contenter de ce qu'il possède, chacun se dit : « Si j'avais cela, si j'obtenais cela, si j'allais là, » si je pouvais faire cela... » Des projets, toujours des projets !... et la mort vient renverser tout cela... Pauvres humains ! c'était bien la peine !

MONSIEUR BASSET,

OU

PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'UN MÉLODRAME.

L'art de dissimuler est l'art de la vengeance.

— DELILLE. —

Non licet omnibus adire Corinthum.

« Il est cinq heures et quart... dépêchons-nous ,
» je n'aurai plus de place... Adieu , ma femme , tu
» donneras de la pâtée à mon fils , et tu coucheras
» Azor de bonne heure. »

M. Basset ne sait plus ce qu'il dit , tant il a peur de manquer la pièce nouvelle ! Depuis trente ans il a vu toutes les premières représentations de mélodrames ; et , quand il en sort , il marche comme le *tyran* , prend du tabac en *dissimulant* , et porte son riflard comme une lance. Mais si sa femme lui demande , quand il revient , le sujet de la pièce , M. Basset ne peut jamais le lui expliquer autrement que par ces mots :

« C'était superbe... une intrigue terrible !... un

» scélérat comme on n'en a jamais vu !... un niais qui
» me faisait rire dans les endroits les plus tristes !...
» un incendie, un ballet , une femme qui se noie !...
» C'était charmant !... »

M. Basset arrive enfin , suant, haletant, n'en pouvant plus. Il aperçoit une queue immense qui forme l'angle, puis le rond, puis l'ovale, ce qui produit un coup d'œil magnifique. M. Basset se promène, en souriant aux gendarmes, parce qu'il voudrait se glisser dans le tiers ou le quart de la queue ; mais, malgré ses airs aimables, on le fait reculer jusqu'au bout ; et, pour se consoler, il se dit : « Il faut que
» la pièce soit bien intéressante ! car la queue est prodigieusement longue. »

Après une demi-heure d'attente, le bureau s'ouvre. « Pourquoi n'avoir pas ouvert plus tôt ! » dit une vieille dame, « on nous aurait épargné une demi-heure d'ennui. » Mais l'administration est bien aise qu'il y ait foule à la porte, que l'on se pousse, que l'on se presse, que l'on crie, que l'on jure ; tout cela donne de la vogue à la pièce nouvelle. Les plaisirs nous semblent plus doux en raison des obstacles que nous avons eu à surmonter pour nous les procurer.

« Certainement, » dit M. Basset, « il y a beau-
» coup de mérite à entrer... Je dirai même qu'il y
» aura de la gloire. Tel que vous me voyez, madame,
» j'ai eu un œil poché aux *Ruines de Babylone* ;
» j'ai reçu un coup de poing sur la joue au *Chien*
» de *Montargis* ; j'ai perdu mon chapeau au *Fils*
» banni ; j'ai laissé un pan de mon habit à la *Pauvre*

» *Famille* ; on m'a cassé une dent pour le *Mont-*
» *Sauvage* , et les *Deux Forçats* m'ont coûté un
» mouchoir ; mais c'est égal , je ne manque pas une
» première représentation de mélodrame ; j'y mets
» de l'entêtement. »

Le signal est donné : les bureaux sont ouverts , la foule se précipite vers les portes ; M. Basset se laisse entraîner par le torrent , quitte à perdre ou à recevoir encore quelque chose. Étant près du bureau , il avance la main pour prendre son billet... Une vague le repousse... Déjà dix fois tenant son argent dans la main droite et de la gauche retenant sur sa tête son chapeau , auquel les coups de poing ont donné la forme d'une casquette , Basset a prononcé d'une voix altérée par la fatigue : « Un parterre , s'il » vous plaît!... » Et dix fois le flot malencontreux l'a repoussé à quinze pas du bureau ; enfin il y touche , il s'y cramponne , il a donné sa pièce de trente sous , on lui passe le billet , on va lui donner les cinq sous qui lui reviennent , lorsqu'un grand gail-lard , atteignant le bureau , en arrache Basset et le repousse de côté en lui disant : « Il y a assez long- » temps que tu es là , mon petit homme , c'est à mon » tour maintenant.

» — Ma monnaie ! » s'écrie Basset en roulant des yeux furibonds autour de lui. « Laissez - moi donc » reprendre ma monnaie...il me revient cinq sous. »

On n'écoute pas Basset , on rit , on ne lui permet plus d'approcher du bureau. Il prend enfin son parti en se disant : « C'est comme si j'avais acheté mon bil-

» let ; je dirai à ma femme que je me suis trouvé in-
» commodé, et que j'ai pris de l'absinthe. »

M. Basset entre, il va, suivant sa coutume, se placer au parterre, et parvient à se faufiler au milieu. En attendant que l'on commence, il cause avec son voisin. « Savez-vous quelques détails sur la pièce
» nouvelle ? — Oh ! ça sera soigné... Je suis t'allé
» z'aux répétitions. La première acte est un peu
» lente, mais au second il y a un mouvement terri-
» ble entre le fils qui retrouve son père, qui l'avait
» perdu par les conseils du traître qui l'avait fait ex-
» près pour qu'on crût que c'était l'autre qui était
» le prince, avec un combat au drapeau sur l'air des
» Tartares, ça sera magnifique ! — Peste ! je le crois
» bien, » dit M. Basset en tirant son mouchoir,
« j'en suis déjà tout attendri... — Serrez-vous un
» peu, v'là les amis pour qui que j'ai gardé sept
» places. »

La pièce commence, chaque parti se prépare suivant la conduite qu'il veut tenir. Les claqueurs tâchent de faire faire silence par des *chut* prolongés ; les amis de l'auteur se regardent pour savoir s'ils oseront applaudir, et les cabaleurs donnent le signal de la discorde en sifflant avec leurs doigts ou avec des clefs.

Malheureusement le pauvre Basset se trouve placé entre deux partis. Son connaisseur de droite s'écrie :
« C'est-il beau !... ça va-t-il ben !... Et les costumes,
» Dieu ! quel turban à la tête de la princesse... Tiens,
» v'là François dans la patrouille..... Oh ! est-il

» bien !... J'ai cru qu'il m'a vu... non... il cherche sa
» sœur du côté du lustre !... »

A gauche on dit : « Quelle intrigue commune !...
» Comme c'est écrit !... Ah ! les misérables ! quelle
» rapsodie !... »

Ces derniers font entendre des coups de sifflet, les autres applaudissent. Basset est entre les clefs forées et les battoirs. La pièce ainsi ballottée arrive cependant à la fin ; mais alors le bruit redouble ; des menaces on en vient aux effets : on se pousse, on se bat. Le pauvre Basset, bien innocent, reçoit, malgré sa neutralité, des coups de chaque parti. On le presse, on le bourre, on le roule ; il ne parvient à sortir qu'en abandonnant son chapeau. Il rentre chez lui en voisin ; les cheveux épars. « Où donc est votre
» castor ? » lui demande madame Basset. « — Ah !
» ma chère, je l'ai perdu à la bataille ; mais je ne le
» regrette pas !... C'était superbe !... Je n'ai jamais
» rien vu de si fort... Je me suis terriblement amu-
» sé !... Mais la première fois je ne dînerai point, de
» peur d'arriver trop tard. »

LES JEUX INNOCENS.

LE CORBILLON.

Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon ,
Et qu'on vienne à lui dire à son tour : Qu'y met-on ?
Je veux qu'elle réponde : Une tarte à la crème ;
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême.

— MOLIERE, *École des femmes*. —

« *Je vous vends mon corbillon. — Qu'y met-on ? ..* »

La jeune fille bien niaise à qui la question s'adresse ,
répond en baissant les yeux : « — Un petit poisson. —
» Je vous vends mon corbillon , » dit un gros papa
à face rebondie. « — Qu'y met-on ? — Un me-
» lon.

» — Je vous vends mon corbillon , » dit un monsieur qui n'a pas cessé de se regarder dans une glace ,
de rajuster les deux bouts de son col et de passer ses
doigts dans ses cheveux. « — Qu'y met-on ? — Un
» cruchon , » répond-il enchanté du mot qu'il a
trouvé.

« — Je vous vends mon corbillon, » dit d'une voix mélancolique un jeune écrivain romantique. « — Qu'y met-on? — Une palpitation... — Je vous » vends mon corbillon, » dit d'une voix tendre à un jeune militaire une jolie dame dont le mari est enfoncé dans une partie de whist. « — Qu'y met-on? » lui demande le jeune homme avec vivacité. « — Une » précaution, » répond-elle en souriant.

« — Je vous vends mon corbillon, » dit un gros négociant en épiceries. « — Qu'y met-on? — Du » café... » Tout le monde rit en disant : « Un gage! » et l'épicier se lève en criant à tue-tête : « Je ne me » suis pas trompé, on ne m'a pas laissé finir... j'al- » lais dire du café blond.

» — Je vous vends mon corbillon, » dit une dame veuve de son quatrième mari. « — Qu'y met-on? » — Samson! » répond-elle d'un air décidé. « — Je » vous vends mon corbillon, » dit en branlant la tête une vieille comtesse qui veut encore jouer aux petits jeux avec les jeunes gens. « — Qu'y » met-on? »

La vieille dame cherche long-temps... Elle ne trouve rien. « Qu'y met-on, madame? » lui répète celle qui tient le corbillon.

« — Aidez-moi donc, messieurs, » dit la comtesse en se tournant vers ses voisins. « — Un colimaçon... » un bonbon, un bichon, » crient plusieurs voix. « — Va pour un bichon, » dit la vieille douairière. Mais il faut tirer les gages.


La personne qui les tient cachés sur ses genoux fait semblant de bien les mêler. Une jeune fille est

désignée pour commencer à ordonner. « Surtout ne » trichez pas, » lui dit-on.

La demoiselle ordonne : « Si c'est une dame , elle » boudera ; si c'est un monsieur, il fera le pont d'a- » mour. »

Le gage est tiré, et le négociant en épicerie fait le pont d'amour. Pour se venger, il ordonne des petits pâtés à celui qui viendra ; mais les dames réclament, elles préférèrent les pénitences où l'on s'embrasse. La petite niaise baise le dessous du chandelier ; le romantique fait un bouquet ; la dame veuve de ses quatre maris veut absolument faire un voyage à Cythère ; la jolie dame va soupirer ; le jeune militaire lui fait une confidence ; et la vieille douairière fait le soldat prussien.

C'est une bien jolie invention que celle des jeux innocens !... Mais est-elle bien nommée ?...



LE ROGER-BONTEMPS.

Nous n'avons qu'un temps à vivre ,
Amis , passons-le gaîment !

Vaudeville.

Vous , pauvres pleins d'envie ,
Vous , riches dédaigneux ,
Vous , dont le char dévie
Après un cours heureux ,
Vous qui perdrez peut-être
Des titres éclatans !
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger-Bontemps.

— DE BÉRANGER. —

Je ne suis ni beau ni laid, ni grand ni petit, mais cela m'est indifférent : je me porte bien, c'est l'essentiel. Je n'attache point de prix à la beauté, à la régularité des traits : que mes yeux soient bleus ou bruns, gris ou noirs, fendus ou ronds, j'y vois bien, cela me suffit. Que m'importe que mon nez soit en trompette au lieu d'être à la grecque ou à la romaine, pourvu qu'il sente le bouquet du beaune ou du volnay. Si ma bouche est grande, cela m'est plus commode pour parler et pour manger ; si mes cheveux sont crépus, cela me dispense d'y mettre des papil-

lotes; et si mon ventre est gros, cela me sert de point d'appui pour reposer mes bras.

Je n'ai donc point d'état, point d'emploi, mais je fais tout ce qui se présente lorsque cela m'amuse. Je ne m'afflige d'aucun événement, parce que je ne compte sur rien, mais je ris souvent parce que je profite de tout. Je bois quand j'ai soif, je mange quand j'ai de l'appétit, et je mange fréquemment.


Je fais tantôt trois, tantôt quatre, tantôt cinq repas par jour; je ne vais jamais chez les personnes qui m'ennuient, je ne refuse point une invitation de quelqu'un qui me plaît. Quand je me trouve entouré de beaux-esprits, je n'en suis pas plus fier; quand je suis au milieu du grand monde, je n'en suis pas plus triste.

Je ferme mes oreilles quand on dit du mal de quelqu'un, je les ouvre quand on chante la gaudriole; je ne demande jamais, afin de n'être point refusé; mais j'accepte toujours, afin de ne chagriner personne. Je ne fais point de projets, de peur qu'ils ne réussissent pas, mais je profite de l'occasion quand elle m'est favorable.

On dit que les femmes sont trompeuses, perfides, jalouses!... Je ne crois pas un mot de tout cela : à mes yeux elles sont toutes sincères, douces, tendres et fidèles. Je ne m'inquiète jamais de ce que fait ma maîtresse lorsque je suis loin d'elle; pourvu qu'elle me reçoive bien quand elle me voit, c'est tout ce que je demande. Je ne regarde pas s'il y a de l'encre à ses doigts, si ses yeux se portent vers la pendule ou vers la fenêtre; je ne remarque point si ses ré-

ponses sont embarrassées, si elle s'embrouille dans ce qu'elle dit, si sa gaiété paraît forcée; elle me jure qu'elle m'adore, je n'ai garde d'en douter; quelques jours après je la trouve avec un autre, je la quitte; je porte ailleurs mon amour et mes vœux, j'ai un fonds de sentiment et de philosophie qui me met au-dessus de ces petits événemens.

Les uns me jugent bête, les autres spirituel. Quelques personnes blâment mon insouciance, que d'autres envient. Quelques dames m'accusent d'insensibilité, d'amour-propre; dans le monde on me trouve original: je me trouve heureux, c'est le principal. On dit que l'âge me rendra sage, il me semble que je le suis déjà. Au reste, je ne sais pas l'âge que j'ai, depuis long-temps je ne compte plus les années, je ne m'occupe qu'à bien les employer. Eh! qu'importe que l'on aille jusqu'à cinquante ou soixante ans, pourvu que l'on ait bien vécu? Il y a des centaines qui ne pourraient point, dans toute leur vie, compter une année de bonheur; si je meurs à trente ans, je serai encore plus riche qu'eux.



LES CHAMPS-ÉLYSÉES

A TROIS ÉPOQUES DU JOUR.

Eh quoi ! toujours clouer une préface
A tous mes chants ! La morale me lasse ;
Un simple fait conté naïvement
Ne contenant que la vérité pure ,
Narré succinct, sans frivole ornement ,
Voilà de quoi désarmer la censure.
Allons au fait , lecteur, tout rondement,
C'est mon avis : tableau d'après nature ,
S'il est bien fait, n'a besoin de bordure.

— VOLTAIRE, *la Pucelle*. —

Il est cinq heures du matin ; le ciel pur semble promettre une journée superbe. Je suis libre aujourd'hui ; je veux aller me promener. De quel côté dirigerai-je mes pas ? Aux Champs-Élysées : je verrai les nouveaux quartiers , ou , pour mieux dire , les villes nouvelles que l'on bâtit. Je m'y prends de bonne heure pour avoir le temps d'observer à mon aise.

Quel calme règne encore dans cette partie de la ville ! Je me croirais à la campagne si j'apercevais

une chaumière, mais je ne vois que des cafés, des restaurateurs et des maisons de santé. Les petites laitières sont déjà en route ; quelques villageois apportent aussi des fruits ou des légumes ; mais ces bonnes gens ne troublent point la tranquillité des Champs-Élysées. Oh ! oh ! voici quatre jeunes gens qui marchent au pas accéléré... Ils gardent le silence, et se dirigent du côté du bois de Boulogne. Serait-ce un duel ?... Qu'ils s'arrangent ! je ne veux pas faire le Bonardin. Rentrons dans Paris, il me semble que j'en suis à cent lieues : je sens que j'ai besoin de déjeuner, et il me paraît qu'on ne mangera pas aux Champs-Élysées avant quatre ou cinq heures d'ici.

Après avoir employé une partie de la journée à flâner dans la capitale, je retourne, après mon dîner, dans ces Champs-Élysées que j'ai vus ce matin si calmes, si paisibles. Il est sept heures du soir. Déjà le rentier s'est assis sur sa canne à chaise, qu'il a par précaution placée contre un arbre. Il examine chaque passant avec attention ; c'est le seul spectacle qu'il se permette. Plus loin, je vois la tabletière de la rue Saint-Honoré qui, pendant que son mari est occupé au comptoir, va faire un tour dans l'allée des Veuves, avec un commis marchand de la rue Vivienne. Voilà des militaires et des grisettes qui se dirigent vers le salon de Flore. Partout du monde, de la poussière ; je veux traverser la chaussée... les chevaux, les voitures me barrent le passage.

Enfin, je parviens dans les carrés où l'on joue au ballon... Bon ! j'arrive précisément pour le recevoir sur le nez. « Prenez donc garde ! » me dit le joueur,

qui me repousse brusquement au lieu de me demander excuse. Je m'éloigne de ces maudits ballons ; je tombe dans un jeu de paume , et je reçois un vigoureux coup de raquette destiné à la balle que je ne voyais pas venir sur ma tête. Au diable les carrés où l'on s'amuse!... Je veux gagner une contre-allée... Quatre jeunes gens se jettent presque sur moi ; ces messieurs ont l'air d'avoir bien dîné. Eh ! mais , je les reconnais : ce sont mes jeunes gens sombres et moroses de ce matin ; il me paraît que le duel a fini à la fourchette. Je parviens enfin à me faire jour à travers ces messieurs. Je prends à gauche , et je vais m'asseoir au pied d'un arbre. Fatigué par ma promenade de la journée , je ne tarde pas à m'endormir ; et quand je m'éveille , il est onze heures et demie du soir.


Je regarde autour de moi... Comme il fait sombre!... Je n'entends plus aucun bruit , et je ne vois plus personne ; à peine même si l'obscurité me permet de reconnaître mon chemin. Eh quoi ! ces lieux si champêtres le matin , si bruyans le soir , sont maintenant d'un noir qui me glace malgré moi... Comme quelques heures changent la face des objets !...

Mais dans l'ombre je crois apercevoir quelqu'un qui vient à moi. « Je n'ai pas mangé de la journée , » me dit une voix sinistre : « donnez-moi de quoi » avoir du pain. »

Voilà une heure bien mal choisie pour demander la charité , et il me prend envie de casser ma canne sur le dos de celui qui m'arrête si tard... Cependant c'est peut-être un malheureux. Je fouille à ma po-

che ; je donne quelques pièces de monnaie. Dans ce moment passe une voiture, je me hâte de la rejoindre, et je marche aussi vite que les chevaux pour rester à côté du fiacre, car mon coquin de mendiant ne m'a pas seulement remercié pour ce que je lui ai donné.

Ouf ! me voici devant les Tuileries... Je laisse aller mon fiacre... Je respire enfin. J'ai vu les Champs-Élysées à trois époques de la journée ; mais je ne crois pas encore avoir saisi la bonne.



LA BOUQUETIÈRE.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence.

— LA FONTAINE, *Fables*. —

Toi, dont le teint est plus frais que les fleurs,
Toi, que l'Amour nomma sa bouquetière,
Qui près du temple embelli pour sa mère
Vends des bouquets et voles tous les cœurs.

— PIRON. —

Entendez-vous cette voix argentine, qui crie de moment en moment : « Fleurissez-vous, messieurs, » fleurissez vos dames; j'ai ce qu'il y a de plus frais, » choisissez là-dedans. »

C'est Fanchette, la bouquetière du coin, qui est aussi fraîche que ses œillets, aussi blanche que ses lis, aussi séduisante que ses roses. Voyez ces yeux noirs, quel feu les anime !... Peut-on les regarder sans adresser un mot galant à Fanchette ? Ce petit nez retroussé, cette bouche friponne, cette mine éveillée, tout cela vous attire autant que les bouquets, et quand vous êtes près de la marchande, ce fichu qui couvre, sans le cacher entièrement, un sein d'une forme ravissante, vous donne des distractions qui vous font acheter du lilas pour du muguet, des jonquilles pour des roses. Vous avancez doucement la main ; vous voulez, en choisissant des

fleurs, prendre une légère liberté... Mais Fanchette est sévère, sans que cela paraisse; elle vous repousse, en vous disant d'un air malin : « Prenez donc garde, » monsieur, vous allez vous piquer. »

A six heures du matin Fanchette étale sa marchandise : c'est l'heure où les commissionnaires du quartier se rendent à leur place; en passant, quelques-uns veulent rire avec la bouquetière, mais elle ne les écoute pas, ou leur répond de manière à leur ôter l'envie de recommencer. Jamais Fanchette n'est entrée chez le marchand de vin, elle n'a jamais déjeuné dans un cabinet particulier.

Ne croyez pas cependant que la jolie bouquetière soit insensible ou cruelle avec tout le monde; non, Fanchette a un sentiment, mais un sentiment bien tendre, bien passionné, pour un garçon limonadier du café voisin. C'est M. Auguste qui a touché le cœur de la jolie fille, et l'on assure que c'est pour le *bon motif* qu'il lui fait la cour. D'ailleurs Fanchette ne lui accorde que quelques innocens baisers; mais M. Auguste est bien adroit, bien séduisant, et je crains pour la vertu de Fanchette.

La pauvre petite est jalouse; sans cesse ses regards sont tournés vers le café dans lequel son amant verse avec une grace toute particulière la demi-tasse et le verre d'anisette. « Ah! qu'ils sont heureux! » se dit la bouquetière, toutes les fois que quelqu'un entre dans le café, « ils vont le voir tout à leur aise; ils » pourront manger une flûte en regardant Auguste, » tandis que je grignote mon pain loin de lui. »

Mais Auguste est sorti, il a ouvert la porte du

café, il a traversé la rue, il est entré dans une maison voisine, et n'est point venu dire un mot à Fanchette. La pauvre petite rougit, pâlit, tremble, s'inquiète, se désole. Où est-il allé? Qu'est-ce que cela veut dire?... Ne l'aimerait-il plus!... Et déjà des pleurs coulent de ses yeux, et servent de rosée à la violette qu'elle tient dans sa main.

Le perfide revient enfin; il s'approche de Fanchette d'un air doux, et celle-ci suffoque. « D'où venez-vous donc, monsieur? — De chez un » de mes amis qui m'a prêté la clef de sa chambre. » — Oh! ce n'est pas vrai! vous venez de chez une » femme. — Que j'avale dix bavarroises si je mens! » — Et qu'alliez-vous faire là? — Donner un peu » d'air chez lui; il est en campagne pour huit jours. » — Je gage que ce sont des contes! Est-ce que vous » ne pouviez pas me charger de ce soin? — Quand » je vous propose de monter quelque part vous re- » fusez toujours : si vous doutez de ce que je vous » dis, venez plutôt avec moi. — Que j'y aille... Eh » bien! oui; je veux voir si vous êtes un menteur. »

Et la petite bouquetière suit M. Auguste dans la maison, où elle reste près d'une heure, oubliant entièrement sa boutique. Quand elle revient ses yeux sont plus rouges, son sein plus agité; mais elle ne semble plus fâchée contre Auguste, elle lui dit adieu bien tendrement, et cet adieu est accompagné d'un regard plus tendre encore. Elle revient s'asseoir à sa place, mais elle est rêveuse, et ne fait plus attention à ses bouquets. Pauvre Fanchette! aurais-tu perdu la plus belle fleur de ton parterre?

LE NOUVEAU DIOGÈNE.

Je ne connais rien d'aussi fou que ceux qui s'imaginent être sages : la plupart sont comme les enfans , ils brisent leurs joujoux pour s'instruire de ce qu'ils renferment.

— Mad. DE BEAUHARNAIS. —

Quel est ce monsieur d'une quarantaine d'années, dont la mise est élégante , la tournure distinguée, et que l'on rencontre partout , mais toujours seul , aux spectacles, dans les promenades , les jardins publics , aux fêtes champêtres , dans les lieux les plus fréquentés , et les endroits les plus déserts ? Partout il porte un regard scrutateur ; il n'a pas l'air de s'ennuyer , et pourtant le sourire ne vient jamais errer sur ses lèvres. Qui est-il ? Que cherche-t-il ? — C'est, me répond-on , un nouveau Diogène. Celui-ci ne cherche pas un homme , c'est une femme qu'il demande, et ses yeux lui servent de lanterne. Cet homme est riche , bien fait , d'une belle figure , et cependant voilà bientôt vingt ans qu'il cherche une femme !... Il s'est créé une chimère , nous allons juger de son originalité.

A vingt ans il devient amoureux d'une jeune per-

sonne fort bien élevée, fort jolie, et possédant mille qualités. Il lui fait la cour, ne la quitte plus, la demande en mariage, obtient l'aveu des parens. Tout va se terminer, lorsqu'il se trouve un soir à un bal brillant avec sa prétendue; alors c'était la mode de danser la gavotte, et il ne la savait pas, mais sa future la dansait fort bien. Un joli garçon invite la jeune personne à danser une gavotte, elle accepte, et s'en acquitte à merveille ainsi que son danseur. Le lendemain de ce bal, notre original demande à sa prétendue si elle a bien passé la nuit; elle lui avoue qu'elle a rêvé au jeune homme avec qui elle a dansé la gavotte: à ces mots il la quitte, rompt son mariage, et ne la revoit plus.

Un peu plus tard, il aima une jeune fille sans fortune, mais qui réunissait les vertus à la beauté. Elle semblait partager sa tendresse, et chaque jour il en était plus épris. Sur le point de l'épouser, il la questionna sur l'état de son cœur. « N'avez-vous jamais aimé personne avant de me connaître? » lui demandait-il sans cesse. « — Non, vous avez mon premier amour. Cependant, à treize ans, j'aimais beaucoup mon cousin, et je l'appelais mon petit mari. » Il n'en fallut pas davantage pour faire fuir notre Diogène.

Quelques années après, il se laissa charmer par une jeune dame d'une rare beauté, dont l'esprit aimable faisait excuser quelques légers défauts. Il allait s'enchaîner pour la vie... lorsqu'un jour, entrant chez elle à l'improviste, il la surprit prenant une prise de tabac. Il se sauva, et ne la revit plus.

Le moderne Diogène devint ensuite amoureux d'une simple ouvrière, bien gentille, bien fraîche et bien niaise. Il allait passer par-dessus les convenances et lui donner le titre de son épouse, lorsqu'un soir il la vit faire des *petits paquets* avec un jeu de cartes. Il la quitta, ne voulant pas d'une femme qui croit à la bonne aventure.

Depuis ce temps, combien d'autres liaisons qui n'ont pas amené de résultat plus heureux ! L'une est jolie, mais elle est coquette ; l'autre n'est point coquette, mais elle n'a pas de grace ; celle-ci est aimante, mais elle est jalouse ; celle-là est douce, mais elle n'a point d'esprit ; l'une a de l'esprit, mais beaucoup de prétention ; l'autre fait des vers, ou aime trop la danse, ou est trop rieuse, ou trop prude, ou trop sensible, ou pas assez réservée. Le nouveau Diogène a ébauché mille liaisons, dont plusieurs n'ont pas duré huit jours. Facile à s'enflammer, plus prompt à se détacher, il court en tous lieux dans l'espérance de rencontrer le phénix qu'il cherche. En vain ses amis lui disent souvent : On peut être une excellente épouse et se faire dire la bonne aventure ; on n'est pas moins belle pour avoir pris une prise de tabac ; on peut aimer son époux et rêver de son danseur ; on a encore le cœur libre après avoir appelé son cousin *mon petit mari* ; le nouveau Diogène ne les écoute point, et continue de chercher une femme. Mais déjà ses cheveux grisonnent, et chaque année il lui sera plus difficile de plaire à ce sexe charmant qu'il veut trouver parfait, mais auquel il faut bien pardonner quelques légers défauts rachetés par mille qualités.

LES LUNETTES

DE LA SAGE-FEMME.

Vingt méprises ici n'auraient pas été faites,
Si je n'avais cassé ce matin mes lunettes.

— A. CHARLEMAGNE. —

Mon voisin Roch est un homme fort estimable , et qui aime beaucoup ses enfans. C'était une chose toute naturelle autrefois ; c'est une qualité aujourd'hui qu'il y a tant de gens qui leur préfèrent les chiens, les chats, les singes et les perroquets. Mon voisin est marié, sa femme l'a déjà rendu père de quatre jolies petites filles, après lesquelles cependant il est permis de désirer des garçons.

La femme de mon voisin était enceinte ; elle espérait, cette fois, donner à son époux un héritier de son nom ; celui-ci s'en flattait aussi : le moment décisif approchait... Il arrive enfin.

Depuis quelques jours madame Roch attendait le moment d'être de nouveau mère ; mais mon voisin, homme d'une caractère fort calme, n'en perdait ni

le sommeil, ni l'appétit, et il s'était endormi la nuit dernière, parce que son héritier n'arrivait pas assez promptement. Au milieu de la nuit la crise se déclare; mais une amie est là, et, comme on craint que l'accoucheur ne tarde trop, on fait venir une vieille sage-femme, qui, dans l'empressement qu'elle met à accourir, ne trouvant pas ses lunettes, objet de première nécessité pour elle, prend celles d'un vieux tailleur qui demeure sur son carré.

Pendant que mon voisin dort, sa femme donne le jour à un enfant. La sage-femme le prend, et s'écrie en l'enveloppant : « C'est un garçon !... »

A cette heureuse nouvelle, l'amie quitte un moment l'accouchée, et, courant près du lit de mon voisin qui dormait paisiblement, elle parvient à le réveiller. « Qu'est-ce donc ? » demande M. Roch en se frottant les yeux. « — Votre femme est accouchée... » — Bah ! — Venez donc l'embrasser... vous avez un » garçon... — Vraiment ? — Eh oui, un beau garçon ! » — Allons... je vous suis. »

La dame s'éloigne; mon voisin se retourne, pense à son bonheur, remet sa tête sur l'oreiller, et se rendort en rêvant à son garçon.

Cependant l'accouchée souffre toujours, tout annonce qu'elle sera encore mère. En effet, au bout de quelques minutes, elle met au monde un second enfant. Cette fois, c'est son amie qui le prend et est chargée de le couvrir. « C'est une petite fille charmante !... » dit-elle en arrangeant l'enfant. Puis, passant de nouveau dans la chambre du papa qui ronflait, elle le pousse et l'éveille.

« Mais, venez donc, monsieur Roch, votre femme vient d'accoucher. — Oui, oui, je me le rappelle... » — Vous avez une petite fille belle comme l'Amour. »

Ici mon voisin se frotte le yeux et se met sur son séant.

« Comment dites-vous ? — Je vous dis que votre femme vient d'accoucher d'une fille qui est tout son portrait. — C'est singulier, je croyais que c'était un garçon. — Venez vite, levez-vous. »

Et la dame sort pour laisser mon voisin se lever. Mais celui-ci s'étend de nouveau sur son lit en se disant : « Que diable ! j'ai donc rêvé que j'avais un garçon... C'est dommage cependant... »

Tout en se livrant à ses réflexions, mon voisin s'endort de nouveau. Mais madame Roch n'a pas fini : de nouvelles douleurs annoncent un nouvel enfant, et bientôt elle en met au monde un troisième, dont cette fois la sage-femme s'empare en s'écriant : « Encore un garçon ! »

Aussitôt l'officieuse amie quitte l'accouchée qui paraît enfin vouloir s'en tenir là, mon voisin est de nouveau réveillé.

« Venez donc, paresseux, faire compliment à votre femme. — Pardon, j'y allais... — C'est fini, enfin ; et c'est un garçon superbe !... — Je n'y comprends plus rien... vous me dites tantôt une fille, tantôt un garçon... je ne sais sur quel pied danser... — Levez-vous, et vous verrez. »

Cette fois mon voisin se lève ; il passe dans la chambre de sa femme et voit... trois enfans déjà emmaillottés. A cette vue, il est un moment stupéfait, mais

on lui dit : « Vous avez deux garçons et une fille!... » Alors il prend son parti ; deux garçons!... comme il est fier!...

Dès le point du jour tout le quartier sait la nouvelle ; les voisins, les parens , les amis accourent complimenter M. Roch , qui a déjà nommé ses deux fils Achille et César.

L'accoucheur vient aussi, il veut s'assurer si les enfans sont bien conformés. On les démaillotte tous trois... C'est à qui les baisera... Mais , ô surprise!... ce sont trois filles dont madame Roch est accouchée!...

« Trois filles! » s'écrie mon voisin, « trois filles!... » et vous m'aviez annoncé deux garçons... Qu'est-ce que cela signifie, mesdames?... avez-vous prétendu vous moquer de moi?...

« — D'honneur, je n'y conçois rien , » dit la vieille sage-femme , « j'ai pourtant bien vu... »

Elle replace sur son nez les lunettes du tailleur. « Eh ! mais , qu'est-ce que c'est que cela ? » s'écrie-t-elle : elle les examine de plus près... Il n'y avait point de verres.

LA COURTILLE.

Là , jamais on n'entend de pieuses paroles ;
Ce sont propos oisifs , chansons et fariboles.

— MOLIÈRE , *Tartufè*. —

Habitans de l'élégante Chaussée-d'Antin , du noble faubourg Saint-Germain , du brillant Palais-Royal , vous ne connaissez sans doute la Courtille que de nom ? Quittez pour un moment vos boulevarts , vos salons dorés , vos cafés anglais , turcs ou italiens , et montez le faubourg du Temple ; là vous verrez des scènes nouvelles pour vous. Les tableaux sont grotesques , et leurs couleurs un peu vives blesseront peut-être vos yeux délicats ; mais après avoir admiré un Raphaël , un Gérard , un Girodet , on regarde avec plaisir un Téniers , un Callot , un Boilly , un Charlet. Pourquoi donc , après s'être ennuyé aux Tuileries , ne monterait-on pas un moment jusqu'à la Courtille ?

C'est le dimanche ou le lundi soir qu'il faut de préférence visiter ces lieux. Dès que vous avez passé la barrière , une musique bruyante se fait entendre ;

vous entendez danser à droite et à gauche; jusqu'à Belleville, c'est un bal continu. La rue est encombrée de joyeux amateurs qui arrivent à la guinguette, ou qui en sortent un moment pour prendre l'air.

Le fameux Desnoyers se présente d'abord à vos regards, et vous offre son salon de deux cents couverts. Desnoyers est le Véry de la Courtille. En face vous trouvez *le Sauvage*; plus loin, *l'Arc-en-Ciel*, *les deux Amis*; partout on danse, partout la cuisine est remplie de consommateurs qui marchandent une salade ou un morceau de rôti; car, à la Courtille, on ne dîne pas à la carte. Si vous parvenez à vous faire jour jusqu'à la broche, et que vous désiriez manger un poulet, il faut sur-le-champ le payer et l'emporter vous-même, sans quoi un autre s'en emparera.

Le chef de cuisine ne sait auquel entendre : le bonnet de coton sur l'oreille, le visage couvert de sueur, il court d'une casserole à l'autre; il se double, se multiplie, pour répondre à la foule qui l'assiège, ce qui ne l'empêche pas de faire, en courant, ses sauces et ses coulis, et de commander à quatre marmitons en même temps. César dictait quatre lettres à la fois; le chef de cuisine fait préparer quatre mets différens; il est vrai que ses aides-de-camp se trompent quelquefois, et mettent du poivre où il faut de la farine, du vinaigre où il faut du bouillon; mais, à la Courtille, on a bon appétit, et l'on passe par-dessus ces bagatelles.

Voulez-vous jouir du coup d'œil de la danse, vous

entrez dans une salle où la chaleur est toujours à six degrés au-dessus du thermomètre de Chevalier. Comme on a établi des tables autour de l'enceinte consacrée à la danse, l'odeur du veau, du bœuf, des gibelottes et du surène, se mêle aux accords de trois violons, d'une clarinette et d'un gros tambour.

Ce dernier marque la mesure d'une force à se faire entendre de *l'Ile - d'Amour*. Malheureusement le tambour du bal qui se tient vis-à-vis ne veut pas être en reste avec son voisin, et ces messieurs tapent à qui mieux mieux; tant pis pour les danseurs si les mesures se croisent au lieu d'aller ensemble; mais cela n'empêche pas de sauter l'orangère et l'ébéniste, la fruitière et le cordonnier; ces gens-là ont des oreilles pour toutes les mesures, et des jambes pour tous les mouvemens.

Au-dessus du bal de première classe, vous entendez le son de la cornemuse et le bruit des souliers ferrés qui ébranlent le plancher, c'est le bal des Auvergnats. C'est là que les porteurs d'eau, les chaudronniers, les fumistes, se livrent à leur grosse gaîté, et dansent les bourrées de leur pays, qu'ils accompagnent de cris et de battemens de mains.

L'heure s'avance, vous voulez redescendre à Paris : il faut suivre la file, car c'est comme à la sortie d'un spectacle. Autour de vous tout le monde chante, quelques-uns trébuchent, d'autres ne se soutiennent qu'avec le secours de leurs voisins. Si l'ivresse est générale, celle-là du moins n'apporte aucun regret à sa suite; les bonnes gens vont travailler toute la se-

maine, pour revenir faire le dimanche et le lundi à la Courtille.

La femme de l'ouvrier tient dans une serviette les restes d'un pain et d'un saucisson ; son mari porte l'enfant sur ses bras. Cet autre ne s'aperçoit pas qu'il a laissé son chapeau sur une table ; celui-ci fouille dans sa poche , et s'il y trouve encore quelques sous, il jure de les boire avant de rentrer chez lui.

Ce tableau n'est point chargé, c'est à la Courtille que l'on voit la gaité du peuple : c'est la bonne, à ce que dit Figaro.

CROQUE-MITAINE.

Celui qui connaît bien les enfans connaît bien les hommes, car rien ne ressemble plus aux hommes que les enfans ; les jouets seuls diffèrent.

— *** —

Voyez-vous tous ces enfans trembler, se cacher sous la robe de leur maman ou derrière le tablier de leur bonne ; ils ont été gourmands, entêtés, ou paresseux, mais un mot va les faire obéir : ce mot magique, plus puissant que *l'Abacadabra*, qui doit guérir la fièvre, et qui ne guérit rien, fait sur eux un effet merveilleux. Parlez de *Croque-Mitaine* devant un enfant, et vous en faites tout ce que vous voulez ; il devient aussitôt sage, soumis ; c'est la crainte de cet être terrible qui produit ce changement soudain.

Quel est donc ce personnage effrayant ? Existe-t-il réellement ? Oui, sans doute ; il ne s'agit que de donner ce nom à l'être que nous craignons le plus de rencontrer. Ne nous moquons pas des enfans,

ainsi qu'eux, dans le cours de la vie, nous avons tous notre Croque-Mitaine.

Pourquoi ces jeunes gens si aimables, si fous, si étourdis, qui ne calculent jamais avec leur bourse, surtout lorsqu'il s'agit de s'amuser, ne répondent-ils pas le matin lorsqu'on frappe à leur porte? Pourquoi, dans la rue, traversent-ils quelquefois brusquement au risque de se crotter? Pourquoi ne veulent-ils jamais passer sur tel boulevard? Vous ne devinez pas? C'est que le matin le tailleur vient leur rendre visite avec son mémoire; c'est que dans la rue ils viennent d'apercevoir leur bottier; c'est que sur tel boulevard loge un traiteur devant lequel ils ne se soucient point de passer. Pour les jeunes gens, chaque créancier est un Croque-Mitaine.

Où se rend ce libraire? Qui peut le faire courir ainsi? Va-t-il chez un auteur en vogue? Vient-il d'acquérir un manuscrit précieux? Non, il fuit ce petit monsieur en habit noisette, qui le poursuit avec un énorme cahier de papier à la main. C'est un ouvrage qu'il veut lire à tous ceux qui impriment ou vendent des livres. Cet homme-là est le Croque-Mitaine des libraires.

Madame est malade, elle a des vapeurs, des maux de nerfs; elle congédie monsieur, en l'engageant à aller se promener; elle ne veut pas souffrir qu'il lui tienne compagnie. Monsieur sort en annonçant qu'il reviendra de bonne heure. Dès qu'il est parti, la suivante introduit un jeune homme dont la conversation est précieuse pour chasser les vapeurs et dissiper les maux de nerfs : mais comme il faut que cette

conversation ne soit pas interrompue brusquement, madame ordonne à sa suivante de renvoyer tous les importuns, et surtout de l'avertir si monsieur revenait. La suivante fidèle va se mettre en vedette. Qui guette-t-elle? Croque-Mitaine.

Ce brave marchand de la rue Mouffetard saisit le jour où sa moitié dîne en ville pour mener promener, au Jardin des Plantes, une jolie petite brunette qui ne peut sortir que le dimanche, et près de laquelle il se fait passer pour garçon. Quoique certain que sa femme est dans un autre quartier, le pauvre homme pâlit et rougit, lorsque de loin il aperçoit un chapeau rose et une robe jonquille : c'est le costume de son Croque-Mitaine. Il veut faire l'aimable, le galant avec sa brunette, mais la peur de Croque-Mitaine le poursuit partout. En entrant au Jardin des Plantes, il regarde de loin, avant de se risquer dans une avenue...

Mais tout à coup il devient tremblant, il pousse un cri d'effroi... Il quitte le bras de sa demoiselle, et se sauve... Il vient d'apercevoir Croque-Mitaine dans l'allée des bêtes à cornes.

Ce jeune homme est un auteur dont on joue ce soir une pièce nouvelle. L'espérance le soutient, ses amis seront là. Il se rend gaîment au théâtre, rêvant déjà un succès. La toile se lève : la pièce commence, cela va bien d'abord, puis mal, puis encore plus mal... Quel bruit! Quel tapage! Quels sifflets! Le pauvre auteur se sauve en se bouchant les oreilles... Le parterre était plein de Croque-Mitaines.

À six ans, Croque-Mitaine est un homme tout noir

qui emporte les petits enfans ; à vingt ans , c'est un créancier ; à trente , c'est une femme jalouse ou un mari grondeur ; à quarante , ce sont les cheveux qui grisonnent ; à cinquante , c'est la goutte ou les rhumatismes ; à soixante , c'est la peur de la mort ; un peu plus tard , c'est la mort elle-même , qui ressemble assez au petit homme noir qui nous effrayait dans notre enfance , et qui nous a suivis sous différentes formes , dans tout le cours de notre vie.

LE REZ-DE-CHAUSSÉE.

C'est un ami du ménage ,
Vieux garçon du voisinage ,
Vrai furet de rendez-vous ,
Voulant tout voir, tout connaître ,
Épiant tout ce qu'on fait ,
Écoutant à sa fenêtre
Caché derrière un volet , etc.

— *L'Écarté, Contes en vers.* —

C'est bien avantageux de loger au rez-de-chaussée : d'abord vous n'êtes point essoufflé en entrant chez vous ; mais, ce n'est point tout encore ; depuis que je demeure au niveau du sol , je sais tout ce qui se fait dans le quartier ; les aventures les plus secrètes me sont connues , et cependant je ne bouge pas de chez moi , je ne vais pas chez mes voisins , et je ne parle jamais avec ma portière. Comment faites-vous ? me dira-t-on. Ah ! c'est bien innocemment que j'ai connu l'avantage de ma position.

Mes fenêtres donnent sur une rue qui est assez passante, elles sont garnies de persiennes. L'autre soir, après avoir fermé ces bienheureuses persien-

nes, j'étais resté contre ma fenêtre pour prendre le frais, je n'avais pas encore de lumière, tout à coup une voix retentit à mon oreille, et, sans écouter, je ne puis faire autrement que d'entendre.

C'était un jeune garçon d'une boutique voisine, qui causait avec une petite bonne de la rue, et les imprudens s'étaient arrêtés tout contre mes persiennes.

« Ah! vous voilà, mamzelle Louise, il y a deux
» heures que je vous guette; je craignais que vous
» ne pussiez pas sortir ce soir. — Oh! dame! mes
» maîtres n'en finissent pas! monsieur est si lent!
» madame si exigeante!... On n'a jamais un moment
» à soi. J'vas chercher du sirop chez l'épicier, je n'ai
» qu'un moment... — Mais quand donc pourrons-
» nous être ensemble... un peu plus long-temps?...
» — Je ne sais pas... Ah! dimanche, je crois qu'ils
» vont à la campagne; je m'habillerai, et nous irons
» promener... — Nous prendrons une voiture.....
» — Oh! non, ça dépense de l'argent; je ne veux
» pas vous *induire* en frais : je veux bien faire un
» bon ami, mais je sais ce que c'est que l'écono-
» mie!...

» — Ah! mamzelle Louise! je vous aimerai bien!
» — Et moi aussi, monsieur Jules. — Mais, dites-
» moi bien franchement, là..... suis-je le premier
» qui... le premier que... que vous aimez enfin? —
» Oh! mon Dieu oui! monsieur Jules : j'ai ben connu
» un peu mon cousin le dragon, mon pays le cui-
» rassier, un de nos voisins qui vient de s'établir
» frotteur, et puis un petit domestique de mes an-

» ciens maîtres, mais je ne les aimais pas... ainsi c'est
» bien comme si vous étiez le premier. — Ah ! tant
» mieux ! je suis ben content !... Allons, à diman-
» che, mamzelle Louise. — A dimanche, monsieur
» Jules. Je vous attendrai dans la petite rue, pour
» qu'on ne jase pas dans le quartier..... Ils sont si
» méchans ! »

Le couple s'est séparé ; je faisais mes réflexions sur le bonheur de M. Jules, quand un homme vint se jeter brusquement contre mes persiennes, et y resta collé tout en se parlant à lui-même.

« Ce maudit vin de cabaret ne vaut pas le dia-
» ble !... ça vous donne soif pour quinze jours...
» C'est singulier, à peine si j'ai bu, et je ne peux pas
» trouver ma porte... Est-ce que je me serais trompé
» de rue ?... Non, v'là ben la maison du pâtissier
» dont la femme est si jalouse, qu'elle ne veut pas
» qu'il porte en ville... V'là ben la boutique de l'é-
» picier qui fait du chocolat avec des lentilles... V'là
» la demeure de ces demoiselles de modes, qui sor-
» tent le soir les yeux baissés et ne reviennent pas
» coucher... Allons, en avant... ma porte est là-
» bas, il faut que je la trouve... »

Mon ivrogne s'est éloigné ; j'étais encore tout surpris de m'être trouvé, sans l'avoir cherché, le confident de tout le monde, lorsque j'entends sonner chez moi ; j'ouvre, c'est un de mes amis qui demeure au bout de la rue. « Que diable fais-tu sans lumière ? » me dit-il. Je le prends par la main ; je le fais asseoir contre ma croisée. « — Reste là, » lui dis-je, « tu » vas connaître les avantages du rez-de-chaussée ;

» probablement il nous arrivera bientôt des ca-
» seurs. »

En effet, comme j'achevais ces mots, j'entends tousser contre mes persiennes. « On attend quel-
» qu'un, » dis-je à mon ami, « ne souffle pas! »

Le monsieur qui se tenait là y reste encore quelques minutes seul, mais enfin une dame arrive.

« Vous avez bien tardé, » lui dit-il, « je commen-
» çais à m'impatiser. — Ce n'est pas ma faute, »
répond la dame, « mon mari vient seulement de
» sortir; j'ai cru qu'il ne s'en irait jamais!... Mais
» hâtons-nous de quitter cette rue... je ne veux pas
» rester ici... »

« Eh bien! » dis-je en me tournant vers mon
ami... Mais il courait alors vers la porte en s'écriant :
« Ah! la scélérate!... la perfide!... elle me disait
» qu'elle avait la migraine!... qu'elle voulait se cou-
» cher!... »

Il est parti... Maladroit! qu'ai-je fait!... C'est sa
femme qu'il vient d'entendre au travers de mes per-
siennes! mais pouvais-je deviner cela!... Mesdames,
croyez-en mon conseil : ne vous arrêtez plus pour
causer devant les fenêtres d'un rez-de-chaussée.

QUELQUES PENSÉES

D'UN HOMME DE TRENTE ANS.

On dit que les grandes pensées viennent du cœur : les petites en viennent aussi ; et leur petitesse est la preuve la plus sûre de leur origine.

— Mad. NECKER. —

A quinze ans , je trouvais qu'un homme de vingt-cinq était déjà trop raisonnable ; à vingt-cinq je regardais un homme de dix-huit ans comme un enfant ; aujourd'hui , il me semble qu'on doit être encore fort jeune à quarante ans.

Je me suis aperçu que le meilleur ami d'un homme est une femme.

Pour vous assurer de l'amitié d'un homme , mettez-le à l'épreuve ; pour compter sur l'amour d'une femme , ne l'y mettez jamais.

Je n'ai encore pu décider quel est en amour le plus heureux , de celui qui trompe , ou de celui qui est trompé... Je crois qu'il faut prendre son parti , et être tous les deux.

Plus on vieillit , plus on aime les femmes jeunes. A dix-huit ans , elles nous plaisent toutes ; à vingt-quatre ans , on est souvent amoureux d'une femme de trente-six ; mais , à trente , on les préfère de vingt-quatre. Probablement qu'en grisonnant on n'aime plus que les jeunes filles.

Autrefois je pleurais pour un bal , un spectacle , un plaisir manqué : l'âge est venu , je suis raisonnable ; je ne pleure plus , mais je m'amuse moins.

En amitié , j'aime l'accord ; en amour , j'aime les contrastes.

Quand on devient amoureux , on ne croit jamais pouvoir cesser d'aimer ; quand on n'est plus amoureux , on s'étonne de l'avoir été.

En avançant dans la vie , on acquiert de l'expérience , mais on perd des illusions ; l'expérience rend défiant , les illusions rendent heureux ; on perd donc plus qu'on ne gagne.

Quand je me rappelle les folies que j'ai faites à dix-huit ans , pour des objets qui le méritaient si peu , j'en ai quelquefois des regrets. Quand je me souviens du plaisir que j'avais à les faire , je voudrais ne pas être plus sage , afin de recommencer.

A quinze ans , j'allais courir et me promener gaiement dans le jardin du Père Lachaise. A vingt ans , je m'y promenais , mais je n'y courais plus , maintenant je vais quelquefois y rêver. Dans quelques années , j'irai sans doute plus rarement. Lorsqu'on est vieux , je conçois qu'on dirige sa promenade d'un autre côté.

Je comprends qu'on se lasse du bal , du spectacle ,

du jeu ; je ne conçois pas qu'on se lasse de l'amour , de la lecture et de la musique.

A vingt ans , je trouvais que les cheveux blancs vieillissaient considérablement ; maintenant il me semble que cela ne change rien à la physionomie : depuis quelques mois je m'en suis vu plusieurs.

En acquérant de l'expérience , on apprécie à leur juste valeur les vaines promesses , les discours et les sermens des hommes ; mais on se laisse toujours prendre aux promesses , aux sermens et aux douces paroles d'une femme.

LE MYOPE.

Pour mainte erreur je fus répréhensible ;
Ma faible vue en est cause en tous lieux ;
Mais je crois bien que mon cœur trop sensible
Pour me tromper s'entend avec mes yeux.
Sexe charmant , on me voit sur vos traces ,
En clignotant risquer de doux propos ,
Sans y bien voir je devine vos graces ,
Je n'aperçois point vos défauts.

— P. DE K. —

C'est une chose bien cruelle que d'avoir la vue basse ; cela vous expose à commettre mille gaucheries , mille quiproquos ; cela vous fait faire de grandes maladresses , et vous entraîne souvent dans de méchantes aventures où vous donnez tête baissée , croyant être un heureux mortel... et bien sot , ensuite , en reconnaissant votre erreur.

Avez-vous la vue basse ; quand vous entrez dans un salon vous regardez d'un air effaré , cherchant le maître ou la maîtresse de la maison , qui sont quelquefois près de vous. Vous ne reconnaissez pas vos connaissances qui vous saluent , et vous souriez d'un air aimable à des gens qui ne vous connaissent pas.

Dans la rue, vous ne distinguez les traits de personne, et vous passez pour impoli, parce que vous regardez, sans les reconnaître, des gens avec qui vous avez causé la veille.

Tout cela n'est rien encore auprès des méprises auxquelles une vue basse peut donner lieu et dont l'auteur de *la Petite Ville* nous a offert un exemple si comique. Je vais raconter franchement ce qui m'est arrivé dernièrement par suite de ma mauvaise vue.

J'étais au spectacle seul, par conséquent je pouvais me permettre de lorgner en amateur les beautés qui garnissaient la salle.

Je remarquai une jeune femme, mise avec goût, mais sans recherche, et dont la figure me parut charmante. J'admirais surtout la fraîcheur de son teint, son air de décence, de candeur, d'innocence. Auprès d'elle était une femme âgée, qui me sembla fort respectable; elle parlait peu, mais paraissait si tendrement attachée à la jeune personne qui la nommait sa tante, que j'en fus attendri.

M'approchant de ces dames, je trouvai moyen d'entrer en conversation. La vieille ne me répondait que laconiquement, et son air était un peu sévère; mais la jeune m'adressait des questions d'une naïveté qui me charmait. Je jugeai que ces dames étaient de province et n'avaient pas l'habitude du spectacle. Peu à peu nous causâmes davantage; la tante se montra plus liante; quoique ne me répondant que des oui et des non, elle y mettait un ton de gaieté qui me charmait. Enfin, la pièce étant finie, j'offris

mon bras, on fit beaucoup de façons; on l'accepta enfin. Chemin faisant, je demandai la faveur d'offrir quelquefois des billets; on finit par accepter aussi. Ces dames témoignant le désir d'aller au Musée, je leur promis de les y mener le surlendemain samedi, jour où l'on n'entrait qu'avec des billets. L'heure fut prise, et je quittai ces dames à la porte de leur maison, qui, malgré l'obscurité, ne me parut pas fort belle; mais les gens de province se logent où ils peuvent.

En rentrant chez moi j'apprends que l'on m'a rapporté ma carte du Salon, pour le lendemain, et que la personne à qui je l'avais prêtée, ne pouvant y aller le vendredi, me prie de la lui conserver pour le jour suivant. « En ce cas, me dis-je, j'irai demain » chercher mes provinciales, au lieu de n'y aller que » samedi; cela leur sera sans doute indifférent. »

Le lendemain, à onze heures, qui était l'heure convenue, je me rends à la maison où j'ai quitté mes dames, et je demande à une fruitière qui sert de portier : « Madame de Saint-Julien? — Montez au » quatrième, » me dit-on, « la porte en face d'un » endroit que vous reconnaîtrez facilement. »

Diable!... voilà qui me fait déjà faire des réflexions sur ma belle conquête. Je monte cependant un escalier sale et noir. Me voici tout en haut... Je sens que je suis arrivé.

Frappons à la porte en face... J'entends chanter... c'est sans doute la femme de chambre... Pour la domestique d'une demoiselle modeste, elle chante des couplets bien gaillards. Mais la porte n'est pas

fermée... je la pousse... j'entre... Ah ! quel singulier tableau !...

Dans le fond de la chambre, un lit sans rideaux ; sur une vieille commode antique , une jolie toilette moderne dont la glace est brisée. Un guéridon sur lequel sont les débris du souper et les apprêts du déjeuner ; des chaises dépareillées ; une dormeuse neuve , couverte de taches. Sur la cheminée un peigne, un voile , un volume de roman et un jeu de cartes. Ici un beau châle jeté sur des pantoufles , là-bas un chapeau à plumes placé sur un pot à l'eau. Au milieu de ce chaos j'aperçois ma jeune niaise de la veille , qui était bien celle que j'avais entendue chanter , et qui maintenant a le teint plombé , les yeux ternes et creux , l'air effronté , le maintien hardi , et part d'un éclat de rire en me voyant rester ébahi devant elle.

Mais ce n'est pas tout : une vieille femme déguenillée, échevelée, monte l'escalier en criant d'un ton poissard : « C'te chienne de fruitière qui veut me faire » payer l'angleterre six sous le quarteron ! J'ai » dit : Ma petite , j'en ai vendu avant toi. »

C'était madame de Saint-Julien... O maudite vue basse !... où me suis-je fourré ! Je descends l'escalier quatre à quatre au risque de me rompre le cou.

L'HABITUDE.

Le bonheur se forme , dit-on ,
Des habitudes de la vie : ,
Le sage l'a dans sa maison ,
L'amant auprès de son amie.
A tout on peut s'accoutumer :
Ma Clara , faisons-en l'étude :
Si tu le veux , de nous aimer
Nous allons prendre l'habitude.

— P. DE K. —

L'habitude est , dit-on , une seconde nature , et chaque jour , en effet , nous avons la preuve qu'une habitude devient pour nous un besoin ; nous ne la suivons pas toujours par goût et par plaisir , mais la seconde nature nous entraîne et nous ne résistons pas.

Cette puissance de l'habitude est si grande , qu'il y a des gens qui font tout mus par elle , lorsque leurs penchans les porteraient à se conduire autrement. J'ai connu un monsieur qui , depuis trente ans , déjeune tous les matins avec de la panade. « Vous » l'aimez donc beaucoup ? » lui dis-je un jour. « — Ma » foi , non , je ne l'aime pas : mais l'habitude... — » Elle vous est peut-être ordonnée par votre médecin » cin ? — Pas du tout , mon médecin m'a dit que je

» pouvais manger ce qui me ferait plaisir. Mais que » voulez-vous ? je suis habitué à la panade. »

Que de gens dans le monde ressemblent à cet homme, et passent leur vie à faire des choses qui les ennuiant, à fréquenter des sociétés dans lesquelles ils ne s'amuse point, à voir des gens qu'ils n'aiment guère, à garder des maîtresses qu'ils n'ont jamais aimées, et à se rendre tous les soirs à un théâtre où ils dorment, comme mon monsieur mangeait tout les matins sa panade, par habitude !

C'est par habitude que Florimond se plaint de sa santé ; on ne le voit jamais malade ; il fait ses trois repas par jour, dort la grasse matinée, n'a ni migraine, ni toux, ni maux de nerfs ; mais quand vous lui demandez des nouvelles de sa santé ; il hoche la tête et répond d'un air affecté : « Comme cela !... bien » doucement !... »

Ce gros marchand a gagné en quinze ans vingt mille livres de rente, avec lesquelles il pourrait vivre heureux. Vous croyez peut-être que, depuis quinze ans, il s'est félicité de sa constante prospérité, qu'il a remercié la Providence de la réussite de toutes ses entreprises : détrompez-vous ; il n'a pas cessé de se plaindre de la dureté des temps, de la stagnation du commerce et des affaires. « On ne fait rien, » voilà son éternel refrain. Le pauvre homme !... mais se plaindre est chez lui une habitude.

Julie a du babil, du jargon ; elle tranche et décide sur tout, quoiqu'elle ne sache rien à fond ; mais depuis sa jeunesse on lui a donné la réputation de femme d'esprit, et quoiqu'elle n'ait rien fait pour la mériter, on la lui donne encore par habitude.

Armand et Laure se disputent sans cesse : si le mari veut sortir , la femme veut rester à la maison ; si elle témoigne le désir de se promener , monsieur trouve qu'il fait un temps détestable ; l'un soutient qu'il pleut quand l'autre dit qu'il fait beau. Si le mari caresse son fils , la femme le gronde ; si la maman embrasse sa fille , le père la met en pénitence. Sur les objets les plus futiles on voit ces deux époux se quereller , et cependant quand Laure ne voit point son mari elle s'ennuie ; si le mari ne trouve pas sa femme chez lui , il ne sait qu'y faire... Ils ne peuvent se passer l'un de l'autre... Ce n'est pas l'amour qui produit cela , c'est l'habitude.

C'est par habitude que nous adoptons une place au spectacle , et que nous nous trouverions mal ailleurs , lors même que nous y serions mieux. C'est par habitude que nous nous tenons voûtés ou penchés. C'est par habitude que nous gardons un domestique qui nous sert mal , un tailleur qui nous prend trop cher. C'est par habitude que l'on fait des plaisanteries sur les maris , ce qui n'empêche pas ceux qui en font de se marier. C'est par habitude qu'un époux laisse sa femme se promener avec son ami intime. C'est souvent par habitude que l'on fait des sermens et des déclarations d'amour ; c'est quelquefois par habitude que l'on est infidèle ; enfin c'est par habitude qu'un vieillard octogénaire , aveugle et paralytique , est désolé de quitter la vie. « A quatre-vingts » ans , » lui dira-t-on , « il est bien temps de renoncer » à l'existence. — Au contraire , » répondra-t-il , « c'est » bien plus difficile , on en a tellement l'habitude ! »

VERRES DE LA LANTERNE MAGIQUE.

Vous n'y verrez ni la création du monde ,
ni l'histoire universelle en abrégé. L'auteur n'a
pas tout embrassé , mais il a des tableaux assez
vrais et assez curieux.

— PICARD , *les Provinciaux*. —

Attention , messieurs et dames : nous avons l'honneur de vous offrir premièrement le tableau d'une fête champêtre aux environs de Paris.

C'est la fête des Loges près de Saint-Germain. Cette fête est une des plus brillantes et des mieux composées , parce qu'étant plus éloignée de la capitale que Saint-Cloud , Vincennes , Pantin et autres lieux , les modestes bourgeois de Paris ne peuvent s'y rendre à pied , portant le pâté dans une serviette et le fin melon sous le bras. Pour aller aux Loges , il faut nécessairement faire la dépense d'un voiture ; tout le monde ne peut pas se permettre cela.

Voyez quelle file nombreuse d'équipages arrêtés dans ce bois ; des landaux , des calèches , des tilbu-

rys !... La société doit être choisie , direz-vous : elle le serait , en effet , si toutes ces voitures appartenaient aux personnes qu'elles ont amenées.

Enfonçons-nous un peu dans le bois ; mais prenons garde de tomber sur les rôtis que l'on a disposés , de distance en distance , dans ces cuisines creusées sous le gazon. Le bois retentit des éclats de la joie du paysan et de la gaité du citadin. De tous côtés on rit , on danse ou l'on mange. Sous ces tentes dressées à la hâte , se sont établis des traiteurs ambulans ; vous voyez des pyramides de poulets , de pigeons et de saucissons ; ce dont vous feriez peu de cas à la ville vous semble délicieux à la campagne ; ces belles dames même ne dédaignent point le morceau de veau cuit sur le gazon , et que souvent la poussière a assaisonné.

Mais voyez sur la droite comme ce bal est brillant ; c'est celui du beau monde ; les villageois n'y sont point admis. On danse quoiqu'on n'en ait pas trop l'air ; mais c'est le bon genre maintenant de danser comme si on ne dansait pas ; en revanche on se fait des mines , on se donne des airs *penchés* , on se glisse quelques mots à l'oreille , et on se serre la main bien délicatement.

Regardez à gauche : c'est un bal villageois ; celui-ci est tout l'opposé de l'autre ; les paysans sautent à qui mieux mieux ; les paysannes se trémoussent ; s'ils ne suivent pas toujours la mesure , du moins , en les regardant , est-on certain qu'ils dansent. Le premier est le bal policé , celui-ci est le bal de la nature. Passons à un autre tableau.

J'ai l'honneur de vous offrir l'atelier d'un peintre célèbre. Si vous voulez avoir l'image d'un beau désordre qui n'a pas été calculé, examinez l'intérieur de cet atelier pendant que l'artiste, donnant l'essor à son génie, achève un tableau d'histoire qui doit augmenter encore sa réputation.

Regardez cette table placée à droite, et sur laquelle sont les restes d'un déjeuner ; que ce désordre ne vous effraie pas : rappelez-vous que c'est à la confusion des langues des fondateurs de la tour de Babel que nous devons la naissance des divers idiomes, et songez qu'au sein des contrastes on trouve souvent des leçons de philosophie. Cette table nous en fournit plusieurs.

Voyez cette bouteille à couleurs et ce flacon qui sort du sac d'une petite maîtresse ; la tête de la Vénus de Médicis sur un morceau de fromage ; le chapeau sale et crasseux du modèle couvrant la tête d'un empereur romain ; du jambon dans un casque grec ; trois phalanges de doigt sur un petit pain ; un pied de Diane sur le fémur d'Antinoüs ; une bouteille d'huile grasse sur un foulard ; du vermillon sur une tête de mort ; une tunique grecque enveloppant des cigares , et sur une Sainte - Bible des chansons de Béranger.

Cette table nous montre le néant des grandeurs humaines. Il en est des hommes comme des choses. Un temps viendra où nous nous trouverons placés près d'un être qui nous fut constamment étranger.

Mais pardons, messieurs et dames, j'oublie quel-

quefois que je dois vous montrer la lanterne magique , et non vous faire de la morale. Mon penchant au bavardage m'emporte souvent!... Passons à un autre tableau.

Voyez quel site enchanteur , quelle belle nature ; comme ces arbres sont verts , ces gazons fleuris , ces eaux transparentes , et ces nuages azurés : c'est l'intérieur de *la lune* , vue prise du pont des Arts. Ceci est de la plus grande exactitude ; l'artiste , avec un télescope qui le transportait sur les lieux , distinguait si bien les habitans de la lune , qu'il apercevait même ceux qui étaient descendus dans leur cave ; car il y a des caves dans la lune , et on y boit du vin fait avec du raisin sans pépin , qui est très-commun dans ce pays-là. La chère y est fort bonne ; on y vit bien ; aussi les *lunatiques* sont-ils très-gras. Le pays a beaucoup d'agrémens ; il y fait jour pendant quarante-huit heures ; les soirées y sont très-courtes : voilà sans doute pourquoi on n'y a pas encore introduit l'éclairage par le gaz. Les maisons sont hautes comme les tours de Notre-Dame , et les plus petits arbres s'élèvent au-dessus des maisons. Mais vous désirez peut-être connaître un peu les mœurs des habitans : examinons les détails du tableau.

A la fenêtre de cette maison , remarquez cette jeune fille : ses regards sont constamment tournés vers le même point. D'abord sa figure exprimait le plaisir ; il brillait dans ses yeux ; un vif incarnat colorait ses joues , et elle passait fréquemment ses jolis petits doigts dans les boucles de ses cheveux , afin

de réparer le désordre que l'air apportait dans sa coiffure. Alors elle chantait à demi-voix , et souriait en regardant le chemin par lequel doit venir celui qu'elle attend. Mais depuis quelques instans , elle ne chante plus ; ses cheveux flottent à l'abandon ; la rougeur de ses joues a disparu ; ses yeux expriment la crainte , l'inquiétude ; son sein palpite... les battemens de son cœur sont plus rapprochés : il ne vient pas , et l'heure qu'il avait fixée est passée depuis long-temps. Mille pensées l'agitent ; mille soupçons se présentent à son esprit. Où est-il ? Que fait-il à présent ? C'est ainsi que se terminent toutes ses conjectures. Que l'attente est pénible ! Chaque instant est un siècle de plus , et l'imagination augmente les souffrances du cœur. Peut-être il est près d'une rivale ; il lui fait les plus doux sermens , lui prodigue les plus tendres caresses !... Pauvre petite !... Déjà ses larmes coulent... Mais quel changement subit ! Quelle expression de plaisir se fait jour parmi ses pleurs ! Quelle rougeur a coloré son charmant visage !... Qu'elle sourit avec ivresse !... Elle l'a vu , elle veut le gronder pour cette heure d'attente ; mais elle n'en aura pas la force : mal passé n'est plus qu'un songe. En amour , un instant de bonheur fait oublier un siècle de peine.

Voilà , mesdames , comme les femmes aiment dans la lune ; c'est à vous de me dire si vous éprouvez les mêmes tourmens , les mêmes craintes , lorsque vous attendez celui que vous aimez.

Mais pénétrons dans ce boudoir. Qu'a donc cette jeune femme ? Elle est triste , elle soupire , se désole !...

Son mari lui aurait-il fait infidélité ? Non : ce n'est pas de son mari qu'elle s'occupe. Son cachemire serait-il moins beau que celui de son amie ? Ne l'aurait-on pas invitée à danser au dernier bal ?... C'est bien pis que tout cela, ma foi !... Elle vient de se trouver un cheveu blanc !... Un cheveu blanc !... Et elle n'a que vingt-neuf ans ! En vain sa femme de chambre lui a juré qu'il était blond argenté. « Non, » non, » s'écrie-t-elle, « il est blanc, j'en suis sûre !... » A vingt-neuf ans des cheveux blancs !... Mais c'est » cruel !... c'est affreux !... Je suis donc déjà vieil- » le !... Dans quel temps vivons-nous ! Et cependant » madame Valmont a quarante-cinq ans, et ses che- » veux sont d'un noir d'ébène... Elle se les teint » peut-être !...

» — Madame, lui dit sa femme de chambre, ma- » demoiselle Isaure, qui n'a que vingt-cinq ans, » est déjà obligée de porter un tour... Oh ! il n'y a » plus d'âge pour blanchir !... »

Ce discours console un peu la jeune femme. Vous voyez, mesdames, que dans la lune les cheveux blancs font peur à la beauté, à laquelle, cependant, ils donnent un air fort respectable. Mais ces dames ne tiennent pas à ce qu'on les respecte ; elles veulent qu'on les aime... c'est des dames de la lune que je parle.

Occupons-nous un peu des hommes maintenant : quel est ce gros papa qui se promène dans ce beau jardin, en se donnant un air d'importance tout-à-fait comique ? C'est M. Jonas, qui s'est dit à quarante ans : « C'est bien singulier ! j'ai de l'esprit, de la » fortune, de la tournure, et je ne puis réussir à

» rien ; je manque toutes les affaires que j'entre-
 » prends ; je ne me connais point d'amis ; personne
 » ne fait attention à moi. Marions-nous ; prenons
 » une jolie femme ; cela me donnera de la considé-
 » ration dans la société. »

En effet, M. Jonas s'est marié ; son épouse est gaie , vive , aimable ; elle raffole de la musique et de la danse, et la maison de M. Jonas devient le rendez-vous des jeunes gens à la mode. Le cher mari a plus d'amis qu'il n'en peut compter. C'est à qui lui rendra service et lui fera des politesses. Le pauvre homme est dans l'enchantement !... Il paraît qu'on éprouve dans la lune l'influence du cotillon.

Mais regardez de ce côté : vous verrez des fats qui tranchent et décident sur ce qu'ils ne connaissent pas , tout en arrangeant le nœud de leur cravate, ou en ébouriffant leurs cheveux ; vous verrez des gens de mérite modestes , qui s'éloignent de la foule , et vont chercher le plaisir dans l'étude , le culte des arts et les charmes de l'amitié. Là-bas , ce sont de gros mondors , riches traitans , qui rassemblent à leur table tous les gens marquans de la ville ; ils donnent des dîners magnifiques , dont les frais suffiraient pour nourrir dix pauvres familles. Ici , vous verrez des hommes gorgés de richesse , qui sollicitent encore , tournant sans cesse leurs regards et leur sourire du côté du pouvoir , louant aujourd'hui ce qu'ils ont déprécié la veille , et dénigrant demain ce qu'ils auront loué aujourd'hui , suivant que cela peut servir leur cupidité et leur basse ambition. Regardez : vous verrez encore des hommes de let-

tres envieux de leurs confrères , des sots bouffis de vanité, des moralistes sans honneur , des hypocrites en faveur , des rigoristes sans probité, des catons sans humanité , des censeurs sans vertu.

Mais pour voir toutes ces belles choses , est-il bien nécessaire de regarder dans la lune ?... Redescendons sur la terre, messieurs et dames, et passons à un autre tableau.

LE VILAIN.

Les vilains , on nous l'assure ,
Sont fort communs en ce temps :
Tel ne l'est pas de figure ,
Qui l'est beaucoup au-dedans.

— * * * —

Je n'entends pas , par vilain , un de ces pauvres serfs du bon vieux temps qui n'était pas l'âge d'or pour tout le monde. Grace au ciel , nous n'avons plus de semblables vilains ; les habitans des campagnes peuvent maintenant se marier avec leur mie , sans redouter le droit du seigneur ; un collecteur insolent ne vend pas leurs meubles pour leur faire payer la taille ; et , quoi qu'en disent certains partisans des anciennes coutumes , depuis l'abolition de celles-ci , le blé et la vigne n'en poussent pas moins bien.

Mon vilain est tout bonnement un homme qui pousse l'économie jusqu'à la vilenie , et qui cache sa laderie sous le nom d'économie. On reconnaît aisément un vilain ; ces gens-là ne peuvent jamais faire quelque chose de bien , il faut qu'ils gâtent tout par

leur penchant à la lésinerie, par leur désir d'épargner, de rogner, de réformer, d'économiser et d'amasser. Hélas ! si le progrès des lumières a fait disparaître les vilains dont nous parlions précédemment, je crains bien qu'il ne soit impuissant contre ceux-ci.

M. Rognard est vilain depuis qu'il est au monde. En nourrice, on le voyait mettre du sel dans la bouillie pour économiser le sucre, et se servir de l'écuelle de ses camarades pour ne point user la sienne. En grandissant, M. Rognard est toujours resté vilain. A l'école, il mangeait son pain sec ou demandait du fromage à ses camarades pour conserver le sien. Le dimanche, il aimait mieux ne point sortir que de mettre son habit et son chapeau neuf. L'âge n'a fait qu'augmenter sa vilenie : M. Rognard ne peut jamais se décider à acheter un habit. Quand il faut absolument en venir là, il se rend chez le marchand de drap et n'en prend pas assez. Mais en vain le tailleur crie. « Je veux que vous me fassiez un habit avec cela, » dit Rognard, « et je le veux » bien large et bien long. » Quand son habit est vieux, il le fait retourner ; quand il a été retourné il le fait teindre.

M. Rognard passe son temps à chercher les restaurants à bon marché. Il court aux vingt-deux sous, aux seize sous, où l'on a trois plats et le potage. « Ces gens-là sont-ils fous, » dit M. Rognard, « de » croire que je mangerai quatre plats ! Ne m'en servez que deux, » dit-il au traiteur, « et donnez-moi à dîner pour onze sous. »

Comme le traiteur ne consent pas à ce marché-là, notre vilain emporte toujours deux plats de son dîner dans une boîte de fer-blanc.

Une seule fois, M. Rognard a été amoureux, mais un vilain ne saurait l'être long-temps ; forcé de faire un cadeau à sa dame, il courait toutes les boutiques, demandant un châle qui eût quelques défauts, afin de le payer moins cher. Un jour, étant allé au spectacle avec un billet qu'on avait donné à sa belle, celle-ci eut le malheur de lui demander à se rafraîchir, et, pendant que M. Rognard était allé sur le boulevard lui acheter une pomme, elle se fit apporter une limonade. Rognard manqua étouffer de colère ; pour payer la limonade il se disputa pendant une heure avec le garçon, auquel il voulait faire le compte du sucre et des citrons. Depuis ce jour le vilain ne revit pas sa maîtresse et jura de n'en plus avoir.

Une de ses connaissances voulait le marier, et lui avait trouvé un assez bon parti. Après avoir long-temps réfléchi, M. Rognard refusa. « Eh quoi ! » lui dit-on, « vous ne voulez pas d'une femme qui » vous apporte une bonne dot ? — Ma foi, non, » répondit le vilain, « je ne veux pas, pour une dot, » être obligé de lui donner tous les jours la moitié » de mon dîner. »

LES JEUX INNOCENS.

LE PIED-DE-BŒUF.

Il est des plaisirs pour chaque âge ;
Ne changeons point l'ordre du temps ;
Que l'enfant goûte sans orage
Les illusions du printemps.
Laissons l'amour à la jeunesse ,
Plus tard la raison doit venir ,
Et pour charmer notre vieillesse ,
Contentons-nous du souvenir.

« Nous avons deux heures devant nous , » dit la jolie Adeline à ses compagnes. « On vient de commencer un boston dans le salon , il durera long-temps : madame de Bermont en est , et vous savez le temps qu'elle met à réfléchir si elle *demandera* ou si elle *soutiendra*. Faisons quelque chose... » Jouons aux petits jeux. »

Les petits jeux sont acceptés ; les jeunes personnes s'asseyent , se rapprochent ; les jeunes gens deman-

dont la permission de prendre part aux jeux innocens, elle leur est accordée. On forme le rond. Mais il manque quelqu'un, une grande blonde qui cause avec un vieux monsieur dans un coin du salon.

« Venez donc, Clarisse, » lui disent les demoiselles. « — Non, je vous remercie, je ne joue pas, » répond mademoiselle Clarisse d'un air compassé. Aussitôt toutes les jeunes filles se regardent entre elles en souriant avec malice, et l'on entend ce petit murmure de chuchottement.

« Qu'elle est ridicule!... — Mais voyez donc ce » caprice, mademoiselle qui ne veut pas jouer aux » petits jeux ce soir!... — Ah! c'est pour se distinguer!... pour se donner un air raisonnable!... — » Eh non! ne voyez-vous pas qu'elle cause littérature, poésie, avec ce vieux monsieur; elle fait la » savante... Je suis sûre qu'il lui fait des complimens... elle est enchantée... Voyez comme elle » prend un air d'importance, elle se pince les lèvres. » — Elle! parler littérature!... Oh! ce doit être » curieux à entendre!... elle n'y connaît rien du » tout!... Figurez-vous que l'autre jour elle voulait » me soutenir que *le Solitaire* était de lord Byron. » — Ah! c'est délicieux!... — Depuis que son père » est monté en grade dans son bureau, mademoiselle se donne des airs .. ah! c'est trop drôle! — » Elle veut apprendre la géométrie. — Elle ferait » bien mieux d'étudier son piano, sur lequel elle » n'est pas supportable. — Et quelle voix crie!... » — Quand elle chante on croit qu'elle pleure.

» — Mais viens donc, Clarisse, viens donc, ma

» bonne amie, » reprend la demoiselle qui vient de parler en dernier. « — Non, mesdemoiselles, je ne » peux pas... voilà maman qui prend son châte. Il » faut que nous nous retirions de bonne heure, nous » partons demain pour la campagne du chef de di- » vision de mon papa. »

Toutes les jeunes filles se regardent de nouveau, en se mordant les lèvres pour ne point éclater. Enfin on se rappelle que l'on veut jouer aux petits jeux. Après avoir long-temps délibéré, on se décide pour *le pied-de-bœuf*, parce que cela ne dérange pas, il ne faut que se rapprocher. Et puis il y a certains jeunes gens qui ne seront pas fâchés de poser leurs mains sur celles de certaines demoiselles; on peut alors la serrer, la presser, sans que cela paraisse... Les cœurs sensibles tirent parti de tout.

Les mains se placent les unes sur les autres. Une, deux, trois... « Allez donc, monsieur, » dit-on à un jeune homme dont la main est la dernière, et qui ne pense pas à la retirer, parce qu'il l'appuie avec plaisir sur le genou d'une des amies de Clarisse. « C'est à vous à compter... A quoi pensez-vous » donc? — Ah! pardon, mademoiselle, je ne savais » plus le jeu. »

On compte: « Sept... huit...—Neuf, » dit une jeune personne de douze ans, et la pauvre petite croit saisir quelque chose, mais elle ne tient rien; elle est désolée. On recommence; une jolie brune se trouve la dernière, et, quand elle dit, neuf... la main d'un jeune homme se retire si lentement, qu'elle n'a pas de peine à la saisir... Il est si doux d'être attrapé par

une jolie femme. « Je tiens mon pied-de-bœuf , » dit-elle d'un air triomphant.

« Vraiment ! c'est bien malin, dit la jeune fille de » douze ans ; monsieur n'a pas été si complaisant » pour moi ! »

Patience , aimable enfant, tu promets d'être charmante ; encore trois ou quatre ans , et tu seras aussi heureuse aux jeux innocens.

REVUE DE BILLETS DOUX.

..... Laissons là le passé!

L'amour finit. Pourquoi? c'est qu'il a commencé :

Tel est l'ordre commun des choses de la vie.

— DEMOUSTIER. —

Dans un moment de désœuvrement on est souvent charmé de trouver de quoi chasser des pensées mélancoliques, ou des réflexions qui ne sont pas toujours aussi philosophiques qu'on le voudrait. Je me sens dans cette situation : pour me distraire, visitons cette cassette que je n'ai pas ouverte depuis bien long-temps; je ne sais plus ce qu'elle contient.

Que vois-je!... Une foule de lettres de diverses écritures... Ah! je me rappelle maintenant, c'est là que je serrais jadis les billets de mes belles. Plusieurs années se sont écoulées depuis, j'ai voyagé, couru le monde, on m'a oublié. C'est tout naturel! et la cassette est restée fermée. Relisons au hasard quelques-uns de ces billets; ils ne me causeront plus le même plaisir qu'autrefois; je sens pourtant qu'ils m'en feront éprouver encore. Le bonheur ne se compose-t-il pas de souvenirs et d'espérances?

« Cher ami, chaque jour je sens que je t'aime davantage, je ne puis être heureuse loin de toi; je ne vis plus; privée de ta présence, je languis, je

» souffre... je soupire sans cesse... Si tu cessais de
» m'aimer, il me faudrait mourir... Oui ! la mort
» serait préférable à ton inconstance !... »

C'était de la passionnée Rosemonde... Quel cœur brûlant ! quelle ame de feu !... Mais depuis ce temps elle s'est mariée, elle a eu trois enfans, et elle a pris tant d'embonpoint qu'elle ne marche qu'avec difficulté. Je l'ai aperçue il y a huit jours... On ne se douterait jamais, en la voyant maintenant, qu'elle a voulu mourir d'amour. Voyons-en un autre :

« Vous êtes un monstre, je vous hais, je vous dé-
» teste ; je me suis aperçue que vous faisiez les yeux
» doux à votre voisine. Si toutes les femmes vous
» connaissaient comme moi, aucune ne voudrait
» vous voir. Adieu, monsieur, n'espérez plus me
» tromper, tout est fini désormais entre nous. »

Ah ! charmante Hortense, je me souviens des scènes que vous me faisiez ! Femme fort aimable, fort spirituelle, mais trop jalouse, trop exigeante. Le lendemain du jour où je reçus ce billet de rupture, elle était chez moi à sept heures du matin. Passons à un autre :

« Mon Dieu ! mon bon ami, je ne sais ce que j'é-
» prouve maintenant ; mais, depuis que je vous con-
» nais, je ne suis plus la même. Maman me gronde
» de ce que je suis rêveuse ; est-ce ma faute à moi
» si je pense continuellement aux jolies choses que
» vous m'avez dites ? Je n'ai plus de goût à rien :
» mon piano m'ennuie, le dessin me fatigue, la
» danse même n'a plus de charmes pour moi. On
» me gronde parce que je suis pâle. Hélas ! je sens

» bien que je suis très-malade, car je soupire toute
» la journée, et j'ai le cœur gros comme si je vou-
» lais pleurer. Vous m'avez dit que vous m'appren-
» driez ce que c'est que ce mal-là : c'est pour le sa-
» voir que je vous écris en cachette. »

Aimable enfant ! que de naïveté, de grace, d'innocence... dans son style !... Qui aurait cru qu'au bout de six mois la perfide ne penserait plus qu'à son cousin le hussard... Fiez-vous donc aux ingénues ! Voyons celui-ci :

« Je suis bien étonnée, monsieur, que vous ayez
» manqué à notre rendez-vous : je ne suis point faite
» pour attendre en vain ; vous auriez dû montrer
» plus d'égards pour une femme comme moi, et ne
» pas me traiter comme toutes les grisettes que vous
» connaissez. »

Oh ! oh ! c'était de la prude Césarine qui dans le monde faisait la sévère, la cruelle, la dédaigneuse, tandis que dans le tête-à-tête... Et tout cela pour finir par épouser un apothicaire de province, qu'elle fait, je gage, enrager du matin au soir. Madame voulait passer pour une vertu farouche... elle se fâchait quand on chantait devant elle *le Sénateur*, ou *En revenant du Village* !... Oh ! les prudes sont aussi trompeuses que les ingénues ! Passons à un autre :

« Tu veux donc faire de moi une autre Nina ? Tu
» me condamnes à dire tous les jours : Ce sera pour
» demain. Mais demain vient et point de lettre, et
» encore il ne faut pas se fâcher, parce que tu ne le
» veux pas ! Mais avant huit jours je verrai tout ce

» que j'aime... cela t'est bien indifférent, à toi ! Si
» pourtant j'étais bien sûre de cela... je ne regarde-
» rais plus jamais ces vilains yeux qui portent un
» trouble charmant dans mon ame !... »

Aimable Eugénie... que j'aimais ton style naturel, naïf, et souvent spirituel, sans jamais viser à l'esprit. Que tu exprimais bien l'amour !... En lisant tes lettres j'étais transporté ! je le fus un peu moins quand je sus que tu en avais écrit autant à vingt autres avant moi. Oh ! les femmes !... les femmes !... Eh ! mais, quel est ce billet si bien plié, qui sent encore le musc et l'ambre ?

« Viens, je t'attends ; j'ai fait mettre les chevaux
» à mon vis-à-vis. Nous irons déjeuner à Enghien ,
» nous reviendrons dîner au Palais-Royal ; et nous
» irons le soir à l'Opéra ; je suis libre toute la jour-
» née. »

C'était la brillante Eléonore ; elle menait les plaisirs aussi vite que la vie : avec elle pas un moment d'ennui, mais il n'était guère possible de la connaître plus d'un mois, sous peine de se ruiner complètement. Pauvre femme ! je l'ai rencontrée hier dans la rue. Quel changement six années ont produit en elle ! j'ai aperçu une femme maigre, débile, mesquinement habillée, dont les traits et la tournure annonçaient le malheur : c'était Eléonore. Je n'ai pas osé l'aborder, j'ai craint de lui faire de la peine, et pourtant je voudrais lui être utile... Ne relisons plus. Je crois que j'aurais mieux fait jadis de brûler tout cela.

LE ROSIER.

Elle fut de ce monde , où les plus belles choses
Ont un pire destin ,
Et rose elle vécut ce que vivent les roses ,
L'espace d'un matin.

— MALHERBE. —

Si notre brillante et bruyante capitale est le centre des jeux , des plaisirs , des spectacles , des aventures piquantes et des scènes comiques ; les faits touchans , les actes d'amitié , de sensibilité , n'y sont pas non plus étrangers , peut-être même y sont-ils plus communs qu'on ne le pense. Si on les connaît moins , c'est que les Français , toujours portés à rire , aiment mieux raconter une plaisanterie qu'une anecdote sentimentale.

Dans un des quartiers les plus populeux de cette ville , habitait une pauvre femme qui , après avoir perdu successivement son mari et ses enfans , se trouvait forcée de travailler pour vivre. Elle n'était plus jeune et logeait au cinquième étage ; en considération de son âge , les personnes qui l'employaient lui faisaient porter de l'ouvrage et l'envoyaient reprendre , afin qu'elle ne se fatiguât pas en courses souvent répétées.

Dans une maison , en face de celle où logeait la

pauvre dame, demeurait une jeune fille de dix-huit ans, jolie, douce, sage, et cependant orpheline, vivant seule dans une petite chambre au sixième étage, dont la fenêtre donnait précisément en face de celle de la vieille dame.

La jeune fille brodait pour vivre, elle travaillait avec assiduité. Toute la journée, assise contre sa fenêtre, sa seule distraction était de soigner un beau rosier qu'elle plaçait tous les matins sur sa croisée. Probablement monsieur le commissaire ne regardait pas cette fenêtre-là.

Tout en brodant, la jeune fille aperçut sa voisine dont l'air respectable lui plut, parce qu'elle n'était pas de ces demoiselles qui tournent les mamans en ridicule. De son côté, la bonne dame était édifiée de la sagesse, de l'aptitude au travail dont la jeune brodeuse faisait preuve. On se salua, on se parla, puis enfin la jeune fille, en allant et venant pour rapporter son ouvrage, monta chez la vieille dame. Bientôt l'amitié la plus sincère s'établit entre ces deux personnes; quoique d'un âge différent, elles pensaient de même; la jeune regardait la plus âgée comme sa mère, et celle-ci croyait retrouver dans la jeune fille un des enfans qu'elle avait perdus.

Cette liaison durait depuis près d'une année; elle n'était pas de celles que le caprice forme ou détruit. Mais la jeune brodeuse tomba malade; l'excès du travail avait attaqué sa poitrine, et cette maladie cruelle, qui se développe souvent au printemps de la vie, fit en peu de temps, chez elle, de terribles ravages.

La plus grande peine de la jeune fille était de ne plus pouvoir aller aussi souvent près de celle qu'elle appelait sa mère. Bientôt il lui fallut renoncer entièrement à ce plaisir. Descendre six étages pour en remonter cinq autres , devenait trop fatigant pour la jeune malade qui chaque jour perdait ses forces , et , de son côté, la vieille dame ne pouvait plus que difficilement quitter son fauteuil.

Il fallut donc se contenter de se voir à la fenêtre. La jeune brodeuse y plaçait chaque matin son rosier pour le reprendre le soir. Tant que le rosier n'était pas sur la croisée , la vieille dame savait que sa jeune amie n'avait pas encore ouvert sa fenêtre; elle restait alors contre la sienne , et attendait qu'elle se montrât pour lui faire quelques signes d'amitié.

Chaque jour cependant le rosier se montrait plus tard , car la jeune malade ne pouvait plus être matinale... Elle s'éteignait sans le savoir ; mais sa pauvre voisine s'apercevait du changement effrayant qui s'opérait en elle , et quand le rosier tardait à se montrer , son inquiétude devenait plus vive.

La pauvre petite faisait un effort surnaturel pour atteindre et ouvrir encore sa fenêtre ; mais un jour cela lui fut impossible... sa vieille amie attendit vainement que le rosier parût... La journée s'écoula, et le rosier ne se montra pas. « Hélas ! » dit la bonne dame , « j'ai perdu mon enfant ! »

En effet , la jeune brodeuse n'était plus ; on la trouva près du rosier qu'elle voulait encore essayer de montrer à son amie.

ELLE ÉTAIT SI JOLIE !

Bonheur d'être aimé tendrement ,
Que de chagrin marche à ta suite !
Pourquoi viens-tu si lentement
Et t'en retournes-tu si vite ?

— FLORIAN. —

J'avais juré de ne plus aimer ; trompé , trahi cent fois , je voulais , non pas fuir un sexe dont la société fait le charme de la vie , mais du moins le voir avec indifférence , et ne plus regarder la beauté qu'en simple amateur , et comme ces joueurs devenus sages qui se bornent à juger les coups sans prendre part à la partie. Mais hélas ! les sermens des hommes sont écrits sur le sable ! et comment aurais-je pu résister à l'amour , quand Clotilde s'est offerte à ma vue ? Elle était si jolie !

J'ai oublié mes sermens ; j'ai dit adieu à la sagesse , souvent même à la raison ; pouvait-on la conserver auprès d'elle ? Grace , tournure , attraits , fraîcheur , elle réunissait tout pour plaire ; il fallait l'aimer ; tout le monde cédait à son empire , je fis comme

tout le monde ; mais j'aurais voulu être seul aimé , car nous sommes toujours égoïstes. Pendant quelque temps je crus être adoré ; elle me faisait croire tout ce qu'elle voulait ! Comment douter de ce que dit une bouche charmante !... Alors même que sa coquetterie m'avait attristé , d'un mot , d'un sourire elle dissipait mes soupçons... Elle était si jolie !

Pour elle j'ai fait mille folies ; négligeant mes occupations , mes parens , mes amis , j'oubliais tout pour ne voir qu'elle , pour ne m'occuper que d'elle. Je n'écoutais point de sages conseils ; je fuyais les représentations de l'amitié , je n'avais des yeux que pour elle ; je ne pouvais exister où elle n'était pas. Satisfaire tous ses goûts , tous ses caprices , voler au-devant de ses moindres désirs , était ma plus douce occupation. Je dissipais ma fortune , je perdais mon temps , je négligeais mes talens ; mais je ne regrettais rien... Elle était si jolie !

Pour prix de tant d'amour , je fus encore trompé ! Elle me quitta !... Je la vis avec un autre... je ne pus pas même douter de mon malheur. En songeant à tout ce que j'avais fait pour elle , à son ingratitude , à sa perfidie , je me flattais de l'oublier aisément , ou du moins de la haïr autant que je l'avais aimée. Vains efforts ! mon faible cœur l'aimait encore... son image vint constamment le remplir ; et malgré sa trahison , je sentais que je l'adorais toujours... Elle était si jolie !

Mais hélas ! sa carrière fut courte ; moissonnée à la fleur de son âge , la mort l'a frappée au sein des plaisirs , des amours , des séductions dont elle était

sans cesse environnée et qu'elle savait si bien prodiguer à son tour. Tant de graces, d'attraits n'ont point arrêté la Parque cruelle ! Clotilde est descendue au tombeau ! elle n'a brillé qu'un moment.

Tous ceux qui l'entouraient , qui cherchaient à obtenir d'elle un regard , un sourire , l'ont déjà oubliée pour courir après d'autres conquêtes !... Seul, je viens visiter son tombeau ; seul, je viens m'asseoir sur cette terre qui recouvre ce que la nature avait formé de plus séduisant. Je ne songe plus aux torts qu'elle eut envers moi , je ne me rappelle que les doux momens que nous passâmes ensemble. Si elle existait encore , je me croirais heureux d'obtenir d'elle une heure d'amour. Pour cette heure-là , je lui pardonnerais encore toutes les autres... Elle était si jolie !

LE FEU.

Les oiseaux nous ont quittés ;
Déjà l'hiver qui les chasse
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.
A mes vitres scintillantes
Il trace des fleurs brillantes :
Il rend mes portes bruyantes ,
Et fait greloter mon chien.
Réveillons , sans plus attendre ,
Mon feu qui dort sous la cendre ,
Chauffons-nous , chauffons-nous bien.

— DE BÉRANGER. —

Lorsque l'hiver revient, le feu règne de nouveau ; que deviendrions-nous sans lui dans ces longues et froides soirées ? O charmant coin du feu ! confident discret ! ta vue seule suffit pour ramener la gaiété , ranimer les esprits et embellir la solitude. Combien de cercles dont le feu est le plus bel ornement !

C'est devant son feu que l'auteur se délasse de ses travaux en rêvant des succès ; c'est encore là qu'il trouve le vers qui ne venait point devant son bureau. En tisonnant , le vieillard jouit de ses souvenirs

et sent moins les glaces de l'âge. Devant son feu on repasse dans sa mémoire les plaisirs de la veille, on forme des espérances pour le lendemain.

Ah ! le tison roule... « Voilà de la société, » dit la vieille femme au coin de son foyer. « Je suis » sûre qu'avant un quart d'heure il m'arrivera du » monde... c'est immanquable ! » En effet , au bout de quelques minutes on gratte à la porte de la vieille qui va ouvrir à son chat , en disant : « C'est le tison » qui a fait rentrer moumoute. »

Assis autour du foyer , avec quel plaisir ces enfans écoutent leur bonne qui leur raconte une histoire de voleurs ou de revenans ! Les pauvres petits se serrent les uns contre les autres... Ils ont peur , mais comme cela les amuse ! Leurs regards sont attachés sur la flamme de l'âtre... Ah ! si le feu s'éteignait , les pauvres enfans n'oseraient plus se retourner.

Heureux qui surprend sa belle devant son feu , et peut , n'ayant pour témoin que le foyer discret , lui faire l'aveu de son amour. Le feu de la cheminée est souvent un puissant auxiliaire... On est bien moins sévère les pieds sur les chenets... et le feu a vu plus d'une défaite.

En se levant on court à son feu ; en sortant de table on y court encore ; le commis , en arrivant à son bureau , va saluer son poêle ou sa cheminée ; c'est en se chauffant qu'il lit le journal , parle politique ou littérature ; c'est là qu'il taille sa plume et mange son petit pain.

Le dos au feu , le ventre à table , le gastronome se rit des maux qui affligent la pauvre humanité. Mais,

en se chauffant , il ne voit pas , ou ne veut pas voir ce malheureux arrêté dans la rue , et qui lui tend une main tremblante. Si l'hiver se passe gaiement pour ceux qu'un bon feu réjouit , il est bien long , bien dur pour les malheureux qui n'ont pas de bois à mettre dans leur âtre. Les pauvres diables gèlent dans leurs greniers , grelottent dans les rues , sur les places ou aux coins des bornes ; trop heureux quand quelques brins de paille allumés leur permettent de réchauffer leurs membres engourdis.

Quand nous nous délassons devant un foyer pétillant , quand nous jouissons de la vue d'un bon feu , pensons quelquefois à ceux qui n'en ont guère... Soulageons ceux qui n'en ont pas.

LE MÉNAGE DE M. BERTRAND.

Quæque ipse miserrima vidit

— VIRGILE , *Enéide*. —

M. Bertrand m'engage souvent à aller dîner chez lui, et je n'y vais jamais, car je me défie un peu de ces offres qui ne vous sont faites que dans la rue, ou lorsqu'on se rencontre chez un tiers. Et puis M. Bertrand a dans toute sa personne un *laissez-aller* qui n'engage pas à partager son dîner; toujours malpropre quoique portant d'assez belles choses, ayant un jabot couvert de tabac, un habit taché avec un pantalon neuf, un gilet sale avec une cravate blanche; le désordre que je remarque dans la tenue de M. Bertrand me semble d'un mauvais augure pour son ménage, et en général j'ai remarqué que l'on dîne mal chez les gens qui n'ont pas soin d'eux.

Je ne connaissais pas la famille de M. Bertrand, mais une affaire me forçant dernièrement à lui parler, je me rendis chez lui. Il était midi, je pensais que je le trouverais et qu'il aurait déjeuné.

Je pars. Il loge dans un beau quartier, au second étage; il doit avoir un bel appartement. Je monte, je sonne, j'attends un peu, on ouvre enfin; c'est une petite fille de cinq à six ans, qui tient une tartine de pain et de raisiné à la main, qui m'ouvre sans me regarder, puis va courir après un petit garçon de sept à huit ans, qui fouille dans un buffet où il paraît puiser en toute liberté.

Je regarde un moment autour de moi; n'apercevant personne autre et ne sachant de quel côté me diriger, je me décide à m'adresser aux enfans qui ne m'écoutent pas.

« Mademoiselle, M. Bertrand, s'il vous plaît?... »

» — Ah! Coco, donne-moi du fromage..... j'en
» veux. — Tiens, c'te gourmande, n'as-tu pas du
» raisiné? — C'est égal, je veux du fromage, ou je
» dirai à maman que tu as pris du pâté qu'on gar-
» dait pour dîner. — Je m'en moque bien! »

J'étais toujours là, écoutant le dialogue des enfans, lorsqu'une dame paraît enfin, à demi-habillée, en bonnet de nuit, en camisole, tenant un corset d'une main, un lacet de l'autre. Elle jette un cri en m'apercevant. « Ah, mon Dieu! c'est quelqu'un, et
» ces enfans n'avertissent pas. Pardon, monsieur, je
» croyais que c'était le porteur d'eau. Julie! Julie!...
» Comme je suis faite! Julie, ma robe... — Ma-
» dame, c'est à M. Bertrand que je désire parler. —
» Oui, monsieur, vous allez le voir. Julie!... Mais
» où est donc la bonne? — Maman, elle n'est pas
» encore revenue du marché. — Ah, mon Dieu!
» deux heures pour acheter un poulet!... c'est une

» chose affreuse.... Et je n'ai personne pour m'habiller !... C'est égal , monsieur , donnez-vous la peine d'entrer par ici... vous allez trouver M. Bertrand. »

Je passe dans une autre pièce , enjambant par-dessus les tabourets , les plumeaux , etc. , car l'appartement n'est pas encore fait. Je trouve enfin M. Bertrand , en robe de chambre , au milieu d'un tas de papiers , de livres , de cartons , qui s'amuse à repasser ses rasoirs.

« Eh ! c'est vous , mon cher ami ? » me dit-il en venant à moi un rasoir à la main ; « mais c'est charmant de venir nous surprendre ainsi... Vous déjeunererez avec nous. — Comment ! vous n'avez pas encore déjeuné , à midi ? — Oh ! nous n'avons pas d'heure , nous autres , et puis l'on a des jours où l'on se lève tard. — J'ai déjeuné , et je voulais seulement vous demander un renseignement. — Je suis à vous , permettez que je me rase. — Faites , je vous en prie. — Madame Bertrand , voilà deux heures que je demande de l'eau chaude pour ma barbe. — Eh ! monsieur , Julie a dû en mettre au feu... Adèle , allez voir s'il y a de l'eau chaude pour votre papa... — Ah ! oui , maman , il y en avait , mais mon frère a renversé la cafetière avec son polichinelle. — Allons , c'est égal , je ne ferai ma barbe que demain. Ma femme , fais servir le déjeuner. — Ah ! vous êtes bien pressé aujourd'hui ! il n'y a encore rien de prêt ; Julie n'est pas revenue du marché.

» — Si vous vouliez toujours me donner la note

» que je vous demande, » dis-je à M. Bertrand qui s'était mis à repasser ses rasoirs quoiqu'il ne dût plus se faire la barbe ; « c'est au sujet de cette maison à » vendre dont vous m'avez parlé. — Ah ! oui, oui, » j'ai votre affaire. Attendez, le papier doit être là. »

M. Bertrand cherche, furette dans divers cartons, et ne trouve rien. « Ma femme, n'as-tu pas vu un » papier plié en quatre ? Je crois l'avoir laissé avant- » hier sur la cheminée. — Un papier !... attendez » donc... oui, je m'en suis servie pour allumer mon » feu.... Est-ce que c'était précieux ? — Eh ! sans » doute, madame... Que diable ! on brûle tout ici ! » — C'est votre faute, monsieur, il fallait me pré- » venir.

» — Allons, » dis-je à M. Bertrand, « puisque » mon renseignement est brûlé, je ne veux pas vous » déranger davantage. — Restez donc à déjeuner ; » on va faire bouillir du lait, je vais moudre du » café, ce sera bientôt fait. — Bien obligé, ce sera » pour une autre fois. — Quand vous voudrez ; nous » dinons toujours à cinq heures précises, car j'aime » qu'on soit ponctuel ; mais vous savez le chemin, » venez, nous causerons d'affaires ; j'en ai de su- » perbes en train. »

Après avoir cherché mon chemin à travers les chaises, les joujoux et les balais, je souhaitai le bonjour à M. Bertrand.

TABLETTES D'UN ADOLESCENT.

Quand la mémoire est infidèle ,
En consultant un souvenir ,
Toute la vie on se rappelle
Les jours marqués par le plaisir.

— SEWRIN, *la Fête du village.* —

J'ai eu hier seize ans... Je commence à avoir l'air d'un homme, je suis déjà grand. Mon oncle dit que je ne suis pas mal, ma tante dit que je serai très-bien : ma tante doit s'y connaître mieux que mon oncle; les femmes ont, dit-on, plus de tact, de finesse que les hommes. Ma petite cousine ne dit rien, et baisse les yeux quand on parle de moi... j'ai dans l'idée qu'elle pense comme ma tante.

Hier ma cousine m'a donné ces tablettes; qu'elles sont jolies!... le charmant cadeau! elle ne pouvait rien m'offrir qui me fît plus de plaisir. « Tenez, » m'a-t-elle dit en me les présentant, « vous pourrez » écrire là-dessus vos secrets, vos pensées. » Les femmes devinent donc que nous avons des secrets. Ma cousine a dix-huit ans, elle est charmante. Les beaux yeux!... Je n'ose cependant les contempler

qu'à la dérobée, car je suis tout tremblant quand elle arrête ses regards sur moi. Ah ! je voudrais bien savoir si ma cousine a des secrets, et ce qu'elle met sur ses tablettes.

Je viens d'écrire sur celles-ci le nom de ma cousine. Caroline ! quel nom charmant !... Caroline ! Combien j'aime à le prononcer, à l'entendre ! Il me semble que toutes les femmes qui se nomment Caroline doivent être jolies comme ma cousine.

Si j'osais faire des vers pour elle... j'en ai déjà commencé beaucoup... Ah ! c'est bien plus amusant que des vers latins. L'an prochain je dois enfin quitter le collège. Il me semble que j'aurais bien pu le quitter cette année ; je suis assez savant, mais mon père ne trouve pas cela. Si on voulait me laisser étudier auprès de ma cousine... Je suis sûr que j'apprendrais alors tout ce qu'on voudrait. Quand elle me prie de faire quelque chose, je suis toujours si content !... J'aime bien aussi ma tante ; elle est encore fort jolie. Depuis quatre ans je lui entends dire qu'elle a trente-six ans : ce n'est pas vieux pour une femme, ce doit être bien vieux pour un homme.

C'est vingt ans qui est un bel âge. Ah ! quand donc aurai-je cet âge-là ! C'est pour le coup que je serai un homme. Dans le monde on fera attention à moi, on ne me regardera plus comme un enfant, je me laisserai venir des moustaches... Que c'est joli des moustaches !... Et quand je donnerai le bras à ma cousine, il ne faudra pas qu'on la regarde de trop près, ou vite un coup d'épée... un coup de pistolet... Ah ! il ne faut pas que j'oublie d'apprendre à tirer le pistolet.

Hier j'ai passé la soirée auprès de ma cousine; on a joué aux jeux innocens : je n'aime pas beaucoup ces jeux-là, car il me semble que j'y suis bien gauche.

J'étais assis auprès de ma cousine, son bras touchait le mien... Ah! que j'étais heureux! Mais, de l'autre côté, il y avait un monsieur qui causait souvent avec elle. Caroline riait beaucoup quand il lui parlait. Je ne sais pourquoi, mais cela me faisait mal de l'entendre rire... cela me donnait envie de pleurer.

On m'a demandé à quoi je pensais, parce que je ne disais rien... J'ai répondu que j'avais mal à la tête... Je devais avoir l'air bien sot! on a joué à *bouder*. Caroline devait appeler quelqu'un pour qu'on vînt l'embrasser.... Je tremblais, j'espérais que ce serait moi. Mais elle a appelé ce monsieur avec qui elle rit tant. Je me suis senti oppressé comme si j'étouffais.

J'étais dans un coin, je ne jouais plus, elle est venue à moi, et, avec son charmant sourire, m'a demandé si j'avais déjà écrit quelque chose sur mes tablettes. Je les lui ai présentées, je tremblais comme la feuille. Elle a vu son nom écrit plusieurs fois, elle a souri; en me les rendant, elle m'a doucement serré la main... je ne savais plus où j'en étais... je ne pense plus qu'à cela... j'ai rêvé toute la nuit de ma cousine!... Elle m'a serré la main... Écrivons cela sur mes tablettes. Chères tablettes!... elles ne me quitteront jamais.

LES AMANS FIDÈLES.

CHRONIQUE DU BON VIEUX TEMPS.

Qu'il serait beau de chanter le Jourdain ,
De retracer , dans un livre sublime ,
Les saints exploits d'un zélé paladin !
Qu'il serait grand d'aller jusqu'à Solyme ,
Et là , pour mieux étonner l'univers ,
De conquérir la Palestine... en vers !
Qu'il serait doux , le soir à la veillée ,
Quand des pasteurs la troupe éparpillée
Revient gaiment s'asseoir sous la feuillée ,
Qu'il serait doux de peindre l'âge d'or ,
Cet âge heureux qu'aux pieds d'une bergère ,
Sur un tapis de fleurs et de fougère ,
L'amour naïf pourrait rêver encor !

— YSEULT DE DOLE. —

Le sire d'Apremont possédait un vieux castel de gothique structure, flanqué de tours, de bastions, de fortifications, entouré de fossés pleins d'eau ; un énorme pont-levis ne se passait qu'au son du cor que faisait résonner un nain placé continuellement en vedette sur une des tourelles.

On ne pénétrait pas facilement dans le castel du sire d'Apremont ; mais, dans ce temps-là, les seigneurs ne se montraient qu'entourés d'une garde nombreuse ; leurs vassaux ne pouvaient les appro-

cher : quand même ils l'auraient pu, aucun ne l'eût osé, car chacun d'eux tremblait et frémissait rien qu'au nom de son doux maître ; et, dans ce temps-là, le maître ne se gênait pas pour faire bâtonner les *vilains*, les *serfs*, les *varlets*, qui se permettaient de lever le nez en sa présence.

Le sire d'Apremont avait eu une femme belle, gracieuse, mais tant soit peu coquette ; et, dans ce temps-là, les maris ne permettaient point à leurs femmes d'être coquettes. La châtelaine, oubliant d'en demander la permission, avait souri à un beau chevalier qui avait rompu plusieurs lances dans un tournoi. Le sire d'Apremont était jaloux, et dans ce temps-là un jaloux était à craindre. Celui-ci avait remarqué le sourire lancé par sa femme au beau chevalier, et au lieu d'inviter le jeune homme à venir manger sa soupe et à conduire madame au spectacle, comme cela se pratique dans ce temps-ci, le châtelain avait enfermé son épouse dans le fond d'une tour, ne lui donnant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et pour toute distraction que le plaisir de le voir une fois par jour.

Mais, dans ce temps-là, une femme ne riait pas en regardant son mari. La pauvre châtelaine trouva donc plus simple de se laisser mourir de chagrin ; car, dans ce temps-là, une femme mourait de chagrin quand elle avait souri à un autre que son mari. L'histoire ne dit pas, cependant, si c'était du repentir d'avoir souri, ou du chagrin de ne plus pouvoir sourire : c'est un point qui mériterait d'être éclairci ; je le recommande à nos savans chroniqueurs.

Quand le sire d'Apremont vit sa femme morte , il ne la pleura point , ce qui est très-mal , et ne lui fit point élever un de ces jolis tombeaux sur lesquels on grave des vers à la louange de la défunte ; mais , dans ce temps-là , il paraît que les tyrans ne savaient pas dissimuler.

La châtelaine avait laissé une fille à son époux ; et comme cette fille était venue au monde long-temps avant que sa mère eût souri au chevalier du tournoi , le sire d'Apremont avait infiniment de tendresse pour elle : la belle Cunégonde était l'objet de tous ses soins , sa plus chère espérance , ce qui ne l'empêchait pas de la tenir constamment enfermée dans son château et de ne lui laisser voir que sa duègne , ne lui permettant ni société , ni bal , ni jeux , ni promenades *extra muros* , et ne lui donnant aucun maître. Mais , dans ce temps-là , on trouvait une fille suffisamment instruite quand elle savait se tenir droite , baisser les yeux et faire la révérence..... On en apprend bien d'autres aux demoiselles de ce temps-ci.

Un jeune damoiseau , qui rôdait autour du château , parvint cependant à faire comprendre à Cunégonde qu'il la trouvait charmante et qu'il brûlait d'amour pour elle. Sans doute elle n'avait pas les yeux baissés lorsqu'elle aperçut les doux regards du damoiseau ; mais , dans ce temps-là , les filles les plus niaises avaient des distractions. D'ailleurs Cunégonde tenait de sa mère , elle était extrêmement sensible.....

Une fille aime à faire
Tout comme a fait sa mère ,

dit une chanson dont le refrain sera de tous les

temps. Le damoiseel demanda au sire d'Apremont la main de sa fille ; mais le châtelain eut la cruauté de la lui refuser, sous prétexte qu'il ne possédait rien. Il paraît que, dans ce temps-là, on tenait à l'argent. Le damoiseel désolé voulait se laisser mourir d'amour ; mais comme l'amour ne fait pas mourir assez vite, il pensa qu'il valait mieux aller se faire tuer en Palestine ; car, dans ce temps-là, beaucoup de chrétiens s'y faisaient occire par les Sarrasins, et, de leur côté, envoyaient *ad patres* beaucoup d'infidèles..... Ils ne les y ont pas envoyés tous, car nous en rencontrons encore dans ce temps-ci.

Le damoiseel partit donc, mais en jurant à Cunégonde, toujours par signes et de fort loin, de lui rester fidèle jusqu'à la mort. Sa mie, qui comprenait parfaitement tous ses signes, lui fit de son côté le même serment ; et, dans ce temps-là, on tenait les sermens que l'on avait faits.

Voyez pourtant le malheur : à peine le damoiseel est-il parti, que le sire d'Apremont meurt, emportant au tombeau l'amour de ses vassaux et de tous ceux qui l'avaient connu, même de la châtelaine qu'il avait fait mourir au fond d'un cachot : c'est du moins ce que dit le chapelain du castel en prononçant son oraison funèbre. Mais, dans ce temps-là, la mort faisait d'un fripon un honnête homme, et d'un scélérat un homme vertueux ; elle fait bien encore quelques prodiges de ce genre dans ce temps-ci. Allez au Père Lachaise ou à Montmartre, et lisez les inscriptions : vous serez convaincu que tous ceux

qui reposent là étaient doués de mille vertus : cela fait beaucoup d'honneur à ce temps-ci.

Voilà donc la tendre Cunégonde maîtresse de son sort ; elle voudrait bien apprendre cette nouvelle au damoiseil , mais l'étourdi ne lui avait pas laissé son adresse ; et , dans ce temps-là , le service de la poste ne se faisait pas aussi promptement que dans ce temps-ci : il fallut donc se résoudre à attendre que le croisé donnât de ses nouvelles.

Cunégonde attendit un an..... deux ans..... trois ans!..... Dans ce temps-là , les femmes avaient infiniment de patience. Il se présentait cependant beaucoup de cavaliers qui cherchaient à faire oublier le damoiseil , mais ils ne purent en venir à bout. Enfin, ce ne fut qu'au bout de trente ans que le pauvre garçon revint dans sa patrie , car il avait été prisonnier des infidèles ; mais sa maîtresse ne l'avait pas été , elle lui avait gardé son cœur , et il n'en fut pas surpris , car , dans ce temps-là , on croyait aux miracles.

Le damoiseil était un peu cassé , un peu voûté ; le soleil de la Palestine avait bruni son teint et blanchi ses cheveux , et les infidèles lui avaient cassé quelques dents. De son côté , Cunégonde n'était plus aussi fraîche , aussi rose , aussi svelte , mais elle faisait toujours fort bien la révérence ; et les deux amans se revirent comme s'ils s'étaient quittés la veille..... Oh ! le bon temps que ce temps-là !...

LE DESSOUS DE LA TABLE.

Un billet adroitement glissé sur des genoux qu'on presse légèrement, des pieds qui jouent et se caressent, des verres qu'on change, des mots qui ne signifient rien pour les autres, mais dont on saisit si bien le double sens. . . . c'est alors que tout est jouissance.

— PIGAULT-LEBRUN, *les Barons de Felsheim*. —

Dans un de ces grands dîners où la gaiété n'est point chassée par l'étiquette, où des gens d'esprit savent soutenir la conversation, où des femmes aimables et jolies donnent du charme, de la vie à la société, enfin où la maîtresse de la maison a eu le talent de placer ses convives de manière que chacun pût trouver à qui parler; souvent, je l'avoue, j'ai eu le désir de savoir ce qui se passait sous la table, où la conversation est quelquefois très-intéressante et très-animée.

Pendant qu'un monsieur un peu diffus s'entortille dans une histoire dont on désespère d'entrevoir la fin, et qui n'offre rien d'amusant pour les audi-

teurs , je remarque une petite dame en chapeau rose, qui paraît émue , attendrie, attentive ; elle ne souffle point , elle est immobile , mais une douce langue se peint dans ses yeux... Il n'est pas possible que ce soit l'histoire que raconte ce monsieur qui occupe aussi fort cette dame.

Bon , voici une jeune étourdie qui laisse échapper un éclat de rire pendant que l'on s'entretient d'un malheur récent. Cette jeune femme n'a pourtant point un mauvais cœur : cette envie de rire est venue par-dessous la table.

Et cette grande demoiselle , qui devient rouge comme une cerise , pendant que ce jeune homme , placé à côté d'elle , lui présente d'un air fort réservé une assiette garnie de macarons. Ah ! Mademoiselle , ce ne sont pas les macarons qui vous donnent de si belles couleurs.

Et cette jeune dame qui laisse involontairement échapper un petit cri. « Qu'as-tu donc , ma bonne ? » demande le mari placé à l'autre bout de la table. « — Ah ! ce n'est rien , » répond la dame en jetant un regard sur un monsieur assis auprès d'elle ; « c'est » une douleur de dents qui vient de me prendre... » Cela commence à se passer. »

Mais le dessert est arrivé ; le champagne pétille , la mousse s'élève , les verres se vident , les têtes s'échauffent , les yeux s'animent , tout le monde parle à la fois : c'est l'instant où l'on peut , sans craindre d'être entendu , adresser bien des choses à sa voisine ;

c'est aussi le moment où le dessous de la table doit être fort intéressant.

Comme je suis un peu curieux et que d'ailleurs j'aime à m'instruire , je laisse tomber ma tabatière ; je me baisse pour la chercher ; et en même temps je jette un coup d'œil observateur. Tous les pieds ne sont pas à leur place : celui de la petite dame en chapeau rose se trouve sous la botte d'un jeune officier de hussards ; le genou de ce jeune auteur est bien près de celui de cette grande demoiselle qui rougit et baisse les yeux toutes les fois qu'on lui adresse la parole. La main d'un simple artiste est légèrement pressée par celle d'une marquise sur le retour , tandis que ce riche négociant , tout en jouant avec sa serviette , glisse un billet doux sur les genoux de sa voisine qui ne le laissera pas tomber.

Eh ! mais, que vois-je là-bas ?... Deux pieds énormes l'un sur l'autre ; à coup sûr il y a ici quelque méprise. Examinons la position des personnages : ces deux pieds appartiennent , l'un à un gros Anglais , l'autre à un vieux richard , grand amateur du beau sexe. Entre ces deux messieurs est assise une jeune personne de seize ans , bien jolie , bien fraîche , mais bien gauche et bien niaise. Pendant toute la durée du repas , la pauvre petite a été le but des œillades , des soupirs et des galanteries de ses deux voisins. Elle tient ses yeux baissés et ses pieds serrés sous sa chaise , mais ces messieurs ont avancé chacun une jambe , et le pied du gros Anglais a été s'appuyer sur celui du vieil amateur. Chacun de ces messieurs est enchanté parce qu'il croit obtenir une douce faveur ;

et plus l'Anglais appuie , plus le vieux séducteur est content , et plus les soupirs , les œillades vont leur train.

Mais il faut pourtant que je me relève, j'ai mis assez de temps à chercher ma tabatière, et je n'ai plus rien à voir ; car en me cognant la tête un peu fort contre un pied de la table, j'ai renvoyé tous les pieds à leur place.



UNE MAISON DE PARIS.

Il y a dans les quartiers les plus riches des misères qui font saigner le cœur , et celui-ci ne s'en doute pas, qui va mourir d'indigestion.

— LA BRUYÈRE. —

Voulez-vous connaître l'intérieur d'une maison, savoir le nom des personnes qui l'habitent , leur état, leurs habitudes , leur fortune ? Il n'est pas besoin pour cela d'avoir un *Asmodée* à vos ordres, il vous suffira de causer un moment avec le portier.

Je désirais , il y a quelque temps , louer un appartement dans une maison de fort belle apparence; le portier ne me laissa pas le temps de lui demander des informations.

« *Notre maison,* » me dit-il, « est parfaitement habitée depuis le haut jusqu'en bas. Cette boutique qui tient toute la façade est occupée par un marchand de comestibles. Ah ! monsieur, c'est un homme qui entend bien ses affaires ; il a toute l'année à sa porte des chevreuils , des lièvres , des faisans et des pâtés de Périgueux ; cela fait venir l'eau à la bouche... Aussi tous les passans s'arrêtent avec complaisance devant *notre maison* ; j'ai même remarqué un vieux

monsieur qui ne manque jamais de venir le matin manger son petit pain devant la boutique , lorsqu'il en sort une odeur de truffes qui embaume tout le quartier. Ce marchand-là fera fortune , quoique le voisin d'en face prétende que depuis six mois c'est toujours le même chevreuil qui est pendu devant sa boutique. Les étrangers arrivent chez lui en *influence* , et il vient de se marier avec une jeune personne qui lui a apporté en dot douze cents barils de thon mariné.

L'entresol est loué à une *femme artiste* : c'est une personne distinguée , et qui ne reçoit que des gens à équipage , des milords anglais , russes ou italiens. Je ne vous dirai pas précisément si c'est une chanteuse ou une danseuse, mais ce doit être l'une ou l'autre , car je l'entends toujours chanter , et elle ne marche que sur la pointe du pied. Du reste , tenue très-décente , mise fort élégante , des cachemires , des diamans , et payant fort bien son terme.

Au premier, nous avons un négociant ou un homme d'affaires , je ne sais pas positivement lequel des deux , mais ce sont des gens qui reçoivent beaucoup de monde et font un grand étalage. Ils ont fait de la dépense en peintures , papier , boiseries , réparations ; on dit, entre nous, que tout cela n'est pas encore payé... Cependant ils donnent souvent des soirées , des punchs , des concerts , des bals ; on y joue un jeu d'enfer... On y reste fort avant dans la nuit ; mais je ne peux pas me plaindre , il me donnent les vieilles cartes que je revends au marchand de tabac qui en fait des neuves , et ils ont infiniment *d'atten-*

tions pour moi...Ce sont des personnes que j'estime beaucoup et que je tiens à conserver.

Au second , loge un tailleur qui a cabriolet et ne va prendre ses mesures qu'en voiture. Il n'y a que trois ans qu'il est établi, et déjà il a acheté une belle maison de campagne aux environs de Paris. Il paraît que cet homme-là taille dans le grand et qu'il a la coupe heureuse. Il m'a dit que dans cinq ans il aurait assez travaillé, et qu'il se retirerait avec quinze mille livres de rentes. Voyez pourtant ce que c'est , monsieur ! voilà trente-deux ans que je tire le cordon , et je n'ai pas pu encore mettre dix écus de côté !...

Au troisième , nous avons un ménage avec deux enfans et un chien. Le mari est un homme de bureau ; il a quarante ans environ. Jamais je ne le vois sortir avec sa femme , qui est pourtant très-bien encore. Il part le matin, rentre dîner, puis, aussitôt le café pris , repart pour ne rentrer qu'à minuit. C'est tous les jours la même chose. A la vérité, madame reçoit des visites... Il y a entre autres un jeune homme blond... Je ne sais pas si c'est un ami du mari, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vient tous les soirs quand il est sorti , et s'en va une demi-heure avant qu'il revienne. Dame ! écoutez donc , il faut bien que cette petite femme ait de la distraction ; et puis la bonne dit que quand elle est avec son mari, ils ne font que se disputer. Demandez-moi un peu pourquoi ces gens-là se sont mariés.

Au quatrième , nous avons un maître de danse , qui donne toutes les semaines dans sa chambre de

petits bals champêtres , mais à ses élèves seulement ; il est vrai que ceux-ci peuvent y amener des amis , qui peuvent y conduire des connaissances... Du reste, c'est honnête, c'est bourgeois. C'est ma femme qui apprête les rafraîchissemens : de la bière coupée pour éviter les fluxions de poitrine. C'est le maître de danse qui fait l'orchestre à lui tout seul , mais il fait autant de bruit que s'il y avait dix musiciens, et il joue toujours près d'une fenêtre ouverte pour qu'on l'entende de la rue. Les demoiselles ne valsent qu'avec la permission de leurs mamans.

Pour le cinquième , comme cela fait mansarde , vous sentez bien que ce n'est pas là qu'il faut chercher le beau monde. Nous y avons pour le moment une vieille femme qui a deux filles... Ce sont de *petites gens* !... La mère est infirme , les filles sont , je crois , couturières ; elles travaillent tout la journée, et même passent souvent les nuits à l'ouvrage... ce dont je porterai plainte au propriétaire , parce qu'elles pourraient quelque nuit mettre le feu. D'ailleurs voilà deux termes arriérés , et vous comprenez que nous serons forcés de leur donner congé, parce que dans une maison comme celle-ci on tient à n'avoir que des gens comme il faut.

Le portier avait fini ; je m'éloignai en jetant tristement un regard sur les mansardes ; ce n'était que là que j'apercevais des *gens comme il faut* .. Mais on allait donner congé aux pauvres filles qui travaillaient une partie de la nuit pour soulager leur mère.

L'ATELIER DE FLEURISTES.

Qui pourrait voir avec indifférence cet essaim de jeunes filles , dans l'âge des amours , qui du matin au soir parlent de ce dieu , et du soir au matin s'en occupent encore ?

Entrons dans cet atelier où je n'aperçois que des femmes ; elles sont presque toutes jeunes , et il y en a de fort jolies. Penchées devant ces longues tables surchargées de batiste , de couleurs , de colle , de pinceaux , de fil-d'archal , de feuilles découpées , ces demoiselles font des fleurs. Comme elles sont habiles ! quelle vivacité ! quelle adresse ! quel goût elles mettent dans ce travail ! Les fleurs qui naissent sous leurs doigts comme par enchantement pourraient , si elles en avaient le parfum , le disputer en éclat et en fraîcheur à celles qui embellissent nos parterres.

Mais tout en travaillant , ces demoiselles causent ; la conversation ne languit jamais ; quelquefois même il y a confusion. Il paraît que les femmes font très-bien deux choses à la fois , car tout en babillant les fleurs vont leur train.

« Comme je me suis amusé hier ! » dit une jolie brune , au teint rose , aux yeux éveillés. « — Qu'as-tu donc fait , Fanny ? — Je suis allée au Cirque

» avec mon cousin, tu sais... — Ah! oui, ce petit
» brun qui t'attendait l'autre soir dans l'allée. —
» Justement. — Il est gentil, c'est dommage qu'il
» louche un peu. — Non, mademoiselle, il ne lou-
» che pas. — Oh! si, ma chère, j'en suis très-sûre,
» car il m'a beaucoup regardée quand j'ai passé près
» de lui. Lise, donne-moi la colle. — Je ne sais pas
» s'il vous a *beaucoup regardée*, mais je sais très-
» bien qu'il ne louche pas. Ne voudriez-vous pas le
» connaître mieux que moi? ça serait fort! Oh! sois
» tranquille, je ne veux pas te l'enlever!... Mais il
» louche; tiens, Louise était avec moi, elle peut le
» dire. N'est-ce pas, Louise? — Ah! je crois bien; il
» a un œil bleu et un œil gris. Passe-moi les pétales
» de jacinthe. — Vous êtes bien menteuses, mesde-
» moiselles; et comment auriez-vous vu la couleur
» de ses yeux dans l'allée où il ne fait pas clair?

» — Ah! ça c'est vrai, » disent les autres jeunes
filles; « ça n'est pas possible. — Ah! c'est que ces
» demoiselles sont méchantes. Louise ne devrait pas
» faire son embarras, elle qui n'a pour la promener
» que son vieux, qui a toujours l'air gélé. Les ci-
» seaux s'il vous plaît? — Mon vieux! est-ce qu'un
» homme est vieux à cinquante-trois ans? c'est la
» fleur de l'âge, mesdemoiselles. — Oh! oh! jolie
» fleur!... Qu'est-ce qui a les pinces? — D'ailleurs,
» il y a bien des jeunes gens qui ne le valent point,
» et puis moi je n'aime què les hommes *comme il*
» *faut*. — Tiens, c'est donc un homme comme il
» faut? Je ne m'en serais pas doutée; je le prenais
» pour un vieux tisserand; il a toujours un chapeau

» dont les bords sont tout cassés. — Oh ! quelle ca-
» lomnie !... C'est bon pour votre louchon de cousin,
» de porter de mauvais chapeaux, ou plus souvent
» des casquettes. — Mademoiselle Louise, je vous
» prie de ne pas insulter mon cousin, ou je me
» plaindrai à madame. — Ah ! voyez donc, est-ce
» que vous croyez que j'ai peur que vous me fassiez
» mettre en pénitence... (*Bas.*) Hum ! que cette
» fille-là est méchante ! — Hum ! la mauvaise langue !
» — Je m'en irai d'ici à cause d'elle ; je ne peux pas
» la voir. — Je la déteste.

» — Allons, la paix donc, mesdemoiselles, » dit une
fleuriste un peu plus âgée. « Au lieu de vous que-
» rer, vous feriez mieux de vous dépêcher ; on
» attend ces couronnes de bal. — Eh, mon Dieu !
» elles seront faites. — Qu'est-ce que tu as donc,
» Amélie ? tu ne dis rien. — Oh ! elle pense à sa
» nouvelle connaissance ? — Bah ! elle a donc une
» nouvelle connaissance ! — Tiens, tu ne savais pas
» cela ! Ah ! c'est du beau, du grand, du luppé, un
» milord anglais, ou un Russe de Moscou ; n'est-ce
» pas, Amélie ? — Oh ! vous avez l'air de vous mo-
» quer, mesdemoiselles, mais certainement ce jeune
» homme-là... De la mousse, s'il vous plaît ? C'est un
» jeune homme en place, c'est au moins un commis.
» Ah, Dieu ! qu'il a bon genre ! Je suis sortie avec lui
» mardi dernier, il avait un manteau. — Un man-
» teau ! diable ! c'est du sérieux !... Qui est-ce qui a
» du jaune ? — Et il le porte avec une grace... — Et
» toi, comment étais-tu mise ? — J'avais ma robe
» de mérinos ; mardi il m'a menée dîner chez un

» traiteur. — Ah, Dieu ! qu'elle est heureuse !... Des
» feuilles, mesdemoiselles ? — Étiez-vous dans un
» cabinet particulier ? — Il le voulait... mais je n'y
» ai pas consenti... et puis il aurait fallu passer par
» le salon... — Et le soir, où avez-vous été ? — Ah !
» ma chère, il m'a menée au spectacle... dans un
» endroit... attendez donc... c'était superbe... c'est
» aux... aux Buffes. — Comment aux Buffes ? — Oui,
» où l'on ne parle que latin, et toujours avec de la
» musique. — Ah ! c'est aux Bouffa que tu veux dire.
» Oui, c'est ça, aux Bouffa... C'est là qu'on joue de
» jolies comédies ! — Ça doit être bien amusant quand
» on ne comprend rien ! — Oh ! c'est égal, ça amuse
» toujours. Quoique ça, nous nous en sommes allés
» avant la fin, parce que je commençais à m'endor-
» mir, et pour revenir nous avons pris un fiacre. .
» parce que j'étais lasse d'être assise. — Ah ! vous
» avez pris un fiacre !... Voilà ma rose achevée. —
» Il est huit heures, mesdemoiselles. — Il est huit
» heures ! Dépêchons-nous, on m'attend au carré
» Saint-Martin. — Et moi devant le Gymnase. —
» Et moi contre l'Ambigu. »

Toutes les demoiselles prennent à la hâte leur châle, leur sac, leur chapeau, et se rendent où leurs affaires les appellent. En une minute les tables sont rangées, l'atelier est désert, et le silence a remplacé le bruit que l'on entendait depuis huit heures du matin.

LE BAPTÊME.

Enfant, en venant au monde tu pleures et tout sourit autour de toi ; fais en quittant la vie que tout le monde pleure , et que toi seul souries.

— *Maxime indienne.* —

« Eh bien ! ma voisine, savez-vous la nouvelle ? —
» Quoi donc , ma chère voisine ? — ? Madame Roquet
» est accouchée hier. — Ah , mon Dieu ! cette pau-
» vre madame Roquet ; elle était bien méchante du-
» rant toute sa grossesse. — Je ne crois pas qu'elle
» soit meilleure maintenant. — Est-ce une fille ou
» un garçon ? J'ai parié pour un garçon avec M. Mé-
» lange , le marchand de vin d'en face. — Vous avez
» gagné , ma voisine , c'est un garçon qui ressemble
» déjà beaucoup à ce petit commis marchand qui
» donnait si souvent à madame Roquet des billets
» de la Gaité. — Ah ! bon , j'y suis , je me le rappelle
» parfaitement. — Mais il faut que je vous quitte ,
» voisine , je suis du baptême , je n'ai pas trop de
» temps devant moi pour faire ma toilette. — Vous
» me donnerez des dragées , et vous me conterez

» comment tout se sera passé, car je ne vois plus
» madame Roquet, depuis qu'elle a laissé perdre un
» chat superbe dont je lui avais fait présent. —
» Comptez sur moi, ma voisine. »

Pendant que les deux voisines s'entretiennent ainsi, tout est déjà en l'air dans la maison de M. Roquet, gros marchand épiciier de la rue Saint-Antoine, dont la femme vient, comme vous le savez, d'accoucher d'un garçon.

La nourrice tient l'enfant, l'accouchée est étendue avec grace dans son lit; la garde va, vient, furette dans tous les coins, fait beaucoup d'embarras pour peu de chose, et, au milieu de tout cela, n'oublie pas de s'occuper de son déjeuner, et de glisser cinq morceaux de sucre dans son café, tout en répétant à chaque instant qu'elle n'est point *portée sur sa bouche*. Les domestiques sont tout en l'air, et le papa achève de mettre le désordre dans la maison, en courant comme un fou, et en criant à qui veut l'entendre : « Je suis père, c'est un garçon, c'est mon
» fils ! Il est de moi, celui-là ; ça sera un homme
» superbe ! tout mon portrait !... il est déjà gros
» comme un bœuf !... Je veux en faire un génie, je
» le mettrai dans une étude d'apothicaire et dans la
» garde nationale. Ah ! ma femme, à propos, comment nommerons-nous ce jeune homme ? Roquet
» d'abord, puisque c'est mon nom, ça va sans dire.
» Quel joli Roquet cela fera ! Mais ensuite ?

» — Mon bon ami, dit l'accouchée d'une voix
» faible, vous savez bien que c'est le parrain qui
» doit donner son nom. — Ah ! c'est juste. Et com-

» ment s'appelle-t-il, le parrain? — Édouard, mon
» ami. — Ah! c'est vrai... Édouard... c'est assez
» gentil; cependant j'aurais préféré un nom plus
» ronflant, plus... enfin... j'en avais retenu un
» magnifique, dans un mélodrame où il y avait des
» voleurs... attends donc... Férouski... c'est cela,
» Férouski Roquet, je veux qu'on l'appelle ainsi.
» — Mais, mon ami, votre Férouski est un nom
» polonais ou cosaque, cela fait mal aux oreilles. —
» Moi, madame, je vous assure que ce sera un nom
» très-distingué; et quand mon fils sera établi apo-
» thicaire, et qu'il mettra sur sa porte : Pharmacie
» de Férouski! cela lui amènera nécessairement
» des figures très-relevées. »

Mais une voiture s'arrête devant la maison. C'est le parrain, le jeune commis marchand en grand costume, tenant sous son bras une pile de boîtes de dragées, et donnant l'autre main à la marraine qui a le gros bouquet de rigueur.

On s'embrasse, on donne les présens. « Ah, mon-
» sieur Édouard! vous avez fait des folies, » dit l'accouchée en recevant les boîtes de dragées; tandis que M. Roquet dit au jeune homme en lui serrant la main et d'un ton pénétré: « Mon ami, je n'ou-
» blierai point que vous êtes mon compère... et dès
» ce moment tout est commun entre nous. »

On admire l'enfant; M. Roquet salue toutes les fois que l'on dit que le nouveau-né sera charmant. Enfin, on part pour la mairie; mais la voiture se trouve pleine avant que M. Roquet soit prêt; il la suit de loin à pied, et tout le long du chemin crie

en se frottant les mains : « C'est un baptême ! c'est » mon fils Roquet Férouski-Édouard que nous allons » baptiser. »

Après avoir rempli toutes les cérémonies d'usage, on revient enfin à la maison du papa, chez lequel un grand repas est préparé. On se met à table ; on boit, on rit, on chante même, mais à demi-voix pour ne point faire de mal à l'accouchée ; et à la fin de cette journée, M. Roquet est si content, si glorieux, qu'il s'écrie : « Si j'étais millionnaire, je vou- » drais que ma femme me fit un enfant tous les » mois. »

PENSÉES D'UN GARÇON

SUR LE MARIAGE.

Une épouse ! Ah ! pour nous son aspect , sa douceur ,
Sait de tous les emplois soulager la fatigue.
Dès l'aube , en longs travaux l'artisan se prodigue ,
Sous le fardeau , le soir , il succombe affaîssé ,
Il revoit sa compagne et se sent délassé.

— LEGOUVÉ , *le Mérite des Femmes*. —

Si j'étais marié , je renoncerais à toutes ces extravagances qui marquent chaque jour de la vie d'un garçon ; à ces dépenses folles qui n'ont souvent que de tristes résultats ; à ces parties de restaurateurs qui fatiguent le corps et appesantissent l'esprit ; et à ces connaissances qui font rire le soir , mais que l'on n'aime point à rencontrer le matin.

Si j'étais marié , je voudrais aimer ma femme , car je crois que ce doit être un supplice continuél de vivre avec une personne que l'on n'aime point. Je sais bien qu'il y a beaucoup de ménages où les époux se voient à peine une heure par jour ; mais il me semble qu'il doit être plus doux de chercher sa femme que de l'éviter.

Si j'étais marié, je voudrais que ma femme ne fût citée ni pour sa figure, ni pour son esprit, ni pour sa toilette, ni pour ses manières, et cependant je voudrais qu'elle eût tout cela bien.

Si j'étais marié, on ne me rencontrerait pas sans cesse seul au spectacle et dans les promenades. Je ne craindrais pas d'être vu avec ma femme à mon bras ; je craindrais encore moins le ridicule que les fats et les sots veulent jeter sur les bons maris ; les trois quarts de ces gens-là ressemblent au renard de la fable : ils ne peuvent pas atteindre le bonheur, et tâchent de se venger en se moquant des gens heureux.

Si j'étais marié, je voudrais avoir beaucoup d'enfans, car les enfans forment la chaîne qui enlace plus étroitement la femme et le mari.

Si j'étais marié, je pourrais bien avoir une chambre particulière pour y travailler tranquillement ; mais je ne voudrais pas que ce fût pour vingt-quatre heures.

Si j'étais marié, je ne courrais plus après toutes les femmes, parce que je ne voudrais aimer que la mienne ; mais je tâcherais d'être aimable auprès des autres afin de les rendre jalouses de son bonheur. Je serais galant avec la beauté ; je rechercherais la société d'un sexe que j'aimerais toujours, et ma femme ne s'en fâcherait point, parce que, tout en ne cueillant qu'une fleur, il est permis de respirer le parfum des autres.

Si j'étais marié, je ne serais point jaloux, car la jalousie donne de l'humeur, et l'humeur fait fuir les

amours ; je ne serais pas non plus trop confiant , car les femmes prennent souvent notre grande confiance pour de l'indifférence , et elles n'ont peut-être pas tout-à-fait tort.

Si j'étais marié, je voudrais avoir beaucoup d'amitié pour ma femme , car l'amitié survit à l'amour. Je voudrais aussi qu'elle eût des talens , qu'elle aimât la lecture et la musique , car une femme qui aime les arts ne s'ennuie jamais seule , et un mari étant forcé de s'absenter quelquefois , quand une femme s'ennuie on doit toujours craindre qu'elle ne prête l'oreille aux distractions qu'on lui offrira.

Si j'étais marié, je mènerais plus souvent ma femme au spectacle qu'en société ; au bal je la laisserais danser sans moi , mais je ne voudrais pas qu'elle valsât avec un autre.

Si j'étais marié, je ne voudrais pas que ma femme eût une amie intime avec laquelle elle serait plus souvent qu'avec son mari , et près de laquelle il faudrait que je fusse aux petits soins pour n'être point *boudé* par mon épouse.

Si j'étais marié, enfin , je choisirais avec soin les personnes que je recevrais chez moi ; je congédierais bien vite ces messieurs qui viennent toujours par hasard à l'heure où le mari est sorti. Je ne laisserais jamais aller ma femme avec un autre qu'avec moi ; je n'aurais point de ces amis complaisans qui sont toujours prêts à offrir leur bras et qui ont les poches pleines de billets de spectacle , car je me rappellerais toujours ce que je faisais étant garçon.

LE JOUR MALHEUREUX.

Habent sua fata libelli.

Il est des jours où tout semble nous sourire, où, l'esprit sain, la tête légère, nous voyons tout couleur de rose, et cette heureuse disposition influant sur toutes nos actions de la journée, nous ne faisons que ce qui nous plaît, nous ne voyons que des hommes aimables, nous ne rencontrons que des femmes jolies, nous n'entendons point de sottises, nous n'en lisons aucune, et nous n'en disons pas pendant le cours de la journée : c'est-à-dire qu'une heureuse disposition d'esprit et une bonne digestion nous ont fait tout voir du bon côté.

Mais il est aussi des jours où un secret guignon semble nous poursuivre. Probablement j'étais hier sous cette maligne influence.

En me réveillant j'avais la tête lourde, j'étais triste sans savoir pourquoi. Je m'en pris d'abord au temps qui était affreux ; mais par des temps plus laids encore j'ai souvent chanté avec mes amis, et

soupiré sous les fenêtres d'une belle ; alors je m'inquiétais fort peu de la pluie et du vent.

Je me levai ; impossible de trouver mes pantoufles , elles étaient trop loin sous mon lit. J'appelle Dumont , mon vieux domestique , il ne vient pas ; où diable est-il?... A bavarder avec le portier sans doute. Je m'approche d'une glace : ah ! mon Dieu , comme j'ai le teint jaune et les yeux battus ! Ceci n'annonce rien de bon.

Enfin Dumont arrive , il me donne mon journal en me jurant qu'il n'est que huit heures , et que ma montre avance. Voyons les nouvelles pendant qu'on prépare mon déjeuner. « Que diable Dumont m'a-t-il monté là?... les *Petites-Affiches*... ce n'est pas » mon journal ; vous savez bien que je lis *la Pandore*. — Dame ! monsieur , c'est le portier qui se » sera trompé , il donnait l'autre à la bonne de cette » actrice qui demeure sur votre carré. — Allez vite le » chercher. »

Dumont part et revient bientôt tout effaré. « Vous » n'aurez pas votre journal ce matin , monsieur ; il » paraît qu'il se permettait de trouver que votre voix » sine n'avait pas été excellente dans la pièce nouvelle ; car , de colère , cette dame l'a déchiré et jeté » au feu. — C'est fort agréable pour moi. Vite , mon » déjeuner , que je sorte ; j'ai un rendez-vous pour » affaire pressée. »

Au moment où je me mets à table , on sonne à ma porte ; c'est un monsieur qui arrive de province , et que j'ai fort peu connu , mais qui , se trouvant à Paris , s'est figuré me devoir une visite. Ce monsieur

est bien l'homme du monde le plus bavard ! Il me raconte tout ce qu'il fait dans son endroit ; m'apprend qu'il a acheté une maison , une ferme , des lapins , des dindons... Et qu'est-ce que tout cela me fait à moi ? J'ai beau lui laisser voir que j'ai affaire , que je suis pressé , il me promène dans son jardin , dans son colombier , dans son étable ; il ne me fait pas grace d'une laitue !... Ce n'est qu'à midi qu'il s'aperçoit qu'il avait affaire à dix heures. Il est parti enfin , et je le consigne à Dumont.

Mon premier rendez-vous est manqué. Je m'habille pour me rendre chez une jolie femme ; je sors , je n'ai pas fait dix pas qu'un maudit cabriolet me couvre de boue de la tête aux pieds ; je retourne chez moi pour changer... Voilà bien une autre affaire ! Dumont est sorti et je n'ai pas la clef ; vite un serrurier , il faut absolument qu'on m'ouvre ma porte. Mon portier part , au bout de trois grands quarts d'heure , que je passe sur le carré , il m'amène un ivrogne qui peut à peine se tenir et qui veut , comme M. de Clainville dans *la Gageure imprévue* , me dire le nom de tous les objets qui composent une serrure.

« Eh ! mon cher ! je suis persuadé que vous êtes » fort expert , mais ouvrez-moi ma porte pour l'a- » mour de Dieu !... c'est la meilleure manière de me » prouver votre talent. — Oui... oui , monsieur... » tenez , ceci c'est un crochet qui doit faire tourner » le pêne. — Mais faites-le donc tourner le pêne , au » lieu de me laisser là. »

Le drôle essaie dix ou douze crochets , il passe une

heure après ma serrure, et finit par me dire qu'il faut qu'il aille chercher d'autres outils. Pour le coup je suis perdu ! l'ivrogne ne reviendra pas ! mais Dumont rentre au moment où j'allais faire enfoncer la porte. Je me rhabille, je sors avec une clef cette fois. Je prends une voiture, je cours chez ma jolie dame... Je la trouve environnée de tantes et de cousines. « J'ai été seule toute la matinée, » me dit-elle à l'oreille, « je vous attendais. »

Cet aveu achève de me désespérer. Je la quitte. On m'attend à dîner chez un riche financier. « Arrivez donc, » me dit-il, « vous faites des vers ; j'ai à dîner un jeune homme de quarante-cinq ans, qui vient d'essayer un petit poème sur les douceurs de la vie champêtre ; il assure que c'est tout autrement traité que par Virgile et Delille. Au reste, je vais le placer près de vous, et pendant le dîner il vous en dira quelque passage. »

Hélas ! il n'est que trop vrai, je suis près du jeune nourrisson des Muses, qui ne me passe point des cornichons ou des anchois, sans les accompagner d'un passage de son poème. Si du moins de l'autre côté j'avais un dédommagement ; mais non... C'est une tante du poète, qui, lorsqu'il a fini, me dit à l'oreille : « Quel talent, monsieur ! et quel malheur si cet homme-là n'eût point écrit ! »

Enfin le dîner est fini, mais le maudit poète me poursuit comme mon ombre. Je me place à l'écarté pour l'éviter ; mon côté est malheureux, je perds quinze louis avec une dame qui fait la grimace, même en gagnant. Je vais partir... je me sens arrêté

par le bras. « Que vous seriez aimable de mettre ma tante chez elle ! » me dit mon financier ; « son fils n'a pu venir la chercher, mais ce n'est pas fort loin de chez vous. » Allons, il faut se résoudre à emmener la tante. Je l'emballe dans un fiacre, et, pendant tout le chemin, il me faut lui entendre pleurer douze fiches qu'elle a perdues au boston en manquant une indépendance magnifique ! Enfin elle est chez elle, et je suis bientôt chez moi. Je me couche en maudissant ma journée, et les contrariétés que j'ai éprouvées me donnent le cauchemar toute la nuit.

LA JOURNÉE AUX DÉMÉNAGEMENTS.

Pour parler à deux particuliers , on peut aller du haut du faubourg du Roule au bout du faubourg Saint-Jacques : cet exercice est fatigant pour quelqu'un qui n'aime pas à être coudoyé à chaque pas ; à être frotté par un charbonnier ou un marchand de farine , à recevoir dans ses souliers le trop-plein d'un porteur d'eau , à être arrêté par des femmes très-prévenantes , par des distributeurs d'adresses ; éclaboussé par un fiacre, moulu par un cabriolet , etc.

— PIGAULT-LEBRUN, *Mélanges*. —

J'avais, il y a deux jours, des affaires à terminer dans différens quartiers de Paris; j'arrange dans ma tête l'ordre et l'emploi de ma journée, qui, je l'espère, me suffira pour faire toutes mes courses; et, après avoir déjeuné, je me mets en route dès neuf heures du matin.

A peine ai-je mis le pied sur mon escalier pour commencer ma tournée, que je suis arrêté par un commissionnaire qui descend une mauvaise commode, laquelle bouche toute la largeur de mon escalier. Il faut donc attendre pour passer que mon

homme soit en bas, et il ne va pas vite, parce qu'il est fort chargé. Me voici enfin dans mon allée..... Ah! mon Dieu! je suis pris entre deux lits de sangle et des monceaux de chaises! Comment diable passer à travers tout cela! Je me risque cependant, et, mettant un pied sur une chaufferette et l'autre dans une poêle, je parviens à gagner la rue, où je suis encore arrêté par la charrette sur laquelle on charge les meubles, et qui me fait perdre au moins dix minutes.

« Diable! » me dis-je en hâtant le pas, « regagnons le temps perdu, si je veux faire toutes mes courses. » Je me lance, me voici dans la rue des Gravilliers, c'est là que je compte m'arrêter d'abord; mais, en regardant à mes pieds, je ne vois pas deux hommes qui viennent contre moi avec un brancard chargé de meubles; je vais me jeter sur le brancard... Les porteurs m'arrêtent et jurent après moi. « J'ai, » disent-ils, « écorné un superbe cadre doré; » on leur ferait payer ce dommage, il faut donc que je le leur paie. »

Je veux envoyer promener les porteurs et leur cadre, mais tous les gens du peuple m'entourent, et on ne me donne pas raison. Après avoir entendu les gros mots, il faut que je paie! J'aurais dû commencer par là! Je donne une pièce de cent sous, et on me laisse continuer mon chemin; ce que je fais cette fois en regardant avec soin devant moi.

A quelques pas, je me trouve derrière deux femmes qui portent sur leur dos des cruches, des balais, des casseroles, et autres ustensiles de ménage.

Comme la rue est étroite, et qu'elles marchent à côté l'une de l'autre, donnant chacune la main à une ribambelle d'enfans, je suis forcé, pendant cinq minutes, de marcher au pas derrière ces intéressantes familles; et toutes les fois que j'entrevois un petit jour par lequel je crois pouvoir me glisser, les manches à balai et les queues de poêle viennent m'en boucher le passage.

Enfin les deux familles ont pris une rue sur la gauche, et me voilà libre d'avancer... Pas du tout, on se dispute dans la rue : ce sont deux charrettes à bras qui se sont accrochées, les conducteurs s'accusent réciproquement de maladresse, des injures ils en viennent aux coups... La foule reflue en arrière, je me sens poussé dans une allée par une petite femme qui me crie : « Ah ! monsieur, je ne peux pas voir » deux hommes se battre, cela me fait trop de mal... » Ah ! les malheureux ! quels coups ils se donnent !... » en voilà un par terre... Ah ! Dieu ! c'est affreux... » et on ne les sépare point !... Ah ! en voilà un dont » le nez est tout écorché..... Je vais me trouver » mal.....

» — Eh ! morbleu ! madame, ne les regardez » pas, » dis-je à ma curieuse en la poussant de côté afin de passer devant elle. « Que les hommes sont » brusques quand ils n'ont pas d'éducation ! » s'écrie-t-elle en me lançant des regards courroucés. Mais je la laisse, et, me jetant au travers de la foule qui entoure les combattans, je parviens enfin à passer de l'autre côté, et j'atteins la maison où j'ai affaire.

« Ah, parbleu ! ce n'est pas sans peine , » me dis-je en courant vers l'escalier ; car le portier vient de m'assurer que la personne que je demande est chez elle. Je veux me hâter... Bon... à peine ai-je mis le pied sur la dixième marche, que je suis arrêté par deux hommes qui montent un énorme chiffonnier. Hélas ! si du moins ils le descendaient, mais ils vont comme cela au cinquième, et mon ami demeure sur ce carré-là ; et ils s'arrêtent à chaque marche pour reprendre haleine.

Quant à moi, je consulte ma montre, il y a deux heures que je suis sorti de chez moi, et je n'ai pas encore fait une seule course. Je prends mon parti, je redescends l'escalier et je me décide à rentrer. Décidément je ferai mes affaires une autre fois ; il faut renoncer à circuler dans Paris les 8 ou les 15 de chaque terme.

PETIT A PETIT.

L'eau qui tombe goutte à goutte de cette fente imperceptible , doit finir par miner ce rocher.

— *** —

Petit à petit l'on vient à bout de tout , suivant un vieil adage. Avec le temps nous voyons en effet arriver bien des événemens , mais non pas toujours tels que nous les désirions.

Petit à petit l'enfant grandit , sa raison se forme , les passions arrivent et font place aux jeux du premier âge ; bientôt l'ambition , le désir de parvenir , chassent les illusions de la jeunesse ; puis les soucis , les inquiétudes font place aux plaisirs ; puis les cheveux blancs qui éloignent les amours , mais n'amènent pas toujours la sagesse ; puis les infirmités , la vieillesse qui n'a plus que des souvenirs ; puis enfin la mort , qui est toujours en perspective : tout cela n'arrive que petit à petit , mais tout cela s'enchaîne cependant.

C'est petit à petit que l'homme probe et laborieux

s'enrichit : il ne risque point des spéculations hasardeuses qui pourraient ruiner ses commettans , mais il arrive à une heureuse aisance , et la fortune acquise petit à petit est toujours plus solide que celle qu'un jeu du hasard a fait naître.

Petit à petit , au contraire , l'homme qui fait des folies voit se dissiper ses richesses ; petit à petit le paresseux tombe dans la misère ; et petit à petit l'homme qui se ruine voit ses amis le quitter , et fuir ceux qu'il a obligés.

Petit à petit les mauvaises liaisons corrompent le plus heureux naturel , comme l'habitude des excès de table détruit la plus robuste santé. Petit à petit la faiblesse conduit au vice quand on fréquente de mauvaises sociétés. Vous prenez les manières de ceux avec qui vous vous trouvez ; après les avoir blâmés , vous les imitez. Si vous voyez un fripon , petit à petit ses sophismes vous séduiront , son exemple vous entraînera ; vous rirez de ce qui autrefois vous aurait fait rougir , et vous glisserez dans l'abîme pour vous être laissé aller petit à petit.

C'est souvent , petit à petit que l'amour s'empare d'un cœur qui a juré de lui résister. Jeunes filles , un amant adroit emploiera tous les moyens pour vaincre votre indifférence. Tendres regards , doux propos , légers serremens de mains , protestations , assurances de fidélité , il mettra tout en usage pour vous vaincre. Si vous résistez , il changera de tactique : il deviendra triste , mélancolique , il feindra d'étouffer ses soupirs ; vous croirez n'y point faire attention , mais petit à petit on vous intéressera ,

vous deviendrez à votre tour rêveuse, inquiète, vous soupirez en secret, et votre amant sera alors moins timide. Petit à petit il obtiendra une légère faveur, puis un aveu, puis un baiser, puis votre cœur enfin, qu'il aura tout entier, quoique vous ne l'ayez laissé prendre que petit à petit.

On pare les événemens qui se présentent brusquement dans le cours de la vie ; on ne voit pas venir les révolutions qui se forment petit à petit. Ménageons les plaisirs si nous ne voulons pas que petit à petit ils ruinent notre santé ; n'accordons notre amitié que petit à petit, afin d'être moins souvent trompés ; et, en amour, donnons la préférence au bonheur que nous n'aurons obtenu que petit à petit.

LE VOYAGE A BEAUGENCY.

Tytire, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ :
Nos patriæ lines et dulcia linquimus arva !
Nos patriam fugimus !

— VIRGILE, *Bucol.* —

Je n'avais jamais quitté ma ville natale que pour faire quelques excursions dans les environs ; je n'ai point la manie des voyages, et lorsque je poussais jusqu'à Versailles, ce qui ne m'arrivait que les jours où les eaux jouaient , je me croyais à cent lieues de mes pénates. J'éprouvais un certain malaise, un vide, une inquiétude qui troublaient mes plaisirs ; le mal du pays me poursuivait sur le tapis vert et me forçait à prendre bien vite une place dans une petite voiture retournant à Paris. Ce n'était qu'en apercevant la barrière , que je commençais à respirer plus librement, et lorsque les roues de mon modeste équipage roulaient sur le pavé de la capitale , je sentais renaître toute ma gaité.

Dans de semblables dispositions , on doit penser si je dus être contrarié en me voyant forcé , pour terminer une affaire d'intérêt, de me rendre en personne à Beaugency. Moi !... faire trente lieues à peu

près ! m'éloigner pour plusieurs jours de Paris !... de mon boulevard du Pas-de-la-Mule , de mon café Job et de l'Ambigu-Comique !... moi , qui tous les soirs fais ma partie de dames entre cinq et sept heures , et vais ensuite acheter une contremarque pour voir les deux derniers actes d'un mélodrame dont je n'ai jamais vu le premier !

Je fus long-temps à me décider ; l'intérêt , ce mobile de toutes les actions des hommes , l'emporta enfin. Il étouffa pour un moment dans mon cœur , l'amour de la patrie !... J'allai retenir ma place à la diligence et ne m'occupai plus que des apprêts de mon voyage qui me semblait devoir être éternel. Je fis , en soupirant , ma valise , mes paquets ; je versai quelques larmes sur mon sac de nuit. « Puisses-tu , lui dis-je , revoir bientôt l'oreiller domestique ! » Enfin je tâchai de m'étourdir , de reprendre courage ; mais , malgré moi , mille histoires effrayantes arrivées à des voyageurs me revenaient à l'esprit. Je voulus dormir un moment pour me calmer ; je rêvai de voleurs , de cavernes , de précipices , d'auberges tenues par des brigands ; enfin j'eus un cauchemar affreux.

En me réveillant , je vois qu'il est l'heure de me rendre aux messageries ; je pars ; le cœur gros , j'embrasse ma femme de ménage , mes voisins , et jusqu'à mon portier. Je donne une dernière caresse au chat de mon épicière ; je jette un regard humide sur mes persiennes entr'ouvertes , et sur un pot de jonquille que j'ai mis à ma fenêtre à l'insu du commissaire ; je suis le commissionnaire qui porte mes

paquets , et je me dis tout bas : « Qu'il est heureux ! » dans une heure, il sera encore à Paris, et moi , où » serai-je alors !... Hélas ! je n'en sais rien , car je ne » connais pas très-bien ma géographie. »

Nous voici arrivés ; le conducteur me presse , je monte comme quelqu'un qui ne sait plus où il en est , et , dans ma précipitation , je m'assieds sur les genoux d'une dame qui tenait sur elle un petit carlin. Le chien aboie et me mord ; la dame crie, je me confonds en excuses et vais me jeter sur une autre personne : c'était un monsieur d'une cinquantaine d'années , dont le ventre dépassait les genoux.

Il crie que je l'étouffe , et me repousse brusquement sur la banquette vis-à-vis , où je me cogne le nez contre une nourrice qui donnait le sein à son poupon. L'enfant pleure, la nourrice me dit des injures... je ne sais plus où donner de la tête , et je vais redescendre par l'autre portière , lorsque je me sens retenu par le pan de mon habit. C'était un militaire qui était assis près de la nourrice et qui me dit, en me poussant rudement par les épaules : « Eh , » mille escadrons ! mettez-vous donc à votre place, et » tâchez de vous tenir tranquille. »

Je ne me fais pas répéter deux fois cette invitation ; ma place était entre le gros monsieur et la dame au carlin. Je m'y blottis et m'y tiens pendant plusieurs lieues sans oser lever les yeux ; j'étais tellement serré que je pouvais à peine respirer et qu'il m'eût été impossible de fouiller dans ma poche pour prendre mon mouchoir. Au moindre mouvement que je faisais , le gros monsieur m'enfonçait son

coude dans l'estomac en s'écriant : « Qu'on est mal » dans ces voitures publiques ! » Je le sentais mieux que personne, car lorsque j'essayais de m'approcher de l'autre côté, le chien de ma voisine grognait et me montrait les dents. Quant à mes jambes, il m'était impossible de les allonger, sous peine de rencontrer les pieds du militaire, et j'ai toujours évité de marcher sur les pieds d'un homme qui se bat.

C'est ainsi que je fis la route ; on parlait beaucoup autour de moi, mais je n'osais me mêler à la conversation. Ma voisine causait avec son chien, le gros monsieur avec la nourrice, et le militaire contait ses campagnes à un vieil abbé qui ronflait les trois quarts du temps.

Quant à moi, n'osant ni remuer, ni tousser, ni parler, ni me moucher, je me contentais de lancer de temps à autre un regard timide du côté de la portière, pour tâcher d'apercevoir quelque site pittoresque ; mais toutes les fois que je voulais regarder sur la route, mon voisin étalait devant mes yeux un grand mouchoir à tabac, qui me masquait la vue, ou ma voisine bouchait l'autre portière avec son carlin, auquel elle voulait faire admirer la campagne.

Que l'on juge du plaisir que j'ai goûté en diligence ; je suis cependant arrivé à Beaugency sans accident. Mais qui me répondra que je reviendrai de même à Paris ? J'avoue d'ailleurs que je suis un peu dégoûté des voitures publiques. Lorsque je me mettrai en route pour revenir, j'aurai l'honneur de vous donner quelques détails sur mon retour.

LE RETOUR DE BEAUGENCY.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !
Qu'avec ravissement je revois ce séjour !

— VOLTAIRE, *Tancrède*. —

Vous m'avez laissé à Beaugency , cher lecteur , après un voyage en diligence qui n'avait eu rien d'agréable pour moi. Aussi éprouvai-je un sentiment de plaisir en sortant de cette maudite voiture où je n'avais pu remuer ni bras ni jambes. Pour me dédommager , aussitôt que je fus à terre , je me mouchai par trois fois de suite ; je pris du tabac , et je tapai des pieds comme un cheval impatient de prendre le galop.

Cependant, comme il faut toujours être poli, surtout lorsqu'on veut éviter en voyage toute affaire désagréable , je saluai jusqu'à terre le militaire qui m'avait si rudement mis à ma place ; je fis un gracieux sourire à la nourrice, je serrai la main au marchand de bœufs qui avait failli m'étouffer , et je dis un adieu bien tendre à la vieille dame dont le chien m'avait si souvent mordu les jambes ; puis je m'é-

loignai envoyant *in petto* au diable tous mes compagnons de route. Ce que c'est que les voyages ! comme on apprend à dissimuler !

Mes affaires me retinrent six jours à Beaugency. Combien le temps me parut long ! Quelle ville que Beaugency pour un homme qui a toujours habité la capitale ! Je trouvais tout triste, mesquin, laid, jusqu'aux habitans, qui cependant sont, à ce qu'on m'a dit, faits tout comme les Parisiens. Les figures me semblaient bizarres, les tournures ridicules ; je me disais en parcourant la ville : « Ah ! ce ne sont » point là les visages et les manières de mon boulevard du Temple ! on ne porte point de semblables » chapeaux à l'Ambigu et à la Gaité. » Mais je me disais tout cela en moi-même, et je faisais force saluts et complimens à tout le monde, fidèle au système de dissimulation que j'ai puisé à l'école des Cuvellier, des Victor et des Léopold.

Je ne savais comment passer mes soirées : à Beaugency on se couche et on se lève de bonne heure ; tandis que moi, comme tous les habitans de Paris, je me lève et me couche fort tard. Point de café Job, point de contremarque à acheter, point de mélodrame à voir. Je périssais d'ennui, et s'il eût fallu rester quelques jours de plus, le mal du pays m'aurait tué. Enfin je pus regagner mes pénates ! Avec quelle joie je fis mes paquets ! Je payai sans compter le mémoire de mon aubergiste. Mais il s'agissait de me décider sur la manière dont je ferais la route pour revenir. J'avais juré de ne plus remonter en diligence ; mais faire trente lieues à pied, c'eût été une

folie, une imprudence ; c'eût été tomber de Charybde en Scylla.

Je me décidai à me rendre à pied jusqu'à Orléans, la distance n'étant que de trois petites lieues, et à Orléans je comptais prendre le courrier de la malle, afin d'être plus vite arrivé, et pour n'avoir point de compagnons de voyage.

Ne voulant pas m'aventurer seul dans un pays qui m'était inconnu, je demandai un guide pour m'accompagner jusqu'à Orléans. Il se présenta un jeune villageois, fort, robuste et très-grand. Je le jugeai capable de me défendre si l'on nous attaquait, je lui donnai à porter mon sac de nuit, ma valise, et nous nous mîmes en route.

Le temps était froid, mais assez beau. Mon guide marchait devant en chantant et en remuant un énorme bâton qu'il tenait à la main. Je le suivais en admirant, non pas la verdure, il n'y en avait point, mais les sites pittoresques qui s'offraient à mes regards. Tout à coup, à l'entrée d'un petit bois, mon guide s'arrêta et regarda autour de lui. Ne voilà-t-il pas qu'il me vint dans l'idée que cet homme avait de mauvaises intentions, et que je n'étais pas en sûreté avec lui ! Probablement que ma physionomie n'annonçait pas la tranquillité, car ayant jeté les yeux sur moi, le drôle se mit à rire, et me dit d'un ton goguenard : « Qu'avez-vous donc, monsieur ? Votre » figure est toute retournée ! »

A ces mots, je tâchai de sourire aussi ; puis, parlant un peu de la gorge pour me donner un air d'assurance, je lui dis : « Mon ami, pourquoi nous ar-

» rêtons-nous dans ce petit bois ? — C'est que je suis
» fatigué, monsieur ; d'ailleurs nous sommes à moi-
» tié chemin , il faut bien faire une halte. — Mais cet
» endroit est-il bien sûr ? »

Le coquin me regarda encore en ricanant , puis reprit : « C'est toujours ici que je m'arrête , j'y ren-
» contre ordinairement des amis. »

Je ne me souciais pas du tout de voir arriver ses amis. Je tâchais de me rassurer pendant qu'il tirait un morceau de pain de sa poche ; mais que devins-je en le voyant sortir de son gousset un grand couteau à lame brillante ! Je m'adossai à un arbre pour ne point me trouver mal ; ce fut bien pis lorsque le drôle se mit à siffler et que j'aperçus trois autres gail-lards arriver par le chemin de Beaugency. La peur me rendit mes forces ; abandonnant mon sac et ma valise , je pris ma course à travers champs pendant que mon guide avait le dos tourné. Je marchais dans les terres labourées , tantôt sur des échalas , tantôt sur de l'oseille : il me semblait toujours être poursuivi. Enfin j'arrivai à Orléans tout en nage ; le courrier allait partir , je me plaçai près de lui , et ne fus rassuré que lorsqu'il eut pris le galop.

Mais bientôt j'endurai des souffrances d'un autre genre : ma nouvelle voiture me cahotait horriblement ; peu habitué à être secoué ainsi , je fis toute la route en me cognant alternativement la tête et la partie qui retombait sur la banquette. Il était temps que j'arrivasse ; j'étais tellement étourdi que je ne pouvais plus ni parler , ni crier , ni me retenir à rien , et qu'en arrivant à Paris , je roulai sur le pavé comme

un homme pris de vin. Mais j'étais dans la capitale , tous mes maux furent oubliés , et je me relevai en m'écriant :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Qu'avec ravissement je revis mes boulevarts, mon café, mes théâtres ! Je pouvais à peine marcher , tant la voiture m'avait moulu ; néanmoins je m'arrêtai devant l'Ambigu , mon cœur avait besoin de lire l'affiche, et je pleurai de joie quand on vint m'offrir une contremarque.

Enfin je suis chez moi ; j'ai revu mes voisins , j'ai repris mes habitudes. J'ai été fort étonné en recevant hier par la diligence mon sac de nuit et ma valise : il paraîtrait que mon guide n'était point un voleur , ou qu'il a craint de se compromettre. N'importe, je ne veux plus faire de voyages , celui-ci m'a causé trop de tourmens. Que d'autres aillent courir le monde et chercher les aventures ! Je suis allé à Beaugency , cela me suffit , je m'en souviendrai toute ma vie.

LE MARI MAÎTRE CHEZ LUI.

Tu l'as voulu , Georges Dandin !

— MOLIÈRE. —

Mon ami Dupont , qui est bien le meilleur des hommes , ne cesse de répéter (quand il n'est pas devant sa femme) : « Je suis le maître chez moi , » rien ne s'y fait que par mon ordre ; quand j'ai décidé quelque chose , il faut que cela soit. J'ai de la tête , de la fermeté ; madame Dupont ne me mène point , elle fait toutes mes volontés et ne me contrarie en rien. »

En général , j'ai remarqué qu'il faut se méfier de la fermeté de ces gens qui crient bien haut qu'ils ont du caractère ; ils ressemblent à ces faux braves qui font blanc de leur épée , à ces poltrons qui chantent quand ils ont peur , à ces fats qui se vantent de mille bonnes fortunes et qu'on ne rencontre qu'avec des minois refrognés ; l'homme vraiment maître chez lui le prouve par sa conduite et non par ses discours.

Mon pauvre Dupont , toute votre fermeté ne tient

point contre un regard de madame votre épouse; devant elle, vous êtes comme l'écolier devant son précepteur, comme le solliciteur devant l'homme en place; mais on vous pardonnerait votre pusillanimité si, une fois hors de sa vue, vous ne recommenciez à crier en levant le nez au vent : « Je suis » le maître chez moi. »

Dupont reçoit un jour une invitation pour aller à la noce d'un de ses amis, mais on n'avait point invité madame, et elle dit fort sèchement à son époux : « Vous n'irez pas à la noce. — J'irai, madame, » répond Dupont ; « c'est un de mes amis d'enfance ; » il ne vous connaît pas, il a bien pu ne point vous » inviter; mais cela lui ferait beaucoup de peine si » je lui manquais. »

Dupont m'engage à venir le prendre à cinq heures précises, pour nous rendre ensuite chez le restaurateur où se fait la noce. Je me doutais que ma course serait inutile; cependant j'arrive chez lui à l'heure indiquée, et Dupont, qui devait être prêt, me reçoit en pantoufles et en robe de chambre.

« Comment ! » lui dis-je, « tu n'es pas habillé ? » — Mon ami, » me répond-il en furetant dans tous les coins, « ma femme est sortie, et, par mégarde, » elle aura emporté la clef de ma chambre, en sorte » que je ne puis pas m'habiller qu'elle ne soit revenue... Attends un peu, je suis certain qu'elle va » revenir sur-le-champ; elle sait que je ne suis pas » habillé. »

Je m'éloignai malgré les instances de Dupont, dont l'épouse ne rentra qu'à onze heures du soir,

laissant son mari passer sa soirée à se promener en pantoufles et en robe de chambre, pendant qu'on l'attendait à la noce.

Dupont avait le désir d'acheter une maison de campagne; il vient me chercher, et me mène voir une jolie propriété qu'il brûle d'envie d'acquérir. Nous admirons la maison, qui est fort agréable. « Ta » femme la connaît-elle ? » dis-je à Dupont.

« — Non, mais c'est égal ! elle lui plaira puis- » qu'elle est de mon goût... D'ailleurs, ne suis-je » pas le maître ? »

Et le cher homme continue d'examiner la maison, en disant : « J'abattrai ceci... Je ferai bâtir là... Ce » sera charmant ! délicieux ! »

Je ris des projets de Dupont, qui m'engage à aller le lendemain dîner chez lui. « Tu vanteras cette » maison devant ma femme, » me dit-il, « cela lui » donnera envie de l'avoir ; non que j'aie besoin de » sa permission, mais cela n'en ira que mieux. »

Mais madame Dupont est trop fine pour ne point deviner les projets de son époux. M'inviter à dîner sans avoir consulté sa femme, c'est une petite liberté qu'on ne permettra point à Dupont.

En effet, le lendemain matin je reçois une lettre de madame qui m'apprend que, sa cuisinière étant malade, elle ne peut avoir le plaisir de me donner à dîner.

Depuis ce temps, Dupont n'a jamais reparlé de la jolie maison de campagne, mais il dit toujours : « Je suis le maître chez moi. »

LES JOUEURS DE DOMINO.

Mille doux passe-temps abrègent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main ,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe, d'un œil avide,
Les cases , les couleurs , et le plein et le vide ,
..... Le nombre a prononcé.
Plus loin dans ses calculs gravement enfoncé ,
Un couple sérieux , qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède ,
Sur des carrés égaux différens de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savans conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.

— DELILLE. —

Il est sept heures et demie du soir. Les théâtres sont pleins , le temps est pluvieux , les promenades sont désertes , et je ne sais trop que faire de moi. Je pourrais bien rentrer travailler ; mais ma femme n'est point sortie , mes enfans crient , ma bonne chante , mon frère apprend à jouer du violon , et ma belle-mère serine son oiseau ; tout cela forme un petit concert qui ne me permettrait point de me livrer au travail. Je ne suis pas habillé pour aller en soirée ; le spectacle était ma seule ressource , je m'y suis

pris un peu trop tard ; ils sont d'ailleurs commencés maintenant , et je suis comme les enfans , j'aime à tout voir , et , pour mon argent , je ne veux pas manquer une scène.

Il faut cependant faire quelque chose. Mais les cafés ne manquent pas à Paris , et il est difficile de faire cent pas sans en rencontrer un. Cependant je m'arrête rarement dans un café , et , malgré tout l'éclat dont ils brillent maintenant , lorsque j'ai pris ma demi-tasse , les Mille-Colonnes ou le café Turc n'ont plus de charmes pour moi.

Poussé par le désœuvrement , je me décide à entrer dans un café , et je veux tâcher d'y passer une partie de ma soirée. Je m'empare d'abord de quelques journaux ; puis je fais la revue des personnes qui m'entourent.

A une table près de moi , un vieux monsieur , qui ne prend rien , a entassé plusieurs journaux sur lesquels une de ses mains est appuyée , tandis que , de l'autre , il tient celui qu'il lit , ce qui ne l'empêche point de jeter fréquemment les yeux sur moi , et de s'emparer vivement du journal que je viens de quitter , et qu'il met avec ceux qu'il tient déjà en réserve , en me disant avec un gracieux sourire : « Après vous les autres , s'il vous plaît. »

Je conçois que ce monsieur s'est trouvé de l'occupation pour jusqu'à onze heures au moins. Un peu plus loin , un jeune couple est assis dans l'embrasure d'une fenêtre. Je gage que ce sont des amans qui ne peuvent se voir que rarement. Ils ont choisi la place la plus écartée ; ils se parlent tout bas ,

et de bien près ; ils ne voient point les personnes qui les entourent. Un demi-bol brûle devant eux , mais ils n'y ont point encore touché. Il paraît qu'ils causent d'affaires bien importantes ; il paraît aussi qu'ils ne peuvent point en causer ailleurs !... Pauvres amans !

Que font là-bas ces deux messieurs penchés sur une table garnie de plusieurs bouteilles ? Ils jouent aux dames. L'un est fort jeune encore ; il se frotte le front , et paraît bien embarrassé pour jouer son coup ; tandis que son adversaire , vieilli dans les cafés , se contente de laisser échapper un sourire malin , puis promène d'un air indifférent ses regards autour de lui. Il est facile de deviner lequel de ces messieurs gagnera.

Mais c'est à l'autre bout de la salle que tout le monde se porte pour entourer une table devant laquelle sont assis quatre messieurs qui jouent au domino.

J'avoue mon ignorance , j'avais cru jusqu'ici que le domino était un jeu fort simple et qui exigeait peu d'attention , je me suis trompé , et j'en demande humblement pardon aux professeurs de domino. En entendant les cris , les exclamations , les discussions qui s'élèvent à chaque instant , je ne puis plus douter que ce jeu n'ait , comme le whisky , des *entrées* , des *demandes* , des *réponses* , et mille autres finesses.

Je veux tâcher de faire un petit cours pour mon instruction. Je me place à côté d'un vieux monsieur qui , le menton appuyé sur la pomme de sa canne ,

suit tous les coups, comme s'il s'agissait du paiement de son trimestre, tandis qu'en face un grand jeune homme, à l'air hébété, répète à chaque minute : « Je n'aurais pas joué comme cela ! »

J'aperçois enfin les joueurs. Un gros papa remuait les dés avec une dextérité toute particulière en disant à son partner : « Hein !... as-tu senti le coup ?... » Comme je t'ai joué cela !... Comme j'ai filé tous mes six ! — Oui, » répond un petit vieillard maigre, à l'œil vif, à la voix haute ; « c'est extrêmement malin, vous avez passé vos six, parce que mon sieur vous les a ouverts. — Est-ce ma faute ? » s'écrie le joueur désigné ; « je n'avais pas autre chose à jouer ; et d'ailleurs il fallait répondre à mon invite » et entrer dans mes as. — J'y suis entré... — Vous n'y êtes pas entré. — Je m'en rapporte à la galerie.

» — Je crois, » dit mon vieux voisin après s'être mouché et avoir pris du tabac, « je crois que vous y êtes entré trop tard ; ils étaient déjà fermés.

» — Allons, messieurs, nous avons la première manche, » dit le gros papa, « il s'agit d'enlever celle-ci. Attention, toi, là-bas, ne t'amuse pas à regarder dans ton verre quand je te demanderai un dé. »

La partie s'engage de nouveau. Les dés se posent avec une vivacité qui me surprend et me prouve que les grands joueurs ont le coup-d'œil prompt. La victoire est remportée par ceux qui avaient déjà l'avantage. Le gros papa pousse un cri de triomphe,

les vaincus se lèvent de mauvaise humeur, et s'éloignent en se disputant et se rejetant de l'un à l'autre les fautes qui ont amené la perte de leur partie.

Toute la galerie se disperse en donnant son avis sur la force des joueurs ; et moi je sors du café où le domino ne m'a pas extrêmement amusé. Mais enfin comme dit Perrin Dandin :

..... Cela fait toujours passer une heure ou deux.

UN SALON DE RESTAURATEUR.

L'un juge les hommes d'après les traits de leur visage ; un autre à leur voix, ou d'après leur manière d'écrire ; celui-là étudie leur sourire, celui-ci leur démarche : moi , je les juge à table, et je me trompe rarement.

Il est peu d'endroits qui présentent un champ plus vaste à l'observateur que le salon d'un fameux restaurateur de Paris. Là se réunissent des gens de divers pays, de différentes professions, que Comus attire de quatre à six heures dans un de ses temples. Pourvu que votre bourse soit bien garnie, vous pouvez, simple campagnard, modeste commerçant, partager la cuisine d'un gros capitaliste, d'un brillant agioteur, ou d'un auteur à la mode. Le cri de l'estomac rapproche les hommes et fait disparaître les distances ; il faut dîner, c'est une nécessité pour les grands comme pour les petits. Dame Nature, dans sa sagesse, a donné les mêmes besoins aux pauvres et aux riches, aux nobles et aux roturiers ; ce sont les hommes qui ont ensuite créé les rangs, les

prérogatives, les distances; mais jusqu'à présent ils n'ont pu rien changer aux fonctions de l'estomac, ni faire digérer un chef de division autrement qu'un modeste expéditionnaire.

Quand je vais seul chez un traiteur, je m'établis dans un salon; et là, tout en compulsant la carte, je m'amuse à examiner les personnes qui m'entourent. Je forme mes conjectures d'après leur manière de se conduire à table, souvent même d'après leurs goûts; je rassemble mes observations, et il est rare que l'un de mes voisins ait fini de dîner avant que je puisse dire quelle est sa fortune et sa profession. Certes, comme dit le bailli du *Rossignol* :

C'est un plaisir bien innocent !

Hier, j'ai pu me procurer ce plaisir-là. A cinq heures je me rendis dans le salon d'un de nos premiers restaurateurs : il y avait foule; je parvins cependant à trouver une table libre, grace à un garçon qui me protège : il fait bon avoir des amis partout.

Après m'être occupé de ma carte, je jetai les yeux autour de moi : à ma droite étaient assis deux jeunes gens; à ma gauche, un monsieur et une dame; en face, un homme d'un certain âge avec un grand jeune homme, ayant tous deux une mise et des manières de province; un peu plus loin, un gros monsieur à face rubiconde, et à ses côtés un grave personnage décoré. Je bornai à ce petit cercle le cours de mes observations.

Mes jeunes voisins de droite faisaient beaucoup de bruit, parlaient très-haut, gesticulaient, tourmentaient le garçon et paraissaient de fort joyeuse humeur; ils prirent d'abord des huîtres, puis du madère; ils ne consultaient la carte que pour chercher les meilleurs mets, sans jamais regarder la colonne des prix. Je présumai d'abord que c'étaient deux auteurs qui avaient réussi la veille, ou comptaient réussir le soir; mais bientôt quelques phrases que je saisis me firent changer d'opinion.

« J'étais certain de revendre à bénéfice... Du tur-
» bot, garçon! — Tu es en veine depuis quelques
» jours... A l'huile, garçon! — J'avais parié pour
» la hausse; je ne me trompe jamais... Changeons
» de vin. — Et cet autre avec qui j'ai gagné sur-le-
» champ sept cent vingt francs pour la différence,
» ce n'est pas maladroit... Il faut se permettre le
» chambertin. — Ce jeune héritier veut mille écus
» fin courant..... Charlotte de pommes aux confi-
» tures! — J'ai une opération superbe en vue... Des
» pots de crème... Il me faut de l'audace... Au cho-
» colat, garçon! »

J'en sais assez : ces messieurs font des affaires à la Bourse; ils ont bien raison de ne rien se refuser aujourd'hui, qui sait si demain ils auront encore de quoi dîner? Examinons à ma gauche.

Le monsieur est aux petits soins, la dame fait la précieuse, joue les grands airs; elle lui répond à peine, elle ne daigne pas dire son goût : il la consulte sur chaque mets, elle répond dédaigneusement : « Que m'importe... je n'ai pas faim! »

Elle trouve tout détestable, mal servi, mal accom-
modé; cependant elle mange comme quatre.

Pauvre jeune homme ! je ne vous ferai pas com-
pliment de votre conquête; quoique votre dame
joue la princesse, malgré son air sévère, et ce ton
de pruderie, qui contraste avec les œillades qu'elle
jette sur ses voisins, je crains bien que vous ne soyez
tombé dans les filets d'une aventurière, qui, s'aper-
cevant qu'elle a affaire à un novice, veut lui faire
payer cher ses moindres faveurs. On n'a pas voulu
accepter un dîner dans un cabinet particulier; on
joue la vertu, mais cela n'abuserait point un homme
qui connaît le monde. Chaque mot de cette dame
trahit son origine et ses sociétés habituelles. Ses ma-
nières laissent percer la contrainte qu'elle s'impose
pour se donner la tenue d'une femme comme il faut.
Écoutons un moment leur conversation :

« Voulez-vous commander quelque chose, ma
» chère amie? — Mon Dieu non!..... que m'im-
» porte?... je n'ai aucun appétit... — Trouvez-vous
» ceci bon? — Ah! fi donc!... c'est détestable!...
» c'est une horreur!... Comment ose-t-on servir des
» choses pareilles... Cela n'est pas frais. — Garçon!
» madame dit que votre poisson n'est pas frais. —
» Cependant, monsieur, personne ne s'en plaint. »
(La dame.) « Ah! ils ont un *fameux* goût, ceux
» qui le trouvent bon!..... Demandez une petite
» caille en caisse..... je crois que j'en mangerai. —
» Garçon! des cailles en caisse. — Ah! demandez
» aussi un petit perdreau... j'en goûterai... — Gar-
» çon! un perdreau! — Il me semble que je boirai

» bien un doigt de champagne... Mon Dieu! qu'on
» dîne mal chez ces restaurateurs!... »

Pauvre jeune homme! pour peu que tu aies de la fortune! voilà une femme qui te mènera grand train.

« A moi, garçon!... servez tout de suite, je demandé depuis une heure rostbeef, beefsteck, plum-pudding, bordeaux...—Dans l'instant, monsieur.
» — *Goddem!* j'étais pressé pour dîner tout de suite... Pommes de terre à l'eau, madère sec. »

Pendant que ce gros monsieur, qu'à son langage et à ses goûts j'ai reconnu pour un de nos voisins d'outre-mer, se jette sur le bœuf saignant, j'examine le monsieur au maintien grave, assis non loin de lui. Celui-ci agit méthodiquement : il paraît réfléchir sur la qualité et la vertu de chaque mets; il pèse long-temps toutes les raisons pour ou contre avant de se décider à commander. Je serais bien étonné si cet homme-là n'avait point été dans la diplomatie. Je suis certain qu'il voit de grandes conséquences à tirer d'un plat servi avant un autre; qu'il met de la politique dans une coquille de volaille, et de la dissimulation dans un soufflé au riz. Comme il calcule l'ordre et la marche de son dîner!..... Quelle tenue noble, quelle mine fière en découpant ou en se versant à boire! Je ne sais pas s'il s'amuse, ni s'il a de l'appétit, mais il met des formes à tout, et il est impossible de tenir sa fourchette et son couteau d'une manière plus distinguée.

Tournons maintenant nos regards vers ces deux personnages assis à la table à côté : je gage que c'est

le père et le fils, ou l'oncle et le neveu ; il y a entre eux un air de famille. A coup sûr ces gens-là ne sont pas de Paris ; quand leur mise ne me l'indiquerait pas, leur conduite dans ce salon suffirait pour m'en convaincre. Ces bonnes gens sont assis à une lieue de la table ; ils n'osent ni se retourner, ni lever la tête, ni se moucher, ni se remuer ; c'est tout au plus s'ils oseront manger. Voilà une heure qu'ils tiennent la carte et se la repassent l'un à l'autre sans rien demander.

Enfin ils se sont arrêtés à quelque chose, mais ils ne savent comment se faire servir. Le plus âgé appelle à demi-voix : « Monsieur, dites donc, monsieur le maître..... Monsieur le bourgeois ! »

Le garçon ne répond pas à tout cela. Le plus jeune parvient à le saisir par sa serviette au moment où il passe. « Du potage au vermicelle, s'il vous plaît, monsieur ? — Pour deux ? — Sans doute, » est-ce que nous ne sommes pas deux?... Tiens, » est-ce qu'il croit qu'il y en a un qui va regarder » l'autre manger?... »

Après le potage, ils mettent autant de temps à se consulter pour savoir ce qu'ils prendront, et c'est ensuite la même cérémonie pour avoir le garçon. J'ai vraiment pitié de ces deux campagnards, qui, si cela continue, n'auront pas terminé leur dîner avant dix heures du soir. Mais on m'apporte mon omelette soufflée, et ce mets a frappé d'admiration les deux provinciaux ; ils suivent de l'œil le garçon, et cette fois ne le laissent point échapper.

« Donnez-nous de ça, » dit le plus jeune en dési-

gnant ce qui est devant moi. « — De l'omelette soufflée ? — Oui, de ça qui est là-bas... avec du sucre dessus. — Pour combien ? — Deux parts à chacun. »

Les malheureux, qu'en feront-ils ? J'ai envie de les avertir que c'est beaucoup trop. Mais le garçon est déjà loin. Ma foi ! qu'ils s'en tirent comme ils pourront. Mes jeunes voisins de droite sont allés aux Bouffes ; le monsieur et la dame partent pour l'Opéra ; l'homme réfléchi va prendre son café ; l'Anglais va prendre du punch ; moi, je vais prendre l'air, et je quitte le salon au moment où l'on place devant les deux campagnards un plat d'omelette soufflée qui suffirait pour douze personnes.

LES DEUX CONVOIS.

De ce riche, qu'on trouve heureux,
Quel est donc l'avantage ?
Il fait par des valets nombreux
Suivre son équipage.
Ce luxe ne m'est pas permis :
Ma richesse est plus sûre :
Un jour on verra mes amis
Derrière ma voiture.

— ARMAND-GOUFFÉ. —

On a ses jours de bonheur ; je range dans ce nombre ceux où je rencontre en mon chemin de jolies femmes, de gracieuses tournures, des pieds mignons et des jambes bien faites ; de pareils objets me mettent sur-le-champ en belle humeur. Rien ne monte l'imagination comme deux beaux yeux. La vue d'une femme séduisante ne s'efface pas si vite de mon souvenir que je n'en conserve pour toute la journée des idées couleur de rose.

Mais il y a des jours où l'on parcourrait tous les quartiers de Paris sans rencontrer un joli minois ; certes, il y a des physionomies laides qui appar-

tiennent à des personnes fort aimables ; mais nous sommes de grands enfans , et l'on nous prend d'abord par les yeux. Il y a quelques jours , je n'ai pas vu tout en rose , j'ai été arrêté dans ma route par deux convois.

Le premier était fort beau : riche tenture , larmes en argent , chevaux panachés , cochers à manchettes , à jabots , à pleureuses , beaucoup de voitures noires , puis de voitures bourgeoises ; la file était fort longue , et il n'y avait à pied que les gens de la maison du mort et des pauvres portant des torches.

« Ce mort-là , » medis-je , « a été considéré pendant sa » vie. Il avait une voiture , un nombreux domestique , » sans doute un hôtel , peut-être une belle maison de » campagne ; il était répandu dans la grande société , » dont il a dû faire les charmes , surtout s'il donnait » à dîner , et s'il avait un bon cuisinier. Tout le monde » s'honorait d'être de sa connaissance , il avait une » foule d'amis !...

» La richesse est une belle chose !... On a beau faire » le philosophe !... avec la fortune , même après sa » mort , on fait encore figure , et le dernier voyage » est environné des honneurs qui ont embelli notre » existence. »

Après m'être informé du nom du défunt , je poursuivis mon chemin. Un peu plus loin je fus encore arrêté par un convoi ; celui-là était plus modeste : un corbillard fort simple , point de pleureuses au cocher , pas une seule voiture de deuil , mais en revanche plus de deux cents personnes à pied qui sui-

vaient le convoi. Je ne vis pas, parmi tout ce monde, des toilettes recherchées, des tournures à la mode ; mais je vis des figures qui annonçaient la probité, la bonté, et surtout la douleur.

« Que faisait le défunt ? » demandai-je à une vieille femme qui avait salué quelqu'un du cortège.
« — Il était maître maçon, me répondit-elle ; brave
» homme, chéri de ses enfans, de ses ouvriers ; on
» n'a su qu'après sa mort tout le bien qu'il a fait
» durant sa vie.

« — Fort bien, me dis-je en m'éloignant ; mais cela
» n'a point la pompe, la magnificence du premier
» convoi !... D'ailleurs le riche pouvait aussi être chéri
» de tous ceux qui le connaissaient... et ces torches...
» ces voitures, ces larmes d'argent... ah ! tout cela
» était bien beau ! »

Quelques jours après, il me prit fantaisie d'aller au cimetière du Père-Lachaise. En me promenant au milieu des tombeaux, j'aperçus un superbe mausolée, sur lequel je lus le nom du mort. C'était le riche que j'avais rencontré ; la magnificence avait encore présidé à la construction de son dernier asile, et au-dessous de son nom je lus un long éloge de ses vertus, de ses qualités, en vers alexandrins, suivi des regrets de ses enfans et de toute sa famille, en vers de huit pieds.

Après avoir admiré ce monument, je parcourus d'autres sentiers, j'allais m'éloigner lorsque j'aperçus plusieurs jeunes gens rassemblés devant un tombeau. Je m'avançai doucement, afin de ne point les troubler ; le mausolée était fort simple, et je lus sur

la tombe le nom du maître maçon dont j'avais aussi rencontré le convoi. Il n'y avait que son nom de gravé sur le marbre ; mais devant la pierre tumulaire, je vis trois jeunes gens à genoux , ses fils sans doute , qui , les yeux pleins de larmes , jetaient des fleurs sur le simple tombeau.

Mon cœur se serra ; je sentis que cet hommage était préférable à toutes les pompes qui accompagnent la grandeur. Je m'éloignai lentement , et , en repassant près du beau mausolée , je ne jetai qu'un froid regard sur ce magnifique monument, devant lequel les curieux seuls s'arrêtent.

L'HEUREUSE CRÉDULITÉ.

Beati pauperes spiritu.

Est-ce un bonheur de croire à la sincérité de ses amis, à la constance de sa maîtresse, à la bonne foi des marchands, à la fidélité de ses serviteurs? Est-on plus heureux en se défiant de tout le monde, en suspectant ceux dont on est entouré, en redoutant sans cesse la trahison et la perfidie? Quel est celui qui ne pense pas, comme moi, qu'il vaut mieux être confiant que méfiant, au risque d'être trompé quelquefois, souvent même? car plus on cherche à connaître la vérité, à lire dans le cœur des hommes, plus on perd d'illusions, de chimères : les illusions rendent heureux, l'expérience rend soupçonneux ; soyons donc crédules, nous avons tout à gagner.

Quant à moi, je suis, je l'avoue, l'homme le plus crédule de Paris ; que ce soit par système ou par goût, je crois à tout, et je m'en trouve très-bien.

Pour moi l'avenir est toujours couleur de rose. Je suis parvenu ainsi à ma cinquantième année, et je crois fermement que je vivrai encore autant.

Ma crédulité m'a cependant joué quelques mauvais tours. Fils de parens riches, je fus orphelin à dix-huit ans. On me donna un tuteur, c'était un ancien procureur bas-normand. Il me disait sans cesse qu'il ne voulait que mon bien, qu'il ne s'occupait que de mes intérêts, et moi je ne doutais pas de sa bonne foi. Il m'avait engagé dans une douzaine de procès, suscités par je ne sais qui. Je les gagnai tous; mais chaque fois que cela m'arrivait, je me trouvais moins riche de quinze à vingt mille francs; si bien qu'après en avoir gagné une douzaine, je me vis réduit à cent louis de rente, sur six fois autant que mes parens m'avaient laissé; mais mon tuteur m'assura que j'avais ruiné mes adversaires: je le crus, et me trouvai encore très-heureux d'avoir conservé quelque chose.

Je me lançai dans le monde; j'y fis des connaissances, des amis... L'amitié se donne si vite entre jeunes gens, et tous ceux qui m'entouraient m'en témoignaient une si tendre! Ils m'empruntaient de l'argent, puisaient dans ma bourse comme dans celle d'un frère!... Que je me sentais heureux d'être entouré d'amis aussi dévoués! car ils me répétaient sans cesse: « Tu nous obliges aujourd'hui, nous t'obligerons demain. » A la vérité je vis bientôt la fin de mes cent louis de rente, et quand je voulus puiser dans leurs bourses, je n'y trouvais rien; mais ils me montrèrent tant de regret de ne pouvoir m'obliger, que j'en fus touché jusqu'aux larmes.

Ayant obtenu une place par l'entremise d'une femme aimable, qui me jura que je ne la devais qu'à mes ta-

lens , je ne tardai pas à me marier. Quelle femme j'eus en partage ! Elle avait toutes les qualités , à ce que me dit sa mère en me la donnant ; et certes je n'eus garde d'en douter.

Ma femme voulut d'abord avoir la bourse , mais c'était par esprit d'ordre. Elle ne me permettait point de dépenser un sou sans sa permission , mais c'était par économie ; elle dépensait beaucoup pour sa toilette , mais c'était pour me plaire ; elle allait au bal sans moi , mais c'était pour ménager ma santé ; elle se faisait toujours accompagner par un de ses cousins , mais c'était pour que je fusse sûr qu'elle n'était point avec d'autres ; enfin , au bout de six mois et demi de mariage , elle me donna un joli petit garçon , mais c'était l'usage dans sa famille , et cela n'arrivait jamais qu'au premier enfant.

Que je fus heureux avec cette tendre épouse !... Elle mourut en me laissant sept enfans charmans ! Mes filles ne veulent rien faire , mes garçons n'agissent qu'à leur tête ; mais je suis bien persuadé qu'ils feront tous leur chemin.

Heureuse crédulité ! sois mon partage jusqu'au tombeau ; étant enfant , je croyais aux contes de ma nourrice , aux histoires de ma bonne ; plus tard , je crus aux sermens de mes amis , de ma femme ; maintenant , je crois aux protestations de mes fils , à l'air réservé de mes filles , aux rêves de ma gouvernante , et jusqu'aux prodiges que je lis dans quelques journaux... Est-il un homme plus heureux que moi ?

LES HABITUÉS DE L'ORCHESTRE.

On croirait, à vous voir, dans vos moindres caprices,
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs ;
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.

— BOILEAU, *Satires*. —

J'aime le spectacle, et j'aime surtout à y être bien placé. Avant d'aller à un théâtre, je commence par m'informer où l'on est le mieux pour entendre et pour voir, j'insiste surtout sur ce dernier point ; car j'aime à jouir du jeu de physionomie d'un acteur et du gracieux sourire d'une danseuse.

J'ai été à tous les théâtres de Paris, et j'avoue qu'il en est fort peu où j'aie trouvé une place véritablement bonne. Pour voir et entendre, me disait-on, il n'y a pas de meilleure place que le parterre ; mais j'ai été bien vite forcé de l'abandonner. Aux petits théâtres, la société du parterre n'est pas toujours choisie, elle est d'ailleurs trop bruyante ; et comme j'aime à entendre ce que l'on joue, je m'impatientais des conversations qui se tenaient autour

de moi. On a toujours quelque voisine officieuse , qui se charge de raconter d'avance, à toutes les personnes placées auprès d'elle, ce qui va se passer dans chaque scène ; souvent même elle souffle les acteurs, ou dit leurs tirades avec eux, sans compter les commentaires, les réflexions qui suivent la moindre péripétie.

Aux grands théâtres, le parterre est généralement mieux composé , mais on n'y est pas encore tranquille : souvent il s'élève des querelles entre les personnes qui veulent siffler et celles qui veulent applaudir ; alors , malgré sa neutralité , on attrape toujours quelque chose dans la bataille.

Allant plutôt aux grands théâtres qu'aux petits , c'est au balcon que je donnai d'abord la préférence. La société y est choisie ; mais , le croirait-on ? elle est presque aussi causeuse que celle du parterre des petits théâtres. Certes , les conversations que l'on entend ne déchirent point les oreilles ; ce sont presque tous gens de bon ton, qui s'expriment avec goût, avec élégance , quelquefois même avec esprit. Malgré cela , comme je tiens à entendre la pièce et la musique, je m'impatiençais souvent au récit des bonnes fortunes de l'un , des conquêtes de l'autre , des mouvemens de la Bourse , de la perte de M.*** à l'écarté , du dernier bal de madame D... , et de mille autres jolies choses qui, m'arrivant de droite et de gauche , ne donnaient point à mes pauvres oreilles un petit moment de répit pour entendre le spectacle.

Dernièrement, à la première représentation d'une pièce nouvelle, je voulus essayer de l'orchestre, dans

l'espérance que j'y goûterais mieux le spectacle... Hélas ! je tombai de Charybde en Scylla !

C'est à l'orchestre que se mettent ce que l'on appelle les habitués , gens qui ont leurs entrées , et qui viennent tous les soirs au théâtre aussi exactement qu'un surnuméraire va tous les matins à son bureau. Je me trouvais entre plusieurs habitués , car la plupart de ces messieurs se connaissaient. On mit la pièce nouvelle sur le tapis ; avant le lever du rideau je sus qu'elle était détestable ; poème et musique , tout était archi-mauvais.

« Ah , mon Dieu ! » me dis-je , « j'ai eu bien tort de » venir ici ce soir ! » Ces messieurs passèrent ensuite en revue les acteurs et les actrices. Je sus toutes les anecdotes de coulisse ; en un quart d'heure j'appris quinze aventures galantes , que peut-être ignoraient les personnes auxquelles on les attribuait ; on fit et on défit plusieurs réputations. Enfin la pièce commença , mais chaque mot dit par les acteurs était répété par mes voisins qui y ajoutaient : « Commun , » plat , détestable , pitoyable !... »

J'avoue que la pièce aurait pu être meilleure ; à coup sûr si ces messieurs de l'orchestre voulaient se donner la peine d'en faire une , elle serait parfaite en tous points ; car ils savent trop bien critiquer pour tomber dans les défauts qu'ils relèvent ; mais j'eus pendant toute la représentation le cœur serré en songeant à ce pauvre auteur épilogué par des juges aussi sévères , et je me promis bien de ne plus me placer à l'avenir au milieu des habitués de l'orchestre.

COLOMBINE MALGRÉ ELLE ,

OU

UNE AVENTURE DE CARNAVAL.

Amis , voici la riante semaine
Que tous les ans je fêtais avec vous ;
Marotte en main , dans le char qu'il promène ,
Momus au bal conduit sages et fous.

— DE BÉRANGER. —

Je me lance dans la foule. La bigarrure et l'extravagance des costumes , des masques bizarres ou hideux , me dispensent de rien voir ; les niaiseries qu'on m'adresse me dispensent d'écouter. Quand tout le monde parle à la fois , c'est comme si personne ne parlait.

— PIGAUT-LÉBRUN ; *Mélanges littér.* —

Quelle foule se presse sous ces portiques , quel bruit , quels cris font retentir les échos de ce péristyle ! C'est vers un des temples élevés à la folie que tout ce monde se porte , se précipite. Pauvres humains ! hâtez- -vous de jouir , le temps du plaisir passe si vite !

Nous sommes devant le bal de l'Opéra. Un Arabe pousse le Grand-Turc qui prie humblement un Savoyard de lui faire place ; madame Angot a le pas sur une princesse d'Allemagne ; une bergère dit des injures à un marquis, tandis qu'une poissarde fait les yeux doux à un troubadour. Un chef de brigands se tient à l'écart de peur d'être foulé , et une ingénue se précipite bravement au milieu de la cohue en entraînant deux Circassiennes auxquelles elle crie d'une voix enrouée : « Faites comme moi , laissez - vous » aller. »

Je me décide à faire comme l'ingénue , je me laisse aller ; la foule me porte , et je me trouve dans l'enceinte consacrée à la folie. La musique ajoute au délire qui semble animer quelques masques ; les airs de danse s'unissent au murmure continuel des voix qui bourdonnent autour de moi. On ne se promène pas, on se pousse, on se coudoie ; mais on se parle , on se tutoie ; et cette licence provoque la gaîté. Ici, on peut impunément dire ce qu'on pense à un grand seigneur ; l'esclave rit de son maître ; le nègre marche l'égal du blanc ; la grande dame va en petite loge avec un jockey , et plus d'un jocrisse fait prendre des glaces à une sultane.

Mais quelle est cette Colombine qui se promène seule, et revient souvent à la même place , où elle semble attendre quelqu'un ? Cette jeune femme , fille ou veuve (l'histoire ne s'explique pas à cet égard), après avoir brillé dans un élégant tilbury, après avoir eu sa loge aux Bouffes, sa baignoire à Feydeau , et plusieurs laquais à ses ordres, sans compter ses ado-

rateurs, dont le nombre était, dit-on, infini, avait vu tourner pour elle la roue de la fortune ; ses adorateurs étaient allés encenser d'autres belles ; par suite le train brillant diminuait : plus de loges, de voitures, de bijoux, de valets, et cependant la dame était encore jolie ; mais la fortune est capricieuse, et l'amour lui ressemble.

A l'époque du carnaval de cette année, il ne restait à la jeune dame, pour se parer, qu'une seule robe assez fraîche ; c'était son ancre de miséricorde. Avec cette robe elle fait, à un petit théâtre, connaissance d'un Anglais, qui devient épris de ses charmes, et se déclare aussi élégamment que peut le faire un homme qui écorche le français. L'Anglais paraît opulent et généreux, on l'écoute favorablement, et on lui accorde le rendez-vous qu'il demande, et où l'on espère achever de lui tourner la tête.

C'est au bal de l'Opéra qu'on doit se revoir.
« Comment vous y serez mise ? demande milord.—
» En Colombine, répond la dame, qui sait que ce déguisement lui va bien.—Colombine, *it is very well*,
» je comprends : Colombine, c'est très-fashionable,
» je ne pas oublier ; et où je trouverai vous ?— Près de
» l'orchestre, je mettrai un ruban rose à mon bras ;
» d'ailleurs je vous reconnaitrai, vous ne vous masquerez point ?—Non, jamais masquer mon figure,
» cela troublait la digestion *you very pretty*, je resterai toute la nuit à Colombine. »

On se quitte. Notre belle est enchantée ; déjà elle se revoit dans un brillant hôtel, a de nouveau des voitures, des bijoux, des laquais, car milord lui a

fait les offres les plus séduisantes; elle compte même le suivre en Angleterre. Elle passe la nuit à étudier le change des monnaies avec Londres, et s'endort en répétant fort distinctement. *I love you for ever.*

Le lendemain, il faut s'occuper des moyens de se procurer un déguisement et de se rendre au bal. On ne possède plus rien qu'un châle et une robe, mais une officieuse amie va porter ces deux objets dans une de ces maisons utiles aux malheureux. Pendant ce temps, notre jeune femme, n'ayant qu'un jupon court et un blanc corset, bâtit encore des châteaux en Espagne.

L'amie revient; elle a loué un fort joli costume de Colombine; il reste encore de quoi prendre une voiture et un billet de bal: c'est tout ce qu'il faut; l'avenir est couleur de rose.

L'heure de se rendre au bal est enfin venue. Colombine est prête; elle se regarde avec complaisance, se trouve charmante, séduisante, ravissante. Elle doit tourner la tête aux Trois-Royaumes! Elle monte en voiture et arrive à l'Opéra. La foule est immense; mais elle parvient enfin à l'endroit désigné. Elle cherche... Point de milord. Il se promène sans doute. Elle attend... Point de milord. La nuit se passe; le bal est fini, et milord n'est point venu! Pauvre Colombine.

Tout enivré de son bonheur, tout occupé de sa conquête, l'Anglais s'était réuni à quelques-uns de ses compatriotes, auxquels il avait fait part de sa bonne fortune, et ces messieurs s'étaient rendus chez Beauvilliers, d'où ils comptaient aller à l'O-

péra admirer la beauté qui avait séduit milord. Mais , à force de boire à la santé de cette belle et à celle de beaucoup d'autres , en voulant se donner une pointe de gaité , pour être plus aimables auprès des dames , ces messieurs avaient fini par s'endormir sur la table entre le punch et le champagne, et milord ne se réveilla que le mercredi des cendres.

Quant à Colombine , forcée de regagner à pied son modeste hôtel garni , la pauvre petite n'a pu ravoïr le lendemain ni son châte, ni sa robe ; il lui a fallu rester en Colombine, quoique ce costume eût perdu tout son charme à ses yeux.

LES SONGES.

Somnia , terrores magicos , miracula , sagas ,
Nocturnos lemures , portentaque.

— HORACE. —

Songes , devins , sorciers , fantômes imposteurs ,
Prodiges , noirs esprits et magiques terreurs.

Nos bons aïeux croyaient aux songes , aux visions , aux cartes , aux revenans , à la magie noire , à la magie blanche , et à mille sortilèges tous plus effrayans les uns que les autres. Il est vrai que du temps de nos bons aïeux , les sorciers étaient fort communs ; on en brûlait souvent , on en rencontrait toujours. Depuis qu'on ne les brûle plus , on n'en entend plus parler : il paraît que ces gens-là aimaient à être grillés.

Nous sommes moins crédules que nos pères ; cependant le merveilleux a toujours des charmes pour

nous , et si nous sommes un peu revenus sur le compte des esprits , nous ne sommes pas encore totalement indifférens sur les songes. Un mauvais rêve laisse quelquefois dans notre ame de tristes impressions ; il est beaucoup de personnes qui s'en affectent , et qui regardent un songe comme un avertissement qu'il est urgent de se faire expliquer , afin de n'être point surpris par les événemens.

Les dames ont surtout beaucoup de foi aux songes : tout ce qui a quelque chose de merveilleux plaît à leur imagination , ennuyées de ne voir en réalité que des choses fort ordinaires.

De tout temps on a expliqué les songes ; c'est à ce métier que le pudique Joseph a dû sa brillante fortune ; les nécromanciens ne font plus si vite leur chemin , mais on les consulte encore , et , à leur défaut , on trouve une foule de livres qui vous donnent , pas à pas , la clef de ce que vous avez rêvé.


J'ai une vieille voisine qui s'est ruinée en mettant à la loterie les numéros que ses rêves lui donnaient ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir toujours autant de confiance dans ses songes. Dernièrement , ayant eu le malheur de lui dire que j'avais fait un rêve singulier , elle voulut à toute force que je le lui racontasse , afin de m'en donner l'explication. « Eh bien ! » lui dis-je « , j'étais sur mer , et pourtant j'étais à cheval ; » je volais , et cependant je n'avais ni ailes ni ballon.

« — Ah , mon Dieu monsieur , » me dit-elle en tirant un petit livre de sa poche , « que de choses » là-dedans ! Je vais vous apprendre exactement ce » que tout cela signifie. La mer , monsieur , c'est

» joie et facile moyen pour réussir dans ses projets ;
» le cheval , c'est prospérité , expédition brillante ;
» voler , monsieur , ah ! je la sais par cœur , celle-là :
» voler signifie qu'on s'élèvera au-dessus de ses ri-
» vaux , qu'on montera en dignité. Votre rêve est
» magnifique ; il doit vous arriver quelque chose
» d'heureux aujourd'hui. »

Je remerciai ma voisine et la priai de me prêter un moment ce livre précieux qui apprenait à expliquer les songes. Ces ouvrages-là brillent rarement par le style et les pensées , mais ils n'ont pas besoin de cela près de leurs lecteurs , qui n'y comprendraient rien s'ils étaient écrits en style romantique. Je lus dans celui-ci que lorsqu'on rêve d'un ours , c'est qu'on rencontrera quelque bête en son chemin ; et comme il est rare qu'on passe une journée sans rencontrer une bête , je ne doutai point que l'explication ne se trouvât toujours juste. Je vis que rêver que l'on saute un fossé , dénote que l'on fera une chute , et que songer que l'on voit des perdrix , est signe que l'on formera avec une dame une liaison agréable. Je fus tout surpris , je l'avoue , de voir qu'il y avait des rapports entre les femmes et les perdrix. Bref , je lus des choses merveilleuses , et je rendis le livre à ma voisine , tout fier d'avoir la clef de beaucoup de songes. Mais voyez le malheur ! ce jour même où j'avais fait un si beau rêve , je glissai sur mon escalier , et me fis en tombant une énorme bosse au front. « Eh bien ! » dis-je à ma voisine en lui montrant ma pauvre tête , « comment m'expli-
» querez-vous cet accident ? Vous m'aviez assuré

» qu'il m'arriverait quelque chose d'heureux. —
» Eh ! mais, monsieur, il me semble que vous de-
» vez être content : vous pouviez vous tuer, et vous
» en êtes quitte pour une bosse au front!... N'êtes-
» vous pas heureux?—Je vois que vous avez raison, »
lui répondis-je, « mais je vous avoue que je ne vou-
» drai pas avoir souvent de ces bonheurs-là. »



LES PLAISIRS DE LA PÊCHE.

Ce n'est point mal assurément,
C'est un plaisir bien innocent.

· ÉTIENNE, *le Rossignol.*

M. Bertrand est grand amateur de la pêche, où il se prétend de la première force pour attirer le poisson. Il a, dit-il, fait les plus beaux coups de filet que l'on ait vus depuis la révolution. Mais on assure que les pêcheurs sont un peu menteurs. Cependant M. Bertrand doit savoir pêcher, car à dix ans il allait s'asseoir devant les fossés de l'Arsenal, où il y avait alors de l'eau, et il passait là le temps de sa récréation, soit à guetter le poisson, soit à chercher dans la terre de l'asticot. Étant entré petit clerc chez un procureur, Bertrand, au lieu d'aller porter chez l'huissier les billets protestés, les citations, les requêtes, allait s'établir sous le Pont-Neuf, avec un grand roseau au bout duquel il avait disposé ses fils et ses hameçons, et le maître-clerc était obligé de venir le tirer par les oreilles, parce que M. Bertrand

oubliait les soins de l'étude pour une tanche ou un barbillon.

En vieillissant, M. Bertrand n'a point perdu son goût pour la pêche, chez lui c'est toujours une fureur. Simple employé dans une administration, il n'a que le dimanche pour se livrer tout à son aise à ce plaisir, mais il n'en passe pas un sans aller s'établir sur les bords de la Seine, à moins qu'un temps trop pluvieux ne trouble la tranquillité des habitans de l'onde. Surène, Nogent, Saint-Cloud, Sèvres, Passy, Auteuil, Saint-Ouen, Saint-Denis, enfin tous les environs de Paris où l'on peut pêcher, ont été visités par M. Bertrand, qui va, dès le lever de l'aurore, s'établir avec sa ligne et son panier sur les bords de la Seine, et y reste ordinairement jusqu'au coucher du soleil.

A quarante ans, M. Bertrand, qui s'ennuyait peut-être de pêcher seul, songea à prendre une compagne ; une demoiselle de vingt-huit ans accepta l'hommage de son cœur ; il eut soin, cependant, de la prévenir qu'il était grand pêcheur, mais cela ne rebuta point la demoiselle, qui peut-être interprétait ce mot d'une autre façon. La pauvre femme sut bientôt à quoi s'en tenir : tous les dimanches il lui fallut suivre son mari à la pêche, et là il n'y a pas moyen de faire la conversation, le moindre bruit effraierait le poisson ; M. Bertrand se met de fort mauvaise humeur lorsqu'il ne prend rien, et dit que c'est la faute de sa femme. Celle-ci lui a donné un fils qu'il élève à chercher de l'asticot et à découvrir les écrevisses.

Par la chaleur la plus accablante, il faut, dès que M. Bertrand a le temps, se mettre en route et faire au moins deux lieues à pied, car le poisson ne s'arrête pas près de Paris, à ce que disent les pêcheurs. Monsieur tient sa ligne, ses filets, ses hameçons; madame porte sous le bras un panier pour mettre le poisson, et Fanfan ferme la marche avec une serviette dans laquelle sont quelques provisions pour le déjeuner.

M. Bertrand choisit sa place, puis il recommande le plus profond silence. Il ne faut pas que sa femme lise, parce qu'on fait du bruit en tournant le feuillet. Il ne faut pas que Fanfan remue, sous peine de ne point manger de la pêche de son papa. Bientôt le soleil gagne la place où est assise la famille Bertrand. L'épouse et le petit étouffent et demandent à aller plus loin, mais M. Bertrand est intrépide; il prétend que la place va devenir bonne. Cependant il est une heure et demie, et depuis six heures du matin qu'ils sont là, le pêcheur n'a encore pris qu'un goujon.

« J'ai faim, » dit Fanfan. « — Chut! silence!... Taisez-vous, » dit M. Bertrand en jetant sa ligne un peu plus loin. « — Mais, mon papa... — Fanfan, » si tu parles, tu auras le fouet en rentrant... Ah! » je crois que je sens quelque chose... — Mais, mon ami, cet enfant a faim... — Il dinera mieux... Silence, madame Bertrand; vous me faites perdre une superbe pièce!... — Nous grillons ici, ce soleil est brûlant! — Eh! madame, je suis au soleil comme vous, et cependant je ne dis rien... Chut...

» l'eau a frétille... Ah! cette fois je tiens quelque chose. »

M. Bertrand tire sa ligne, et pour la troisième fois il pêche un paquet de roseaux. Enfin sur les cinq heures du soir il a pris un barbillon et trois petits poissons blancs. « Est-ce assez pour faire une matelote ? » demande-t-il à sa femme. « — Oui, » certes, » répond celle-ci, qui n'aspire qu'à s'en aller. On se rend dans le village, on entre chez un traiteur qui sourit d'un air goguenard en voyant la pêche qu'on lui apporte, et pour l'accommoder se fait payer deux fois plus cher que s'il avait fourni le poisson. Mais, tout en dînant, M. Bertrand ne cesse de répéter : « C'est délicieux de manger de sa pêche ; » comme cela est frais ! » Et madame Bertrand dit tout bas en revenant à Paris : « Si j'ai une fille, la » pauvre enfant n'épousera pas un pêcheur. »

LECTURE D'UNE GOUVERNANTE

A SON MAÎTRE.

Surtout ne me lis point de ces romans terribles ,
Où l'auteur, à la Grève ayant pris ses héros ,
Veut nous initier aux secrets des bourreaux.
Ces tableaux repoussans , ces images horribles ,
Dans des romans français devraient-ils se trouver ?
Avec un jeune cœur j'aime bien mieux rêver.
D'un sentiment naïf offre-moi la peinture ;
Que toujours tes portraits soient faits d'après nature ;
Si d'un mot un peu gai ton front est alarmé ,
Dis avec moi : J'ai ri , me voilà désarmé.

— P. DE K. —

« Marguerite , approche la table , avance-moi
» mon grand fauteuil , mets du bois au feu. Je ne
» sortirai pas ce soir , il fait trop mauvais temps
» pour que j'aie regarder jouer à la poule au café
» Turc. Je suis sûr cependant qu'on aura besoin de
» moi pour juger les coups. — Eh bien ! monsieur ,
» on ne les jugera pas !... Allez donc vous enrhumé
» pour faire plaisir aux autres ; avec cela que vous

» êtes d'une coquetterie... ne point vouloir porter
» un bonnet de soie noire sous votre chapeau!...
» — Fi donc! Marguerite, on a l'air d'un malade,
» d'un invalide, et grace au ciel, j'ai encore bon
» pied, bon œil et une poitrine!... Hum!... hum!...
» hum!... maudite quinte! Donne-moi un peu de
» pâte de jujube.

» — Jouerons-nous au piquet ou au mariage,
» monsieur? » demande Marguerite après avoir donné à son maître la petite boîte de pâte pectorale. —
« Non, je ne me sens pas en train de jouer; tu me
» feras la lecture, Marguerite. — Volontiers, monsieur; mais j'espère que vous ne vous endormirez
» pas comme cela vous arrive souvent avant que
» j'aie seulement lu trois pages. — Je ne dormirai
» pas, mais aussi tâche de ne point toujours lire sur
» le même ton; c'est d'une monotonie...

» — Comment, monsieur! de quel ton voulez-vous parler? Je lis sur la table pour être plus
» commodément, voilà tout. — Je veux dire que tu
» ne changes pas assez les inflexions de ta voix. —
» Les *influxions*! qu'est-ce que c'est que ça? Mon
» Dieu! comme vous devenez difficile; vous ne me
» demandiez pas tout cela il y a quinze ans! — Il y
» a quinze ans tu avais la voix bien plus douce. —
» C'est vous qui aviez l'oreille moins dure; ça me
» force à crier. Au reste, si je ne conviens plus à
» monsieur, il n'a qu'à parler. — Allons, voilà que
» tu te fâches à présent; on ne peut rien te dire.
» Calme-toi, prends tes lunettes et lis. »

Marguerite, après avoir encore murmuré pen-

dant quelques minutes, se calme enfin, et ayant mis ses lunettes, place sur la table plusieurs volumes qu'elle vient d'aller chercher.

« Oh ! nous avons le choix aujourd'hui , mon-
» sieur ; je suis allée faire ma provision chez le
» libraire ; que voulez-vous que je vous lise , mon-
» sieur ? — Ce que tu voudras. — *Gil Blas de Santil-*
» *lane* ? — Je le sais par cœur. — *L'Histoire de*
» *France* ? — C'est trop sérieux pour toi. — *Le*
» *Cuisinier royal* ? — On ne lit pas cela quand on
» sort de table. — *Le savant de société* , joli ou-
» vrage dans lequel on apprend des jeux innocens et
» des tours de passe-passe ? — Que veux-tu que je
» fasse de tout cela ? A mon âge on est brouillé avec
» les jeux innocens , et l'on manquerait tous les
» tours de passe-passe ! . .

» — Diable ! monsieur , vous devenez difficile. Mais
» voici un grand roman... in... in... oc... — In-
» octavo , veux-tu dire ? — Oui , monsieur , il doit
» être meilleur que tous les autres celui-là , il est plus
» grand ; la couverture est enjolivée de petits agré-
» mens et il y a une belle gravure. — Oh ! je sais ce
» que c'est , Marguerite ; ne touche pas à ce roman-
» là , tu n'y comprendrais rien... ni moi non plus.
» — Et pourquoi donc fait-on des livres auxquels
» on ne comprend rien , monsieur ? — Parce que c'est
» la mode , et qu'il y a des gens qui prétendent que le
» génie ne doit pas être à la portée de tout le monde.
» — Ha ça ! et ce vieil auteur que je vous lis souvent ,
» M. Boileau , qui appelle un chat un chat , ça n'était
» donc pas un génie celui-là ? — Au contraire , Mar-

» guerite !... c'était un grand homme !... — Et cet
» autre qui est si jovial , ce M. Molière, qui dit : Je
» veux battre ma femme si ça me plaît, et ne la point
» battre si ça ne me plaît point... Ah Dieu ! m'a-t-il
» fait rire avec ses comédies !... Dame , il nomme
» aussi les choses par leur nom ; est-ce que celui-là
» n'avait pas d'esprit ? — Ah ! c'était un grand gé-
» nie !... un homme inimitable !... — Comment donc
» se fait-il que je comprends si bien tout ces génies-
» là , et que je m'embrouille avec les nouveaux ? —
» Il y a encore des auteurs qui écrivent pour être
» compris, Marguerite, et ceux-là plairont plus long-
» temps. — En ce cas , monsieur, nous allons passer
» à autre chose.

» Ah ! v'là *la Caverne de la Mort*. Le joli titre !
» cela donne la chair de poule rien qu'en le pro-
» nonçant ; et l'estampe ! ah ! monsieur , quelle
» estampe ! Voyez donc : un squelette dans un sou-
» terrain, avec des chaînes aux pieds, sur un rocher
» et une ceinture de clous ; et ce beau chevalier qui
» le regarde , un flambeau d'une main et une épée
» de l'autre ; faut-il qu'il soit brave !... — C'est peut-
» être un homme fossile qu'il vient de découvrir ?
» — Oh ! non, monsieur, il n'y a rien de fossile là-
» dedans. Attendez, il y a de l'écriture là-dessous :
» *Je jure de ne prendre aucun repos jusqu'à ce que*
» *la vengeance soit complète*. Ah ! mon Dieu ! est-ce
» la Mort qui jure ça ? — Eh non ! tu vois bien que
» c'est le chevalier qui veut découvrir les auteurs de
» ce crime. — Ah ! c'est le chevalier. Pauvre jeune
» homme !... il ne veut prendre aucun repos ! il ne

» veut donc plus se coucher jusqu'à ce qu'il ait pris
» celui qui a fait le coup ? — C'est une manière de
» parler. — Monsieur, je vais vous lire *la Caverne*
» *de la mort*, n'est-il pas vrai ? — Je n'aime pas beau-
» coup ces livres remplis d'horreurs, cela est d'un
» triste !... — Oh ! pardonnez-moi, monsieur, c'est
» bien amusant ! des fantômes, des souterrains, des
» poignards, des enfans changés, des pères égarés,
» des brigands, des tours du midi, des femmes
» vertueuses et innocentes, qui ont cinq ou six
» amoureux qui se tuent pour elles, ah ! c'est bien
» joli ça, monsieur ! on a peur, on frémit, on
» pleure : on ne sait pas pourquoi, mais c'est égal ;
» et le lendemain, en plumant une perdrix, j'ai tou-
» jours devant les yeux c'te pauvre héroïne. Ah !
» monsieur, que c'est beau ces livres-là !

» — Allons, puisque cela te plaît tant, va pour
» *la Caverne de la mort*. — Y êtes-vous, monsieur ?
» — Oui, je t'écoute. — V'là que je commence :

» Que l'approche de la nuit est imposante sous
» ce triste ombrage ! s'écria le brave Albert en tra-
» versant...

» — Marguerite, passe-moi ma tabatière. — La
» voilà, monsieur... Le brave Albert en traver-
» sant la partie la plus sauvage de la Forêt-Noire.
» Le soleil. — Il est diablement sec... — Le soleil...
» — Marguerite, en as-tu dans la tienne ? — Oui,
» monsieur. — Donne-moi une prise... — Le soleil
» avait à peine franchi la moitié de sa carrière,
» lorsque le chevalier était entré dans cette affreuse
» solitude, et depuis ce moment...

» — Marguerite, tâche donc de ne point tant parler du nez, il me semble que j'entends un basson.
» — Voilà autre chose à présent!... Ce moment, c'étaient les premières paroles qui lui échappaient; le morne silence de ces sombres retraites n'était interrompu... — As-tu bassiné mon lit, Marguerite? — Oui, monsieur... Interrompu de temps en temps que par les cris du hibou, ou par le battement des ailes de la chouette, bruit lugubre et sinistre qui semblait ajouter encore à l'horreur de cet effrayant désert, et imprimer dans l'ame une superstitieuse terreur. Tout à coup on entendit... on entendit... tout à coup...

» Monsieur! monsieur!» dit Marguerite en s'interrompant, « il me semble que j'entends marcher tout doucement dans la cuisine, entendez-vous quelque chose, monsieur?... »

Mais son maître est déjà endormi; elle s'approche. lui pousse le bras, et il se réveille en s'écriant :
« — Je proteste que la bille n'était pas collée!
» — Comment! collée! monsieur; mais nous étions dans la Forêt-Noire.—Ma foi! j'étais au café Turc, mon enfant. Tiens, ta caverne me donne envie de dormir, je vais me coucher; tu me liras la suite une autre fois. — Oui, monsieur, et vous verrez comme c'est gentil. »

TABLE DES MATIÈRES.

Les Boulevarts.	4
La Rotonde.	6
Jacques, Jacquot et de La Jacquinière.	10
Histoire d'une Bouteille racontée par elle-même.	14
Le Mari sentimental.	18
Quelques verres de la Lanterne magique.	21
L'homme qu'on aime, et l'Homme qu'on n'aime pas.	30
La Fortune du Pot.	32
Le Banc de pierre des Tuileries.	37
Ce n'est plus Suzette.	44
La Partie manquée.	47
Les Jeux innocens. — Le Colin-Maillard.	51
Promenade d'un Romantique.	54
L'Écrivain public.	59
Le Bonheur des pauvres gens.	63
La Robe à mille raies.	65
C'était bien la peine.	69
M. Basset, ou la première représentation d'un Mélodrame.	72
Les Jeux innocens. — Le Corbillon.	78
Le Roger-Bontemps.	80
Les Champs-Élysées à trois époques du jour.	83
La Bouquetière.	87
Le nouveau Diogène.	90
Les Lunettes de la Sage-Femme.	93
La Courtille.	97
Croque-Mitaine.	101

Le Rez-de-Chaussée.	105
Quelques Pensées d'un Homme de trente ans.	109
Le Myope.	116
L'Habitude.	116
Verres de la Lanterne magique.	119
Le Vilain.	127
Les Jeux innocens. — Le Pied-de-Bœuf.	130
Revue de Billets doux.	134
Le Rosier.	138
Elle était si jolie !	141
Le Feu.	144
Le Ménage de M. Bertrand.	147
Tablettes d'un Adolescent.	151
Les Amans fidèles. — Chroniques du bon vieux temps.	154
Le Dessous de la Table.	159
Une Maison de Paris.	163
L'Atelier de Fleuristes.	167
Le Baptême.	171
Pensées d'un Garçon sur le Mariage.	175
Le Jour malheureux.	178
La Journée aux Déménagemens.	183
Petit à Petit.	187
Le Voyage à Beaugency.	190
Le Retour de Beaugency.	194
Le Mari maître chez lui.	199
Les Joueurs de Domino.	202
Un Salon de Restaurateur.	207
Les Deux Convois.	214
L'Heureuse Crédulité.	218
Les Habitues de l'Orchestre.	221
Colombine malgré elle , ou une Aventure de Carnaval.	223
Les Songes.	229
Les Plaisirs de la Pêche.	233
Lecture d'une Gouvernante à son Maître.	237



